

Parham,
Sussex.



Handwritten text, possibly a signature or name, located at the top right of the page.



Coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Titulus.



LES
OEUVRES
DE
M^R. SARASIN.

CONTENANT LES TRAITÉZ SUIVANS :

La Conspiration de Valstein , contre l'Empereur.
S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux ,
Dialogue.

La Vie de Pomponius Atticus.

La Pompe Funébre de Voiture , & diverses Poësies.

Discours de la Tragedie , & Remarques sur l'Amour
Tyrannique de M. de Scudery.

Histoire du Siege de Dunkerque.

Opinions du Nom & du Jeu des Echets.



A P A R I S ,

Chez la Veuve SEBASTIEN MABRE-CRAMOISSE.

M. DC. XCIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA

PQ

1917

.56

1694

Coll. spec.



A

MADemoiselle

D E

SCUDERY.

MADemoiselle,

*Il n'y a personne au monde qui ait pour
vous des sentimens plus avantageux que
moy. Je n'estime pas seulement, j'ad-*

a. 2

mire

E P I S T R E.

mirer encore la beauté de votre génie , la vivacité de votre imagination , la solidité de votre jugement , les charmes de votre entretien , & ce nombre infiny de rares connoissances que vous possédez si éminemment. Mais si j'ay de l'estime & de l'admiration pour les qualitez de votre Esprit , j'ay du respect & de la vénération pour celles de votre Ame , pour votre bonté , pour votre douceur , pour votre tendresse , pour votre generosité , pour votre candeur , & sur tout pour cette incomparable modestie , qui au lieu de cacher votre merite , le fait éclater davantage. Depuis que je reconnus en vous toutes ces excellentes qualitez , & je les reconnus dès la premiere fois que j'eus l'honneur de vous entretenir , je vous ay toujours considérée comme un
des

E P I S T R E.

*des principaux ornemens de nostre Siecle,
& comme la plus grande gloire de vostre
Sexe. Cependant, MADEMOI-
SELLE, il est étrange que depuis ce
temps-là je n'aye point encore fait sça-
voir au Public l'estime particuliere que je
fais d'une personne si extraordinaire, &
qu'étant un des hommes du monde qui
vous honore le plus dans son cœur, je
sois un des hommes du monde qui vous ay
le moins célébrée dans ses Ecrits. Quoy
que ma conscience ne me reproche rien de
ce costé-là, & que mon silence ne soit
qu'un effet de mon admiration, je ne
laisse pas d'avoir quelque honte d'être si
long-temps à vous rendre l'hommage que
vous doivent tous ceux qui font profes-
sion d'honorer publiquement le Merite &
la Vertu. En attendant que je puisse*

E P I S T R E.

Je vous rendre cet hommage par quelques-uns de mes Ecrits, qui ne soient pas tout à fait indignes de vous, l'amitié qui étoit entre feu Monsieur Sarasin & moy, m'ayant obligé de prendre soin & du Recueil & de l'édition de ses Ouvrages, je prens la liberté de vous en faire une offrande. Je suis assuré que je ne fais rien en cela contre l'intention de l'Auteur, & que comme vous étiez l'objet éternel de ses louanges & de ses respects, s'il eût publié luy-même ses Oeuvres, & plût à Dieu que sa mort précipitée n'eût pas privé le monde de cet avantage, il les eût publiées sous cette même protection que je vous demande. Je veux croire aussi, MADEMOISELLE, que je ne fais rien en cela qui vous soit desagréable, & que vous ne rejetterez pas
mon

E P I S T R E.

mon offrande : non seulement à cause de cette amitié tendre & officieuse que vous avez toujours eue pour Monsieur Sarasin ; mais à cause de l'estime extraordinaire que vous avez toujours faite des productions de son esprit. J'ose bien vous dire qu'elles sont en effet très-dignes de vostre approbation. L'ordre y paroît parmy l'abondance. Elles brillent de tous costez d'esprit & d'invention : on y voit une variété agreable : on y voit de la Prose & des Vers en tout genre , & en toutes Langues. On y voit par tout une facilité merveilleuse ; & si on y remarque en quelques endroits des negligences , ces negligences ne sont pas même sans quelque agrément. Mais je dois me souvenir que j'écris une Lettre , & non pas un Panegyrique ou une

E P I S T R E.

Apologie ; & que de louer ou de défendre davantage les Oeuvres de Monsieur Sarasin, ce seroit entreprendre sur Monsieur Pellisson, qui les a si excellemment & louées & défendues dans son admirable Préface. Je n'ay donc plus qu'à vous supplier de recevoir avec vostre bonté ordinaire ces précieux restes de nostre cher & illustre Amy, & de regarder le soin que j'ay pris de les recueillir, non seulement comme un effet du zele que j'ay pour la gloire d'un homme qui m'a donné tant de marques éclatantes de son affection, mais aussi comme un témoignage de la passion ardente & respectueuse avec laquelle je suis,

MADemoiselle,

Votre très-humble, & très-
obeissant serviteur,
MENAGE.



DISCOURS

S U R

LES OEUVRES

D E M. S A R A S I N.

CEUX de mes amis qui m'ont quelquefois entendu parler contre les Préfaces , s'étonneront peut-être que j'entreprenne pour les Ouvrages de feu M. Sarasin , ce que je ne conseillerois presque à personne de faire pour les siens propres. Mais qu'ils me permettent d'appliquer à ces sortes de choses , ce qu'un grand Homme a dit autrefois des Pompes Funebres , & des devoirs de la sépulture , qu'il est honnête d'en prendre beaucoup de soin pour autrui , & de ne s'en mettre nullement en peine pour soy-même. Et certes , s'il n'y a rien de moins glorieux que de rechercher la Gloire lors

2 DISCOURS SUR LES OEUV.

même qu'on la merite , qui ne voit que de ce grand nombre de Préfaces dont nos Auteurs ont grossi leurs propres Livres , si vous en exceptez quelques-unes où la discretion & le jugement éclatent par tout , & qui sont ou très-necessaires , ou très-utiles , toutes les autres , quelques fleuries & quelques pompeuses qu'elles soient , sont plutôt dignes de blâme que de loüange. Car après tout , entretenir d'abord son Lecteur de l'excellence de ce qu'on luy donne , des difficultez qu'on a trouvées dans ce travail , des qualitez qu'il falloit pour les surmonter ; le prier & le flatter en quelques endroits , le braver & le défier en d'autres ; luy parler tantôt avec soumission , & tantôt avec empire , n'est-ce pas ou luy vouloir arracher son approbation par force , ou comme a dit assez plaisamment un Espagnol , la luy demander les larmes aux yeux , & découvrir au Public une foiblesse d'autant plus grande , que bien loin de s'en défaire on n'a pû même la dissimuler ? Si nos Ouvrages sont bons , assurons-nous sur la foy de tous les Siecles , & de tout ce qu'on a jamais fait de raisonnable , que tôt ou tard le monde leur rendra justice , sans que nous ayons la honte de l'en solliciter. S'ils sont

mau-

mauvais ou fort imparfaits, pensons plutôt à les supprimer qu'à les défendre, à corriger nos fautes qu'à les excuser, & n'attendons point de nôtre éloquence, ce qu'on n'a dit qu'en riant de celle du fameux Pericles, que quand il avoit été porté par terre à la lutte il persuadoit aux Assistans qu'il n'étoit point tombé, & les contraignoit de croire moins à leurs yeux qu'à ses paroles. Que s'il est d'ailleurs si difficile de se connoître soy-même, combien le sera-t-il davantage de parler de soy-même comme il faut, en quoy lors qu'on a pensé ce qu'on doit, on ne doit pas toujours dire ce que l'on pense, où la vanité ouverte & déclarée est insupportable, l'excessive humilité toujours suspecte d'une vanité cachée, & la route qu'on peut prendre entre les deux, si étroite & si mal-aisée à tenir, que je ne sçay par quelle raison, ou pour mieux dire, par quelle erreur tant de personnes s'embarquent sans nulle nécessité sur une Mer si pleine d'écueils, & fameuse par tant de naufrages?

Mais nous ne craignons rien de semblable, quand nous travaillons pour un Amy qui n'est plus. Il nous sied bien d'exiger avec chaleur une gloire & des loüanges qui

4 DISCOURS SUR LES OEUV.

ne nous regardent pas, d'excuser des fautes que nous n'avons pas faites, de parler pour celui qui ne peut plus se défendre. La passion & l'empportement sont icy de bonne grace, & quand nous irions un peu au delà de la verité, & que d'un grand Homme nous en ferions un très-grand, ceux-là même qui condamneront nôtre jugement estimeront nôtre affection, & souhaiteront d'avoir des Amis qui nous ressembtent.

J'espere donc qu'on ne me blâmera pas si ayant eu quelque part à l'Edition de ce Livre, & me trouvant obligé d'en rendre compte au Public, je me donne à moi-même un champ plus libre & plus ample, si je tâche de reconnoître en cette rencontre tant de témoignages que M. Sarasin m'a donnez de son amitié, de le faire voir aux autres tel que je le voy moy-même,

M. de
Com-
bauld.

D'ajouter une voix au bruit de ses loüanges,
& de commencer parmy le Peuple, & dans la foule de ses Admirateurs, ces premiers applaudissemens qui seront vray-semblablement suivis de ceux de toute la France.

Qu'on ne me demande point si je fay icy une Préface ou une Dissertation, ou un Livre sur un autre Livre; Je rends à la mémoire de mon Amy, ce que j'ay crû luy devoir :

devoir : & si la diverfité des fujets que j'ay à traiter, & dont je feray autant d'Articles, ne divertit affez d'elle-même ceux qui verront ce Discours, elle leur donnera du moins le moyen de se reposer auffi foyvent qu'ils s'ennuieront dans cette lecture.

I.

LES Oeuvres de M. Sarasin, n'ont pas été ramaffées fans beaucoup de peine, & paroïtroient infailliblement en meilleur état, s'il eût eu l'avantage de les publier luy-même. A la verité, ny cette genereufe Amie qu'on ne fçauroit affez loüer, ny M. Menage, dont le feul nom eft un grand Eloge, n'ont rien oublié de ce qui dépendoit de leurs foins & de leur affection pour rendre ce Volume plus accompli : & pour moy qui ne pouvois les feconder que foiblement, j'ay fuy non feulement leur exemple, mais auffi leurs avis, en ce qui m'eft échû en partage. Mais outre que la plûpart de ces Pieces n'ont été imprimées que fur des Copies très-imparfaites ; les Originaux de l'Auteur ayant été, ou dérobez, ou égarez après fa mort ; il le faut avoüer, il y a je ne fçay quel dernier tour qui ne peut être donné aux Ouvrages de l'Efprit, que par ceux-là même qui les ont faits.

Excuse
generale
des fau-
tes qui
font de-
meurées
dans les
Ouvra-
ges de
M. Sarasin.
fin.

6 DISCOURS SUR LES OEUV.

faits. Nous n'osons toucher aux Ecrits d'un Amy mort , comme nous toucherions aux nôtres ; on a quelque respect pour le Génie d'autrui , quelque défiance du sien , on craint de confondre deux différentes manieres , & d'en faire une mauvaise ; & plus on a de jugement , moins on témoigne de hardiesse.

Je m'assure cependant que ces Enfans orphelins , tous infortunez qu'ils sont , d'avoir si-tôt perdu leur pere , auront le bonheur de plaire à leur Patrie , qu'un petit nombre de défauts se cacheront sous l'éclat & sous la lumiere d'un grand nombre de beautez : que si quelqu'un les attaque il ne travaillera que pour leur gloire , & que s'ils ont à combattre ce ne sera que pour triompher.

II.

De l'Histoire du
Siege de
Dunkerque.

DES diverses Pieces dont nous avons composé ce Volume , l'Histoire du Siege de Dunkerque se presente la premiere , qui ayant déjà vû le jour , & mérité l'approbation publique , semble presque refuser mes Eloges , & les renvoyer à quelques-unes de ses Compagnes à qui ils sont plus nécessaires.

Qu'il me soit permis pourtant de dire en
un

un mot, à ceux qui ne connoissent M. Sarasin qu'à demy, & par les seules Poësies; que c'est l'Ouvrage d'une main maîtresse qui n'abandonne jamais le jugement pour courir après le bel esprit, & ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits. Jusques-là qu'écrivant l'Histoire d'une action particuliere qui tient beaucoup de la simple Relation, il a retenu son style dans une juste mediocrité, sans luy permettre de s'élever trop ambitieusement au dessus de son sujet, & a merité d'extrêmes loüanges par cela même qu'il semble ne les avoir pas recherchées.

MAIS la Conspiration de Valslein qui vient en suite, comme elle surpassoit cette Histoire par la richesse de sa matiere, la devoit infiniment surpasser par la beauté du travail, si la destinée des choses du monde, qui semble ne vouloir pas qu'il y ait rien de parfait, eût permis à M. Sarasin d'achever un si excellent Ouvrage. Toutefois, si l'Antiquité n'a pas laissé de mettre au rang des Chefs-d'œuvres quelques Tableaux qui étoient demeurez imparfaits, & quelques lignes tirées sur une toile vuide, qui nous empêche de rendre la même justice à

III.

De la
Conspira-
tion de
Valslein.

8 DISCOURS SUR LES OEUV.

ce Fragment, & à son Auteur ? Il n'en a pas assez fait pour nous, mais il en a fait assez pour luy-même, & pour nous montrer que s'il eût vécu un peu davantage, il se fût acquis toute la gloire d'un excellent Historien.

En ces deux mots, je prétens avoir renfermé mille louanges, & représenté mille grandes & rares qualitez. Je ne parle point de ce qui dépend en quelque sorte, ou de la volonté, ou de la Fortune, d'être bien instruit, & d'être fidelle pour ne pas employer son travail & son industrie, soit innocemment, soit à dessein, à abuser la posterité. Mais outre ces avantages, l'excellent Historien doit avoir avec une connoissance generale du monde & des affaires, un esprit subtil & penetrant, capable de démêler les vrayes causes des actions humaines, d'avec leurs prétextes & leurs couleurs; Une imagination vive, & judicieuse tout ensemble, qui conçoive les choses telles qu'elles sont, & les jette après au dehors telles qu'elle les a conquës. Il ne les raconte pas, il les peint. Qu'il parle d'une bataille, d'une negociation, des passions d'un Prince, ou d'un Ministre, les Lecteurs pensent combattre, ou negocier, être agitez

rez des mêmes desirs & de la même inquiétude. Il a d'ailleurs un goût très-exquis de ce qui peut plaire ou déplaire, ennuyer ou divertir ; & bien qu'il n'obmette rien de nécessaire, il sçait étendre ou resserrer les divers sujets, suivant qu'il le faut pour la beauté de son Ouvrage. Il ne fait pas montre de son esprit, mais il le laisse entre-voir par tout. Il n'est pas en embuscade sur tous les chemins pour dire de belles choses, & pour appliquer des sentences de Seneque : mais il exprime quelquefois un grand sentiment en un seul mot, ou le fait entendre sans le dire ; Comme ces personnes discrettes & judicieuses, qui d'un seul mouvement des yeux sans ouvrir la bouche, approuvent ou condamnent tacitement, ce qui se fait ou qui se dit en leur presence. Son stile est clair, simple, familier, mais sans bassesse, & accompagné par tout de dignité ; car il se souvient toujours qu'il entretient toutes les Nations & tous les Siecles, que toute la terre l'écoute, qu'il parle, pour ainsi dire, devant l'Assemblée publique du Genre humain, où rien ne luy doit échapper qui ne soit mêlé d'un caractère de pudeur, de respect & de bien-seance. Que personne ne m'accuse de m'étendre trop sur
ce

10 DISC. SUR LES OEUV.

ce sujet. Toutes ces grandes choses dont j'ay parlé, se trouvent en ce petit Fragment. J'ay dépeint le véritable genies d'un Historien, mais je n'ay fait que le copier sur celuy qui paroît en cet Ouvrage.

IV.

Du Dia-
logue sur
la que-
stion s'il
faut
qu'un
jeune
homme
soit
amou-
reux.

APRÈS ces deux Histoires, nous avons mis le Dialogue sur la question s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux. Ceux qui ne seront pas favorables à nôtre Auteur, trouveront icy, je le confesse, plus de sujet de l'attaquer, & m'obligeront aussi d'employer un peu plus de temps & plus de soin à le défendre. Ce genre d'écrire a été jusques icy peu employé par les François, soit qu'on ait crû difficile d'en atteindre la perfection, soit qu'une Nation prompte & impatiente comme la nôtre, n'ait pû entierement goûter des Ouvrages où l'on perd toujours beaucoup de temps avant que d'arriver au sujet, & de trouver ce qu'on cherche; d'où vient, peut-être, que les Dialogues n'ont jamais été en si grand honneur qu'entre les Grecs & entre les Italiens, gens tout ensemble de grand esprit & de grand loisir. Pour moy, s'il m'est permis d'en dire mon sentiment; moins les Dialogues sont en usage parmy nous,

nous, plus je tiens qu'il y aura de gloire à y réussir, & à les faire approuver au public, presque contre son inclination, comme on en viendra à bout infailliblement, si on y apporte tout l'art & tout le genie qu'ils demandent. Or, pour le remarquer en peu de mots, il me semble qu'il y en a de trois especes, dont chacune a son caractère & son usage different. Les premiers sont les Dialogues qu'on peut appeller proprement *Didactiques*, qui n'ont pour but que d'instruire, & se contentent de joindre à la solidité de la doctrine, la clarté & l'élégance des expressions. Ils sont principalement utiles en cecy, que representant au naturel les doutes d'un Disciple ingenieux, & les décisions d'un Maître plein de sçavoir ; ils montrent par l'ordre des demandes & des réponses, l'ordre des Connoissances, & le progrès de la Raison plus nettement, & d'une maniere plus vive & plus animée que ne feroit un simple discours. La seconde espece de Dialogues est comme opposée à cette premiere, car on peut mettre en ce rang-là, les Dialogues de raillerie qui ne prennent que la fleur des choses, qui n'instruisent jamais qu'en riant, & ne vont à l'utilité que par le plaisir. Ils y vont pour-

tant,

tant, & leurs traits ingenieux, vifs, subtils, fins & délicats, descendent quelquefois plus avant dans l'ame que les préceptes les plus serieux & les plus graves. Mais entre ces deux especes, il y en a une troisiéme qu'on doit estimer la plus parfaite, & qui n'ayant ny toute l'austerité de la premiere, ny tout l'enjouement de la seconde, tient pourtant quelque chose de l'une & de l'autre, car elle traite des choses solides, & en traite solidement ; mais elle y apporte mille sortes d'ornemens pour les rendre plus agreables. Le Dialogue de M. Sarasin est de cette derniere espece, en laquelle trois choses sont necessaires, ce me semble, pour une entiere perfection. Le choix de la matiere, la connoissance, & la meditation profonde de cette même matiere, & l'art de la réduire en Dialogue. La matiere doit être de quelque Science, ou de quelque Art ; mais de ces Sciences & de ces Arts qui tombent souvent en conversation, & qui ne rebutent point l'esprit par leurs épines. La Jurisprudence, par exemple, n'y seroit pas propre ; La Geometrie & l'Algebre encore moins ; les grandes sources où il faut puiser, sont, la Morale, la Politique, la Rhetorique, & la Poësie. En suite, il faut com-

me

me je l'ay dit, avoir profondément medité sur son sujet, y avoir découvert, ou quelques endroits particuliers qui n'ont point encore été touchez par d'autres, ou des choses rares sur ces endroits qu'on appelle *Lieux communs*, qui est à mon gré le plus grand & le plus noble effort de l'esprit humain. Car, qu'y a-t-il de plus beau que de persuader aux hommes par de nouveaux moyens, ces maximes generales d'où naît leur felicité; d'ajouter, pour ainsi dire, de nouveaux rayons, un nouvel éclat, à ces grandes & éternelles lumieres qui éclairent tout le cours de nôtre vie? En dernier lieu, il faut posséder l'art du Dialogue, pour faire que cette conversation qu'on represente, quoi que plus sçavante & plus soutenue que les conversations ordinaires, soit pourtant une conversation; c'est à dire, un entretien libre, familier, & naturel, semé par tout des jeux, de la gayeté, & de la civilité des honnêtes gens, qu'on y distingue le caractere particulier de chacun de ceux qui parlent, qu'on les y connoisse, qu'on les y aime. Ainsi les Dialogues de Platon & de Xenophon, ne nous instruisent pas seulement par les discours de leur Socrate; mais ils nous font souhaiter d'avoir vécu avec
 luy,

14 DISC. SUR LES OEUV.

luy, & d'avoir vû de nos propres yeux, je ne dis pas ce Philosophe, je dis cette Philosophie vivante & animée, si sublime & si rabaisée, si divine & si humaine tout ensemble. Ainsi l'inimitable Dialogue que Cicéron nous a laissé de l'Orateur, ne nous enseigne pas seulement la Rhetorique du Monde & des affaires, toute différente de celle du College; mais nous montre en même temps, toutes les graces de la conversation des Romains, & de cette *Urbanité*, que les mots de *Civilité*, de *Galanterie* & de *Politesse*, n'expliquent qu'imparfaitement, & à qui nôtre langue n'a point encore trouvé de nom assez propre.

Pour venir maintenant à nôtre Auteur, de ces trois Parties qui composent l'entiere perfection du Dialogue, il y en a deux sur lesquelles, si je ne me trompe, on ne luy reproche rien. Sa matiere est une question de Morale, on ne la traite pas seulement, mais on ne peut même s'empêcher de la traiter dans les conversations ordinaires, & pour cet art de dire les choses avec la familiarité & la liberté d'une veritable conversation, il paroît en toutes les Parties de son Ouvrage: on voit qu'en cela il a marché sur les belles graces des Anciens, & heureusement pro-

fité de leurs grands exemples. Il ne reste donc qu'à examiner les choses qu'il a employées avec cet art, sur une matiere si judicieusement choisie. Il y en a quantité de sçavantes, d'ingenieuses, de galantes, & de délicates, personne n'en peut douter, & cela presque nous doit suffire. Tout ce qu'on nous oppose, c'est qu'il y en a trop peu qui soient tout à fait à luy ; qu'on y en voit moins d'esprit que de lecture, plus de mémoire que d'invention. Et certes, il reconnoissoit bien luy-même qu'ayant eu beaucoup d'autres occasions de faire paroître son genie, celle-cy, où il faisoit parler des personnes de grand sçavoir, luy avoit semblé favorable pour étaler & pour répandre ces riches moissons qu'il avoit faites dans tous les beaux Livres de plusieurs Langues, qu'il s'étoit laissé emporter à ce desir avec quelque excès, & n'en avoit pas été le maître. Mais son Dialogue, suivant le projet qu'il en avoit fait, devoit avoir deux Parties ; & comme en cette première il avoit beaucoup moins donné au raisonnement qu'aux autoritez, & aux exemples ; il se proposoit de faire tout le contraire dans l'autre. De là vient que dans son Manuscrit on trouve au titre de ce Dialogue, CON-

16 DISC. SUR LES OEUV.

VERSATION PREMIERE. De là vient encore, que sur la fin il marque que cette Conversation fut continuée dans le Jardin de Renard, comme pour se conserver le droit & la liberté de la reprendre en une seconde Partie. D'ailleurs, si nous le considérons bien, quand un homme est reconnu pour avoir l'esprit grand, noble, fertile comme M. Sarasin, ce reproche d'avoir emprunté d'autrui ce qu'il pouvoit trouver en soy-même, & préféré des richesses étrangères aux siennes propres, ce reproche, dis-je, ne tient guere plus du blâme que de la louange. Je veux qu'il y ait pû mieux faire, mais ne luy conterons-nous pour rien d'avoir bien fait, & en un genre d'écrire, où presque pas un de nos François n'a rien fait encore? Je veux qu'il n'ait point mérité tous nos éloges, luy refuserons-nous donc ceux là même qu'il mérite? N'imiterons-nous jamais le Heros de Virgile, qui dans les Jeux qu'il célèbre en l'honneur de son pere, après avoir donné le premier prix au Vainqueur, en donne deux autres, & quelquefois trois à ceux qui ont approché le plus près de la victoire?

V.

De la
Dissert.

MAINTENANT, pour abreger, je
passe

passe par dessus sa Dissertation du Jeu des Echets, quoy qu'assurément elle ne man-
 quera pas de plaire, soit par la curiosité du
 sujet, soit par la maniere galante dont il est
 traité, qui montre que le sçavoir & l'en-
 jouement ne sont pas incompatibles en un
 même Ouvrage.

Je ne parle point aussi d'un de ses pre-
 miers Travaux qu'il publia sous le nom
 supposé de *Sillac d'Arbois*, & qui par cette
 raison peut-être, ayant été presque oublié
 dans l'Edition de ses Oeuvres, n'y a pû être
 rangé en sa veritable place. C'est le sçavant
 & agréable Discours de la Tragedie, qu'il mit
 au devant de L'AMOUR TYRANNIQUE, &
 où en loüant très-dignement ce fameux
 Poëme de M. de Scudery, il mérita luy-
 même mille loüanges, jusques-là que feu
 M. de Balzac qui étoit déjà au plus haut
 point de sa gloire, sur cette simple lecture,
 l'estima assez pour luy offrir le premier son
 amitié, de quoy il reste encore des marques
 publiques.

tion du
 Jeu des
 Echets,
 & du
 Discours
 de la Tra-
 gedie.

V. les
 Lettres
 de M. de
 Balzac, à
 M. Cha-
 pelain.
 liv. 5.
 lettre 1.
 P. 438.

VI.

MAIS quant à la Pompe Funébre de
 Voiture, ce Chef-d'œuvre d'esprit, de ga-
 lanterie, de délicatesse & d'invention, je ne
 sçay si je dois, ou en parler, ou m'en taire;

De la
 Pompe
 Funébre
 de Voi-
 ture.

car si je n'en dis rien, il me semble que je luy fais trop d'injustice ; & si je m'arrête à la louer, qui est-ce, me dira-t-on, qui la blâme ? Les honnêtes gens ne sont-ils pas d'accord sur ce sujet avec le Vulgaire ? Les Ennemis même de M. Sarasin ne l'ont-ils pas admiré aussi bien que ses Amis ? Je prendray un milieu entre ces deux extrémités, & sans donner à cet admirable Ouvrage autant d'Eloges qu'il en mérite, je me contenteray de remarquer en passant trois choses qui luy ont, si je ne me trompe, principalement donné ces charmes, qu'il est plus aisé de ressentir que d'exprimer.

La première est la nouveauté du dessein, car comme rien ne fait rire que ce qui surprend, rien ne divertit agréablement que ce qu'on n'attendoit pas. Que si Seneque a fait quelque chose d'approchant sur la mort de l'Empereur Claudius. M. Sarasin peut bien l'avoir regardé, mais il ne l'a pas suivy, & je ne crains pas de dire qu'il l'a surpassé de beaucoup, à la gloire de nôtre Nation & de nôtre Siecle.

La seconde est la variété, qui est utile & loüable en toute sorte d'ouvrages, mais absolument nécessaire en ceux qui ne se proposent pour but que le plaisir. Celuy-cy est plaisant par tout, mais de plusieurs sortes

différentes. Combien voyons-nous de gens au contraire, qui croient faire une bonne pièce d'une seule pensée, ou du moins de plusieurs pensées de même espèce, qui n'ont toutes qu'un même fondement; comme cet Ancien qui fit un festin de plusieurs services d'une seule viande assez médiocre, déguisée en une infinité de façons. Ceux qui s'y trouverent, louèrent sans doute l'adresse des Officiers; mais je doute fort qu'ils approuvassent le jugement du Maître, & qu'ils souhaitassent pour le lendemain un repas semblable.

Enfin, ce qui donne beaucoup d'ornement à cet Ouvrage, c'est que les Vers n'y sont pas seulement mêlez avec la Prose, mais composent avec elle le corps d'une même narration; chose pratiquée par quelques Anciens, inconnue à nos François, si vous en exceptez Theophile. Mais, à mon avis, il l'avoit appliquée hors de son véritable usage; au traité de l'Immortalité de l'Ame, en une des plus sérieuses matières du monde, au lieu que cette liberté de changer de stile, & d'être Poëte & Orateur en même tems, doit être réservée ce semble, aux jeux de l'esprit; & à ces ouvrages d'invention qui tiennent comme un milieu entre la Prose & la Poësie.

V I I. **M A I S** je puis commencer en cet en-
 droit à parler des Poësies de nôtre Auteur,
 entre lesquelles on peut mettre encore l'O-
 de de Calliope, & la Lettre à Madame la
 Marquise de Montausier, qui sont mêlées
 de Prose & de Vers. C'est de ses Vers que
 M. Sarasin a tiré sa plus grande réputation
 dans le monde, & ce n'est pas sans raison, car
 soit qu'on parle de la Poësie galante & en-
 joiée, à laquelle il s'est principalement oc-
 cupé, ou de la plus sérieuse qu'il ne laissoit
 pas d'aimer passionnément; on ne peut sans
 injustice, luy refuser un des premiers rangs
 entre les Poëtes de nôtre Siècle. Je serois
 ennuyeux si j'entreprendois de parcourir
 tous ses Ouvrages; mais qui ne se laissera
 toucher aux charmes de sa Souris, de sa
 Glose, de ses Stances à M. le Duc d'An-
 guien, de son agreable Prosopopée de la
 Riviere de Seine, de son Epître à M. le
 Comte de Fiesque, de son ingenieuse Dé-
 faite des Bouts-Rimez, dont je ne pourrois
 m'empêcher de parler plus au long si je n'en
 avois expliqué le sujet, & découvert en
 quelque sorte l'artifice dans un argument
 séparé. Une seule de ses Poësies nous pour-
 roit faire connoître la délicatesse & la beau-
 té extraordinaire de son genie; qui est-ce
 qui

qui ne les estimera pas toutes ensemble, avec tant d'autres que je ne nomme point, de peur que je ne semble faire en ce lieu la Table de ce Volume ? Que s'il s'est peut-être moins appliqué à la Poësie serieuse, ses Odes sur la prise de Dunkerque & sur la Bataille de Lens, l'Eglogue des Amours d'Orphée, & quelques autres pieces que nous avons de luy, montrent assez qu'il en connoissoit fort bien le caractère, & qu'il étoit très-capable de le remplir. Je mettrois en ce nombre, si la fortune l'eût voulu, une belle & longue Eglogue, qui s'est malheureusement perdue, & que M. de Charleval dit avoir autrefois admirée, luy dont nous admirons, & le Jugement, & les Ouvrages. Mais je ne crains pas d'y mettre la Défaite des Bouts-Rimez, quoy que ce ne soit qu'un jeu d'esprit, car comme on y voit une imitation presque Burlesque du Poëme Epique, il y a divers endroits qu'on pourroit heureusement transporter à ce genre si sublime, qui est le Chef-d'œuvre de la Poësie. Et après tout, cet Artisan si industrieux, qui fit un Navire exactement accompli de toutes ses parties, si petit pourtant qu'il étoit caché sous les aîles d'une abeille. Cet Artisan, dis-je, si vous lui euf-

fiez donné des matériaux & du temps, eût construit sans doute avec beaucoup d'art & de jugement, des Navires propres à voguer sur l'Océan & à défier la tempête. Qui conçoit les choses nettement en petit, possède déjà ce qui est de plus difficile pour les exécuter admirablement en grand. Enfin, je suis obligé de rendre ce témoignage à M. Sarasin, qu'entre les diverses Poésies qu'il a laissées, & qui nous sont tombées entre les mains après sa mort; il y en a quelques-unes que nous n'avons pas mises dans ce Recueil, soit parce qu'il les avoit faites en sa première jeunesse, soit parce qu'il n'avoit eu que le temps de les ébaucher grossièrement, qui cependant font voir partout une veine noble, aisée & fertile, capable de tout entreprendre, & de réussir à tout; de sorte qu'un autre seroit assez riche, de ce que nous n'avons pas voulu compter entre ses biens. Et qui est-ce, par exemple, qui ne tiendrait à honneur d'être l'Auteur de ces Fragmens que je prends d'un grand nombre d'autres, & à peu près aussi beaux & aussi heureux, qu'on pourra publier quelque jour?

*Comme un Roc fourcilleux tombe dans la Campagne,
Arraché par les vents du haut d'une Montagne,*

Où du long cours des ans incessamment miné ,
 Et par l'eau de l'orage enfin déraciné ,
 Son énorme grandeur par son poids emportée ,
 Avec un bruit horrible en bas précipitée ,
 Roulé à bords redoublez en son cours furieux ,
 Et rompt comme roseaux les chênes les plus vieux ,
 Tel , &c.

Semblable au Dieu de Thrace il alloit fierement ,
 Ses armes tout autour résomboient hautement ,
 Faisant le même bruit qu'excitent dans les nuës
 Les Pins battus des vents sur les Alpes chemuës , &c.
 Comme on voit quelquefois sur les bords du Strymon ,
 Cherchant leur nourriture au milieu du limon ,
 Crier confusément une troupe de Gruës ,
 Mais l'Aigle ou le Faucon paroissant dans les nuës ,
 Cette troupe se cache au milieu des roseaux ,
 Et son bruit ne rompt plus le silence des eaux .

Je ne crains pas de trop interrompre mon
 discours par des choses si agreables , & j'a-
 joute encore ces autres Fragmens :

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse ,
 Et dans les prez herbuz où le Rhin joint la Meuse ;
 Deux furieux Taureaux par l'amour courroucez
 Se heurter fierement de leurs fronts abaisséz ,
 Le troupeau plein d'effroy regarde avec silence .
 Le nombre des Pasteurs cède à leur violence .
 Les deux vaillans Rivaux se pressant rudement
 Dès cornes l'un sur l'autre appuyez fortement ,
 Redoublent sans cesser leurs cruelles atteintes ;
 De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes ;
 Ils mugissent des coups d'un cry retentissant ,
 Et toute la forest répond en mugissant . &c.

Par ces commencemens Rome a vû ces côtaux ,
 Où le fameux Evandre arrêta ses troupeaux ;

24 DISC. SUR LES OEUV.

*Faire baisser la tête aux Alpes étonnées ,
 Surmonter l'Apennin , dompter les Pyrénées ,
 Et soumettre l'orgueil d'Osse & de Pelion ,
 Sieges infortunés de la rebellion .
 Rome a vu l'Eridan , le Rhin , l'Hebre & le Tage ,
 Le Danube & le Nil au Tybre faire hommage ,
 Et les Dieux immortels de sa gloire amoureux
 Ont donné tout à ceux qui domoient tout pour eux . &c.*

*Comme avecque grand bruit le Rhône plein de rage ,
 Soulevé par les vents , ou grossi par l'orage ,
 Vient & traîne avec soy mille flots courroutez ;
 L'onde flotte après l'onde , & de l'onde est suivie ,
 Ainsi passe la vie .*

Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés .

*Je ne puis finir sans ajouter cette heureuse imitation d'un passage célèbre du Tasse .
 Cruel qui sans pitié de ma douleur extrême
 Emportes avec toy la moitié de moy-même ,
 Ou pren celle qui reste , ou d'un dernier effort
 Donne à toutes les deux une soudaine mort .*

Et cet autre d'un passage de Virgile .

*Puis que vous souhaitez d'entendre par ma bouche ,
 O grand Roy , qui je suis , & quel malheur me touche ,
 Je ne mentiray point , car le sort rigoureux
 Ne m'a point fait méchant s'il m'a fait malheureux .*

Cet endroit semblera peut-être moins considérable , mais je le rapporte d'autant plus volontiers , qu'on pourra ajouter cette Traduction à quelques autres que nous avons du même passage , & les comparer ensemble . Et d'ailleurs , pour le dire icy en passant , si quelqu'un s'imagine que la grande

de Poësie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit souvent, je le confesse, se précipiter comme un torrent, mais elle doit plus souvent encore couler comme une paisible riviere, & plus de personnes, peut-être, sont capables de faire une description pompeuse, ou une comparaison élevée, que d'avoir ce stile égal & naturel, qui sçait dire les petites choses ou les mediocres, sans bassesse, sans contrainte & sans dureté.

VIII.

MAIS pour mieux comprendre quelle gloire nôtre Auteur a méritée par ses Poësies, faisons icy une reflexion générale, qui peut-être ne fera, ni desagreable, ni inutile.

Entre les raisons qui ont fait attribuer à la Poësie je ne sçay quelle divinité, j'en voy deux, ce me semble, qui ne sont pas les moins importantes.

La première, que c'est en effet quelque chose de grand & de merveilleux, qu'en un langage aussi contraint que celui-là, on puisse exprimer les pensées les plus subtiles & les plus délicates, les plus hautes & les plus sublimes avec tant de liberté. Quel prodige est celui-cy? Quand nous ne parlons qu'en Prose, & que l'on nous aban-

Reflexion sur la Poësie en général, & sur celle de M. Sarasin en particulier.

donne tous les termes & toutes les expressions d'une Langue, s'il nous vient quelque pensée qui ne soit pas tout à fait commune, encore avons-nous de la peine à la faire entendre, & le plus souvent nos paroles demeurent beaucoup au dessous de nos sentimens. Cependant ces admirables Poëtes, ces hommes qui semblent véritablement inspirez, après s'être imposé la nécessité de n'employer que certaines façons de parler, & de mépriser toutes les autres comme trop vulgaires, d'enfermer toutes leurs paroles dans une certaine mesure toujours semblable à soy-même; ajoutez-y, si vous voulez, de finir toujours par des rimes: Après, dis-je, s'être soumis à tant de loix si dures & si difficiles à observer; malgré tous ces obstacles nous font entendre tout ce qu'il leur plaît d'une manière plus noble & plus aisée, qu'on ne le sçauroit faire dans les discours communs. On croiroit qu'ils ne pouvoient pas dire autrement ce qu'ils ont dit, quand même ils l'auroient voulu, tant les expressions en sont faciles. Ces paroles leur sont tombées de la plume sans dessein; elles ont pris naturellement chacune leur place. La Lyre d'Amphion ne faisoit pas, ce semble, de plus grands miracles,

clès, quand les pierres attirées par son harmonie se venoient ranger d'elles-mêmes l'une sur l'autre pour bâtir les fameuses murailles de Thebes.

Mais en second lieu, la Poësie, si je ne me trompe, est estimée Divine, à l'égard de son sujet qu'elle produit d'elle-même; au lieu que la Prose l'emprunte d'autrui, & ne fait que l'embellir, & que le polir. Quand nous considérons une Maison de plaisir entre les mains d'un Maître puissant & curieux, & que nous voyons les Montagnes s'applanir pour luy plaire, les précipices se combler, les Rivières se détourner de leur chemin, les forces naguere cachées sous la terre jallir en l'air, ou se précipiter en cascades; nous admirons certes l'industrie des hommes, & ne pouvons nous trop étonner, qu'une créature si foible en apparence, soit capable de si grands desseins. Mais s'il arrivoit par hazard, que dans cette vaste étendue de l'air, où auparavant rien n'arrêtoit nos regards, quelqu'un nous fit voir en un instant un superbe & magnifique Palais, de grandes & spacieuses Campagnes, des Monts, des Forêts, des Rivières & des Mers, nous nous écrierions aussitôt que c'en est pas l'effet d'un pouvoir humain, & qu'il

qu'il y a là quelque chose au delà de nôtre nature. Or il en est à peu près de même de la Poësie & de la Prose. L'une, comme je l'ay déjà dit, prend son sujet d'ailleurs, le changeant, & l'embellissant, à la verité, au delà de tout ce qu'on en pouvoit attendre. Mais l'autre ne demandant rien à personne, & contente de soy-même, tire toute sa matiere de son propre sein, faisant de rien quelque chose, comme par une espece de création qui semble surpasser la puissance humaine. Ainsi on peut dire, que deux choses rendent sur tout la Poësie admirable ; l'invention d'où elle a aussi pris son nom, & la facilité qui luy est très-necessaire. Je n'entens pas la facilité de composer, elle peut quelquefois être heureuse, mais elle doit être toujours suspecte : j'entens la facilité que les Lecteurs trouvent dans les compositions déjà faites, qui a été souvent pour l'Auteur une des plus difficiles choses du monde ; de sorte qu'on la pourroit comparer à ces jardins en terrasse, dont la dépense est cachée, & qui après avoir coûté des millions, semblent n'être que le pur ouvrage du hazard & de la Nature. Qui ne sent en soy, ny les richesses de l'invention, ny cette heureuse facilité, qui ne frappe point à

la

la porte des Muses, car il n'est pas necessaire de faire des Vers. Qui n'aura quel'une ou l'autre de ces deux choses, peut devenir un Poëte mediocre; je dis même de cette mediocrité qui ne laisse pas de mériter de grandes louanges. Qui les joindra toutes deux ensemble, il peut espérer sans doute, d'être conté en cet Art parmy les premiers. Or il faut être tout à fait injuste pour ne pas reconnoître qu'elles se sont rencontrées également en M. Sarasin. Car pour l'invention, ses Poësies n'ont-elles pas toujours quelque chose d'ingenieux, de nouveau, de particulier, qu'il n'a point pris d'ailleurs, & qu'il ne doit qu'à luy-même? Et pour la facilité des Vers, où la trouvera-t-on si on ne la trouve dans ses Ouvrages? il n'y a rien de plus net, de plus libre, de plus aisé, de plus coulant, non seulement la Nature y paroît par tout, mais comme a dit un de nos illustres Amis, elle y paroît par tout à son aise.

IX.

JE m'apperois bien que je suis long, mais quel moyen de ne rien dire de tant de fortes de choses, de différente nature, où ce merveilleux Esprit a pris plaisir de s'exercer. Encore n'ay je rien dit de la guerre des

Du genre de M. Sarasin pour tous les divers genres d'écrite.

Parasi-

20. DISC. SUR LES OEUV.

Parasites qu'il a écrite en Latin, quoi qu'on y voye beaucoup de sçavoir, beaucoup d'invention, un génie fort souple & fort heureux pour tout ce qu'il vouloit entreprendre. Que seroit-ce si j'avois eu à louer tant d'autres rares Ouvrages, qu'il montrait souvent à ses amis, mais dont on n'a rien trouvé après sa mort; & s'il m'eût fallu parler en particulier, d'une Apologie pour la Morale d'Epicure, d'une Histoire de Clovis assez avancée, d'une Traduction entiere & achevée de la Vie d'Atticus, écrite par Cornelius Nepos? Je consens, pourtant que l'on me blâme, de m'être un peu trop étendu, mais qu'on admire du moins ce qui m'en a donné le sujet. Exceller en un seul genre d'écrire, c'est beaucoup; exceller en plusieurs, & presque opposez comme M. Sarasin, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un génie. J'en parleray encore plus hardiment. On a dit qu'un homme éloquent avoit le même avantage sur les autres hommes, que les autres hommes ont sur les bêtes. Nous pouvons faire sans injustice, presque la même comparaison entre ceux qui ne réussissent qu'en une sorte d'ouvrages, & celui qui est excellent en plusieurs. Car certes de quel-

que

Cette
Tradu-
ction a
été re-
trouvée,
& on la
peut voir
en cette
seconde
édition,
P. III.

que nom qu'il faille appeller cette lumière qui conduit les animaux, elle produit de si admirables effets, que nôtre raison toute orgueilleuse qu'elle est, est forcée de s'étonner, & de reconnoître qu'elle n'y sçauroit atteindre. Cependant parce que cette lumière qui les éclaire si divinement en certaines choses, les abandonne tout à fait en d'autres sans qu'il leur en reste un rayon, ny une étincelle ; nous admirons ce qu'ils font de merveilleux, mais nous les estimons beaucoup moins eux-mêmes, jugeant que ce principe qui les fait souvent si bien agir est quelque chose d'étranger, plus grand véritablement que nôtre raison, mais qui n'est pas à eux comme nôtre raison est à nous, qui leur est plutôt prêté que donné, qui les fait aller à leur fin sans qu'ils la connoissent, cōme la flèche qui va au but qu'elle ne voit point, guidée par l'œil, & poussée par la main de l'Archer. Au lieu que l'homme, comme il a pour les choses du corps un instrument universel qui est la main, avec lequel il se sert de tous les autres, a aussi pour les choses de l'esprit un instrument universel, qui est la raison qu'il employe sans cesse en toute sorte d'occasions, à toute sorte d'usages, & dont l'étendue plutôt que

32. DISC. SUR LES OEUV.

que la force, le distingue de cette autre espèce inférieure à la sienne. Par une conséquence semblable, quand nous voyons quelqu'un exceller en une sorte d'Ouvrage, & ne réussir nullement en d'autres, si nous voulons dire la vérité, aux choses même qu'il fait si bien, nous admirons plutôt la Nature en luy, que nous ne l'admirons luy-même ; car nous concluons que s'il n'agit point par hazard, il agit du moins par une faculté aveugle, & par la seule imagination qui est la partie que nous avons commune avec les bêtes. Mais ce qui nous arrache malgré nous toute notre estime & toute notre admiration, c'est un Esprit qui agissant par ce principe général & universel dont je viens de parler, & possédant les idées de tous les divers genres d'écrire, passe de l'un à l'autre avec une extrême facilité ; Comme un habile Imprimeur, qui ayant devant luy tous ses caracteres distingués en leurs différentes cellules, choisit sans hésiter & sans se méprendre, les grands, les petits, ou les moyens, suivant que la beauté de son travail le demande. Quelque chose qu'entreprenne un Génie de cette sorte, il semblera s'y être appliqué de tout temps, & tout entier. Le Prothée des Fables,

bles, & le Cameleon des Naturalistes, qui peut-être, n'est guere moins fabuleux, ne changeront pas plus facilement que luy. Il fera tel que la Philosophie est représentée dans Boëce, tantôt de la taille ordinaire des hommes, tantôt élevant sa tête jusques dans le Ciel. Il imitera la souplesse d'Alcibiade, qui étoit à Sparte plus laborieux & plus austere qu'un Lacédemonien; en Ionie plus voluptueux que les Ioniens; en Perse plus pompeux & plus magnifique que les Persans, changeant de mœurs comme de climats & de demeure. Sa lumière sera comme celle du Soleil, de laquelle les Philosophes disent qu'elle n'est d'aucune couleur, & n'est pas elle-même une couleur, mais qu'elle deviét toutes les couleurs suivât les objets où elle est reçüe. Il acordera les choses serieuses & les galantes, pour être capable de la Poësie la plus sublime, il ne sera pas incapable de la plus basse, les Vers ne l'empêcheront pas d'écrire raisonnablement en Prose, s'il sçait écrire une Histoire, il ne laissera pas de sçavoir faire un Dialogue ou une Dissertation, pour être admirable en une Langue, il ne luy sera pas impossible de se faire admirer en une autre. Tels sont les génies du premier ordre, & tel paroîtra, si je
ne

34 DISC. SUR LES OEUV.
ne me trompe , le génie de M. Sarasin.

X. **MAIS** après luy avoir donné ces
Réponse
aux Ob-
jections
qu'on
peut fai-
re contre
les Ou-
vrages
de M.
Sarasin.
louanges, ne répondrons-nous point à ce
qu'on peut dire en général contre ses Ou-
vrages ? Ce n'est pas mon dessein de préve-
nir en ce lieu tout ce que l'Envie ou l'Igno-
rance lui pourront opposer. Aujourd'huy
qu'on déchire impunément les plus céle-
bres Auteurs vivans; qui s'étonnera si l'on
traite les morts de la même sorte ? * *Il n'y a
point de plus agréable concert, a dit un Poète
Grec, que celui de deux personnes, dont l'une
dit des injures, & l'autre les écoute sans y ré-
pondre. Que nôtre Siecle ait le plaisir tout
entier d'une si douce Musique, & que rien
ne l'interrompe, ny pour les vivans, ny
pour les morts. Je ne parleray donc icy
qu'à trois sortes de gens qui agissent de
meilleure foy, & dont les objections sont
plus importantes.*

LES

Η' δὸν εἶν' εἰ δὲ ματαιώπρωτ,
* Phi- Ε' σ' ἢ διύασται λοιδορέμῳ φέρειν.
lemon. Ο' λοιδορῶν ἢ ἂν ὁ λοιδορέμῳ.
Μη προσποιῇται, λοιδορεῖθ' ὁ λοιδορῶν.

Conventus ille est auribus gratissimus.

Henricus Convitiante cum taceatur quoriam.
Stephanus. Qui dissimulat enim convitium, facit,
Convitiatus convitiatur ut sibi.

LES premiers sont ceux qui voulant nous faire passer leur chagrin pour solidité, & pour vertu, & sçachant que nôtre Auteur a été principalement célèbre pour les Ouvrages purement divertissans, rebuteront ses Ecrits, même sans les lire, & l'accuseront de s'être amusé à des choses inutiles. XI.
Première
Objec-
tion.

Ces Juges severes, plus sages que Dieu & que la Nature qui ont fait une infinité de choses pour le seul plaisir des hommes, voudroient que l'on travaillât sans cesse sur la Jurisprudence, sur la Médecine, & sur la Théologie, & nous diront que rien ne mérite d'être estimé s'il ne tend à l'utilité publique. En ce dernier point je suis à peu près de leur avis, mais je ne puis croire qu'on travaille inutilement quand on travaille agréablement pour la plus grande partie du Monde, & que sans corrompre les Esprits on vient à bout de les divertir & de leur plaire. Appellons-nous inutiles des Ouvrages où le Pere de famille se délassera des soucis domestiques, le Prince & le Ministre, des soins de l'Etat, le Magistrat, du tumulte & de l'embarras du Palais, le Soldat de ses fatigues, l'Artisan même de son travail, qui feront oublier pour un tems, à l'un sa pauvreté, à l'autre ses maladies, à

un troisiéme les cruelles passions, à tous généralement leurs infortunes? Ceux qui en jugent ainsi se trompent grossièrement, comme il est aisé de le montrer, & prennent les moyens pour la fin, faute d'aller assez avant, & de pénétrer jusqu'aux fondemens des choses. Ouvrons les yeux, & ne nous imaginons pas que ny cette Place destinée au commerce, ny ces Ecoles où l'on enseigne, & où l'on dispute sans cesse, ny ce Barreau où l'on plaide les causes des particuliers, ny ces Conseils où l'on délibere des affaires publiques, ny ces Armées, ces Machines, & ces Canons, ny en un mot, ce grand nombre de ressorts qui font mouvoir le vaste corps de l'Etat, soient des choses faites pour elles-mêmes, ou n'ayent chacune qu'un but particulier. Elles ont toutes un but général, qui est que les Citoyens puissent vivre ensemble *Vertueusement*, *Paisiblement*, *Agréablement*. Ces trois choses ont été, ou ont dû être en même temps dans l'intention des Législateurs, & de ceux qui ont fondé les Républiques. Tout ce qui contribue à la dernière sans nuire aux deux autres, bien loin de s'écarter, comme il le semble, de l'utilité publique, y va quelquefois par un chemin plus droit & plus

plus court. Par exemple, les Ecrits d'un célèbre Jurisconsulte sont utiles, qui le peut nier ? ils instruisent l'Avocat pour bien défendre sa cause, l'Avocat bien instruit fait que le Juge prononce justement, le Juge en rendant justice met les Citoyens en repos. Mais on voit souvent que les différentes mains de tant de divers Artisans détournent l'Art de son intention naturelle ; & il en arrive comme de ces machines, belles & bien inventées en apparence, de trop de pieces dont quelqu'une vient toujours à manquer, s'arrêtent à toute heure, & renversent quelquefois ce qu'elles devoient porter. Au contraire, ces autres Ecrits qu'on traite communément de bagatelles, quand ils ne serviroient pas à régler les mœurs, ou à éclairer l'esprit, comme ils le peuvent, comme ils le doivent, comme ils le font d'ordinaire directement ou indirectement ; pour le moins sans avoir besoin que d'eux-mêmes, ils plaisent, ils divertissent, ils sèment, & ils répandent par tout la joye, qui est après la Vertu le plus grand de tous les biens. Qui ne sçait d'ailleurs, que des raisons très-solides nous attachent quelquefois à des Ouvrages qui semblent ne l'être pas, & qu'un devoir caché & obs-

cur,

cur, l'emporte souvent sans injustice sur cet autre devoir public & éclatant ? Cet homme que vous blâmez ; a trouvé peut-être que pour rétablir sa santé qui est ruinée, pour se défendre de la mauvaise fortune, pour le bien d'une famille dont il est l'appuy, il luy est plus utile de travailler à des Chançons qu'à des Traitez de Morale & de Politique. Si cela est, je le diray hardiment, la Morale & la Politique, elles-mêmes lui ordonneront de faire des Chançons, & c'est une injustice sans exemple, de condamner les occupations d'autrui, dont on ne sçait ny les motifs, ny les circonstances.

Mais je vay trop loin, & M. Sarasin n'a pas besoin de cette défense, car sans parler de quelques-uns de ses Ouvrages solides qui se sont perdus, ny des autres beaux desseins que sa mort précipitée l'empêcha d'exécuter, on voit assez par les différentes piéces de ce Volume, qu'il aspiroit à la gloire par divers moyens, & qu'il pensoit aux grandes choses comme aux petites, si toutefois il y a rien d'excellent dans les belles Lettres qu'on puisse nommer petit.

XII.

Secon-
de Ob-
jection.

IL vaut donc mieux que je m'adresse maintenant à ceux qui approuvent à la ve-
rité,

rité, qu'on s'applique à cette sorte d'Ouvrages, mais qui n'y pardonnent point de petit défaut, croyant peut-être par leur sévère critique s'acquérir la gloire d'être plus clair-voyans que les autres. Ils se trompent : mais ils n'ont point de malignité, ils méritent qu'on les défabuse en riant, comme je tâcheray de le faire. J'ay vû autrefois un vieux Gentilhomme de beaucoup d'esprit, & qui avoit été fort galant. La vieillesse même sembloit avoir respecté en luy ces deux belles qualitez, & n'avoir touché qu'à son corps, mais sa vûë commençoit à s'obscurcir à tel point qu'il ne voyoit plus qu'avec peine. Cependant il employoit un soin extrême, non pas à guerir ce mal qu'il sçavoit être incurable; mais à le cacher même à ses plus familiers amis. S'il arrivoit donc qu'il fut en liberté avec eux, il faisoit un effort extraordinaire pour découvrir sur leurs habits, ou une tache peu considerable, ou un ruban qui ne fut pas en son lieu, ou quelque autre chose de cette nature : & quand il leur avoit donné cette preuve qu'il voïoit, il retournoit avec moins de regret à sa première obscurité, & se contentoit en cette lumiere trouble & confuse que son âge luy avoit laissée.

N'est-ce point par un semblable artifice, que tant de personnes peu ou médiocrement intelligentes, n'excusent rien dans les travaux de l'esprit, & feignent de n'y pouvoir supporter les moindres négligences ? Car, en un mot, ceux qui pardonnent ces petits défauts dans un excellent Ouvrage, les voyent peut-être mieux que ceux qui ne les pardonnent pas. S'il y a quelque différence, c'est qu'ils en voyent beaucoup mieux les beautés, & qu'ils y sont plus sensibles. Un beau génie les embrase, pour ainsi dire, de son amour. Tout leur plaît en lui, parce qu'ils y trouvent une infinité de choses dignes de plaire. Qu'on nous die que c'est une maladie de l'esprit; c'est du moins une de ces maladies qui sont des marques de santé, dont Hippocrate parle en quelque endroit de ses Oeuvres, & entre lesquelles il met la faim & la soif, quoy que ce soient deux choses purement naturelles.

XIII.

Troisième
Objection.

IL se peut faire que je sois préoccupé d'une passion semblable pour les Ouvrages de mon Ami; mais enfin, je ne puis demeurer d'accord d'une opinion que quelques autres en ont, & que je dissimulerois si leurs discours ne l'avoient rendue comme
pu-

publique. J'avouë pourtant que je n'approche de cet endroit qu'en tremblant; car je voy, ou je crains de voir parmy ceux que je dois combattre, quelqu'une de ces personnes que je révere, & de qui les sentimens me seroient par tout ailleurs autant de loix. Hazardons-nous pourtant, & ne craignons point, ou de défendre la verité, si nous sommes assez heureux pour la connoître, ou de faire voir publiquement que nous nous sommes trompez, comme il arrive si souvent à tous les hommes, depuis les plus petits jusques aux plus grands. En un mot, je veux défendre icy nôtre Auteur, non pas des Admirateurs de feu M. de Voiture, car je le suis moy même autant qu'aucun autre, mais de ceux qui ne veulent rien admirer que luy, qui le tiennent pour l'unique Original des choses galantes, & ne craignent pas de dire, ou de faire entendre, que tous les autres, & en particulier M. Sarasin, ne sont, ou que de mauvais Imitateurs, ou que de médiocres Copistes.

Je le répète, personne n'admire M. de Voiture plus que moy, sans en excepter cet excellent homme, qui s'étant trop injustement condamné luy-même à un silence éternel, quand il a vû qu'on attaquoit la

mémoire de son amy, a rompu, comme le fils du Roy Crœsus, tous les liens de sa langue, & s'est écrié, (mais, bon Dieu, avec quelle grace & quelle force !) *C'est le Roy.* S'il ne tient qu'à être l'Echo de cette voix, je répéteray très-volontiers, *C'est le Roy*, & ne disputeray point à M. de Voiture la première place en plusieurs choses, sans examiner même si elle ne luy est point dûe en toutes. Mais certes le champ de la gloire est assez vaste pour tout le monde ; il y a plus d'un Laurier & plus d'une Couronne sur le Parnasse ; ne sçaurions-nous assez estimer M. de Voiture, sans mépriser ceux qu'il a luy-même estimez ? Qu'il ait éternellement l'avantage d'avoir été de la plus belle & de la plus galante Societé qui fut jamais, de qui il a beaucoup reçu, à qui il a beaucoup rendu ; qu'il charme éternellement tout ce qu'il y aura de plus délicat dans le Monde ; qu'il soit éternellement inimitable, mais qu'on ne nous accuse pas éternellement de l'imiter, & d'être de ces gens, ou pour parler comme Horace de ces animaux adonnez à la servitude, qui ont, ou bien peu de courage, s'ils n'osent jamais rien entreprendre d'eux-mêmes, ou beaucoup de témérité, s'ils prétendent toujours

jours de mieux faire ce que d'autres ont fait avant eux. Quant à moy, c'est mon avis qu'un homme qui a le génie aussi grand & aussi noble que M. Sarasin, tâche sans doute d'égaliser tous les Ecrivains de son Siecle, mais qu'il n'en imite pas un. Voyons toutefois si je me trompe, & en quelle partie de ses Ouvrages il pourroit n'être qu'un Imitateur de ceux d'autrui. Seroit-ce en l'Histoire du Siege de Dunkerque, ou dans la Conspiration de Valslein ? ce n'est pas à mon avis ce qu'on veut dire. Dans le Dialogue, dans la Pompe Funébre, dans la Dissertation du Jeu des Echets, dans la guerre des Parasites, dans le Discours sur la Tragedie ? je n'y voy pas plus d'apparence. Courage donc, nous avons sauvé la moitié de ce volume, où personne ne peut rien prétendre. M. de Voiture a écrit un très-grand nombre de Lettres admirables ; & s'il en faut juger par le plaisir qu'elles nous donnent, c'étoient de tous les Ouvrages ceux qu'il aimoit & qu'il estimoit le plus. M. Sarasin au contraire n'a presque rien écrit en ce genre avec soin : & quand il y étoit obligé par quelque raison de nécessité, ou de bien-seance, il ne s'y appliquoit qu'à regret, & avec chagrin, ne pouvant souffrir

qu'au-

44. DISC. SUR LES OEUV.

qu'aussi-tôt qu'on avoit quelque réputation de bien écrire, on n'eût plus la liberté d'écrire comme un autre homme. J'ay vû une de ses Lettres où il s'en plaignoit assez plaifamment, & ces paroles m'en sont demeurées dans la mémoire. *J'en envie la felicité de mon Procureur, qui commence toutes ses Lettres par, J'AY REÇU LA VÔTRE, sans qu'on y trouverien à dire.* Ce n'est pas que même sans y penser, il ne luy soit quelquefois échappé des Lettres d'un caractère très-agréable, & qui luy étoit particulier, mais comme il n'en gardoit point de copie, la plûpart se sont perduës par la négligence de ses Amis, & à peine en avons-nous trouvé quatre ou cinq, que nous n'avons pas voulu publier, de peur qu'il ne semblât que ce fût l'élite d'un plus grand nombre, & qu'en choisissant celles-là, nous eussions condamné toutes les autres.

XIV.

Continuation
de la
même
matière.

JE puis dire donc, qu'en tous leurs Ouvrages de Prose ces deux grands hommes ont si peu de ressemblance, que l'un ne donne pas même l'occasion de penser à l'autre. Venons aux Poësies, où j'avouë que nous aurons bien plus à combattre. Je demanderay pourtant encore, si c'est qu'il y ait

y ait quelque Poësie de nôtre Auteur, qui ressemble à quelqu'autre Poësie de M. de Voiture. A-t-il imité, par exemple, les Stances sur l'Amour d'un Soulier, la Réponse de Jupiter à la Plainte des Consones, l'Epître à M. de Colligny, les Vers Irréguliers à M. le Prince ? M. de Voiture a-t-il fait quelque Ouvrage qu'on puisse nommer l'Original de la Défaite des Bouts-Rimez, ou de l'Epître au Comte de Fiesque, ou du Testament de Goulu, ou de la Propopée de la Riviere de Seine, ou du Directeur, ou du mauvais Poëte, ou de quelqu'autre des Poësies de M. Sarasin ? point du tout : & quand l'un a voulu parler de la Taupe, & l'autre de la Souris, deux animaux assez semblables, ils ont pris des routes si différentes, qu'ils n'avoient garde de se rencontrer. C'est donc encore un grand avantage, qu'on ne nous peut reprocher du moins aucune imitation particuliere. Mais, dira-t-on, vous en avez imité le Principal, le Stile & le Caractere, & cette sorte de Poësie que M. de Voiture avoit introduite, qui renonçant à la gravité sans s'abaisser jusqu'à la bouffonnerie, est plus propre que pas une autre à divertir les honnêtes gens. Pour répondre à cette objection, il m'est nécessaire

46 DISC. SUR LES OEUV.

de reprendre la chose d'un peu plus haut.

On a dit que les Sciences voyageoient tour à tour par toutes les parties du Monde, & que comme si elles devoient leur lumière à toute la Terre, après avoir éclairé long-temps un Climat, elles le laissoient dans ses premières ténèbres pour aller dissiper celles d'un autre. A cela on peut ajouter, qu'en tous les Climats, & parmy toutes les Nations, chaque Science, ou chaque Art, a comme ses diverses manieres qui viennent chacune tour à tour, pour ainsi dire, jouër leur roolle sur ce grand Theatre, & se retirent après pour se faire place l'une à l'autre, soit que cette variété vienne du seul destin des choses humaines toutes sujettes au changement, soit qu'elle naisse de la diversité des temps, ou de la diversité des esprits de ceux qui gouvernent, dont les inclinations servent de loix. Or ces révolutions, non plus que celles des Républiques, ne se font jamais que par le moyen de quelque Esprit plus puissant & plus élevé que les autres, qui ne se contentant pas de l'état present des choses, entreprend de se faire un nouveau chemin à la grandeur & à la gloire. Mais aussi tôt qu'un de ces Génies extraordinaires a paru, on en voit de
deux

deux autres sortes qui se mettent sur les rangs. Les uns qui n'ont presque rien de bon que la volonté de bien faire, le suivent à la trace, mais de bien loin, ne sont que ses ombres, & que les vaines images, l'imitent enfin toujours mal à propos, sans se souvenir qu'il n'y a point de Vertu qui n'ait deux Vices à ses côtez, ny d'élevation qui ne soit environnée des précipices. Les autres au contraire, ne prennent pas véritablement une matiere opposée à la sienne, car ils s'opposeroient au goût du Siècle, qui vient d'embrasser avidement cette nouveauté; ils s'opposeroient peut-être à leur propre inclination; qui les y eût portez d'elle-même s'ils n'eussent pas été prévenus. Mais en allant du même côté ils s'ouvrent des routes toutes différentes, ils font cent nouvelles découvertes, quelquefois ils atteignent, quelquefois ils passent celui qui les a devancez; & lors même qu'ils ne font ny l'un ny l'autre, ils se font un caractère particulier qui a son prix & sa propre gloire. Il me seroit aisé de justifier ce que j'ay dit par les exemples de plusieurs Nations, si ma longueur qui ennuye, sans doute, mon Lecteur, ne m'ennuyoit aussi moy-même. Pour venir

c 3 donc

donc à nôtre sujet particulier ; La Poësie Françoise avoit été gaye & folâtre du tems de Marot, & de Melin de S. Gelais ; & quoi que depuis elle eût encore paru quelquefois avec le même visage, neanmoins les grands génies de Ronfard, de du Bellay, de Belleau, du Cardinal du Perron, de Desportes, de Bertaud & de Malherbe plus graves & plus serieux, l'avoient emporté par dessus les autres, & nos Muses commençoient à être aussi severes que ce Philosophe de l'Antiquité, qu'on ne voyoit jamais rire. M. de Voiture, qui pourroit lui refuser cette loüange ? vint alors avec un esprit très-galant & très-délicat, & une mélancolie douce & ingenieuse, de celles qui cherchent sans cesse à s'égayer. Il se souvenoit de la liberté de nôtre ancienne Poësie, il avoit devant les yeux celle de quelques Italiens, & les finesses des plus polis Auteurs de Rome & de Grece. De tout cela ensemble ne suivant personne, mais éclairé seulement par ceux qui l'avoient précédé, il se fit luy-même un genre d'écrire, qui ne charma pas moins par ses graces que par sa nouveauté. Il dégouta même en quelque forte la Cour & les Dames, des choses plus fortes & plus serieuses. Qu'eût fait M. Sa-

rafin,

rasin, qui vint dans le Monde un peu après luy ? Quand son inclination l'auroit éloigné de ce même genre d'écrire, je m'assure qu'il l'auroit forcée pour s'accommoder au temps. Mais je m'imagine au contraire, qu'il rendit grâces à la Fortune, de l'avoir fait naître en un Siecle dont le goût étoit si conforme au sien, & qu'il luy étoit si aisé de satisfaire. Il se mit donc à écrire en ce stile libre, & se trouvant riche de ses propres inventions, en quoy pour ne rien dire de plus hardi, il ne cédoit à personne, il n'imita pas davantage M. de Voiture, que M. de Voiture avoit imité Marot, & tous ces anciens Auteurs dont j'ay parlé. Si maintenant des Esprits, & très-sages & très-éclairés, mais certainement peu favorables à M. Sarasin, veulent confondre ces deux manieres si différentes, je leur diray qu'ils se font tort à eux-mêmes, & qu'ils devroient laisser à des vûës foibles & obscures, à ne faire nulle distinction entre des choses qui ont seulement quelque ressemblance. Prenez un homme tout à fait ignorant, il mettra tous les Poëtes du monde en même rang, depuis Virgile jusqu'aux Faiseurs d'Acrostiches. Donnez luy un peu plus de lumiere, il distinguera entre le Poëme Héroïque,

la Comedie, la Satyre, l'Epigramme, & l'Elegie, mais il ne fera nulle difference entre Stace & Virgile, Plaute & Terence, Juvenal & Horace, Martial & Catulle : & pour Ovide, Tibulle & Propérce, il ne se doutera pas seulement qu'on puisse distinguer leur génie & leur caractère. Au contraire celui qui aura un goût exquis, & une connoissance exacte des bons Auteurs, non seulement il distinguera les caracteres de tous ces divers Ecrivains, mais même comme toutes choses ont leur abus & leur excès, il péchera d'un autre côté, il se défiera bien souvent du témoignage des Livres & des Manuscrits, & trouvant dans les Ouvrages d'un même Auteur quelque legere diversité de stile, il les attribuera à divers Auteurs, sans considerer qu'un homme est quelquefois aussi different de luy-même que d'un autre.

Que si nôtre Nation & nôtre Siècle ne sont capables de porter en chaque genre qu'un seul homme que nous puissions admirer ; si M. de Voiture n'a rien laissé à faire aux autres, malheur à tous ceux qui sont venus après lui ! Qu'on renonce à la Poësie galante : Pourquoi s'engager au travail s'il n'y a plus de gloire à prétendre ? Ne rebu-

tons.

tons point, de grace, si cruellement tant de beaux Esprits qui courent dans la même carrière : J'en connois quelques-uns, (& combien y en a-t-il d'autres que je ne connois point) dont les Ecrits, quoy qu'en un genre semblable passeront un jour, à mon avis, pour des originaux, & non pas pour des copies. Celui-ci avec le bel air du Monde & de la Cour, aura je ne sçay quoy de fin, de subtil, de travaillé, de tourné, d'un y, de coupé entre le caractère de l'Ode & celuy de l'Epigramme : Cet autre inspirera à ses Ouvrages, je ne sçay quel Esprit d'Amour; & quelle passion tendre & délicate qui ne sera point ailleurs : Un troisième, quoy qu'en riant, aura l'Art de semer dans les Ecrits plus de belle Morale que tous les autres : Et qui pourroit dire tous les divers caracteres qui sont déjà, ou qui peuvent être à l'avenir en cette sorte de choses ? puis que même du divers mélange de ces qualitez, comme d'autant d'Elemens, il peut naître une infinité de formes & d'especes différentes.

ESSAYONS si nous ne pourrions XV.
point éclaircir cette verité par une compa-
raison. Il est arrivé quelque chose de sem-
blable en tous les beaux Arts : il n'y en a
point.

Compa-
raison
sur le
même
sujet.

point qui n'ait été cultivé par un certain nombre d'excellens hommes ; les uns ont précédé , & les autres ont suivy , chacun a contribué quelque chose du sien à la perfection del' Art , de sorte qu'elle ne se trouve entiere en pas un , quoy qu'elle le soit en tous pris ensemble. . . . Considerons les progrès de la Peinture , qui a un si grand rapport avec la Poësie. Entre les illustres Peintres de la Grece , Apollodore fut le plus ancien , mais on a dit de lui , qu'il ne fit qu'ouvrir les portes de l'Art , où Zeuxis entra le premier par une plus exacte imitation de la Nature. Ensuite vint cette foule de grands Peintres , Parasius , Protogene , Timante , Pamphilus , Aristide , Nicomachus , & plusieurs autres , chacun heureux en certaines choses que Pline a si exactement , & si agréablement rapportées. En l'un on estima la symmetrie , en l'autre l'invention & le dessein : tel fut loué de bien représenter les cheveux & les extrêmités des corps ; tel , de mieux représenter que personne , les passions & les inclinations des hommes ; tel autre , de finir admirablement ses Ouvrages , & tel même de les achever en fort peu de temps. Apelle les passa tous de bien loin , sur tout en une certaine grace inimitable qu'il

qu'il donnoit à tout ce qui partoît de ses mains. Cependant cet Apelle, ce grand Apelle aussi loüable pour son ingénuité, que pour l'excellence de son Art, cédoit franchement à Amphion pour l'ordonnance, & à Asclepiodore pour les éloignemens, & pour la juste observation des distances. Allons encore plus avant dans ce chemin, car il est couvert de fleurs, & s'il nous détourne il ne nous égarera pas. Et pourquoy ne parlerions-nous aussi que de ces Peintres, dont toute la gloire est maintenant renfermée dans les Livres, & de qui les noms seroient effacez comme leurs couleurs, si les Ouvrages des sçavantes plumes n'étoient plus durables que ceux des meilleurs pinceaux ? Entre ces grands hommes dont nous pouvons admirer encore les Tableaux, Raphaël étant Disciple de Pietro Perugino, imita d'abord sa maniere exacte & peignée, comme l'on parle, mais sèche, & l'imita si exactement, qu'on ne pouvoit faire nulle distinction entre le travail de l'un & de l'autre. Mais son génie sans comparaison plus grand que celui de son Maître, ne se pût long-temps contenir dans les mêmes bornes : Il se fortifia par l'imitation de Leonard & de Michel-Ange, & y ajoutant

tant des graces que ces deux excellens hommes, tous sçavans, & tout consommez qu'ils étoient en l'Art, n'avoient jamais eues, il se fit une nouvelle maniere très-charmante, & infiniment au dessus de la première qu'il avoit suivie. Jules Romain Disciple de Raphaël eût un grand esprit, & fut capable des plus grands desseins, & des plus nobles caprices de l'Art, mais la douceur & les graces de son Maître luy manquerent, quoy qu'il eût travaillé toute sa vie à profiter de ses exemples & de ses préceptes. Toutes ses figures étoient fieres & hardies, & il fit bien voir qu'en vain nôtre résolution nous porte d'un côté quand la Nature nous attire & nous entraîne d'un autre. Le Titien au contraire, n'eût pour Maître qu'un Peintre médiocre, & cependant il surpassa tous ceux de sa Profession en l'agréable mélange des couleurs, & en l'amour qui regne en tous ses Ouvrages. Le Corrège fut encore moins redevable à l'instruction d'autrui; la Nature le fit toute seule, il nâquit & fut nourry dans la solitude, jamais il n'imita aucun autre Peintre, toutefois par un admirable effet de son grand génie, ses Ouvrages ont une maniere universelle où l'on trouve quelque chose

se de toutes les autres. Admironz cette diversité, l'un surpasse de beaucoup ceux qu'il imite, l'autre quoy que grand en plusieurs choses, fait tous ses efforts pour leur ressembler, & n'en sçauroit venir à bout; Celuy cy connoît admirablement ce que toutes les différentes manieres ont de bon, & n'en peut former une meilleure; Celuy-là n'en connoît, ny n'en imite pas une, & l'on diroit qu'il les a prises toutes ensemble; Ils se suivent, & s'instruisent les uns les autres, & sont tous de grands Maîtres, & non pas de petits Copistes.

XVI.

M A I S pourquoy nous arrêter à des comparaisons trop éloignées, peut-être, Autre comparaison. de nôtre sujet, lors que nous en avons de plus proches. Chacun sçait combien nôtre Langue doit au merveilleux génie de feu M. de Balzac: Ne le dissimulons point avec trop d'ingratitude, elle ne fut plus la même depuis qu'il commença d'écrire, il luy fit changer de face, & luy donna un nouveau tour. Tous ceux qui ont écrit depuis (je n'en excepte pas un) luy doivent une partie de leur stile. Ces bonnes gens même qui sont encore abusez, & qui disent *parler Balzac* quand ils veulent dire, *mal parler*, s'ils

56 DISC. SUR LES OEUV.

s'ils parlent quelquefois raisonnablement, ils en ont l'obligation sans le sçavoir, à celui qu'ils outragent & qu'ils déchirent. La gloire de cet excellent homme sera grande & immortelle, sans doute, mais elle n'obscurcira point celle de beaucoup d'illustres Auteurs qui ont paru après luy, ny en particulier celle de M. de Voiture, qui luy est pourtant, si je ne me trompe, plus redevable pour l'expression, que M. Sarasin ne l'est à M. de Voiture luy-même pour le caractère de ses Vers. Enfin M. de Voiture, si nous en croyons ses particuliers Amis, étoit très-agréable en conversation; M. Sarasin l'étoit aussi, mais c'étoit, comme on en demeure d'accord, d'une manière très-différente. Si l'entretien & les écrits sont également l'image de l'esprit, pourquoy ne voudra-t-on pas que la même diversité de graces & d'agrément qui étoit dans leur conversation, se trouve encore dans leurs Ouvrages?

XVII.

Du genie
de M.
Sarasin
pour le
monde.

J'AVOIS résolu de finir en cet endroit: mais ce que je viens de dire m'avertit, qu'après avoir employé tant de tems à louer les Oeuvres de M. Sarasin, je puis bien donner encore un moment à louer M. Sarasin luy-même.

Je

Je ne ſçai par quel malheur le génie pour les Lettres, & le génie du Monde, compatiſſent rarement enſemble. Parmy ceux qui ſe conſacrent à l'étude, peu ſont capables d'autre choſe que d'étudier : La plûpart ſemblent n'être vivans que dans leurs Ouvrages ; pour être Auteurs ils ceſſent preſque d'être hommes. Ils ont l'ame pleine de grandes connoiſſances, mais quand il s'agit d'en tirer quelque utilité preſente, ils ſont voir combien il y a loin de la beauté des contemplations, à la vigueur de l'action & de la pratique ; Semblables à cette fameu'e Galere de l'un des Ptolomées, qui avoit quarante rangs de rames, & pouvoit porter trois mille combattans ſur le tillac, ſans compter quatre cens Matelots, & quatre mille Forçats qui luy étoient néceſſaires, mais dont la maſſe ſe trouva ſi lourde, qu'il fut impoſſible de la mettre en Mer, & qu'elle ne ſervit jamais que de montre. N'en accuſons point les Sciences & les Arts, cen'eſt pas leur faute, c'eſt celle des Eſprits qui ne ſont pas aſſez forts pour les porter, ou aſſez habiles pour les manier, & qui comme des Soldats, ou infirmes, ou maladroits, ſe trouvent accablez ou empêchez de leurs propres armes. L'Eſprit de
notre

58 DISC. SUR LES OEUV.

nôtre excellent Amy n'étoit pas de cette forte, & s'il en faut un illustre témoignage, jen'en chercheray point d'autre que celuy d'un Prince grand par sa naissance, grand par son esprit & par son courage; d'un Prince qui ne juge pas par les yeux & par le raisonnement d'autruy, mais par les siens propres, & qui mille fois, quoy qu'environné d'une foule de personnes de qualité & de mérite; trouva comme une Cour toute entiere en M. Sarasin, soit qu'il fallut délibérer, executer, ou négocier en des affaires importantes & publiques, soit qu'il eût à se reposer sur quelqu'un de la conduite de sa maison & de ses affaires particulieres, soit qu'il cherchât un entretien solide & sçavant, soit qu'il eût besoin de se délasser dans un entretien agréable.

XVIII.

De sa
conver-
sation.

QUE ne puis-je représenter par quelque grand & hardy coup de pinceau, les charmes de sa conversation tels qu'ils me font demeurer dans la mémoire ! Mais il en est de cecy comme de toutes les autres choses excellentes, il est très-aisé de dire ce qu'elles ne sont pas, & très-mal-aisé de dépeindre ce qu'elles sont. Ne me demandez point ce qu'avoit M. Sarasin pour plaire si

uni-

universellement, il n'avoit rien de ce qui déplaît en la plûpart des gens d'esprit, & de ceux qui font profession des Lettres. Les uns, ou par une vertu trop austere, ou par un mépris qui les rend eux-mêmes méprisables, n'ont de commerce qu'avec les Sçavans, & renoncent volontairement à l'entretien de la plus grande partie du Monde. Ils font tort à la Philosophie, car les Dames, à qui l'on dit qu'ils en font profession, au lieu de concevoir sous ce nom, le bon sens & l'amour de la raison, qui ont naturellement mille charmes, se figurent quelque chose d'étrange & de barbare, qui rend les gens de mauvaise humeur, & les empêche d'être sociables. Ils oublient que Socrate leur Fondateur & leur Pere (si toutefois ils sont sa légitime posterité) rioit & dançoit comme un autre homme, & n'estimoit rien indigne de luy que le vice. On en voit d'autres qui n'ont, ny ce chagrin, ny cette fierté, mais qui par une trop forte application à leurs desseins, sont toujours distraits, & ne portent en aucun lieu que la moitié de leur esprit, tournant sans cesse la vûë d'un autre côté, comme un Amant éloigné de ce qu'il aime. Quelques-uns ayāt peu de connoissance du Monde, & assez de jugement

gement, ne marchant qu'avec crainte, comme en un païs inconnu, ils ne disent rien pour trop choisir ce qu'ils ont à dire, on devine plutôt leur esprit quel'on ne le voit. Au contraire quelques autres abusent du leur, & de la réputation qu'ils ont acquise. Ils parlent bien, mais ils parlent trop : Ils disent sans cesse de bonnes choses, mais ils n'en laissent point dire aux autres : Qu'ils fassent dans la conversation ce que faisoit cet Ancien dans la République, quand il se retiroit de temps en temps pour laisser paroître des Vertus moins éclatantes que la sienne. Que diray-je de ceux avec qui on ne sçauroit parler de rien que de leurs Ouvrages ; De ceux qui plaisent d'abord, mais qui n'ont toujours que les mêmes choses à dire, aussi ennuyeux la seconde fois, qu'ils étoient divertissans la première ; De ceux qui pour montrer leur esprit, ne prennent plaisir qu'à contredire ; Des opiniâtres, soit que par un sot orgueil ils disputent contre la verité qu'ils connoissent, de crainte de se dédire, vice indigne d'un honnête homme, soit qu'ils ne puissent jamais la reconnoître quand ils sont une fois pré-occupez (ce qui est toujours un très-grand défaut) soit qu'ils la soutiennent à contre-temps

temps & avec trop de chaleur, jusques dans les bagatelles, sans complaisance & sans discretion, en quoy il y a pourtant beaucoup de foiblesse ? Mais je n'aurois jamais fait, & c'est une matiere sans bornes, que celle où je me suis presque engagé par mégarde. Je m'arrête, & il me suffit de dire, qu'on ne remarquoit en nôtre Ami pas un de ces défauts ; & que soit par là, soit par mille autres belles qualitez, il plaisoit à toutes les différentes sortes d'esprits, comme s'il n'eût jamais pensé qu'à plaire à chacune ; aux Dames, aux gens de Lettres, aux gens de la Cour, aux plus éclairez, aux plus médiocres, dans les affaires, dans les divertissemens, soit qu'il fallût tenir sa place dans une conversation réglée & serieuse, soit qu'il fallût parmy des personnes tout à fait amies & familières, s'emporter à ces innocentes débauches d'esprit, à ces sages folies où les discours concertez cèdent quelquefois la place aux caprices & aux boutades de la Poësie, & où presque tout est de la saison, hormis la raison froide & severe. Peut-être publiera-t-on un jour des choses qui feront voir combien il excelloit en ce dernier genre, où je suis témoin qu'il eût été inimitable, si ce même Esprit de gayeté qui

le

62 DISC. SUR LES OEUV. &c
le faisoit aller si loin , inspirant un emporte-
ment de joye à tous les autres , ne leur eût
fait trouver en eux-mêmes plus de forces
qu'ils ne pensoient en avoir.

XIX.

Conclu-
sion de
ce Dis-
cours.

MAIS il est temps de mettre fin à ce
long Discours , où je crains bien d'avoir
travaillé à ma honte , plutôt qu'à l'honneur
de M. Sarasin. J'ay fait pourtant ce que j'a-
vois principalement souhaité , car j'ay don-
né des marques publiques de l'estime que
j'avois pour luy ; Plût à Dieu qu'elles fus-
sent aussi immortelles que ses Ouvrages.
On m'accusera peut-être d'en avoir trop
dit : mais quand je consulte la passion que
j'ay pour sa gloire , je me reproche de n'en
avoir pas dit assez , & je sçay bien que si je
n'eusse rien rejezté de ce qui m'est venu
dans l'esprit sur un sujet si riche & si abon-
dant , j'en pouvois dire beaucoup davan-
tage.

LES

LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
SARASIN.

OF U V R E S

D E

M O N S I E U R

S A R A S I M



HISTOIRE DU SIEGE D E DUNKERQUE.

JE veux pour l'honneur de nôtre Nation , & pour la gloire de nôtre temps , laisser à la posterité l'Histoire du Siege de Dunkerque , digne d'une éternelle memoire , & comparable aux plus fameux exploits des siècles passez. Jamais il ne s'est fait d'entreprise où la Fortune ait moins dominé , où la prudence & la valeur ayent eu plus de part , où soit qu'on regarde les conseils , soit qu'on regarde l'exécution , on ait pû apporter davantage de sagesse & d'ordre. C'est pourquoy au commencement de cet Ouvrage , je ne protesterai point , comme les autres Historiens ; que j'écris sans haine & sans flatterie , sans crainte & sans esperance ; puis qu'outre la profession publique que je fais de la verité , le sujet que je traite est de telle nature , que pour le raconter à nôtre avantage , il ne faut que le raconter fidelement ; les loüanges des victorieux venant de la vertu des vaincus , & étant

comme impossible de donner du blâme aux uns, sans diminuer la reputation des autres. Si j'avois quelque chose à apprehender, ce seroit sans doute que la mediocrité de mon esprit n'égalant pas la dignité de ma matiere, je ne pusse représenter assez noblement l'experience d'un vieux Capitaine opposé à celle d'un illustre Conquerant ; Une Place celebre, contestée par des combats continuels entre les deux plus puissantes Nations de l'Europe ; les actions de peu de jours capables de fournir de matiere à d'amples Annales, la force des Hommes, les obstacles des Elemens, & enfin toutes les incommoditez de la guerre surmontées par le courage, par l'industrie, & par la patience. Mais cela même qui sembloit me devoir détourner d'écrire, m'y oblige le plus. Car à bien considerer les choses, celles qui composeront ma narration sont si excellentes & si magnifiques, que se sôûtenant d'elles-mêmes, elles n'ont aucun besoin du secours de l'éloquence; & que l'on ne sçauroit jamais manquer de plaire & d'instruire, de quelque sorte qu'on les raconte. Après tout, mon opinion est qu'il y a beaucoup de gloire à travailler pour celle de sa Patrie, & que rien n'approche tant des actions heroïques, que le desir d'employer son soin & son étude à les faire durer dans le souvenir des hommes. Quoi qu'il en soit, le Public m'aura obligation de lui donner des Memoires exacts & fideles de ce qui s'est passé de plus remarquable en ce Siege si renommé ; & même, si je l'ose dire, je sens que la dignité de cette Histoire me peut élever l'esprit jusqu'au point d'oser esperer, sans blesser ma modestie, que le recit que je vai en faire, meritera d'être souffert des honnêtes gens, s'il ne merite pas d'en être loüé.

D E D U N K E R Q U E .

IL sembloit que la Campagne de Flandres de l'année M. DC. XLVI. se dût terminer par la prise de Mardiik. La saison étoit avancée, nos fatigues avoient été grandes, & nos conquêtes glorieuses. Gaston Duc d'Orleans, après avoir commandé nos armées, venoit d'être rappelé à la Cour, & toutes ces choses ensemble faisoient juger qu'on mettroit bien-tôt les troupes dans les Quartiers, & que la guerre ne se recommenceroit qu'au Printemps. Cependant Louis Prince de Condé, accoutumé à ne point finir ses Campagnes sans avoir executé auparavant quelque action au dessus de la commune valeur, ne trouvoit pas encore sa gloire satisfaite : & quoi que depuis le départ du Duc d'Orleans, qui l'avoit laissé General, il eût en deux jours passé plusieurs Rivieres, poussé les Armées de Lamboy & de Caracene, & pris la Ville de Furnes, il ne pouvoit toutefois consentir à sa retraite, l'Hyver étant encore éloigné, & concevoit des desseins dignes de sa reputation & de sa fortune. Mais d'autant que les Espagnols, qui voyoient que la perte d'un combat general pourroit entraîner après soi la ruine entiere de la Flandre, ne le vouloient point hasarder, & qu'il ne restoit que la seule voye des sieges pour continuer la guerre; le Prince se resolut d'en entreprendre un, & assembla son Conseil pour aviser à quelle Place il s'attacheroit. Toutes les opinions se renfermerent à deux, Menene ou Dunkerque.

Menene est une Ville située sur le Lis, entre Armentieres & Courtrai, dans un pais fertile & agreable, renommée pour le grand trafic qui s'y faisoit autrefois de bleds & de biere, & qui fait gloire de tirer son origine des Menapiens. Nous l'avions heureusement conquise l'année precedente. Le Ma-

réchal de Gassion avoit ensuite jugé à propos de la fortifier, & elle se trouvoit par ses soins en état de soutenir le siege d'une grande Armée, lors que Caracene la surprit, plutôt par la foiblesse de la garnison, que par le défaut de la Place. Ceux qui opinoient à l'attaquer de nouveau, alleguoient; *Qu'il étoit absolument nécessaire de joindre les Places que nous tenions sur la Riviere du Lis; que Menene demeurant entre les mains des Ennemis, rendroit les convois de Courtray toujours difficiles, souvent impossibles; qu'il faudroit une Armée entière pour munir cette seule Ville: que si au contraire nous l'avions reprise, les vivres couleront sur la Riviere avec peu de danger & de dépense; que nous serions en état d'avancer nos progrès, sans laisser rien derriere qui pût nous embarrasser; qu'Armentieres & Courtray faciliteroient les commoditez du Siege; qu'il ne falloit pas souffrir les Ennemis au milieu de nos forces, & qu'enfin il y alloit de l'honneur de la Nation, de conserver par les armes, ce que les armes nous avoient acquis.* Ces raisons étoient honnêtes & solides en apparence; l'exécution s'en trouvoit tout ensemble difficile & perilleuse. Ceux qui ne les approuvoient pas, raisontoient ainsi:

Pour assieger Menene il eût fallu traverser beaucoup de pais, & faire cette grande marche avec précipitation, afin de prevenir la diligence des Ennemis, & d'avoir le loisir de se retrancher autour de la Place, avant qu'ils nous y pussent joindre: ce qui paroissoit d'autant moins faisable, que leurs troupes campoient vers Nieuport, proche de Furnes: qu'elles étoient toujours dans l'inquietude de nos desseins, & prêtes de nous suivre, de quelque côté que nous voulussions tourner. De plus, le siege de Courtray achevé en leur presence avec des fatigues continuelles, le secours mené aux Hollandois pendant une chaleur violente; au delà de la nature du climat,

climat, dans un pais découvert & sans eaux, si ce n'est celle des canaux & des marais, amere & puante; nôtre prompt acheminement vers la côte de la mer, la prise de Bergues, le siege de Mardiik, l'expédition de Furnes; toutes ces choses enfin executées sans intermission, avoient presque mis l'Armée hors d'état de pouvoir servir. Les ennemis au contraire n'ayant point fait de siege, & s'étant tenus la meilleure partie de l'Eté à l'abri du canon de leurs Villes, avec abondance de commoditez & de vivres, se trouvoient aussi frais que lors qu'ils avoient quitté leurs garnisons, & sembloient plutôt en état de nous devancer vers Menene, que de nous y suivre. Mais quand bien nous aurions eu assurance d'y arriver les premiers, & de gagner assez de temps pour mettre nos Lignes en défense, la Riviere du Lis passant autour de la Place, nous obligeoit non seulement à faire une grande circonvallation, mais de plus à separer nôtre Armée en deux; & cette Armée se trouvoit tellement diminuée, comme il arrive toujours vers la fin d'une Campagne, où les Soldats ont pâti, qu'il n'y avoit pas assez de monde pour défendre ces vastes retranchemens, bien loin de fournir encore aux travaux d'un siege. Au contraire les Ennemis pouvoient avec toutes leurs forces attaquer la moitié des nôtres, & défaire ensuite le reste, si le premier combat leur eût succédé: vû même que le retour de nôtre Infanterie, qui repassoit la Mer, nous ôtoit tout sujet d'esperer aucune diversion du côté des Hollandois, quoi que le Prince leur eût envoyé Tourville, premier Gentilhomme de sa Chambre, afin de les obliger, s'il se pouvoit, à faire quelque siege qui separât les forces d'Espagne. Et par conséquent songer à prendre Menene, en l'état où étoient les choses, c'étoit hasarder visiblement, pour cette Place de mediocre importance, l'honneur de tant de victoires, la reputation du Prince, & la perte de l'Armée.

Ajoutez à cela , qu'encore qu'après le siege de *Mar-dijk*, le premier avis eût été la reprise de *Menene* ; néanmoins la reddition de *Furnes* , qui formoit quasi le blocus de *Dunkerque* , & acheminoit à cette noble expedition , devoit faire changer de conseil ; & qu'enfin de deux desseins il falloit choisir celui qui promettoit le plus d'utilité & de gloire.

Ces considerations ayant degouté de cette entreprise , que peu de gens avoient appuyée depuis la conquête de *Furnes* , on revint à examiner celle de *Dunkerque* , à laquelle il ne se rencontroit pas de moindres difficultez. Car quoi que la situation en rendit la circonvallation plus aisée , & que l'Armée y pût aller en peu de temps ; avec cela néanmoins il restoit de si fâcheux obstacles dans ce dessein , qu'il sembloit qu'on ne les pût pas humainement surmonter : Il falloit, disoit-on, qu'une partie de l'Armée campât sur des mouceaux de sable , & l'autre parmi des eaux mortes , & des terres fangeuses. Il ne se trouvoit aux environs de la Place ni de bois ni de chaume pour les hutes des Soldats ; aucune commodité pour le logement de la Cavalerie ; nul fourage pour sa subsistance ; une partie du pays étoit deserte & inculte ; la guerre avoit ruiné le reste : il ne sembloit pas que les troupes y pussent demeurer un jour ; le moyen d'y continuer un siege ? L'embarras des vivres étoit encore aussi grand. Il n'en pouvoit venir que du côté de *Calais*. par le moyen des bêtes de somme , ou des charrois , ou par la voye de la Mer. Les *Dunkerquois* avec leurs écluses pouvoient facilement inonder assez de pays pour nous ôter la facilité de cette communication de la terre ; le chemin de la Mer restoit toujours douteux ; à cause de la plage basse & sans ports ; mais quasi impossible pendant la tourmente. Ainsi s'il venoit un mauvais temps qui durât un peu, nous courions risque d'être contrain-

trains.

traints par la faim de quitter le siege, avec la honte de l'avoir entrepris sans prevoyance. D'ailleurs, comme il étoit très-difficile de forcer Dunkerque, tant que son port se trouveroit libre, il n'y avoit guere d'apparence que les grands Navires Hollandois qui restoient dans le Canal depuis la prise de Mardik, pussent se tenir à l'ancre si près de la terre, si les vents continuoient à souffler furieusement, comme ils avoient commencé: principalement dans la Manche d'Angleterre, où les vagues sont fort courtes, & l'Océan fort agité, dès que le temps devient gros. Si les Navires se mettoient à la Mer, aussi-tôt les petits Vaisseaux ennemis, moins sujets à se briser, devoient tout hasarder pour passer, quelque danger qu'ils courussent. On remarquoit, que pendant les marées de Septembre, qui montent fort haut, on pouvoit difficilement empêcher que quelques barques de Nieuport ou d'Ostende ne se coulassent le long de la terre, & n'entrassent dans Dunkerque avec le flot, durant la nuit; & même pendant le jour, pourvu que les Matelots en eussent la resolution, & que le vent leur fut favorable. Davantage, la Mer faisant des retraites d'autant plus grandes en son reflux, qu'elle avance plus en son plein, laissoit deux fois en vingt-quatre heures, près d'une demie-lieuë de greve à sec, par où les Espagnols pouvoient venir, observant les heures que l'eau est basse, & même ne nous étant pas facile de nous retrancher dans le sable des Dunes, aisé à s'écrouler & à s'abattre. Ils n'avoient qu'à marcher droit à nos Lignes, sans chercher les avantages du rivage découvert, & de la Mer retirée. Outre ces choses qui étoient seulement pour le dehors, la Place d'elle-même se trouvoit en état de se bien défendre. La prise de Gravelines, celle de Mardik, de Bergues & de Furnes, l'ayant peu à peu bloquée, les Espagnols qui apprehendoient de la perdre, l'avoient fortifiée autant que sa situation l'avoit pu.

permettre. Ils y avoient porté avec loisir & profusion toutes les provisions qu'ils avoient crû nécessaires pour la défendre, la garnison étoit nombreuse. les Bourgeois aguerris, les magasins pleins, les particuliers accommodés de toutes choses ; & ce qui sembloit le plus considerable, Leyde commandoit dedans. Cet homme d'une valeur extraordinaire, d'une fidelité éprouvée, d'une prudence exquise, consommé en l'art de garder les Places, ayant rendu son nom immortel par le siege de Maftrik, se promettoit avec un succès plus heureux, une plus grande gloire de la défense de Dunkerque, & ne doutoit point s'il y étoit attaqué, qu'il n'arrêtât la valeur d'un Chef qui jusques alors avoit tout vaincu.

Tant de fâcheux obstacles auroient détourné un moindre courage que celui du Prince. Mais comme il étoit accoutumé à ne pas céder aux difficultez, plus il en rencontroit dans ce dessein, plus il se portoit à l'entreprendre. Il lui sembloit glorieux de faire réüssir une entreprise, que tout le monde avoit souhaitée depuis le commencement de la guerre, sans que personne l'eût encore osé tenter. Il trouvoit honnête, & utile tout ensemble pour la France, de rétablir la sûreté du commerce, que cette seule Ville ruinoit sur l'Océan. Il sçavoit que la perte de cette Place ôteroit au Roi Catholique un Port fameux & considerable, principalement pour la communication de l'Espagne avec les Pais Bas ; & enfin qu'en l'affiette où étoient nos affaires de Flandres, il ne pouvoit rendre un plus grand service que de soumettre Dunkerque. Il se voyoit d'ailleurs fortifié dans le desir de l'attaquer, par une opinion qu'il avoit conçüe, que les Generaux ennemis auroient peine à vouloir risquer l'évenement d'un combat, tant qu'il leur paroîtroit incertain : que par cette raison il pouvoit plus hardiment entreprendre toutes choses, & qu'il n'y avoit guere à apprehender de ceux
que.

que leurs propres intérêts tenoient à demi-vaincus.

Ainsi donc le desir de l'utilité publique, joint à l'esperance d'une extrême gloire, l'ayant fait résoudre d'aller à Dunkerque, il se determina à surmonter toute sorte d'obstacles, & à vaincre même la Nature qui s'opposoit à ce grand dessein. Afin toutefois de témoigner sa moderation en une action si importante, & d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, l'envie, compagne inseparable des belles choses, il fit écrire les opinions qui venoient d'être débattues dans le Conseil; & sans se déterminer publiquement à aucune, il en chargea la Mouffaye qu'il dépêcha à la Cour, pour en instruire ANNE D'AUTRICHE, qui pendant la minorité de LOUIS XIV. son Fils, gouvernoit heureusement nôtre Empire; attendant les ordres avec une deference d'autant plus agreable, qu'on lui permettoit d'agir sans consulter les Ministres.

Or comme il avoit disposé cette negociation en sorte, qu'il ne doutoit point que la Reine ne se remit à lui de toutes choses, & qu'elle ne laissât à sa prudence la liberté de l'élection; il se resolut en attendant cette approbation, d'employer le temps à si bien preparer ce qu'il jugeoit qui lui seroit nécessaire, que lors que la réponse de la Cour seroit venue, il n'y eût plus rien qui pût retarder son action. Quatre choses principalement lui faisoient beaucoup de peine; le mauvais état de ses troupes, qui diminueient tous les jours, & qu'il destinoit pourtant à de nouvelles fatigues, plus grandes que celles qu'elles avoient souffertes; la sterilité du lieu où il les vouloit mener; la difficulté d'ôter à ceux de Dunkerque la communication de Nieuport, & la foiblesse de Furnes, qu'il laissoit exposée aux ennemis, s'il en tiroit son Armée.

Après avoir long-temps agité dans son esprit les moyens de remédier à ces inconveniens, la prudence enfin lui en fournit qui lui réussirent. La Ferté-Seneterre étoit demeuré sur le Lis avec un camp volant de huit cens chevaux, & de quinze cens hommes de pied, à dessein d'y assûrer nos conquêtes; & au cas que les ennemis y fissent diversion, de marcher où la nécessité l'appellerait. Le Prince lui donna ordre de munir en diligence les Places que nous tenions en ces quartiers-là, & de les mettre en tel état, que s'il l'envoyoit querir, il pût s'en éloigner, sans qu'elles courussent aucune fortune. Il écrivit au Vidame d'Amiens Lieutenant de Roi en Picardie, qu'il tirât des garnisons de sa frontiere le plus grand nombre de soldats qu'il lui seroit possible, & qu'il les conduisit au Camp. Il fit partir Villequier pour le Boulonnois, dont il a le Gouvernement, afin d'y ramasser les milices de ce pais, qui s'en étoient retournées après la prise de Mardiik. Et comme il prévoyoit que l'Infanterie Françoisé qui avoit suivi en Hollande le Maréchal de Grammont, & qui repassoit en France dans deux Vaisseaux des Etats, pourroit arriver à la rade de Mardiik, un peu avant le temps auquel il vouloit aller à Dunkerque, il fit dessein de se servir de ces troupes; & ordonna qu'aussi-tôt qu'elles débarqueroient, on les distribuât dans Mardiik, dans Bourbourg, & dans Bergues, afin qu'elles se remissent un peu des incommoditez de la mer, & qu'il les trouvât prêtes aux premiers besoins du siege. Il fit encore rafraîchir dans le voisinage de Calais les Regimens Polonois de Priamski & de Cabrée. Ces Etrangers faisoient dix-sept cens hommes, & étoient nouvellement venus en France sous la conduite de Sirot.

Après

Après qu'il eut pris de si justes mesures, qu'il pouvoit joindre, quand il voudroit, assez de forces pour battre les Ennemis, si le desespoir de voir périr Dunkerque à leurs yeux, les obligeoit contre leur première résolution à le venir attaquer, & pour fournir encore à tous les travaux d'un siège, il appliqua ses pensées à la subsistance de ses troupes. Il dépêcha à Calais Champlastreux qui servoit d'Intendant dans son Armée, & lui marqua ce qu'il devoit faire pour amasser des munitions, & des vivres; les lieux d'où il les pouvoit tirer; comment il falloit les conduire, nonobstant l'incommodité de la saison & des voitures; se remettant à lui de l'exécution ponctuelle de ces choses, desquelles il l'instruisoit en détail.

Or quoi que l'Amiral Hollandois Martin Herpers Tromp, Homme celebre sur l'Océan, & duquel la vertu avoit élevé la fortune, fût venu par les ordres des Etats, s'ancrer dans le Canal de Dunkerque, avec dix Navires de guerre; & que ce nombre fût suffisant pour boucher le Port, pendant que l'Armée navale d'Espagne se trouvoit employée contre la nôtre sur la Mer Méditerranée; néanmoins, comme les petits Vaisseaux ennemis pouvoient encore se couler le long de la terre, & se jeter dans la Place, le Prince trouva à propos pour les en empêcher, de faire venir des Fregates de nos Ports les plus proches. Montigny en envoya douze de Dieppe; Villequier en fournit deux de Boulogne; il s'y en joignit encore une de Calais. On assembla de plus quelques belandes; qu'on ramassa sur ces côtes. Les belandes sont batteaux plus longs & plus étroits que les heux, auxquels d'ailleurs ils sont semblables: ils vont d'ordinaire sur les canaux, & servent au trafic des Flamans. Andonville
eut

eût le commandement de tous ces petits vaisseaux. Il ne restoit plus que Furnes, qu'il falloit mettre en état d'arrêter les Ennemis, pendant qu'on prendroit Dunkerque, & la remplir au même temps des fourrages qui devoient faire subsister la Cavalerie du Camp. Le Prince voulut s'attacher à faire executer ces deux choses, afin que sa presence hâtât le travail, & qu'on n'employât pas plus de temps à élever les Fortifications, & à fournir les Magasins, que celui qu'il prevoyoit qui se passeroit en l'execution de ses autres ordres.

Furnes est assise entre Nieuport & Dunkerque, assez éloignée de la mer, quoi qu'on puisse conjecturer qu'elle en étoit fort proche, lors que l'Océan poussé par la violence des vents du Nord, & n'étant point encore retenu par les digues, inondoit ces terres. Car *Furen*, ou *Vvueren*, selon que prononcent aujourd'hui les Flamans, signifie *naviger*; & *nae-vvueren*, *aborder*; comme si Furnes avoit servi de Havre aux Navires, & que son nom lui en fût venu. Pour marque de cela, le Vicomte de Furnes tient le premier lieu entre les Châtelains de Flandres, qu'on appelle *Riverains*, & qui ont été établis au bord de la mer afin de garder la côte. Quantité de Temples & d'Edifices considérables, rendent la Ville assez belle. On y voit la Chambre que Louis XI. occupoit, lors qu'étant Dauphin il se retira d'auprès de Charles VII. & que le Duc de Bourgogne lui donna cet asyle contre la colere de son pere. Cette Chambre se trouve encore embellie des Armes de France & de Bourbon. Le païs qui environne Furnes, est assez agreable en Été, principalement celui qui s'étend de l'Orient au Midy, à cause des prez & des bois, mais les marécages en rendent le séjour fâcheux.

pendant les autres saisons. Il est vrai que cette incommodité est amplement recompensée par la fertilité des pâturages, qui font négliger en plusieurs endroits la culture de la terre; & par la quantité des canaux propres à faciliter le commerce. Il y a pourtant des bleds; & enfin la richesse de ce canton est telle en temps de paix, que l'Empereur Charles-Quint disoit d'ordinaire, que si le reste de la Flandre eût ressemblé à ce coin de terre, elle eût mieux valu que les Indes. Il seroit incertain, & peut-être inutile de rechercher la fondation de Furnes: Elle se trouve toutefois ancienne, puisque dès l'an 1000. LVIII. Baudouin Comte de Flandres la fortifia d'ouvrages de terre contre les invasions des Normands. Depuis, quoi que les accidens du feu, les séditions domestiques, les guerres civiles, & encore la furie des armes Françoises, sous Robert d'Arras, & sous Philippe de Crèveœur; l'aient ruinée quantité de fois, elle s'est toujours relevée de ces grands desastres, & se trouvoit assez florissante lors que le Prince s'en rendit maître. Ainsi; outre la nécessité que nous en avons pour le dessein de Dunkerque, elle meritoit assez d'elle-même pour nous obliger à la conserver. Le Prince après avoir considéré son assiette, & la nature du lieu, desleigna de l'environner de sept demi-lunes, d'un ouvrage à cornes, & d'une contr'escarpe; n'étant défenduë pour lors que d'une muraille flanquée de tours, & d'un fossé rempli d'eau. Pour ce sujet il distribua l'Infanterie aux lieux où il vouloit remuer la terre; il separa les quartiers aux Régimens, il établit un Maréchal de Camp à chaque quartier pour ordonner de l'ouvrage; il régla les heures du repos; il nomma les troupes qui se devoient relever, & égala tellement les

les choses , que les soldats pouvoient aisément tout le long du jour fournir au travail. Il commanda cependant que la Cavalerie allât couper du bois , & voulut que chaque Compagnie apportât certain nombre de pieux pour mettre à la fortification , afin que les fraises & les palissades la pussent rendre meilleure. Il avoit auparavant fait publier par le Magistrat de Furnes , que dans toute l'étendue de sa Jurisdiction , les Païsans eussent à amasser leurs fourrages , & à les conduire dans la Ville. Il assembla de tous côtez des barreaux pour en faciliter le transport : il établit un Officier , afin de les recevoir à mesure qu'ils abordoient , & de les faire ranger dans les Magasins. Jamais on n'a vû tant de diligence , jamais tant d'ordre. Les fortifications s'élevoient , la Ville se remplissoit de provisions , la Cavalerie , l'Infanterie , les Bourgeois , les Païsans , les Matelots , chacun s'occupoit avec promptitude , & sans confusion , à ce qui lui étoit enjoint. Le Prince cependant se trouvoit par tout , conduisant lui-même les travaux , & faisant voir pour le reste une parfaite intelligence de l'économie militaire. Ce qui me semble d'autant plus digne de loüange , que la valeur est commune aux moindres soldats , au lieu que la prevoyance & la science de l'art de la guerre , sont les qualitez des Grands Hommes. Il parût en peu de temps combien la presence & la capacité du Général avancement les choses ; car dans l'espace de quatorze jours les fortifications furent achevées , & les Magasins remplis.

Or ces grands préparatifs n'étant pas inconnus aux Espagnols , & les Flamans poussez de l'affection que les Peuples conservent un peu de temps pour les Maîtres qu'ils viennent de perdre , les en-

avert-

avertissant continuellement ; ils conjecturèrent aisément que les François avoient dessein d'attaquer Dunkerque. Caracene qui se trouvoit le plus proche de nous , fut le premier qui sur cet avis dépêcha à Bruxelles vers Castel-Rodrigo , Gouverneur des Pais-Bas. Il lui envoya quantité de relations de ce qu'il apprenoit de jour à autre , & par des Couriers redoublez lui demanda conseil , & secours dans une occurrence si importante. Les Chefs des Armées de Flandres , après avoir partagé entr'eux la défense de ces Pais-là , se trouvoient separez pour lors en des postes assez éloignez. Les Troupes de leur Generalissime Charles de Lorraine , qui prenoit des eaux à Spa , s'éendoient vers les frontieres des Hollandois. Bec s'y tenoit encore avec un Corps de Flamans & de Wallons. Picolomini accompagné des principales forces du Pais , campoit sur l'Escaut , proche Dandermonde. Caracene demouroit à Nieuport , commandant l'Armée Royale des Espagnols & des Italiens , & encore celle des Allemands & des Liegeois , que l'Empereur avoit envoyez en Flandres au commencement de la Campagne ; pendant que Lamboy , General de cette Armée , forcé par une maladie à quitter le service pour quelque temps , étoit au Pais de Liege en une de ses Maisons , où il reprenoit sa santé. Cette disposition des forces d'Espagne sembloit absolument nécessaire à Castel-Rodrigo , pour la sûreté des Provinces qu'il gouvernoit : & il n'osoit , sur la seule conjecture des apparences , d'ordinaire fausses , souvent frauduleuses , dégarnir aucun des lieux qu'elles occupoient , de crainte de les exposer à nos Armées , ou à celles des Etats. Combien qu'il n'y eût pas tant à craindre des Hollan-

dois, & qu'ils fissent la guerre plus lentement, depuis que leurs Plénipotentiaires avoient entamé la negociation d'une Treve avec ceux du Roi d'Espagne, dans l'Assemblée de Munster, où les Ministres des Princes Chrétiens étoient, pour tâcher de donner la Paix à l'Europe. D'ailleurs, quand les Armées de Flandres eussent été jointes, il n'y avoit aucune apparence qu'elles se vinssent camper proche de Dunkerque, tant que la Françoisse seroit à Furnes; parce qu'étant privées par mer & par terre de la communication de Nieuport, c'eût été les vouloir faire perir visiblement, sans nous affoiblir, & exposer aux François, comme une proie facile, le pais de Flandres, privé de ses vieilles bandes, qui jusques alors les avoient empêchez d'en precipiter la ruine. Ainsi Castel-Rodrigo étant arrêté par ces considerations, & par la façon lente d'agir de sa Nation, qui attend tout du temps, qu'elle laisse souvent perdre, esperant même que la saison & les lieux ou empêcheroient ou ruineroient nôtre entreprise, se contenta de songer à tenir prest ce qu'il jugeoit qu'il faudroit pour secourir Dunkerque, lors que le siege se formeroit. Afin pourtant de n'avoir rien omis de ce qu'il pensoit lui pouvoir servir en ce grand besoin, il voulut tenter d'émouvoir contre nous le Parlement d'Angleterre, qui sembloit intéressé en toutes manieres à empêcher que cette Place ne tombât entre nos mains. Pour ce sujet, après avoir communiqué aux Generaux les resolutions du Conseil, il dépêcha un Exprés à Londres vers l'Ambassadeur d'Espagne, afin qu'il fût informé de tous ces desseins, & qu'il employât son credit, qui étoit grand auprès des Parlementaires, Maîtres alors du Royaume, pour en obtenir un secours considerable.

Les

Les affaires étoient en cette disposition de part & d'autre, lors que la réponse de la Cour arriva au Prince. Elle étoit écrite de sorte, qu'encore que les Ministres proposassent quelques difficultez pour l'entreprise de Dunkerque, il étoit pourtant aisé de connoître qu'ils inclinoient au dessein de l'attaquer : jugeant bien, s'il réussissoit, que la prise de cette Place honoreroit la Regence de la Reine. Ils remettoient pourtant de nouveau au Prince à examiner s'il tenteroit cette conquête ; soit qu'ils voulussent se décharger par là de l'incertitude de l'événement ; soit, comme l'on doit plutôt croire, qu'ils jugeassent qu'il n'y auroit plus à douter d'une chose, quand il l'auroit entreprise.

Ce dessein étant résolu, on ne songea dès-lors qu'à agir, & à gagner le temps qui desormais panchoit vers l'Hyver, & qui commençoit à faire pâtir l'Armée. L'on pourvût premierement à la sûreté de Furnes. Le Prince en laissa le Gouvernement au Bosquet, Sergent de Bataille : Il y établit sous lui une garnison de douze cens hommes, & de cent chevaux, & lui laissa une instruction pour faire continuellement venir au Camp les grains, les foins, & les pailles, qu'on avoit amassés à ce dessein.

Tout le monde eut ordre ensuite de se tenir prest pour marcher, & le 19. de Septembre, l'Armée Françoisse se leva des environs de Furnes, & prit la route de Dunkerque. Elle étoit composée de neuf à dix mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, sans les bagages, & ce nombre de personnes inutiles que la guerre traîne après soi. Gassion & Rantzau, Maréchaux de France, la commandoient sous le Prince. Celui-là ayant passé par tous les degrez de la Milice, étoit par-

venu

venu au premier par la faveur du Prince, & par son propre mérite. L'autre, Allemand de Nation, mais attaché dès-long-temps à la France, voyoit ses services recompensez du plus grand honneur où nôtre Noblesse aspire. Ces deux avoient pour Lieutenans, Villequier & la Ferté-Imbaut. Châtillon, la Moussaye, Arnaut, Pallau, Laval, Chabor, Castelnau, & Marfin, servoient de Maréchaux de Camp au Prince. Quincé, Roanette, & Miossans, faisoient la même Charge auprès de Gassion. Noirmontier, Sirot, & Clanleu auprès de Rantzau. Il y avoit sous eux de bons Officiers, peu de Volontaires; mais entr'autres le Duc de Rets, dont l'assiduité auprès du Prince pendant toute la Campagne, s'étoit renduë remarquable; & Montauzier, qui l'étoit venu trouver en poste dès les premiers bruits de ce siege.

Le Pais qui separe Furnes de Dunkerque, se trouve coupé de plusieurs canaux entre la Neuve-Riviere & la Colme; au delà desquels, vers le Septentrion, s'étendent les Dunes, & la Greve de la Mer. Le Prince voulut diviser l'Armée en trois brigades, afin d'occuper tout le Pais, & d'investir Dunkerque dès qu'il sortiroit de Furnes. Cette disposition rendoit sa-marche plus aisée & plus diligente, & par ce moyen les trois Corps qu'il avoit separez, pouvoient arriver devant la Place quasi en même temps. Il choisit le côté de l'Océan, comme le plus dangereux, à cause de Nieuport, où les Ennemis s'étoient campez. Il avoit près de lui les Regimens de Persan, d'Anguien, de Conty, d'Albret, de Mazarin: le Regiment de Suisses de Vatreville, & les Bataillons Anglois de Tilliott, de Hacquins, & des Hansfers. Sa Cavalerie étoit

com-

composée des Gens-d'Armes de la Reine, de Condé, d'Anguien, de Longueville, de l'Hôpital, & de Grammont, des Chevaux-Legers de Condé & d'Anguien, du Regiment Royal, de ceux d'Anguien, de Mazarin, de Grammont, de Gamache, de Sceaux, de Meille, de Marfin, de Binse, & de quatre Compagnies des Carabins d'Arnauld. La plupart de ces Corps avoient toujours servi sous lui, & les épreuves où il les avoit mis, lui en donnoient une confiance qui leur étoit honorable. Gassion prit son chemin à la main gauche du Prince, & conduisit le long de la Riviere qui va de Furnes à Dunkerque, dix Compagnies des Gardes Françoises, six Compagnies des Gardes Suisses, les Regimens de Picardie & de Navarre, un des Wallons de Bournonville, un des Suisses du Colonel Guy, & un Bataillon des Anglois de Rocpy. Pour la Cavalerie, il avoit son Regiment, ceux de Coassin, de la Feüllade, de Villequier, de la Rocheguyon, de Cœuvres, de Bergeré, de Stref, de Syllar, & de Buffyalmoru. Rantzau marcha vers la Colme, par le Pais qui est de l'autre côté de la Neuve-Riviere. Il menoit dix Compagnies des Gardes Françoises, les Regimens de Piémont & d'Orleans, & celui des Suisses de Molondin. Sa Cavalerie consistoit aux Regimens d'Orleans, de la Ferré-Imbault, de Roquelaure, de Beaujeu, d'Ecclinviillers, de Noirliu, & au sien; avec les Fuseliers & les Cravates. L'Artillerie commandée par Coslé, S. Martin, Chouppes, & le Border, Lieutenans, étoit de quinze gros canons, de quelques moyennes & petites pieces, de quelques bombes, & de quantité de grenades, dont l'usage est merveilleux pour les attaques des Places.

Après une marche de six heures, toutes ces trou-

pes arriverent devant Dunkerque , sans avoir rencontré d'obstacle considerable. Seulement Rantzau fut obligé de chasser les Ennemis de quatre Redoutes qu'ils tenoient le long du Canal qui mène de Dunkerque à Bergues , par où il venoit. Il eut été difficile de les y forcer en peu d'heures , s'ils eussent voulu s'y défendre, d'autant qu'il y auroit fallu traîner du canon , & que cela ne se pouvoit faire si-tôt , à cause de la fange des chemins que la pluye avoit rompus. Mais soit qu'ils manquaient de résolution , soit qu'ils songeassent à ménager leurs soldats , ils abandonnerent les trois premieres Redoutes , dès qu'ils virent qu'on avoit fait des ponts pour aller à eux , & se retirerent dans la quatrieme qui étoit défendue par le canon de la Ville. Aussi-tôt cent cinquante chevaux sortirent de Dunkerque , & se vinrent mettre derriere. On crût que c'étoit à dessein de la disputer : Il parût depuis que leur intention alloit seulement à favoriser la retraite de l'Infanterie , qui s'y trouvoit engagée. Noirmontier , à qui Rantzau avoit commandé d'emporter ces Redoutes , & qui avoit déjà occupé les autres , marcha pour attaquer cette dernière. Il fit avancer en même temps le premier Escadron du Regiment d'Orleans , & ordonna à Genlis de prendre cent Mousquetaires des Gardes Françoises , & de se saisir de quelques vieilles mazuures qui se trouvoient entre la Redoute & la Ville. Mais cela ayant fait apprehender aux Ennemis que nous ne leur empêchassions le retour , & juger qu'il étoit perilleux pour eux d'attendre davantage , ils se sauverent après une legere escarmouche , & nos Coureurs pousserent leur gros jusques sur la contr'escarpe.

Dunkerque est située entre ces Dunes qui blanchissent

chissent & s'élevent au bord de l'Océan, depuis l'Ecluse jusques à Calais. A l'Orient elle est bornée de Furnes & de Nieuport; au midi elle regarde Bergues & la Flandre; elle a Mardiik au Couchant; la Mer l'enferme du côté du Nord. Son territoire est fort petit, & presque par tout resserré par celui de Bergues. Sa grandeur & sa puissance viennent des commoditez de la mer. S. Eloy annoncant l'Evangile, y bâtit autrefois une Chapelle, dont on trouve encore des restes assez proche des murs de la Ville, qui en tire son nom & son origine. *Dunkerque* en effet signifie *Eglise des Dunes*; & il semble que pour ce sujet on a élevé si haut le clocher de son Eglise, que l'éminence des falaises n'empêche point qu'on ne le voye de la mer, & que de la plate-forme qui est au sommet, l'on ne puisse en temps serein découvrir les montagnes de Douvre; & la côte d'Angleterre. Au commencement *Dunkerque* n'étoit qu'un Hameau composé de cabanes de Pêcheurs, assemblez par la commodité du Havre. Depuis, la vieillesse & la negligence ayant gâté le Port de Mardiik, celebre en ce temps-là, elle devint considerable par la ruine de ce Port. Baudouin, Comte de Flandres, surnommé le Jeune, en fit une Ville l'an de Salut ix. c. iiij. xx. xvj. Elle fut ensuite peuplée par la bonté de Philippe de Vermandois, qui y établissant beaucoup de franchises, y assemblea aussi beaucoup d'habitans. Il faudroit une Histoire particuliere pour décrire, comme elle a souvent changé de Seigneurs; comme elle échût en partage à Robert de Cassel; comme elle passa à Robert de Bar, qui par l'alliance de sa fille la mit dans la Maison de Saint Pol; comme elle vint ensuite dans celle de Vendôme & de Bourbon, &

comme

comme elle tomba sous la puissance des Espagnols. Il seroit même agreable d'apprendre ses diverses infortunes ; de sçavoir de quelle sorte les Anglois la brûlerent l'an M. iij. c. iij. xx. viij. de quelle sorte elle fut long-temps après surprise par les François sous le Maréchal de Termes ; quels sont les privilèges de ses Seigneurs ; quelles sont ses loix ; quel est son commerce ; quel est le Conseil Souverain de la Marine qui y est établi ; enfin quelle est cette Pêche de harencs , celebre par le grand debit qui s'en fait , & par les Privileges de l'Empereur Charles V. Mais comme nôtre dessein est seulement de décrire le Siege de cette Place ; sans chercher ailleurs des divertissemens pour les Lecteurs , assez attachez par la grandeur de l'action , nous nous contenterons de dire l'état où cette Ville se trouvoit , lors que l'Armée du Prince vint camper devant , & d'en tracer un plan exact & fidele.

Dunkerque est séparée en deux Villes, Vieille & Nouvelle. La Vieille est assise au bord de la Mer , environnée de l'antique fortification d'une muraille épaisse , flanquée de quantité de grosses tours , soutenue d'un grand rempart , & accompagnée d'un fossé revêtu de brique ; large de plus de six-vingts pieds , & toujours plein d'eau de la Colme , qui croît en cet endroit selon que les marées montent. Du côté de Mardiik , l'Océan s'avancant dans la terre , & s'étendant le long de la muraille de la Vieille-Ville , forme un Port capable de contenir deux cens grands Vaisseaux. L'entrée pourtant en est étroite & dangereuse , à cause des bancs & des basses qui s'y rencontrent. Dans le Canal qui n'est pas moins sûr que le Port , plus de huit cens voiles se peuvent mettre à l'abri.

De

De ce Havre sortoient les fregates qui assiege-
 geoient l'embouchûre de nos rivières , & qui
 s'étoient rendus si redoutables dans toutes nos
 côtes des Mers du Ponant. L'antiquité n'a point
 connu d'hommes plus déterminez sur la Mer que
 les Dunkerquois, & nous ne lisons point d'actions
 navales plus hardies , que celles qu'ils ont exé-
 cutées. En verité nous aurions peine à croire que
 cette Ville seule eût affoibli le commerce du
 plus puissant Royaume de l'Europe , & résisté à
 ces flottes Hollandoises , qui vont jusques au
 Nouveau Monde enlever des Provinces entieres à
 l'Espagnol ; si nous n'avions pour un témoignage
 funeste , mais irreprochable , de leur fureur & de
 leur vaillance , les pertes de nos Marchands , &
 les vains efforts des Navires des Etats ; & si nous
 n'écrivions ces choses , après le consentement
 general de nôtre siecle. Du côté qui regarde la
 France , depuis la Mer jusques vis à vis des murs
 de la Vieille-Ville , le Havre est défendu par le
 Fort de Leon , bâti sur les Dunes , & par consé-
 quent mal flanqué , à cause de l'incommodité du
 lieu : petit d'ailleurs , mais garni de bonnes pallis-
 sades , & d'une batterie de gros canon. A l'autre
 rive du Port s'élève une chaussée , qui s'avancant
 cinq ou six cens pas dans la Mer , le couvre du côté
 de Flandres ; & qui aboutit à un petit Fort de bois ,
 chargé de quelques canons. La Nouvelle-Ville
 s'attache au Fort de Leon : & enfermant le reste
 du Havre , s'étend ensuite autour de la Vieille ,
 jusques au delà du chemin qui mene à Nieupoort.
 Elle est environnée d'une enceinte de douze ba-
 stions de terre , avec un fossé plein d'eau , & une
 contr'escarpe. Deux ouvrages à cornes achevent
 d'occuper l'espace qui reste entre le dernier ba-
 stion ,

ftion , & cette chaulfée qui gagne la mer. Vers le Midy trois grands Canaux sortent de Dunkerque , & donnent la commodité aux Habitans de transporter fur leurs belandes , les marchandises qu'ils debitent par tout le Païs. Ces Canaux entrent dans le Port , & fervent, ou à le nettoyer , ou à inonder les environs de la Ville , selon que l'on hausse ou baisse leurs écluses. Le premier conduit à Bergues, le second à Honfcorre, & le troisiéme à Furnes, à Nieuport, & enfin à Bruges. Les Magistrats de ces Villes ayant commencé celui-cy l'an mille six cens quarante, l'acheverent l'année d'après , & le nommerent *la Neuve-Riviere*: les autres sont anciens. Dunkerque étoit gardée par deux mille six cens hommes, en onze Regimens d'Infanterie, des Armées de Caracene & de Lamboy. Dans ces Regimens, le nombre des Officiers égaloit presque celui des Soldats ; Il y avoit encore trois cens chevaux ; & outre cela trois mille Bourgeois exercez aux armes, & deux mille Matelots accoutumez aux combats de mer , desquels là fureur fait mépriser les autres périls. Les fortifications étoient fournies d'Artillerie ; & comme nous avons dit , cette Ville se trouvoit pourvûe de tout ce qui peut servir à la défense des Places.

Aussi-tôt que l'Armée fut arrivée, le Prince distribua les Quartiers : & les voulut disposer de telle façon, que si les Ennemis venoient pour faire lever le siege, ils ne pûssent, ni secourir la Ville, ni forcer le Camp, & qu'au contraire ils lui donnassent lieu de commencer son entreprise par le gain d'une bataille. Pour faire bien concevoir l'affiette du Camp, il est à propos de desseigner en passant les environs de Dunkerque. A son Orient elle a une espace de terre qui separe la Neuve-Riviere

viere & la Mer. Cet espace est couvert en partie de Dunes inégales, pour leur situation & pour leur hauteur; & s'étend en partie en une plaine, qui est arrosée par la Neuve-Riviere, & qui continuë à regner jusqu'au Canal de Honscotte. De ce Canal allant à Mardiik, il y a de grands marécages, qui regardent le Midy, & qui sont coupez du Canal de Bergues, & de quelques autres Rivieres. On rencontre au Couchant une plaine à l'opposite de la première, d'autres Dunes, & enfin les bords de l'Océan. Ces derniers lieux sembloient assez défendus d'eux mêmes par les canaux, & par les marécages qui en rendoient l'accès mal-aisé à ceux qui n'en étoient pas les maîtres, & encore par le voisinage de Mardiik & de Bergues, qui les mettoient à couvert. Le plus grand peril se trouvoit du côté de l'Orient, d'autant que les Ennemis partant de Nieuport, qui n'est qu'à cinq lieues de Dunkerque, pouvoient venir au Camp, le long de la mer, en peu d'heures, & sans aucun empêchement. Cela obligea le Prince d'assurer entièrement cet endroit. Pour cet effet il fit camper Gassion avec sa brigade, depuis le bord de la mer jusques au milieu des Dunes. Il en occupa lui-même le reste, & tout ce qui est de la plaine jusques à la Neuve-riviere. Là il logea les troupes qu'il avoit menées; & pour achever de remplir un lieu qui demeuroit vuide le long du Canal de Furnes, il joignit à ces troupes dix Compagnies des Gardes Françoises, & le Regiment de Cavalerie de Beaujeu, qui étoient de la brigade de Rantzau. De la Neuve-riviere tirant du Canal de Bergues, Rantzau eut ordre de border le reste de la plaine, des Corps de Cavalerie & d'Infanterie que le Prince lui avoit laissez. Nos places, & l'assiette incom-

mode du Pais, servirent au reste de la circonvallation. Seulement sur les Dunes qui sont à l'Oüest, le Prince mit Villequier avec les milices du Boulonnois, son Régiment de Cavalerie & celui de la Rocheguyon, afin que les Espagnols, qui auroient pû passer la Colme après s'être assemblez à Saint Omer, pour jeter du secours dans la Place, entre Bergues & Mardik, y trouvant cet obstacle, en perdissent l'esperance. Les Navires de Hollande & les fregates Françoises, boucherent le Port, & de cette façon Dunkerque fut en un instant enfermée de tous côrez. On fit aussi-tôt un Pont sur le Canal de Furnes, pour la communication des Quartiers, & deux autres sur ceux de Honscotte & de Bergues, à dessein de faire passer les voitures, qui devoient venir de Calais, & apporter des vivres au Camp.

Le lendemain on commença la circonvallation, où d'abord toute l'Armée travailla. Le Prince entreprit de faire creuser un fossé profond de six pieds, & large de douze, depuis les dernières Dunes qui sont vers la Mer, jusques au Canal de Furnes: & afin d'affermir l'ouvrage, & d'empêcher le sable de s'ébouler, il voulut que les lignes, qui devoient être à l'épreuve du canon, fussent entièrement revêtuës de gazon. Il marqua tous les endroits les plus faciles à attaquer, pour les border de fraises & pallissades; & à trente ou quarante pas au delà de ce fossé, il en desleigna un autre d'une grandeur quasi semblable. Or comme les éminences des Dunes étoient inégales, & qu'il s'en trouvoit le long des lignes, dont la hauteur pouvoit incommoder l'Armée, il fut obligé d'occuper toutes ces hauteurs, de les fortifier, & d'étendre bien loin ses travaux, principalement vers le

le chemin de Nieuport, & au Quartier de Gaffioni. Il y avoit entr'autres une de ces collines, qui s'élevant beaucoup dominoit dans le Camp, & du sommet de laquelle on voyoit nos troupes en bataille. Il eût été dangereux que les Ennemis s'en fussent saisis, & qu'ils y eussent monté du canon. Le Prince, pour obvier à tout, s'en voulut rendre le maître, & quelque peine qu'il rencontrât au travail qu'il y falloit faire, délibéra de l'environner de deux grandes lignes, qui joindroient celles de la circonvallation, d'élever un Fort sur la cime, & d'y planter une batterie.

Le rivage de la Mer restoit encore à fortifier. Le flux & reflux ne laissoient aucune apparence de pouvoir travailler dans le sable, sans l'appuyer solidement. D'ailleurs, la précipitation du temps ôtoit toute apparence d'y fonder des digues. Cependant le reste des travaux sembloit inutile, tant qu'on laisseroit sans défense ce grand espace de grève, qui demeureroit découvert pendant la basse marée. Cet empêchement n'arrêta pas toutefois le Prince, accoutumé à mettre heureusement en usage, pour les fortifications, tout ce que la lecture & l'expérience lui avoient appris, & de trouver dans son esprit pénétrant & appliqué, des expédiens prompts & certains à ce qu'il rencontroit de difficile. Il résolut donc de faire planter une estacade sur la grève, capable de boucher le passage aux Ennemis, & aisée à réparer aux endroits où la Mer l'auroit emportée. Il voulut qu'on enfonçât des pieux à force, afin qu'avec plus de fermeté ils soutinssent le choc des vagues; qu'on les rangeât si près les uns des autres, qu'on n'y pût passer: mais pourtant avec un peu de distance, pour faire ouverture à la violen-

ce de l'Océan , & la diminuer en luy cedant.

Il n'employa pas une moindre industrie à se défendre de l'eau , que les Dunkerquois avoient répandue dans les chemins , qui sont depuis la Neuve-rivière jusques à Mardiik , & qui se trouvoient couverts de telle sorte , que les charrois qui venoient de Calais , pour apporter des vivres à l'Armée , n'y pouvoient passer. Quoy que dès la première pensée qu'il avoit eue de ce Siege , il eût prévu cette incommodité , & que dès-lors il y eût trouvé remede, en ordonnant à Champlastreux de faire cuire le pain de munition à Bergues , d'où il descendoit au Camp par le Canal , & d'envoyer autant qu'il pourroit de vivres dans les batteaux de Calais, qui venoient le long de la côte ; néanmoins comme cette voye étoit incertaine & incommode , & que l'Armée demeuroidt toujours dans la crainte de pâtir , il jugea nécessaire de rétablir les chemins , en arrêtant le débordement de l'eau. On tenta d'abord de boucher les écluses avec des planches remparées de terre , à quoy il n'eût fallu qu'un travail leger & de peu de temps. Mais la fureur du flot qui repousse avec rapidité les rivières lors qu'il monte , ayant emporté deux fois tout ce qu'on avoit déjà amassé , il fallut se résoudre à une plus grande peine. On délibéra donc d'enfoncer de gros pieux auprès des voûtes de ces écluses par où la marée regorgeoit , d'y rouler de grandes pierres pour appuyer ces pieux , & d'y renverser tant de terre , qu'enfin les écluses demeurassent étanchées.

Au même temps qu'il se retranchoit ainsi contre les forces des Ennemis , & contre les empêchemens de la Nature , il pourvût avec beaucoup de prudence aux autres besoins de l'Armée. Il fit sortir

tir du Camp tous les chevaux de bagage, & mille de ceux qui servoient dans les troupes, & qui se trouvoient les plus harassez, pour s'aller rafraîchir autour de Calais. Cela encore à dessein de faire subsister plus aisément le reste, du peu de fourrages, que la sterilité du lieu, & la difficulté des voitures, contraignoit de distribuer seulement selon la nécessité; prenant la peine lui-même de se transporter deux fois le jour, au Parc des vivres & à l'endroit où l'on débarquoit les fourrages, pour les faire exactement partager. Il commanda à Roanette de lui amener l'Infanterie qui revenoit de Hollande. Il en envoya le Regiment de Rambure au poste de Villequier, pour l'assurer mieux; & pour ce même sujet les Compagnies des garnisons de Lorraine & du Havre, & le Regiment de Grammont, prirent le chemin de Furnes. Ceux de Noirmontier & de Fabert demeurèrent à Bergues avec commandement de venir à leur tour faire leur service au Camp, & monter leurs gardes à la tranchée. Il ordonna encore à Sirot, de faire entrer les Polonois dans les Lignes. il retint auprès du lieu où il campoit, les deux bataillons de Cabrée, & plaça le troisième, que commandoit Priamki, au Quartier de Gassion. Cette Nation méprise les périls, que sa ferocité lui fait souvent ignorer. Sa Noblesse pourtant est civile & ingénieuse, mais hautaine, ainsi que le reste des Peuples du Septentrion. Comme ces gens n'ont presque aucune connoissance des Sieges, & que la plupart de leurs guerres se passent à la campagne; ils arriverent au Camp dénuéz de toutes les commoditez qui servent à faire des huttes: & ce lieu desert de foy, ne leur en fournissant aucune, ils furent contraints, à la maniere des bêtes, de s'enfouir dans le sable,

aux endroits qu'on leur destina pour camper. Dans ces diverses occupations, le Prince, selon sa coutume, se trouvoit present à tout, & ne laissoit rien exempt de ses soins, parmi ce grand nombre d'actions, conservant son esprit dans une assiette toujours tranquille, & qu'on reconnoissoit sur son visage. Les soldats suivirent son allegresse, & redoublant leurs fatigues avec joye, en quatre jours, nonobstant le vent & la pluye continuelle, les fortifications du Camp furent achevées, le travail de l'estacade presque-parfait, & les écluses en état de ne plus nuire. Les Dunes qui se trouvoient en défense, sembloient autant de gros bastions, & surprennoient la vûe des personnes qui les regardoient. Ceux mêmes qui les avoient fortifiées, ne pouvoient comprendre comme en si peu de temps ils venoient d'achever ces prodigieux ouvrages. Certes, si l'on considere attentivement toutes les circonstances de ces travaux, que je décris avec fidelité, & si l'on examine ensuite ceux qui sont contenus dans les Histoires Gréques & Romaines, que nous ne lisons jamais sans étonnement, on trouvera par une juste comparaison, que les choses sont égales. Et conséquemment on jugera les nôtres plus grandes, parce que nous sommes déstituez des avantages de l'Antiquité, qui imprime une extrême veneration, & exposez à la malice des hommes, accoutumez à élever, au dessus de la creance, les actions des temps passez, pour abaisser au dessous de la verité celles de leur siecle.

Comme on travailloit aux retranchemens, le Prince reçut la nouvelle que les ordres qu'il avoit envoyez pour la sûreté des Places que nous tenions sur le Lis, avoient heureusement réussi. Dès le premier commandement, la Ferté-Seneterre accom-

pagné

pagné de Ruvigny & de Piennes ses Maréchaux de Camp, étoit parti de Berhune avec toutes ses troupes, à dessein de faire entrer dans Courtray un convoi de cinq cens massieres de bled, & de quelques paquets de mêche, dont la Place avoit besoin. On disoit que voulant marcher plus diligemment, & aussi parce qu'il étoit averti que les Ennemis traversoient les chemins de quantité d'arbres, il avoit laissé ses charrettes, & chargé le bled sur les chevaux qu'on en avoit dételiez, ordonnant de plus à chaque Cavalier, d'en porter un sac en croupe : qu'ayant choisi la nuit pour passer dans le País ennemi avec moins de péril, il étoit arrivé heureusement à Courtray ; qu'il y avoit mis cinq cens hommes des Regimens d'Antragues, de Tavaness, de Lambertie, & des Gardes Suisses, & assez de vivres pour nourrir deux mois une garnison de trois mille soldats, & qu'enfin il étoit revenu à Armentieres, où il se trouvoit en état de mener toutes ses troupes au Prince.

Avec cette nouvelle qui causa beaucoup de joye ; il en arriva une autre qui n'en causa pas moins. Tourville revint de Hollande, & rapporta plus de succès de sa negociation, que la disposition de cette Republique ne sembloit promettre. Frederica Henry, Prince d'Orange, dont l'autorité avoit jusqu'alors forcé les Provinces-Unies, à continuer la guerre, se trouvoit accablé d'une longue maladie, qui affoiblissoit la vigueur de son esprit, & le rendoit moins capable des affaires. Cependant les Députez des Etats prenant en main le Gouvernement, plusieurs d'entr'eux suivans leur ancienne inclination de poser les armes, quelques-uns étant corrompus par l'argent d'Espagne, & par l'espoir du commerce, avoient avancé leur Traité

ré avec les Espagnols ; & le Roy Catholique leur accordant presque toutes leurs demandes , il y avoit apparence d'en craindre dès-lors la conclusion. Cette mauvaise conjoncture ne nous donnant aucun lieu d'en attendre de secours , Tourville toutefois s'étoit servi si adroitement des instructions avec lesquelles le Prince l'avoit dépêché , que malgré ces fâcheuses difficultez , non seulement les Etats promettoient de rompre la Trêve , mais de plus ils s'engageoient à faire une grande diversion dans le Brabant , & à y entreprendre le siege de Liere , ou de Malines. Or quoy que le Prince ne se fondât pas sur l'esperance de ces sieges , & qu'il crût que les promesses des Hollandois seroient moins solides que magnifiques ; toutefois , comme il ne pouvoit douter que leur Armée ne fît quelque marche , pour nous témoigner qu'ils se mettoient en devoir d'exécuter ces promesses , il lui sembloit qu'il tireroit assez d'avantage de cette marche , puis que sans doute elle obligeroit les Espagnols à separer leurs forces , afin de s'y opposer ; & que celles qui demeuroient à Nieuport , étant trop foibles pour les combattre , il acheveroit aisément son siege.

Pendant que les choses se passent ainsi au Camp , les Généraux Ennemis ne pouvant plus douter que Dunkerque ne fût assiégée , s'étoient assembles à Nieuport , qui se trouvoit le lieu le plus proche du Siege , & partant le plus commode pour la conference & pour l'exécution. Piccolomini & Lamboy y étoient venus joindre Caracene , qui n'en avoit bougé depuis la prise de Furnes. On y attendoit encore Bek , qui s'y acheminoit à grandes journées. Ces Chefs de diverse Nation , & de di-

vers

vers intérêts, prétendant entr'eux une independance (quoy que Picolomini-eût quelque autorité sur les autres) retardoient souvent le bien de leur Parti , par leurs passions particulieres ; souvent , pendant qu'ils s'opposent aux Conseils , dont ils ne sont pas les auteurs , leur mesintelligence ruinoit de bons desseins. Cette fois l'importance de la chose , jointe à la perte de leur réputation , que nos victoires continuelles diminuoient , les obligerent à opiner genereusement , & à songer avec une entiere union , aux moyens qu'ils avoient de nous faire lever le siege , au commencement ils n'en étoient pas sans esperance. Ils se trouvoient plus forts de troupes que nous , se promettant , comme ils le souhaitoient , & même avec assez d'apparence , que les Hollandois par la prompte conclusion de la Trêve , leur laisseroient le moyen de mettre en campagne les garnisons de leur frontiere , & de nous opposer de très-grandes forces. De plus , les incommoditez de nôtre campement , jointes à celles de la saison , capables seules de ruiner une Armée , leur faisoient esperer qu'ils pourroient défaire la nôtre , malade & fatiguée , enfermée entre leurs troupes & la garnison de la Ville , étant outre cela découverte du côté de la mer , & mal retranchée le long des Dunes. Car ils n'avoient pû s'imaginer , qu'il eût été possible de mettre en si peu de jours la grève en défense , ni d'élever dans le sable de si bons ouvrages , comme on avoit fait. Neanmoins , afin de ne rien hazarder temerairement , & aussi parce que Bek ne s'étoit pas encore rendu à Nieuport , & qu'ils vouloient prendre de plus certaines mesures de ce qu'ils avoient à faire , ils conclurent de détacher de leurs corps un grand parti de Cavalerie pour faire des

prisonniers , & de s'instruire par-là mieux qu'ils n'étoient , de l'état de nos affaires. Ils trouverent encore à propos d'équiper à Nieuport le plus grand nombre de fregates qu'ils pourroient , afin que si leur negociation d'Angleterre réussissoit, elles aidassent aux Vaisseaux Anglois à forcer ceux de nos Alliez , & les nôtres : ou, s'ils se trouvoient destituez de tout secours étranger , elles ne laissent pas de tenter , à la faveur du vent & de l'eau , de se jeter dans Dunkerque.

Le Prince cependant se résolut d'emporter cette Place de vive force ; parce qu'étant souverainement prévoyant , il jugeoit la seule longueur du siege capable de ruiner son dessein. Les vivres venoient à peine au Camp , la Mer s'élevoit furieuse & grosse, & les Matelots sortis par force du Port de Calais , n'osant se hasarder à passer , de peur de perdre leurs bateaux , se tenoient à l'abri dans le Canal de Mardijk , avec une telle opiniâtreté , que les Officiers de ce Fort avoient été contraints de tirer le canon sur eux , & de couler à fonds une belande , afin d'intimider les autres , & de les faire trajecter au Camp. Le rivage ne leur étoit pas plus favorable que la Mer , beaucoup se brisoient en échoüant à la côte. D'ailleurs la pluie tombant sans relâche , pourrissoit l'équipage des soldats , le vent les morfondoit ; ils n'avoient pas de feu suffisamment pour se secher : le sable piquant & menu , poussé par le vent , corrompoit le peu qu'ils apprêtoient pour vivre , & les aveugloit avec douleur : leurs huttes étoient mal faites ; une partie couchoit dans la bouë. Parmi tant de difficultez , outre les fonctions militaires du travail , des tranchées & de la garde du Camp , il falloit réparer ce que la force de l'Océan

ruinoit.

minoit à l'estacade, ou aux écluses, & creuser continuellement les fosses des lignes, que le vent combloit de sable. Les fatigues étoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les chevaux mal établez & mal nourris, pâtissoient, les maladies commençoient à travailler les hommes & les animaux de l'Armée.

Ces grandes incommoditez n'étonnoient point le Prince, à qui elles avoient été presentes dès le moment qu'il avoit formé son dessein, & qui, comme nous avons dit, avoit dès-lors si bien pris ses mesures, que par sa diligence & par ses extrêmes soins, son Armée pouvoit les supporter plus de temps qu'il n'avoit jugé lui être nécessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y avoit à craindre, si l'on attaquoit la Place avec les seuretez que l'on cherche aux autres sieges, qu'après un long-temps employé sans avantage, l'Hiver qui approchoit, ne rendît tant de précautions inutiles, & que la mortalité ne détruisît l'Armée; il se confirmoit entierement dans sa premiere résolution, de tenter la promptitude de l'exécution par la voye des armes; & pensoit judicieusement, que c'étoit conserver les soldats, d'en hazarder un petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Par-là encore il ménageoit le temps, dont la perte est irréparable; il satisfaisoit au desir de toute l'Armée; impatiente de sortir de ces incommoditez; & faisoit réussir cette fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes & de la Nature; se pouvant consoler, que quoy qu'il arrivât, sa gloire demeureroit entiere; non seulement parce qu'elle ne dépendoit pas du hazard, contre lequel il s'étoit muni autant qu'il se pouvoit humainement; mais de plus, d'autant
que

que ses vertus l'avoient élevé au dessus des atteintes de la mauvaise fortune.

Sur ces penfers, le même jour que les retranchemens furent achevez, il alla reconnoître la Place, & y mena les Maréchaux de Gassion & de Rantzau. Après l'avoir fort considérée, il résolut qu'on y feroit deux attaques; l'une au dernier bastion, l'autre à l'ouvrage à cornes le plus proche de ce bastion. Il donna la première à son Armée, laquelle il renforça de deux bataillons, qu'il prenoit tour à tour dans les brigades des deux Maréchaux. Il laissa la plus aisée à ces brigades, qui se devoient relever. On attaqua le bastion par la face qui regarde la mer, & l'ouvrage à cornes par le côté qui est exposé au bastion. Dès ce soir les deux tranchées furent ouvertes. On fit une grande redoute au commencement de chacune, & entre ces deux redoutes on planta une batterie de quinze canons. Cela s'exécuta sans desordre, les assiégez n'ayant point troublé nôtre travail; soit qu'il ne les pressât pas encore, soit qu'ils crussent plus nécessaire de s'occuper en hâte, à mettre en état quelques nouveaux dehors qu'ils avoient commencez, & à les environner de pallissades.

L'attaque des Maréchaux fut le premier lieu où l'on combattit. Il y avoit entre ces pallissades & nos tranchées, une Dune assez haute, que les Ennemis occupoient, & d'où il les falloit chasser pour avancer nôtre travail. Noirmonstier se trouvant de jour, avec les dix Compagnies des Gardes Françaises de la brigade de Rantzau, reçût ordre de se rendre maître de la Dune. Aussi-tôt ayant détaché une troupe de soldats choisis sous la charge de Saujon, de Chailly, & de Rouffille, soutenus par le reste du Corps que Courcelles commandoit, & par quelque

quelque Cavalerie, il fit donner déterminément. Les soldats étoient hardis, les Officiers sages ; & comme il arrive aux premières actions des sieges, chacun avoit envie de se signaler. Ainsi l'attaque fut entreprise avec tant de vigueur & d'ordre, que les Ennemis étonnez de cette furie, ployerent sans résistance, ne pouvant dans leur confusion reconnoître nôtre nombre ; & abandonnant leur poste, sans avoir scû se prévaloir des avantages que la Lune qui luisoit, & le sable blanc de la Dune, par où nous venions à découvert, leur pouvoient donner. Ils ne nous laisserent toutefois gueres en repos. Soudain qu'ils se furent reconnus, le dépit d'avoir si-tôt lâché le pied, les ramena à la charge. Ils y vinrent trois fois pendant la nuit, avec de l'Infanterie & de la Cavalerie, trois fois nos gens détachez & nôtre Cavalerie les repousserent. Cependant Noirmontier, quoy qu'il se trouvât par tout où la nécessité du commandement & du péril l'appelloient, avoit fait remuer la terre avec une telle diligence, que malgré ces attaques, on avoit achevé avant le jour, un logement sur la Dune que l'on venoit de gagner : & l'on l'avoit attaché par une ligne de retraite de cent cinquante pas, avec le travail de la tranchée. L'ouvrage néanmoins n'étoit pas encore en son entière perfection, les fascines ayant manqué, lorsque vers les six heures du matin les Dunkerquois se résolurent de nous chasser de ce logement, & pour le reprendre sortirent en grand nombre de leur contr'escarpe. Noirmontier courut aussi-tôt à la tête du travail, avec Courcelles, & les autres Chefs, afin d'assurer le combat par sa présence & par sa conduite. D'abord les Ennemis jetterent quantité de grenades, dont les éclats nous incommodoient d'autant plus, qu'aucun ne de-

meu-

meuroit sans effet entre la presse de nos soldats. Ils avoient esperé que ces éclats nous pourroient mettre en desordre, & qu'après ils nous pousseroient plus facilement. Mais comme ils virent que les Officiers fermes, & accoutumés à la discipline, succedoient sans trouble les uns aux autres, quand quelqu'un étoit blessé, & qu'il entroit de nouveaux soldats en la place de ceux qui tomboient, alors desesperez du peu d'effet de leurs grenades, ils vinrent aux mains avec nous. Cette rencontre, qui dura trois heures, fut sanglante, la fureur s'augmentant par le genre du combat : La fortune même demeura long-temps douteuse, les François ne voulans point abandonner leur victoire, & les Espagnols employant toutes leurs forces pour la regagner. Enfin ceux cy cederent, & quoy qu'en ce même jour ils fissent trois autres attaques avec la même opiniâtreté, ils furent toujours repoussez, & le logement de Noirmontier rendu avant la nuit capable de tenir plus de trois cens hommes. Nous perdîmes en ces divers combats quantité de gens ; nous yeûmes dix Sergens tuez, Porcheux, Capitaine aux Gardes, & Montdebise Lieutenant, & deux autres Officiers y furent blesséz. La perte des Ennemis ne fut pas moindre. Il y mourut de leur part un Volontaire de la Maison de Croisy, & de la nôtre, Barrouliere Enseigne aux Gardes. Saujon, Chailly, Rouffille, Loignac, Genlis, Campagnolle & du Vouldi, Officiers de ce Regiment s'y signalerent, Courcelles principalement, qui après Noirmontier pouvoit s'attribuer la meilleure partie de la gloire de cette action.

D'autre côté, à la principale attaque, où Aubertre avoit été blessé d'un coup de mousquet, les

approches alloient bien plus vite. Chastillon en peu de temps avoit avancé le travail de telle sorte, qu'il ne restoit pas beaucoup de terrain à gagner pour être à la contr'escarpe ; toutes choses succedoient heureusement. La diligence de l'ouvrage répondoit à l'esperance du Prince.

On eut avis cependant, que les Armées ennemies sortoient de Nieuport, à dessein de nous combattre ; & que déjà les premiers escadrons de leur avant-garde avoient paru entre Furnes & Dunkerque. Ce qui avoit donné cours à cette nouvelle, c'étoient les bruits avantageux que les Espagnols fesoient, afin d'affermir l'esprit des Peuples, d'un grand secours qu'ils préparoient, & de l'assurance de forcer bien-tôt nos Lignes. Le vulgaire ayant premierement crû ces bruits, les avoit faits ensuite plus grands, selon la coutume, & cette Cavalerie qui paroissoit, sembloit en quelque sorte les confirmer. Le Prince étant averti que les forces de Flandres s'assembloient à Nieuport, & voulant s'éclaircir avec certitude de la rumeur tumultuaire de leur marche, pour se préparer à tout, envoya aux nouvelles, & fit tenir à la Ferté-Seneterre l'ordre de s'approcher avec son Camp volant. Le jour suivant, nos Batteurs d'estrade rapporterent, que la Cavalerie qui avoit allarmé les Païsans & les Espions, n'étoit autre chose qu'un grand parti sorti de Nieuport ; que ce parti avoit donné sur nos fourrageurs, & qu'en ayant pris quelques uns, il s'étoit retiré en diligence.

Or quoy que le bruit du secours se fût répandu parmi nos troupes, il n'y avoit néanmoins apporté aucun trouble. On n'y avoit rien changé à la garde du Camp, toujours disposée de la même sorte que si on eût eu en présence les Armées des

enne-

ennemis : On n'avoit point discontinué le travail des tranchées, & à l'attaque du bastion, Arnould & Marfin s'étoient avancez quasi au pied de la contr'escarpe, mais avec peine & péril, les difficultez croissant à mesure qu'on s'approchoit des défenses. La Moussaye venant à son tour, entreprit de s'y loger. Il étoit entré en garde avec le bataillon Suisse de Molondin, & ce bataillon étoit un des vieux Corps, & des plus aguerris des troupes auxiliaires. Nos dernieres guerres avoient accoutumé les Suisses au service des sieges. Premièrement nos railleries, & ensuite leur propre honte leur ayant fait mépriser les perils, les avoient enfin portez à une émulation de la hardiesse Françoisé ; contre la coutume de leurs peres, qui tiroient la solde de nos Rois seulement pour la garde du canon, & qui demeuroient spectateurs oisifs de nôtre vaillance ; si ce n'étoit peut-être aux jours de bataille, où n'étant point accoutuméz à combattre, ils faisoient mal le plus souvent. Leur dépense étoit grande, leur service mediocre ; les moindres manquemens d'argent, ou de vivres, les mutinoient. Ces défauts avoient, comme j'ay dit, été changez en mieux, & les Suisses étoient devenus jaloux d'honneur, & capables de discipline. Ceux que la Moussaye détacha, gagnerent vigoureusement la pallissade, à l'endroit par où il les fit donner. On y apporta aussi-tôt des barriques, & déjà on avoit commencé à s'y couvrir, lors que les assiegez, qui jusques-là avoient peu tiré, peut-être pour nous assurer, & puis nous surprendre, se jetterent tout à coup hors de leurs retranchemens, & descendirent sur nos Travailleurs avec tant de feu, que l'épouvante se mit entr'eux, & qu'ils s'abandonnerent

hou-

honteusement à la fuite. La Moussaye ne les pouvant arrêter, tant leur frayeur parût grande, fit ferme avec quelques Officiers. Cauderoque son Aide de Camp, fut blessé en cet endroit ; & sans doute les Ennemis alloient accabler ce petit nombre, quand le Capitaine Fiffer, afin de détourner un tel malheur, & de réparer la lâcheté des fuyards, se leva courageusement de la tranchée, & courut au combat avec cent hommes qui le suivirent. Les Ennemis cederent à la charge desesperée qu'il leur fit, & ne tournerent tête qu'après avoir regagné leurs pallissades. Ce fut-là que l'on combattit périlleusement : les assiegez tirans avec furie derriere les gros pieux qui les cachaient, & nos Suisses qui se trouvoient entierement exposez par la fuite des Travailleurs, attaquant avec desavantage. Déjà Fiffer avoit reçu deux coups mortels : les plus hardis des siens ne le voulant point quitter, & préférant la mort à l'ignominie, étoient tombez près de lui. Le tumulte, la nuit, le bruit des armes, les plaintes des blesez, le cri des combattans, faisoient une hideuse confusion de toutes choses, quand les nouvelles de ce grand trouble furent rapportées au Prince. Il se rendit aussi-tôt au milieu de ce danger, & y remit l'ordre par sa presence ; on fit revenir les gens au travail, & la Moussaye rétablit & avança encore le travail qu'il avoit courageusement défendu. Fiffer survécut quelques jours à la gloire de ce service ; la mort lui en ôta la récompense, que les loüanges de la posterité lui rendront. En ce même temps, du côté des Maréchaux le tumulte n'étoit pas moins grand, ni la mêlée moins furieuse. Roanette ayant avancé la tranchée, & Clanleu ensuite occupé la place d'une fortification que

que les Assiegez commençoient proche de leur contr'escarpe. Miossans entrant en garde après eux, avoit fait donner à deux pallissades, dont l'une regardoit la Mer, l'autre couvroit la Corne, où nous conduisions nos travaux. Le Regiment de Navarre avoit attaqué la premiere, celui de Picardie l'autre. Les Espagnols ont une coutume, quand ils défendent les Places, qu'après que leur garnison est distribuée aux lieux qu'on attaque, ils ne la changent plus pendant le siege. Quand les Assiegeans ont pris un dehors, les troupes qui l'ont disputé se remettent à la garde du retranchement le plus proche. Les Walons du Colonel Valtensius avoient été opposez dès le commencement du siege, à l'attaque des Maréchaux ; & depuis l'ouverture de la tranchée, se trouvant toujours aux mains avec nous, défendoient leurs dehors avec valeur & constance. Cette fois lassez des veilles & de la fatigue, ils marcherent foiblement, & nous abandonnerent ces pallissades presque sans les contester. Nous en étions les maîtres il y avoit quelques heures, nous y avions même achevé nos logemens, lors que Lede amenant deux Compagnies d'Espagnols naturels, qu'il étoit allé prendre au Fort de Leon, & ranimant les Walons par ce secours & par sa présence, fit une sortie à leur tête, inutile à la verité pour la décision des choses, mais assez heureuse à son commencement. Il regagna impetueusement la pallissade qui menoit à la contr'escarpe de la Corne ; il rompit le travail qu'on y avoit fait, & renversa tout ce qui s'opposa à lui. Grave, Blancafort, & Poix, Officiers du Regiment de Picardie, furent blessez en soutenant cet assaut. Breautré y fut tué. La mort de ce dernier augmenta les funestes.

tes exemples du malheur de ses Ancêtres, dont nos dernières Histoires sont pleines, & confirma l'opinion commune, que le destin des guerres de Flandres est fatal à ceux de cette Maison. La Vieuville, Mestre de Camp du Regiment de Picardie, aidait à Mioslans, sous lequel il étoit entré en garde. Comme il apperçût que les soldats lâchoient le pied, & que les commandemens des Officiers n'étoient point écoulez, ne pouvant souffrir que tant qu'il vivroit, son Regiment reçût un affront, il courut avec quelques-uns des siens où l'on combattoit, & se jettant au travers des ennemis, arrêta leur victoire par sa hardiesse. Ses soldats aussi-tôt pressés par son péril & par son exemple, retournerent à la charge avec tant de furie, qu'ils renversèrent les Espagnols, & qu'ils regagnerent leur logement, que Mioslans fit parfaire, sans qu'il osât plus paroître personne pour l'empêcher.

Tel étoit l'état des choses aux attaques de la Place. Bek arriva cependant à Nieuport, & joignit aux autres Armées, trois mille hommes de pied, & vingt-cinq Cornettes de Cavalerie. Il trouva les affaires de son Parti fort mal disposées, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on pût secourir Dunkerque. Leurs espions, & ceux de nos soldats qu'ils avoient faits prisonniers, les avoient enfin instruits de la bonté de nos Lignes : & ils en jugeoient l'ouvrage si achevé, qu'ils n'eussent pû, sans une témérité aveugle, entreprendre de les forcer. Ils connoissoient le Prince qui les défendoit, accoutumé aux victoires, prudent dans le péril, & duquel la félicité alloit de pair avec la sagesse. Ils sçavoient qu'il conduisoit l'élite de nos gens de guerre, & entr'autres ces bandes qui avoient tou-

jours

jours combattu & triomphé sous lui , & dont la dernière Campagne étoit glorieuse par la défaite des Bavarois , qu'on tenoit les mieux disciplinez de l'Europe. Ainsi , quoy que leurs Armées montassent à douze mille hommes , ce nombre n'étoit pas assez grand pour faire réussir cette entreprise, où la multitude seule pouvoit accabler votre valeur ; & ce qui est de grand poids dans les choses de la guerre , la réputation du Prince imprimoit une si violente terreur à leurs soldats, qu'ils eussent desespéré de le vaincre , s'il avoit fallu le battre à la campagne , bien loin de songer à le forcer derrière de fermes retranchemens.

Au reste , leur negociation d'Angleterre n'avoit pas heureusement réussi. Ils n'avoient obtenu du Parlement que quelque foible secours , & le credit de leurs Partisans, aussi bien que l'adresse & les sollicitations de l'Ambassadeur Catholique, s'étoient trouvées inutiles. Ce n'est pas que les Anglois, par des raisons d'Etat, & par la haine que leur Nation a de tout temps pour la nôtre, ne nous vissent avec douleur maîtres de Dunkerque , & ils eussent pû nous traverser en cette conquête ; l'Etat Monarchique étant pour lors quasi détruit en leur Patrie , leur révolte florissante , & le parti du Roy presque ruiné par sa prison. Cela en apparence les devoit pousser à nous nuire , & sur cela aussi les Espagnols les en avoient sollicité. Mais de plus pressantes considérations les arrêtoient ; & par les maximes d'une bonne Politique , l'incertitude de s'accommoder avec l'Armée Ecossoise , qui tenoit leur Roy , & la crainte que ses fideles sujets ne se soulevassent , si elle se déclaroit en sa faveur , les obligeoient en une si grande décision d'affaires , de conserver leurs hommes & leur argent.

gent. Et comme aux changemens des Etats , tous les obstacles sont perilleux, dans les premiers fondemens de la Republique qu'ils desleignoient d'établir , ils ne vouloient nous donner aucune occasion de rupture ; & selon la neutralité qu'il étoit nécessaire qu'ils affectassent en cette conjoncture delicate , ils ne permettoient rien aux Espagnols , dont nous n'eussions la même licence.

Mais ce qui rompoit entierement les desseins des Espagnols , étoit que les Hollandois attendant la Paix generale, dont les apparences sembloient specieuses , se préparoient encore à quelque expedition , & ne vouloient pas si-tôt abandonner la cause publique , ni leurs Alliez. On assuroit même qu'ils alloient marcher en diligence vers Liere ou vers Malines , & l'on discouroit déjà de la prise d'une de ces Places. Or quoy que le peril ne fût pas si grand , & que les Hollandois ne se hâtassent que lentement , il est certain toutefois qu'ils eussent formé un siege , si contre leur attente ils eussent trouvé une Place dépourvûë. Ainsi les Espagnols étoient autant obligez de s'opposer à leurs desseins qu'ils avoient été au commencement de leur guerre , & se trouvoient non seulement privez du secours de leurs garnisons , qu'ils tenoient à la frontiere des Etats , mais de plus il falloit qu'ils y envoyassent de leurs troupes.

Pour ce sujet ces Generaux , au moment qu'ils ne faisoient que de s'assembler à Nieuport , se trouverent obligez de se separer ; & par ce moyen toutes leurs entreprises demeurerent sans effet. Etans seuls ils n'étoient pas assez forts pour songer à réparer la perte de Dunkerque par quelque autre conquête considerable , & ils n'osoient aussi se tenir davantage ensemble , de crainte
d'une

d'une nouvelle perte du côté des Hollandois.

En ces extrêmités, comme cette Nation aime le faste des apparences, & donne tout à la renommée, ils résolurent qu'avant que de se quitter, ils marcheroient vers Dunkerque, pour faire croire qu'ils la vouloient secourir, & qu'ils tomberoient après tout d'un coup sur Furnes, ne desespérant pas de pouvoir la regagner avec la même promptitude que le Prince l'avoit prise; & pensant par une telle conquête, non-seulement satisfaire en quelque chose à l'expectation de leurs Peuples, mais encore nous incommoder, en nous ôtant les fourrages. Sur cette résolution, un jour après l'arrivée de Bek, ils firent la revûe de toutes leurs troupes; & partant de Nieuport, vinrent camper au Village d'Adinkerque, & autour de l'Abbaye des Dunes. Ces lieux sont entre Furnes & la Mer; & se trouvent sur le chemin que les Ennemis avoient à tenir pour marcher à nous. On crût aussi-tôt qu'ils pourroient attaquer nos Lignes, en faisant eux-mêmes courir le bruit, afin de dissimuler leur dessein, & de témoigner que véritablement ils nous vouloient combattre. Pendant que leurs soldats s'y préparent, & que dans la crainte d'un si furieux assault, la plus grande partie cache sa tristesse sous l'affectation d'une fausse joye, ils envoyerent reconnoître Furnes. Par hazard ceux qui y allerent, soit qu'ils ne pussent faire le tour de la Place, soit qu'ils se contentassent de la visiter par où ils avoient crû qu'on la pourroit attaquer plus facilement, n'en regarderent que les endroits qu'on avoit pris le plus de soin de fortifier. Après avoir bien considéré ces défenses, étant surpris de les voir si bonnes, ils rapportèrent que non seulement Furnes ne se pouvoit prendre

prendre d'assaut , mais que quand bien on l'assiégeroit regulierement , ils la trouveroient en tel état , qu'ils ne voudroient pas répondre de l'évenement du siege. Sur ces nouvelles , ils perdirent tout espoir de rien executer de considerable ; & Bek sans s'arrêter davantage , marcha avec sept Regimens d'Infanterie , & trois de Cavalerie , vers le Demer & la Nethe , pour s'opposer aux Hollandois. Les autres retournerent camper proche de Nieuport & de Dixmuyde ; réduits desormais à se contenter de sauver ces deux Places , après la perte de Dunkerque. Ainsi tous ces grands préparatifs , & tant de vaines ostentations , furent dissipées. Le Prince qui sur la creance generale de leur attaque , étoit sorti de ses retranchemens avec quelque Cavalerie , à dessein de les observer , avant qu'ils vinssent aux Lignes , n'ayant trouvé que les vestiges de leurs logemens abandonnez , retourna au Camp , & renvoya aussitôt sur le bord du Lis la Ferté-Seneterre , qui s'étoit approché jusques à Bergues , pour se trouver au combat.

Pendant que les choses se passent ainsi , les assiégez poussez par leur valeur , conduits par un excellent Capitaine , & esperant d'être secourus , joignoient par tout les actions de courage aux stratagèmes de l'art militaire , n'obmettant rien de ce qui pouvoit servir à leur défense. Ils se trouvoient incessamment , ou au combat , ou au travail. Ils dispuoient avec opiniâtreté les retranchemens que nous attaquions. Quand nous les avions emportez , ils en élevoient incontinent d'autres ; opposant toujours de nouveaux obstacles à nos armes , & arrêtant nôtre victoire à chaque pas qu'elle faisoit. Ils résistoient aux

veilles, aux fatigues, aux blessures. De nôtre côté, une défense résoluë donnant du dépit & de la honte à nos soldats, & l'émulation & l'ambition de nos Officiers les pressant de courir à l'envi à l'estime, & à la fortune, les François au lieu d'être rebutez, s'animoient par la difficulté & par le danger. Le Prince même tenoit à honneur que ce siege fût signalé par quantité d'actions fameuses; & sçachant combien il lui seroit glorieux de subjuguier avec peu de gens, & en peu de jours, une Place capable d'arrêter long-temps de grandes Armées, employoit la dernière vigueur à l'attaquer, & s'efforçoit autant qu'il pouvoit d'en hâter la prise. Ainsi le peril & la fureur croissoient par tout également. Je serois trop long, si je voulois raconter en détail les exploits de chaque particulier, n'ayant aucun dessein que de suivre brièvement le fil d'une narration fidele. Je ne veux pourtant pas dérober le lustre aux actions héroïques qui sont venues à ma connoissance, devant au contraire les placer le plus avantageusement qu'il me sera possible dans l'estime des honnêtes gens, où maintenant, par l'injustice du siècle, la vertu trouve pour l'ordinaire toute sa récompense.

Après que la Mouffaye & Mioffans furent sortis de garde, Chabot qui succeda au premier à l'attaque du Bastion avec le Regiment de Persan, & trois cens Polonois, gagna le haut de la contr'escarpe. L'escarmouche fut fort rude; Molancre, Capitaine de Persan, tomba sur la place; Malortie & du Fays ses compagnons, & cinq Lieutenans, en retournerent blesez; l'ouvrage même demeura long-temps abandonné, les Travailleurs ayant pris l'épouvante. Enfin le Prince assura la

victoire

victoire par sa présence, & fit achever le logement. Les assiegez creuserent aussi-tôt une traversse sur la main droite, qui nous auroit fait beaucoup de peine, si Castelnau relevant Chabot, ne l'eût soudain emportée.

D'autre côté, à l'attaque de l'ouvrage à cornes, Sirot suivi du Regiment d'Orleans, de celui de Noirmontier, & de trois cens Polonois, gagna deux traverses, d'où il chassa les Ennemis. On remporta entre les morts, Bize Major du Regiment d'Orleans, & trois Lieutenans blessez. Or comme la Place étoit plus foible par cet endroit, & que les assiegez y remuoient aussi la terre avec plus d'assiduité, ils se retrancherent en diligence derriere trois redans, qu'ils environnerent de palissades. Mais Roanette venant à son tour, y poussa trois sapes, & avançant beaucoup un travail si difficile, ôta aux assiegez les moyens de s'y affermir davantage.

La nuit du premier Octobre, Noirmontier & Laval entrerent aux deux tranchées, & résolurent ensemble, à quelque prix que ce fût, de se rendre maîtres de la contr'escarpe, que tous nos assauts n'avoient pû jusqu'alors entierement emporter. Laval commandoit en cette occasion les Regimens d'Anguien & de Conty, avec une troupe de Polonois. Il se para à droit & à gauche, les Officiers & les soldats qu'il vouloit qui commençassent l'attaque; & prenant le milieu avec ceux qu'il choisit pour combattre avec lui, fit donner l'épée à la main par trois endroits. Tout fut renversé d'abord au lieu où il combattit, & la contr'escarpe du bastion gagnée. Mais lors qu'il commençoit à s'y couvrir, travaillant lui-même parmi les soldats, comme il posoit une barrique,

il fut porté par terre d'un coup de mousquet qu'il reçût à la tête, & mourut quelques jours après de cette blessure, qu'on avoit au commencement jugée favorable. La douleur de sa perte fut commune à tout l'Armée. Le Prince en particulier en témoigna un sensible déplaisir. C'étoit un jeune homme d'illustre naissance, ambitieux d'honneur, & capable de porter bien loin ses esperances, si la mort qui le prit dans la plus belle fleur de sa vie, lui eût laissé le temps d'ajouter l'expérience à la valeur. Il étoit au reste fort bien fait de sa personne, & témoignoit dans sa conversation une bonté & une franchise naturelle, qui faisoient souhaiter son amitié, & qui le rendoient agreable à tous ceux qui le pratiquoient. Aussi-tôt qu'il fut blessé, on l'emporta dans sa tente, où le Prince le vint visiter; & peut-être que son accident eût mis du desordre parmi les troupes, si Clermont-Vertillac, Maréchal de Bataille, qui s'étoit trouvé à ce combat, ne les eût rassermies. Cet Officier continua le travail, acheva le logement, & vers le midi du jour suivant, commença à descendre dans le fossé.

Cependant Noirmonstier, qui menoit le bataillon des Gardes de la brigade de Rantzau, ayant, au même moment que Laval attaquoit, donné à trois endroits, avec Courcelles & Dennemarie, poussa les Ennemis à coups d'épée, & du haut du glacis qu'il gagna, fit jetter tant de grenades, & faire un si grand feu de mousqueterie, qu'il les contraignit de quitter la contr'escarpe de la Corne. Dennemarie & du Vouldy, Lieutenans aux Gardes, y furent blessez. Deux Sergens tuez, avec quatre-vingts soldats qui y

mou-

moururent, ou qui demeurèrent hors d'état de servir. Toute la nuit Noirmontier, sans perdre de temps, étendit un logement de six-vingts pas, le long de la pallissade, avec un retour qui le flancoit, & qui voyoit encore par le revers le chemin couvert. Dès la pointe du jour, il s'appa pour descendre dans le fossé, & sur le midi il dressa une batterie de trois canons, qui fut jugée nécessaire pour démonter deux pièces qui tiroient incessamment de la Corne.

Ce jour pensa être funeste à l'Empire des François, & ôter à la Maison d'Autriche le plus glorieux & le plus formidable de ses Ennemis. Le Prince, selon sa coutume, étoit allé visiter les nouveaux ouvrages, afin de les mettre en leur perfection. Là pendant qu'il donne ses ordres, Richard Ingenieur & Capitaine au Regiment d'Orleans, fut rue proche de lui. Comme si ce premier hazard eût été un avertissement pour un plus grand, en retournant en son quartier sur les cinq heures du soir, & repassant dans les tranchées, une volée de canon emporta la tête à un Valet de pied qui le suivoit, & dont il se trouva si proche, qu'il fut couvert de sang, & que les éclats du crane le blessèrent au col & au visage en cinq ou six endroits. Dans cet extrême péril, il demeura avec un air serein & tranquille; & par la constance inébranlable qui parût en lui, dissipa la frayeur des siens, épouvantez du danger qu'ils lui voyoient courir. Ainsi cet accident ne servit qu'à confirmer l'opinion que tout le monde avoit conçue, que sa tête étoit chère au Ciel, & que les Destins réservoient une si illustre vie pour exécuter de fort grandes choses. D'Anville & Montausier s'étant trouvez alors près du Prince,

eurent part à l'honneur de ce danger. Quelques-uns ont écrit, que ces deux avoient été terrassés par les ais qui soutenoient la tranchée, que le boulet avoit abattus sur eux, persuadez sans doute des premiers bruits, qui augmentent ou diminuent la vérité, selon la passion ou l'ignorance de ceux qui les sement : mais les témoignages que nous avons eus d'eux-mêmes, détruisent cette fausseté.

La nuit suivante Palluau avec les Regimens de Mazarin & de Vatteville, poussant le dernier travail de Clermont, s'élargit des deux côtez dans le chemin couvert, & ôta aux assiegez les traverses qu'ils avoient coupées à droit & à gauche. En cette occasion, Jeanfac, Aide de Camp, eut le bras cassé d'une mousquetade.

A l'autre attaque, Quincé commandant les Gardes Suisses de la brigade de Gassion, & les Walons de Bournonville, passa le fossé, bien moins profond & moins large que devant le bastion, & attachant le Mineur à la Corne, l'y mit heureusement à couvert.

Cependant Picolomini & Caracene, arrêtez inutilement à Nieuport, & pressez sans cesse de la douleur de voir perir Dunkerque à leurs yeux, pour ne rien obmettre, se résolurent, nonobstant le vent qui étoit toujours contraire, de tenter le chemin de la mer, & de tâcher par le moyen des petits vaisseaux qu'ils avoient préparés, & par la connoissance parfaite que leurs matelots avoient de la côte, de faire entrer quelque secours dans la Place. Si ce dessein eût réussi, ils esperoient que le mauvais temps qui continuoit, & les incommoditez du campement, pourroient nous obliger à lever le siege ; ou du moins que

ruinant

menant nos troupes , la prise d'une Ville nous coûteroit une armée. Pour cet effet ils prirent à Nieuport trente belandes , qu'ils remplirent de leurs plus hauts Chefs & de leurs meilleurs soldats , & qu'ils mirent en mer sous la conduite de leurs plus expérimentez Pilotes. Cette flotte partit pendant la tourmente , chacun étant résolu à surmonter toutes les difficultez , par la pensée de la gloire , par le desir de la récompense , & par le reste des choses qui poussent d'ordinaire les hommes à mépriser le peril. Le succès pourtant ne répondit pas à tant de promesses inutiles , & la joye des Dunkerquois , qui du haut de leurs murailles regardoient venir ces belandes , se changea bien tôt en tristesse. Aussi-tôt que les Espagnols se virent découverts par les Hollandois , & que leurs Matelots eurent reconnu que Tromp faisoit appareiller pour venir à eux , tout d'un coup , soit que la crainte les saisissant leur ôtât le jugement , soit , comme ils ont dit depuis , qu'ils ne pussent résister au vent & à la mer , ils s'abandonnerent à la fuite ; & sans faire le moindre effort pour trajecter , ils se sauverent à Nieuport , jusques où Andonville , qui s'étoit avancé avec nos fregates pour les combattre le premier , leur donna la chasse.

Les gens entendus à la marine demeuroient d'accord , que parmi la perte des belandes qu'on eût prises , ou coulées à fonds , s'ils eussent hazardé le passage , quelques-unes eussent pû échapper & se jeter dans la Place , mais elles y fussent entrées inutilement. Car elle étoit alors tellement pressée , qu'il n'y avoit qu'un fort grand secours qui pût la garantir. La mine qu'on avoit creusée toute la nuit & tout le matin sous l'ouvrage

à Cornes , se trouvoit profonde de quinze pieds , & l'on ne doutoit point que l'effet n'en deût être grand , en un terrain assez propre. Par conséquent la Corne ne pouvoit plus gueres tenir , & après la perte de cette fortification , les Dunkerquois couverts seulement des murs de leur Vieille-Ville, incapables de longue défense, alloient être contraints de se rendre.

En cela la Fortune seconda l'opinion publique , & réduisit bien-tôt les Assiegez à l'extrémité. Sur les deux heures après midi on donna le feu à la mine. Soudain la violence de la poudre enleva la terre & la muraille , qui se trouverent aux environs du fourneau , & laissa une grande ouverture à un des côtez de la Corne. Quelques soldats paresseux , surpris par cette fureur , furent poussez en l'air , & retomberent à demi-démembrez , accablés de pierres , & enveloppez de la poussiere & de la fumée. Clanlen fit aussitôt marcher à la brèche les Suisses de Molondin , qui l'ayant trouvée sans défense , y commencerent un logement. Ils avoient déjà posé près de quarante barriques , quand les Assiegez sortans de derriere deux traverses , où ils s'étoient retirez pour laisser passer l'effet de la mine , voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que les ordinaires risques de la guerre, vinrent à eux la tête baissée ; & quelque résistance qu'ils pussent faire , les chasserent d'abord de ce haut de la Corne , où ils s'alloient retrancher. Les Suisses pleins d'indignation , reprirent la charge , & la continuerent long-temps avec une fortune douteuse. Le combat s'attacha à coups de main , cruel & opiniâtre , les nôtres étant accoutumés à vaincre , & les Dunkerquois voyans qu'il falloit périr , s'ils perdoient ce retranchement.

ment. Cependant la fumée du grand feu qu'on faisoit des tranchées & de la Ville, & l'horrible tumulte qui s'élevoit dans la mêlée, ayant dérobbé le jour, & ôté la connoissance aux combattans; tout d'un coup les deux partis, qui dans une même confusion croyoient chacun que leur ennemi eût de l'avantage, se retirèrent de chaque côté, & laissèrent au milieu d'eux le logement abandonné. Ce grand desordre dura bien deux heures. Le calme étant enfin revenu, les nôtres commencerent les premiers à se reconnoître. Clancieux alors les ramena à la brèche, où, pour agir avec plus de seureté, & faire executer ses ordres sans trouble, il voulut qu'ils regagnassent la hauteur du logement barrique à barrique, & qu'ils travaillassent pied à pied. Il employa à cela le reste de la journée, sans que les Ennemis le pussent plus ébranler, & laissa à Miossans qui le relevoit, le logement presque en sa perfection. En cette occasion nous perdîmes un Capitaine, deux Lieutenans y furent blesez, & cinquante soldats y demeurèrent morts ou hors de service. La perte des Assiegez égala la nôtre.

Il ne faut pas obmettre la mort de Semur, dont l'accident est d'autant plus digne de pitié; que sa générosité lui fut funeste, & qu'il perdit la vie pour vouloir la conserver à un autre. Belloy & lui faisoient leur Charge de Sergent de Bataille, & soutenoient la pique à la main la fureur de la sortie des Ennemis. Il y avoit entre ces deux de l'estime, il y avoit de l'émulation. Aucun d'eux ne vouloit ni quitter le péril le premier, ni y laisser son compagnon: L'honneur & le courage les y arrêtoient. En cette honorable contestation, Belloy fut renversé d'un coup de pierre. Semur

sans songer à sa conservation , étant couru pour le relever, pendant qu'il s'occupe en ce devoir, il reçoit une mousquetade dans la cuisse, dont il mourut quelque temps après. Belloy revint du combat, & se trouva dès le jour suivant en état de rendre service.

Au même temps que l'on combattoit ainsi à cette attaque, Arnould qui étoit entré en garde dans nos travaux du bastion, accompagné du Régiment de Picardie, de trois cens Anglois, & de deux cens Polonois, emportoit les traverses que les assiegez avoient rétablies dans le chemin couvert de la contr'escarpe.

Je crains que je ne sois ennuyeux, si je continue à remarquer la furie de ces attaques, décrite déjà assez de fois. Je ne me ferois pas mêmes si fort attaché à en donner souvent le détail, si je n'y avois été obligé par la grandeur de chacune, qui bien que presque semblables, ne laissent pas d'être toutes dignes du témoignage de l'Histoire. Et puis j'ay crû que je ne pouvois les obmettre sans faire tort à la valeur des François, & à celle des assiegez ; étant certain qu'il ne s'en est pas fait, où l'on n'ait combattu de près, & où les braves hommes ne se soient infiniment signalez. Mais ce qui m'a le plus obligé à écrire exactement jusqu'aux moindres choses, c'est que Dunkerque ayant été prise en treize jours depuis l'ouverture de la tranchée, & le principal lustre de cette conquête se rencontrant dans la difficulté du siege, & dans la brièveté du temps ; il falloit que le Lecteur remarquât facilement, qu'il ne s'étoit presque point passé de moment sans combattre, que le Gouverneur de Dunkerque n'avoit pas perdu un
pied

piéd de terre sans s'y retrancher ; & ce qui donne de l'étonnement aux plus entendus en cette sorte d'ouvrages, c'est que les travaux qu'on nous opposoit, étoient conduits avec tant d'artifice & de jugement, qu'après qu'on les avoit emportez, on étoit contraint de s'y couvrir, d'autant qu'on y demenroit exposé aux batteries de la Place ; au lieu qu'aux autres sieges, ou bien l'on est à couvert derrière les retranchemens que l'on gagne, ou pour le moins il y a peu de chose qu'il y faille raccommoder.

Arnauld se trouvant au milieu du peril pour hâter l'ouvrage, & ne se contentant pas d'avoir ôté ces traverses aux Ennemis, joignit enfin par une Ligne de communication les deux attaques au bord du fossé : il commença après une sappe, pour le percer ; il fit apporter des fascines pour jeter dedans, & l'emplir ; il mit une piece de canon en batterie, à dessein de conserver les tranchées, qui se traçant avec moins d'espace, à mesure qu'on approchoit de la Place, étoient aussi plus aisément enfilées de l'artillerie des défenses, & avoient besoin que l'on y tirât pour les ruiner.

Marsin le releva, avec le Régiment de Persan, & un bataillon d'Anglois, & continua toute la nuit à faire jeter des fascines, pour tâcher de combler le fossé. Mais comme il se trouvoit extraordinairement large & profond, & que les Ennemis en incommodoient le travail, on ne pût encore faire passer le Mineur au bastion, & l'on fut obligé, pour faciliter la structure du Pont qui y menoit, de dresser une nouvelle batterie.

Cette même nuit, Miollans, avec les Gardes

Françoises de la brigade de Gassion , acheva de se loger sur l'ouvrage à Cornes , & poussa une sappe à un retranchement , que les Ennemis lui avoient déjà opposé.

Quelques heures devant le jour , Picolomini vint le long de la grève jusques à nôtre estacade , & donna l'allarme au quartier de Gassion. On lui avoit persuadé qu'il pourroit faire entrer du monde dans Dunkerque par cet endroit , & se retirer sans danger , pourvû que son dessein fût secret , & qu'il prît bien les avantages de la nuit , & du retour de la marée. Or quoy qu'il connût que cette entreprise ne sauveroit pas la Place , il étoit néanmoins obligé de la tenter , à cause des avantages qu'il y rencontroit pour soy , ou d'y avoir jetté du secours , ou du moins d'avoir été le seul de tous les Generaux de Flandres qui eût osé venir jusqu'à nos retranchemens. Etant donc parti de Nieuport , suivi de cinq cens Maîtres des meilleurs de son Armée , il avoit marché pendant la nuit avec un tel ordre & un si profond silence , & ses guides l'avoient mené si adroitement , qu'il avoit trompé la diligence de nos Batteurs d'estrade , & qu'il s'étoit approché de l'estacade , sans avoir été découvert. Il eut alors quelque esperance qu'il pourroit faire passer ses gens. Mais nôtre garde d'Infanterie qui veilloit soigneusement sous les armes , ayant fait une furieuse décharge sur eux , il se vit obligé de se retirer.

Aussi-tôt le Prince fut averti de cette approche des Ennemis. Il monta au même temps à cheval , & sortant des Lignes avec deux Regimens de Cavalerie , marcha en hâte plus de deux lieues par le même chemin qu'ils tenoient en se-
re-
tirer.

retirant : mais il lui fut impossible de les attraper , Picolomini s'étant sauvé à toute bride , sur ce qu'il avoit jugé qu'il ne manqueroit pas d'être suivi , & qu'il ne pouvoit éviter d'être défait , s'il donnoit au Prince le moindre temps de le joindre.

Cependant le Prince désormais assuré de la prise de Dunkerque ; qui ne dépendoit plus que du temps , voyant qu'il lui en restoit assez , ou pour conquérir Dixmuyde , ou pour munir Courtray , pour tout le Quartier d'Hyver , s'il pouvoit obliger Lede à se rendre , sans allonger sa défense jusques aux dernières extrêmités ; & voulant ménager quelques jours pour rafraîchir ses troupes , se résolut de joindre la négociation aux armes ; & d'essayer d'avancer la fin du siège par le moyen d'une Conférence. Pour cet effet il écrivit au Gouverneur de Dunkerque ; Qu'ayant à traiter avec lui d'une affaire qui le regardoit , & qui lui étoit de grande importance , il eût bien désiré lui envoyer une personne de condition pour lui expliquer ses intentions. Un Tambour porta cette Lettre , & à la même heure Lede répondit ; Qu'il tiendrait cette Conférence à très-grand honneur : mais qu'étant obligé de rendre compte de ses actions au Conseil d'Espagne , & aux Generaux des Pais-Bas , il ne jugeoit pas qu'il lui fût possible avec bien-séance , de recevoir un homme de considération dans sa Place , sans en avoir eu la permission : Qu'il pouvoit bien à ce défaut en envoyer un au Camp ; & que si Son Altesse l'avoit agréable , on iroit le lendemain recevoir ses commandemens. Au reste la Lettre étoit fort respectueuse , & ne manquoit pas même de la politesse & des graces de nôtre Langue. Le Prince ayant agréé la condition , Jacinte
de

de Veëre , General Major de l'Armée de Lamboy , sortit le jour suivant de Dunkerque , & se rendit au Camp sur les dix heures du matin. Le Prince après avoir reçu ses civilités , entrant d'abord en matière , lui dit : *Qu'ayant toujours estimé la valeur , en quelque lieu qu'il l'eût rencontrée , il n'avoit aussi jamais négligé d'occasion de la favoriser. Qu'il croyoit qu'on devoit aimer la vertu chez les Ennemis ; & qu'il étoit honnête aux Victorieux de faire des grâces aux Vaincus , quand leurs actions les en rendoient dignes. Qu'ainsi le Gouverneur & les Officiers qui avoient défendu Dunkerque , méritoient & pouvoient attendre de lui toute sorte de bons traitemens , pourvu qu'ils ne s'ôtassent pas à eux-mêmes les moyens de les recevoir. Qu'ils devoient se contenter de l'avoir arrêté jusqu'alors , devant une Place qu'il auroit bien plutôt soumise , si d'autres qu'eux l'eussent défendue. Qu'ils avoient acquis en ce siege toute la gloire qu'ils en avoient pu espérer ; qu'ils avoient entièrement satisfait à leur honneur ; qu'il falloit à présent qu'ils songeassent à leur sûreté , & qu'ils capitulassent promptement , s'ils ne se vouloient entièrement perdre. Qu'ils devoient considérer que les Armées de Flandres n'ayant osé combattre , s'étoient séparées ; que les Fregates de Nieuport venoient de fuir ; qu'il n'y avoit plus de secours à attendre du dehors , & que la plus vigoureuse défense qu'ils pussent faire dorénavant , en l'état où il les avoit réduits , ne retarderoit plus leur perte que de quelques jours. Qu'en cet état , quoy qu'ils fussent hors d'espérance de tout salut , il feroit pourtant cette grâce à leur valeur , de les laisser sortir de Dunkerque avec honneur ; mais que s'ils attendoient la dernière extrémité , ils le contraindroient malgré lui d'user des rigueurs de la guerre , & de les destiner à une fâcheuse prison.*

Veëre parût fort surpris du discours du Prince, & s'excusant d'y rien répondre, sur ce qu'il n'avoit aucun pouvoir de traiter; & sur ce qu'il étoit seulement envoyé pour entendre ses volontez, reprit le chemin de Dunkerque, promettant d'en informer Lede, & de rapporter la réponse avant que le jour se passât.

Dans cette negociation il se rencontra deux conjonctures qui obligerent Veëre à solliciter la reddition de la Place, & l'on éprouva cette fois qu'il ne faut jamais donner à negocier les affaires, qu'à ceux qui dans les choses qu'ils traitent, sont exempts de la crainte & de l'intérêt. Cet homme avoit été autrefois nôtre prisonnier, en la bataille où Lamboy fut défait par le Maréchal de Guebriant, & s'étoit, à ce qu'on dit, sauvé de nos mains avec assez de mauvaise foy. Cela lui faisoit apprehender d'y tomber de nouveau: de sorte qu'il auroit choisi tout autre parti, plutôt que de se résoudre à venir prisonnier en France. D'ailleurs, comme il se trouvoit dans Dunkerque, avec cinq Regimens & quelque artillerie de l'Armée de Lamboy, & qu'il jugeoit bien, s'il perdoit ses troupes & cet équipage, que le credit & la fortune de ce General, à laquelle la sienne étoit jointe, diminueroient; il ne pouvoit consentir à une telle perte; ni sacrifier cet intérêt particulier à l'utilité publique: & ainsi il retournoit à dessein de faire tous ses efforts pour obliger le Gouverneur à capituler.

Ces choses n'étoient pas cachées au Prince; & comme il avoit découvert l'émotion de Veëre, & qu'il en pénétrait la cause, il se résolut de lui faire augmenter sa terreur, afin de le fortifier
d'au

d'autant plus dans la pensée d'amener Lede à capituler. Pour cet effet il choisit Palluau, & sous couleur de faire accompagner Veère, le renvoya avec lui jusques où il devoit rentrer dans la Ville. Palluau a naturellement l'esprit adroit, & comme sa conversation est enjouée & divertissante, il gagne croyance auprès de ceux qu'il entretient, & persuade après avoir plû. Par le chemin ayant beaucoup entretenu Veère de l'extrémité de la Place, de la foiblesse de leur Parti, de la clemence du Prince, de la fermeté de ses résolutions, & du malheur où le Gouverneur de Dunkerque se pouvoit précipiter; lors qu'il vit qu'il s'ébranloit de plus en plus, tombant insensiblement sur le sujet des troupes de Lamboy, & sur les difficultez de sa prison; & feignant de s'intéresser par des principes d'honneur & de générosité dans ces infortunes qui le regardoient, il ménagea si adroitement sa conversation, qu'il ne le quitta point, qu'il ne le jugeât entierement résolu à obtenir la reddition de la Place; tant l'esprit humain s'emporte avec rapidité aux impressions que la peur lui donne; & tant il est vray que la raison ne sert qu'à augmenter la créance du péril; lors qu'on est épouventé.

Etant entré dans la Place, il trouva Lede avec des Lettres que les Generaux d'Espagne lui avoient fait passer par une fregate de Nieuport, qui s'étoit coulée pendant la nuit; ayant eu le vent & la marée favorables. Ces Lettres étoient pleines de beaucoup de louanges de sa valeur, & sous de grandes promesses l'exhortoient à tenir encore quelques jours. Il sembloit même qu'il s'y préparât, se flattant de l'opinion d'avoir en cela rendu un grand service au Roy Catholique, & de l'es-

perance.

perance que les promesses qu'on lui faisoit ne seroient pas inutiles. Mais après que Veëre lui eut fait connoître qu'on le trompoit ; Qu'il ne devoit rien attendre de la foiblesse d'Espagne, que sa défense seroit désormais vaine, qu'elle ne feroit qu'irriter le Prince, & qu'il se falloit préparer à une longue prison en pais ennemi, s'il ne vouloit composer ; ces considerations jointes à une principale, de conserver une Armée à son parti, en conservant sa garnison, composée de quantité d'Officiers, dont la perte se répare difficilement, & qui dans le miserable état, où la pauvreté & les longues guerres ont réduit la discipline militaire, entretiennent seuls les corps. Toutes ces raisons, dis-je, ployerent son esprit, & le firent résoudre à traiter. Joint qu'il apprehendoit d'être oublié en prison, s'il s'y jettoit par une obéissance aveugle & infructueuse ; & qu'il connoissoit assez qu'il est ordinaire à la Cour d'abandonner la vertu si-tôt qu'elle devient persecutée, ou qu'elle est absente.

S'étant confirmé dans cette délibération, il renvoya Veëre pour capituler, avec ordre exprés d'obtenir assez de temps pour être secourus par les forces Espagnoles ; voulant faire cet honneur aux armes du Roy son Maître, quoy qu'il n'en attendît rien, & justifier aussi sa reddition par le témoignage de leur foiblesse. Il écrivit au même temps à ses Generaux, pour les avertir de sa capitulation, & les informer des raisons qui l'obligeoient à ne pas tenir davantage. Il leur disoit entr'autres choses, venant à parler de soy ; Qu'il n'avoit pas voulu, sans consideration & sans avantage pour eux, s'exposer pour cinq ou six jours, à passer dans une prison le reste de sa vie, déjà assez avancée, & presque usée au service de son Roy ; &

pour-

pourtant qu'il auroit pû encore attendre douze jours à sortir ; s'il avoit été aussi certain qu'ils fussent venus le delivrer de nos armes , comme il l'étoit qu'ils n'en avoient pas le pouvoir.

Mais ce dernier article sembloit plus difficile à executer qu'à promettre. Car du côté des Maréchaux , Sirot avec les Regimens d'Orleans & de Noirmouster , & cent cinquante Polonois , avoit enfin chassé les Ennemis du dernier retranchement qu'ils avoient sur l'ouvrage à cornes ; & ainsi il ne restoit plus gueres de travail pour aller au bord du fossé de la Vieille Ville. De même à l'attaque du bastion , où nous avions perdu Vignaut , Sergent de Bataille , les grandes difficultez étoient surmontées ; La Mouffaye , qui menoit les Regimens d'Anguien & de Fabert , & un Bataillon d'Anglois , venoit d'achever le Pont de Fascines , & de laisser le Mineur en état de s'attacher. Tellement que de cette sorte les promesses du Gouverneur étoient plus éclatantes que solides , & plus grandes que véritables.

Veëre revint au Camp vers le soir , portant pouvoir de capituler. Et aussi-tôt le Prince donna ordre à Palluau , & à Arnould , homme intelligent & d'une longue experience pour les choses de la guerre , de traiter avec lui. Après quelques contestations , ils arrêterent ensemble les Articles de la composition , & passerent à l'ordinaire des choses communes aux autres Capitulations. Ils convinrent entr'autres ; Qu'on laisseroit au Gouverneur & à ses soldats toutes les marques d'honneur ; que les Regimens de Lamboy sortiroient avec leur artillerie ; qu'on donneroit aux Armées d'Espagne trois jours de temps pour venir secou-

vir Dunkerque, & qu'après ce temps on la remettroit entre les mains du Prince. Cette Capitulation fut signée à l'instant du Prince, & du Gouverneur. En même temps on amena des Otages de la garnison, ceux des Compagnies Espagnoles, ceux des Troupes de Lamboy, & des Magistrats de la Ville, & sans tarder davantage, Veëre partit pour Nieuport, où il esperoit rencontrer ses Généraux.

Cette nuit nos Officiers qui étoient de garde, ne laisserent pas d'aller aux tranchées. A l'attaque des Maréchaux, Roanette avec les Gardes Suisses, & les Walons de Bournonville, poussa son travail jusqu'à fleur-d'eau du fossé de la Vieille-Ville.

A l'autre attaque, Chabot conduisant les Régimens de Conty & d'Albret, & un Bataillon de Polonois, reprit quelques traverses, où les Ennemis étoient retournés, & mit le Mineur à couvert sous le bastion. Mais comme la Fortune traverse d'ordinaire la félicité; au point que l'assurance de la Capitulation sembloit éloigner le danger, & qu'on étoit prest de jouir de la victoire, pendant que Chabot ayant donné ses derniers ordres, repasse le Pont pour se retirer, il fut frappé par la tête des éclats d'une grenade, & mourut quelques jours ensuite de sa blessure. Cet accident causa beaucoup de douleur au Prince, qui l'avoit toujours tenu entre ses plus familiers. Pour lui, il témoigna une grande constance en sa mort, qu'il vit venir avec fierté, & qu'il reçût en la méprisant.

On fit cependant trêves, en attendant le retour de Veëre, & l'on posa des gardes à tous les

travaux , afin qu'il ne s'y entreprît rien de nouveau. A deux jours de là il revint , peu trompé du mauvais succès de son voyage duquel il n'avoit rien espéré , & qu'il avoit entrepris seulement pour la réputation de son Parti , & pour avertir ses Generaux de pourvoir à tous les lieux où le Prince pourroit après sa conquête , tourner ses armes victorieuses.

Enfin , le temps du secours étant sur le point d'expirer , dès le soir du dernier des trois jours que l'on avoit accordez , Veëre remit entre les mains du Prince toute la Nouvelle - Ville , Mioslans , qui commandoit à son tour , y entra avec deux escadrons de Cavalerie , & six cens hommes pris dans les bataillons des Gardes Françaises & Suisses de la brigade de Gassion. Il marcha après , comme on en étoit demeuré d'accord , jusqu'à la porte de Nieuport de la Vieille-Ville , pour s'en saisir. Le Gouverneur fit alors quelque difficulté de donner cette dernière porte. Mais enfin , y ayant été obligé par sa Capitulation , nos soldats s'en rendirent maîtres , & y passerent toute la nuit sous les armes , à une pique des Ennemis.

Le lendemain onzième jour d'Octobre , les troupes ennemies commencèrent à en sortir sur les huit heures du matin. Le Prince moins pour assister à son triomphe , que par un desir d'empêcher les desordres , & de voir Lede qu'il estimoit , se trouva sur le chemin par où elles devoient passer. Cent cinquante chevaux furent les premiers qui parurent : Ils étoient suivis des cinq Regimens de Lamboy , après quoy venoit le bagage. On voyoit ensuite l'artillerie des Allemands ,

mands, & deux canons de la Ville qu'on avoit accordé par le Traité. L'Infanterie Espagnole marchoit la dernière, soutenue encore de cent cinquante chevaux. Toutes ces troupes étoient en état de combattre, & pouvoient se monter à dix-sept cens hommes de pied. On avoit fourni aux blessés & aux malades, des batteaux pour les porter à Nieuport. Lede venoit le dernier, monté sur un bon cheval, & accompagné de ses principaux Officiers.

Aussi-tôt qu'il apperçût le Prince, il mit pied à terre, & l'aborda avec beaucoup de respect. Le Prince qui étoit aussi descendu de cheval, dès qu'il l'avoit vu près de lui, le reçût fort civilement. Après les premiers complimens, & quantité de loüanges réciproques, qui pourtant retournoient toutes au Victorieux; comme le Gouverneur étoit prest de se retirer, le Prince l'arrêta, & le convia de voir passer la garnison qu'il vouloit mettre dans Dunkerque. Noirmontier s'avança aussi-tôt en la conduisant, & entra dans la Ville à la tête du bataillon des Gardes Françaises de la brigade de Rantzau, des Regimens de Piémont & d'Orléans, des Suisses de Molondin, & des Polonois de Cadrée. Ces corps marchaient à la file, & avec ce qui étoit entré d'Infanterie le jour précédent, faisoient bien deux mille quatre cens hommes, des plus braves de nos troupes.

Pendant qu'ils passent, & que le Prince s'en entretient avec le Gouverneur, celui-cy comparant tacitement la fortune du Siege de Maëstrick avec sa fortune présente, & conferant les grandes qualités des deux fameux Capitaines qui l'avoient

l'avoient vaincu, ne se pouvoit lasser d'admirer le Prince. Les puissantes Armées, l'abondance de toutes choses, la longueur du temps, avoient rendu Frederic-Henry de Nassau victorieux. En cette occasion le Prince ayant eu tout contraire, sa prudence & sa valeur lui sembloient surpasser de loin celle du General des Etats; & par cette comparaison, il se tenoit plus glorieux de s'être défendu treize jours d'une partie de nos Armées, que d'avoir arrêté plusieurs mois toute la puissance des Hollandois.

La garnison étant passée, Lede prit congé du Prince, qui lui donnant les Gens-d'Armes de la Reine, que Franquetot commandoit, pour l'escorter jusques à Nieuport, entra dans Dunkerque. Il trouva dans les magasins quantité de poudre, de mèche, de boulets, d'armes, de bleds, de fourrages, & du reste des munitions de bouche & de guerre: sur les fortifications, plusieurs canons de fonte, un grand nombre de pieces de fer; & dans le Port, deux grands Vaisseaux, trois flutes, & treize fregates, que les particuliers armoient en guerre, & qui tenoient nos Mers du Ponant dans une honteuse sujettion. Etant très-aisé de voir que les assiegez avoient eü en abondance tout ce qu'il leur falloit pour se défendre, & que la seule valeur les avoit domptez.

Le Siege de Dunkerque finit ainsi. En ce temps toute l'Europe tenoit les yeux tournez sur le Prince, mais parmi tant de Nations qui regardoient avec étonnement les merveilles de sa vie, il ne se trouvoit personne qui ne confessât que sa fortune étoit beaucoup au dessous de sa vertu.

Le Prince de Nassau, qui étoit le plus grand Capitaine de son temps, étoit un homme de bien, & de bien. Il étoit d'une stature moyenne, d'une figure agréable, d'un air modeste, d'un caractère doux, d'un cœur généreux, d'un esprit élevé, d'un cœur vaillant, d'un esprit sage, d'un cœur vaillant, d'un esprit sage.



L A

CONSPIRATION

DE VALSTEIN.

IL n'y a point de doute que la Conspiration de Valstein n'ait été une des plus fameuses entreprises des derniers siècles, & que les personnes qui se plaisent au récit des grandes actions, & qui veulent profiter des défauts ou des vertus des Hommes célèbres, n'en trouvent l'Histoire très-nécessaire & très-agréable. C'est à mon avis ce qui a obligé beaucoup de gens d'esprit à nous en laisser diverses Relations, que j'estimerois parfaites, si elles n'étoient point intéressées. Mais certes l'animosité des partis contraires dans lesquels la plupart des Auteurs se sont rencontrés, s'est encore insensiblement trouvée dans leurs Livres; & de cette sorte les invectives ou les flatte-ries y ont pris la place que la seule vérité devoit occuper. Quelques-uns ont accusé l'Empereur de cruauté; plusieurs ont loué sa prudence & sa justice; ceux-cy ont parlé de Valstein comme d'un monstre; ceux-là comme d'un Héros, pendant que le mépris des morts, les faveurs de la Cour de Vienne, la haine de la Maison d'Autriche, & le dessein de plaire, ou de nuire, leur ont ôté la liberté de parler.

Voilà

Voilà pourquoy il me semble que n'étant prévenu d'aucun de ces mouvemens, & me sentant également éloigné de la crainte & de l'esperance, je ne feray rien contre la modestie ; si après tant d'habiles gens j'écris encore l'Histoire de cette Conspiration selon la verité ; au moins autant qu'il me sera possible. Mais il faut premièrement parler, & des mœurs, & de la puissance de cet homme.

Albert Valstein eut l'esprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos ; le corps vigoureux & haut ; le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid & la faim, fuyant les delices, & surmontant les incommoditez de la goutte & de l'âge, par la temperance & par l'exercice ; parlant peu ; pensant beaucoup ; écrivant lui-même toutes ses affaires ; vaillant & judicieux à la guerre ; admirable à lever & à faire subsister les Armées ; severe à punir les soldats ; prodigue à les récompenser, pourtant avec choix & dessein ; toujours ferme contre le malheur ; civil dans le besoin ; ailleurs, orgueilleux & fier ; ambitieux sans mesure ; envieux de la gloire d'autrui ; jaloux de la sienne ; implacable dans la haine ; cruel dans la vengeance ; prompt à la colere ; ami de la magnificence, de l'ostentation & de la nouveauté ; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, & ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoy qu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune ; méprisant la Religion qu'il faisoit servir à la Politique ; artificieux au possible, & principalement à paroître desinteressé ; au reste, très-curieux & très-clair-voyant dans les desseins
des

des autres ; très-avisé à conduire les siens ; sur tout adroit à les cacher , & d'autant plus impénétrable , qu'il affectoit en public la candeur & la liberté , & blâmoit en autrui la dissimulation , dont il se servoit en toutes choses. Cet homme ayant étudié soigneusement les maximes & la conduite de ceux qui d'une condition privée étoient arrivez à la Souveraineté , n'eut jamais que des pensées vastes , & des esperances trop élevées , méprisant ceux qui se contentoient de la mediocrité ; en quelque état que la fortune l'eût mis , il songea toujours à s'accroître davantage ; & enfin étant venu à un tel point de grandeur , qu'il n'y avoit que les Couronnes au dessus de luy , il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'Empereur : & quoi qu'il fût que ce dessein étoit plein de péril & de perfidie , il méprisa le péril qu'il avoit toujours surmonté , & crût toutes les actions honnêtes ; quand outre le soin de se conserver , on les faisoit pour regner. Il est vray que l'ambition & la conjoncture des affaires , & des accidens de sa fortune , luy représentant son entreprise juste & facile , le poussèrent ensuite à la vouloir executer. Mais il est nécessaire avant que d'en commencer le récit , de faire un discours de sa vie jusques au temps de sa revolte , afin que l'on soit mieux informé des causes qui l'obligerent à conspirer , & des moyens qu'il en eut.

Ceux qui ont dit que la fortune avoit tiré Valstein de la bouë , & que sa naissance étoit obscure , ont failly par malice ou par ignorance ; car son pere étoit Baron des confins de Bohême , c'est à dire , l'un des plus Grands Seigneurs de ce Royaume là , auquel il n'y a ni Ducs , ni Marquis , & bien peu

de Comtes ; les Barons y étans si jaloux de leurs Dignitez, que quaiid un Duc étranger se veut faire naturaliser Bohême, ils l'obligent à quitter son titre, & à se contenter du leur. Mais de plus, comme ils mesurent la grandeur des familles par l'ancienneté, quelques Auteurs ont compté celle des Valsteins entre les principales, encore qu'elle ne fût pas des plus accommodées. Son pere l'éleva en la Religion Protestante dont il faisoit profession, & voulut qu'il apprit les Lettres ; mais son esprit turbulent n'étant pas propre au repos des Muses, les Maîtres le chasserent de l'Ecole, parce qu'au lieu d'étudier, il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons, & à les soulever contre l'obéissance & la discipline, tant le naturel a de force en cet âge ; auquel il n'est, ni caché par la dissimulation, ni corrigé par la prudence. Cela contraignit ses parens de le mettre à la Cour plutôt qu'ils n'avoient délibéré, & de le donner Page au Marquis de Burgau, fils de l'Archiduc Ferdinand d'Inspruch. En cette condition étant tombé, sans se blesser, d'une fenêtre fort élevée, sur laquelle il s'étoit endormi, il se fit Catholique ; & s'imaginant qu'après cet heureux accident il étoit réservé à quelque chose de grand, il sortit de Page pour voyager, & se rendre digne de ce que le destin sembloit plus promettre. Il vit l'Allemagne, l'Angleterre, la France ; s'accoutuma aux mœurs & aux habits de ces pays ; s'instruisit de leur situation, de leurs Loix, & de leurs forces, prit de chacun ce qu'il jugea le meilleur ; & enfin s'arrêta à Padouë, ayant curieusement visité le reste de l'Italie. Ce fut-là qu'il se repentit d'avoir négligé les Lettres, absolument nécessaires à un grand Homme, & qu'il se rendit capable des Arts,

s'il

s'il ne s'y rendit pas sçavant ; mais particulièrement il s'attacha à l'étude de la Politique , & de l'Astrologie , qui étoient selon son génie & ses desfeins , se plaissant infiniment à ces maximes , qui sont détestées en public par ceux qui les pratiquent en secret , & se figurant dans les Astres des grandeurs immodérées , qu'il ne laissoit pas pourtant d'espérer , encore que la raison semblât l'en éloigner tout à fait. Ainsi s'en étant retourné chez lui , l'esprit rempli de vastes prétentions , & voyant qu'avec son peu de bien il ne lui étoit pas possible d'entreprendre aucune des choses qu'il s'étoit imaginées , il se résolut pour s'accommoder , de rechercher en mariage une veuve fort riche , & d'une illustre naissance. Il se mit si bien auprès de cette femme par son adresse , qu'elle le préféra en l'épousant à quantité de très-grands Seigneurs qui étoient engagez devant lui en cette recherche , & encore même après son mariage , elle en demeura , à ce que l'on dit , si éperdûment amoureuse , & si jalouse , qu'elle le pensa tuer , lui ayant baillé à boire un de ces philtres qui troublent l'esprit au lieu de le gagner , & font d'étranges ravages dans les corps qui en souffrent la violence ; venins d'autant plus inévitables , qu'ils tiennent lieu à ceux qui les donnent , des marques d'affection. Il n'étoit pas encore bien guéri de l'effort de ce poison , lors que sa femme venant à mourir sans enfans , & l'ayant institué son heritier , le laissa maître d'un très-grand bien. La guerre de l'Archiduc Ferdinand & des Venitiens , ayant commencé un peu après dans le Frioul , il embrassa l'occasion qu'il avoit si fort souhaitée , & qu'il croyoit si nécessaire pour lui , s'imaginant qu'aux habiles le chemin des armes étoit le plus assuré

& le plus court pour aller à la grandeur ; au lieu que la paix pouvoit bien enrichir beaucoup de gens , mais qu'elle n'en élevoit que très-peu . Si bien qu'ayant enrollé à ses dépens trois cens Cavaliers bien faits , il vint offrir son service & cette troupe à l'Archiduc , au siege de Grandisque , où par sa liberalité à tenir table pour les Officiers , & à secourir les soldats dans leurs necessitez , par sa conduite à la guerre souvent heureuse & toujours particuliere , faisant des actions signalées , loüant celles des autres , parlant peu de soy-même , agissant avec vigilance & soin , tenant les troupes dans l'abondance quand toute l'Armée pâtiſſoit ; il se mit en réputation d'un homme qui parmy beaucoup de bonnes qualitez , en avoit d'extraordinaires , & acquit avec l'amitié de Ferdinand , la Charge de Colonel des Milices de Moravie .

Les troubles de Bohême ayant suivy , & les Grands de ce Royaume conspiré contre l'Empereur , Valstein demeura fidele , quoy que les Révoltez le sollicitassent d'entrer dans leur party , par l'offre des premiers emplois , & par l'esperance des récompenses de la guerre . Mais luy n'en prétendant pas moins de l'Empire , & préférant encore le certain & l'honnête , aux choses douteuses & tumultuaires , après avoir tâché vainement de réprimer la sedition de Prague , comme il vit qu'il ne pouvoit conserver les troupes de Moravie dans l'obéissance , & que ses compatriotes avoient confisqué ses biens , il enleva ce qu'il pût de l'argent public , & se retira à Vienne , où il fut pourtant obligé de le restituer , ne luy restant pour toute chose que douze mille écus qu'il en avoit détourné , & dont il leva mille Cuirassiers . Il ne faut pas que j'omette icy une particularité que je trouve écrite ,

écrite, & qui marque bien le soin particulier que la Fortune prenoit de cet homme. C'est qu'au commencement de ces premiers troubles, & devant que les seditieux eussent entrepris la guerre, les principaux de ce party étant entrez en armes, & sans permission, jusques dans le Cabinet de Ferdinand, & là, luy ayant fait leurs propositions avec une telle insolence, que le Comte de la Tour portant la main sur la garde de son épée, osa dire que celle qu'il tenoit satisferoit à leur demande, si on les refusoit; dans la terreur & la surprise de Ferdinand, Valstein arriva par hazard avec une troupe d'élite qu'il avoit levée, & qu'il vouloit luy faire voir; ce qui obligea ces audacieux, qui se crurent trahis & perdus, de se jeter aux pieds de ce Prince, auquel depuis il fut toujours agréable jusques au dernier temps de sa faute. Cependant les belles choses qu'il executa pendant cette guerre, & entre autres six mille Hongrois qu'il désira avec quinze Cornettes de Cavalerie, luy attirant ensemble une extrême gloire, & une extrême envie, (car personne n'a encore pû séparer ces deux choses) le Prince de Lietestain commis pour juger les Rebelles de Bohême, & pour gouverner ce Royaume repris sur le Palatin, l'accusa à Vienne; mais luy qui connoissoit parfaitement la nature de la Cour, où l'absence est criminelle quand elle n'est point défendue, & où on trouve toujours la sécurité si l'on a dequoy l'acheter, se rendit à Vienne avec soixante mille écus, & non seulement y fit louer son innocence; mais encore y voulant acquérir des gens d'autorité qui pussent le protéger, & soutenir sa fortune, outre que l'artifice & l'intérêt luy gagnèrent beaucoup de Ministres, il épousa une fille de Charles d'Arach, principal Conseiller

& Favory de Ferdinand ; & de plus par le crédit de son beau-pere , & le secours d'argent qu'il bailloit à l'Empereur dans ses pressantes neccessitez , il obtint outre ses Cuirassiers , deux Regimens d'Infanterie , & se fit pourvoir de la Charge de Sergent Major de Bataille.

Les victoires de ce Party , & la foiblesse des Révoltez , ayant en apparence assoupy la guerre , Valstein qui voyoit où tendoient les choses , qui connoissoit que la Rebellion étoit dissimulée plutôt qu'éteinte , & que les Lignes qui se faisoient par toute l'Europe contre la Maison d'Autriche la pourroient surprendre dépourvûe , entreprit une chose aussi memorable qu'extraordinaire , & dont l'exécution sembloit impossible pour un Particulier , qui n'avoit de crédit parmy les gens de guerre ; que celuy que ses bonnes qualitez luy avoient acquis. Il offrit à l'Empereur de lever à ses dépens une Armée de trente mille hommes , à la charge qu'il en seroit General , & fit en sorte par son industrie , par les pratiques près de ses amis , & par l'engagement de tout son bien , qu'il la mit sur pied en diligence ; si bien qu'ayant succédé à la Charge du Marquis de Montenegro , qui fut déposé pour avoir peu heureusement servy l'Empire en Transsylvanie , il ne fut redevable de sa Dignité qu'à son ambition , & à sa vertu. En ce haut Employ , il ajouta beaucoup à sa gloire. Il soumit la Ville & le Diocese d'Alberstat , subjuguâ Hall , & son Evêché , fit le dégât dans les terres de Magdebourg , entra dans celles d'Anhalt , fortifia Dessau , défit Mansfeld , & avec luy quatre mille Hollandois aguerris , qui étoient les principales forces de l'Armée Danoise. Delà ayant pris Zebst , & voyant que Mansfeld & Weimar , avec leurs

trou-

troupes tournoient par la Silesie vers la Hongrie pour y soulever les Rebelles, & s'y joindre à Gabriel Bethléem, il suivit Bethléem & Mansfeld, & les trouvant au siege de Novegrade, les vainquit, railla en pieces les Janissaires qui étoient venus au secours du Transylvain, & poussa hors de l'Allemagne Mansfeld, qui en avoit été la terreur depuis tant d'années. Retournant ensuite dans la Silesie où Weimar étoit mort, il obligea la moitié de ses troupes à se rendre, surmonta le reste, prit toutes les Places révoltées, & après avoir pacifié les Provinces hereditaires, ramena contre le Roy de Danemark son Armée victorieuse, à laquelle il joignit celle de Tilly. Avec ces grandes forces il défit le Marquis d'Urlach, subjuga l'Archevêché de Brême, & l'Holface, remplit ses troupes de nouvelles levées que Charles de Lawembourg faisoit pour les Ennemis, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la Mer Baltique & l'Elbe, ne laissant au Roy de Danemark que Gluekstade, & ce coin de terre séparé par un détroit du reste de son Royaume; & quoy que ce Roy voulut encore tenter la fortune, il en fut toujours maltraité. Valstein le chassa de la Pomeranie, où il avoit fait descente & progrès; & l'obligea à remonter dans ses navires, où il n'auroit peut-être pas trouvé de sécurité, si Valstein eût eu des forces maritimes; si bien que depuis ce temps jusques à la Paix de Lubec, le Danois n'entreprit plus rien, & se contenta de secourir par mer ceux de Stralsund, qui seuls avoient pû arrêter le torrent des armes Imperiales, auxquelles tant de Nations s'étoient opposées inutilement.

En cet état florissant de l'Empire, Valstein voulant que son Maître profitât de ses victoi-

res, & que sur la foiblesse de ses Ennemis il pût affermir pour toujours la grandeur de sa Maison, relegua premierement Tilly dans la Frise, sous prétexte qu'il y restoit encore quelques révoltes, & qu'il y falloit faire hyverner des gens de guerre ; mais en effet, afin que l'Empereur n'eût plus le Duc de Baviere pour Compagnon, & que pour luy il demeurât sans Competiteur, absolu Directeur des choses. Après quoy, sçachant bien que la pauvreté des Peuples, & l'abaissement des Grands, sont les seules voyes pour aller à la servitude des Nations libres & peu affectionnées, au lieu de licentier cette multitude épouvantable de soldats, qui ayant tout vaincu sembloit désormais inutile ; il leva encore quantité de nouvelles troupes, & augmenta de beaucoup le nombre des Officiers, afin d'accroître par leur dépense la disette des Peuples qui les devoient défrayer. Son exemple même apprit aux Chefs la somptuosité & la profusion ; & pour y fournir, la rapine & la violence. Toute l'Allemagne se trouva inondée de ces troupes. On ne distingua point les amis & les alliez, des ennemis & des neutres : L'insolence du soldat, parce qu'elle fut impunie, fut sans bornes ; & ensuite l'oppression des Peuples, & leur haine contre Valsstein qu'ils croyoient auteur de tant de maux. On envoya de plus de la Cour Imperiale, un Edit severe, par lequel on déclaroit criminels tous ceux qui se trouveroient avoir participé en quelque sorte aux conseils des révoltes passées ; par là on trouva moyen de s'assurer, soit des Grands qui faisoient ombrage, soit des Particuliers dont la faction pouvoit soulever les Villes, & avec cela des richesses pour satisfaire les gens de guerre, & les Courtisans ; étant non
seule-

seulement aisé, mais honnête en apparence, de calomnier ceux qu'on vouloit perdre. Et afin que le Roy de Suede, que tant de misérables regardoient comme le dernier asyle de leur liberté, ne pût quand il le voudroit, ni fomenteur une rebellion qui sans luy n'avoit point de force, ni s'opposer à la domination absoluë d'Autriche, que Valstein vouloit établir, après avoir fait condamner les Ducs de Meckelbourg, comme coupables d'intelligence avec les Ennemis, & s'être emparé par le don de Ferdinand, des biens & des dignitez qu'il leur venoit d'ôter; Valstein s'assura de tous les Ports de la Mer Baltique, excepté de Stralsund qu'il assiegeoit avec furie, & mit tous ses soins à équiper une flotte qui le rendit Maître de ces Mers, comme il l'étoit de l'Allemagne. Alors il pouvoit bien malgré la haine & l'envie, jouir en repos de la gloire de ses grands & fideles services, si son orgueil qu'il avoit toujours eu au dessus de sa fortune, ne l'eût point de nouveau surpassée. Mais s'étant laissé emporter à une présomption aveugle de luy-même, & à un mépris insupportable des autres, pendant qu'il maltraite les Princes, que n'obéissant point aux ordres de Vienne, & écrivant à l'Empereur qu'il se donnât du bon temps, & ne se mêlât de rien, il avilit le commandement à la majesté de son Souverain; qu'étant fait Prince de l'Empire, & Duc de Meckelbourg, il veut être traité d'Altesse; qu'il mange seul, fait battre monnoye, & par l'équipage, la dépense, & par ses audiences sollicitées affecte de ressembler aux Rois. Il corrompt la solidité de sa vertu, & donna au monde de l'aversion pour sa vanité injurieuse & déréglée. Or la paix avec le Danois ayant été conclue à Lubec, l'Empereur extraordinaire

ment pressé par les Religieux, desquels il dépendoit en toutes choses, se précipita selon leurs passions, & voulut donner le dernier coup à la liberté de l'Allemagne, avant qu'elle fût assez affoiblie pour le recevoir. Il fit publier l'Edit de la restitution de tous les biens Ecclesiastiques, que les Protestans avoient usurpez depuis les premiers troubles du Lutheranisme, croyant qu'il n'en arriveroit aucun fâcheux accident, ni du dehors, puis que les Rois de Suede & de Bohême étoient en guerre, celui de Danemark lassé de ses pertes, les Transsylvains divisés en factions pour la succession de Bethléem, les François occupez chez eux & en Italie, & qu'au dedans il avoit Valstein toujours formidable aux Factieux, & des armées prêtes d'étouffer par tout les seditions avant leur accroissement. Mais les Protestans qu'on dépouilloit des biens dont ils avoient herité, & qui apprehendoient qu'ensuite on ne leur ôtât encore la liberté de conscience, se trouvant au desespoir par ces considerations de Religion & d'intérêt; & les Princes de ce Party s'appercevant bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, entre autres l'Electeur de Saxe, qui voyoit qu'on alloit enlever à son Fils l'Administration de Magdebourg que ceux de la Ville luy avoient donnée, parce que le Pape avoit nommé pour leur Archevêque Leopold, Fils de Ferdinand; s'efforcerent de trouver un remede à ces dernières extrêmités, & avec l'aide des François obligèrent Gustave Adolphe Roy de Suede, allarmé des entreprises qu'on faisoit sur la Mer Baltique, & ambitieux d'honneur, de venir à leur secours sous d'autres prétextes. D'ailleurs, les Princes Catholiques auxquels la grandeur de la Maison d'Autriche se rendoit formidable: & generalement tous les

les peuples accablez de la pauvreté où les réduisoient les contributions & les quartiers d'Hyver, invention de Valstein, & non de la calamité publique, demandèrent à l'Empereur une Assemblée generale pour le bien & le repos de l'Empire. Principalement le Duc de Baviere sollicita cette Diette avec l'Electeur de Mayence qu'il avoit mis dans son opinion. Le Bavarois, parce qu'il haïssoit mortellement Valstein, lequel s'opposoit aux intérêts de sa nouvelle Dignité, soit qu'il la jugeât contraire au repos de l'Allemagne, soit qu'il eût assez d'ambition pour prétendre luy-même à l'Electorat, & qu'en effet, comme ont dit quelques-uns, l'Empereur le luy eût promis. Il voyoit de plus qu'on éloignoit Tilly son General, il se trouvoit lui-même déchû du pouvoir absolu qu'il avoit mérité par sa fidelité, dans les temps les plus périlleux de l'Empire, & par ses services à relever la fortune panchante de Ferdinand; & ce qui le trouchoit davantage, étoit que le fruit de tant de peines demeureroit entre les mains de Valstein, & qu'il apprehendoit que cette puissance prodigieuse qu'il avoit aidé à établir au péril de sa vie & de son bien, ne servit à le perdre, si son ennemy qui ne pardonnoit point, en étoit plus longtemps le Moderateur. Ces considerations l'ayant jetté dans la terreur & dans la colere, qui croissent d'ordinaire à mesure que les sujets en sont justes, il fut aussi celuy qui pressa le plus vivement l'Assemblée, & la déposition de Valstein; étant de plus poussé par Monsieur de Leon Ambassadeur de France, & par le Capucin Joseph Homme d'intrigue. Ce fut luy encore qui, pour obtenir cette Diette, & empêcher l'Empereur de découvrir qu'on vouloit diminuer de l'autorité qu'il avoit

usurpée, luy donna des esperances de l'élection de son fils pour Roy des Romains, & de l'acheminement insensible de la succession à l'Empire. Son adresse réussit dans un esprit qui ne souhaitoit rien davantage; car on croit ce qu'on desire beaucoup. L'Empereur avec son fils se rendit à Ratisbonne sur la fin de Juin 1630. où tous les Electeurs se trouverent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'excusèrent par leurs Députés de n'avoir pû faire les frais de ce voyage, parce que la grande dépense des garnisons de Valstein leur en ôtoit les moyens. Et en effet, quatorze Regimens complets avoient hyverné dans la seule Marche de Brandebourg. Or les Electeurs, outre la necessité presente, & la crainte de l'avenir qui augmentoit leur hardiesse, outre l'appuy du Roy de Suede qui avoit commencé la guerre en Allemagne, se trouvoient fortifiez par l'éloignement de quarante mille hommes, qui contre l'avis de Valstein avoient été envoyez à la guerre de Mantouë, ou qui s'étoient dissipez en celle de Pologne, & de plus, ils étoient encouragez par les persuasions de l'Ambassadeur de France. Car sur les plaintes que le Duc de Lorraine fit faire à la Diette, qu'une puissante Armée Françoisse étoit à sa frontière, cet Ambassadeur assura les Electeurs qu'elle n'étoit là que pour soutenir leurs propositions, au cas qu'on les voulût refuser. On traita donc premierement la paix avec le Roy de France, les Protestans ayant interest qu'il ne fût pas engagé, afin de les assister plus librement. On résolut après qu'on s'assembleroit à Francfort l'année qui suivoit, touchant l'Edit de la Restitution; beaucoup de difficultez empêchant d'en rien déterminer alors, les Protestans attendant qu'avant ce

temps,

temps le Roy de Suede le rendroit nul , & les Catholiques croyant que leur droit seroit fortifié par la possession qu'ils avoient. Mais quand on commença à parler des affaires de la guerre, tous ces Partis d'une voix commune demanderent la déposition de Valstein , & il sembla qu'ils n'étoient assemblez que pour ce sujet. La haine qu'on luy portoit se trouva generale. La foiblesse de l'Empereur , que ce coup imprévu étonna , fut assez grande pour consentir en le démettant , à se dépouiller de sa puissance & de sa fortune , & pour abandonner un homme dont on n'auroit point tant pressé la ruine , s'il luy avoit été moins fidele , ou qu'il l'eût rendu moins redoutable. Il est vray que les Espagnols qui souvent étoient les arbitres de ses conseils ; ne l'étant pas des actions de Valstein , voulurent quelqu'un moins altier & plus obéissant en sa place ; & quoy que le Roy de Suede , lequel il se vantoit de chasser avec des verges , fût descendu en Pomeranie , ils se contentèrent de Tilly , que le Duc de Baviere , voulant reprendre son autorité , leur offrit pour luy opposer. L'Empereur même se vit contraint de licencier les troupes de la Haute-Allemagne , & de consentir à une réforme des autres , laquelle luy en ôta la plupart ; les soldats accoutumez au pillage , ne pouvant , ni rendre ce qu'ils avoient pris , ni se résoudre à ne plus rien prendre. Le désordre ne s'arrêta pas là. Les Generaux Anheim & Hoffecchichèn , chercherent party ailleurs ; quantité d'Officiers quitterent tout à fait le service , & de cet état absolu , où toute l'Allemagne avoit tremblé sous Valstein , l'Empereur par sa foiblesse , par l'adresse des Protestans , & par la passion des siens , se trouva réduit en un instant à redou-

ter la puissance du Suedois, dont Valstein se seroit moqué, si en son autorité on eût conservé la principale vigueur de l'Empire; ses Ministres s'appercevaient aussi bien que luy; mais trop tard, qu'ils étoient trompez; puis qu'après avoir abandonné tous les intérêts de l'Empereur, sur l'espérance de faire son Fils Roy des Romains, les Electeurs éloignoient sa nomination par une remise, laquelle en ces choses tient lieu d'un refus civil.

Cependant Valstein ayant appris la nouvelle de sa déposition; quoy que ce coup imprévu l'eût surpris; fit pourtant paroître plus de regret du malheur de Ferdinand, que du sien propre. Sans parler de foy; il dit seulement que l'Empereur étoit trahi, & ses conseils corrompus; & cette même vertu qui luy avoit donné le Bâton de Generalissime, luy servit à se résigner en apparence; sans desordre & sans douleur. Son déplaisir pourtant fut fort grand; mais fort secret; & seulement connu de ses Confidens; au lieu que celui des Armées éclata publiquement, & que plusieurs Colonels le vinrent trouver; desquels retenant une partie auprès de luy, il assigna aux autres, sur le revenu de ses terres où il les envoya; de quoy s'entretenir honorablement, ayant eu soin en cela de l'amitié & de la réputation; & voulant se conserver des hommes qu'il jugeoit, par cette épreuve volontaire, ne le devoir point abandonner, quelques dangers où le jettassent son ambition & son ressentiment. Car certes, sous cette profonde simulation d'esprit modéré qu'il affectoit dans sa disgrâce, il cachoit un extrême desir de vengeance, & faisoit des projets de se mettre en un état où l'on ne pût luy ôter l'employ; si la nécessité
des

dés affaires vouloit qu'on le rappellât, de quoy Giovan-Batista Seny son Astrologue luy montrait l'esperance fort proche, & dont il s'affuroit luy-même par les jugemens qu'il faisoit des desordres de l'Empire, confirmant en cela, par son propre raisonnement, les conjectures d'un art incertain. Ainsi donc cet esprit se remplissoit de desseins hautains & hardis, lors qu'il paroissoit ne songer plus qu'à vivre en homme privé. Sur ce sujet, je sçay qu'on a dit qu'en ce temps-là, il avoit voulu prendre party avec le Roy de Suede, par l'entremise du Comte de la Tour banni de Bohême, & qu'ensuite d'un Traité fort avantageux pour luy, & sur le point d'exécuter ce qu'il avoit concerté contre ceux d'Autriche, il en avoit été détourné par Arneinch General de l'Electeur de Saxe, avec lequel après la perte de Prague, ayant eu sous pretexte de la Paix, une Conference longue & secrette, Arneinch luy avoit donné de la defiance du Suedois, & fait croire qu'il se vengeroit plus aisement, s'il reprenoit le commandement des armes de l'Empire. Quelques autres au contraire, assurent qu'on luy suppose ce crime, pour excuser par de nouvelles fautes, la cruauté de sa mort. Cette particularité pour son importance, ne m'est pas assez connue.

Maintenant il me semble très à propos de parler un peu de sa façon d'agir chez luy, & de sa vie domestique, afin que l'on connoisse mieux combien toutes ses actions tendoient à l'élever au dessus des autres hommes, & qu'avec plus de certitude on juge de ce que nous écrivons, à quoy certes, ces remarques ne semblent pas inutiles. Mais en vérité, je crains qu'en les lisant, on ne manque de foy pour l'Histoire, & que les veri-

rez.

tez que je diray, ne passent pour des descriptions de Roman. Cela pourtant ne m'empêchera pas d'en parler sans exagération, ni envie : & pour commencer par sa demeure, les lieux qu'il habitoit sembloient moins les Maisons d'un Particulier, que les Palais d'un Monarque ; car il avoit avec la plupart des hommes cette foiblesse, de vouloir laisser en des masses de pierres des monumens de grandeur, ne songeant pas que les fâcheux accidens de la nature, ou de la fortune, les pouvoient détruire en un moment ; & qu'enfin quelque soin que l'on prît de les conserver, dans peu d'années ils se ruinoient d'eux-mêmes. Son Hôtel de Prague recevoit le monde par six grandes portes, & dans un espace fort étendu, jettoit ses fondemens sur la ruine de cent maisons qu'on avoit abattues pour le bâtir. Les appartemens en étoient beaux, magnifiques, commodes ; les ornemens & les meubles, representoient le luxe & l'abondance, & le quartier qu'il occupoit les montroit avec excès. J'en décrirois volontiers le détail ; les jardins embellis d'un grand nombre de statues, les fontaines, les grottes, les canaux abondans en poissons, dépense curieuse & delicate ; les volieres rares pour leur étendue, plantées d'arbres couverts d'oiseaux de toutes sortes, & renfermez de rayes de fer, si l'Histoire souffroit les digressions inutiles, quoy qu'agréables. Sur ce Palais, il avoit presque pris le modele entier des autres, soit qu'il crût cette façon de bâtir la meilleure, ou que par cette particuliere affectation, il voulût encore en ces choses s'éloigner de la coutume vulgaire. Ce qui se trouvoit de plus en sa demeure de Gidzin étoit, que pour nourrir son haras, il avoit fait clore de murs un grand parc,

parc, dans lequel il entretenoit toujours pour le moins trois cens chevaux d'élite, & où d'une tour élevée au milieu, l'on donnoit le signal les soirs & les matins à ceux qui en avoient la charge. Car pour les Ecuries superflues en architectures, avec des mangeoires de marbre, & des fontaines qui couloient dedans; je n'en veux pas faire une remarque particuliere; sçachant que presque tous les Princes d'Allemagne sont soigneux d'en avoir de belles. Si la mort ne l'eût point contraint de laisser son Château de Sagan imparfait, il eût peut-être surpassé en cet édifice ceux des vieux Romains; comme il les avoit égaletz agrandissant la Ville de Gidzin, y bâtissant une Chartreuse, fondant un College de Jesuites, élevant à Glogo un Temple pour les Protestans; admirable en ce point d'avoir construit tant d'ouvrages dans ce peu d'années qu'il fut maître de la fortune, au lieu que souvent la vie de deux Rois est trop courte pour achever un Palais. Pour sa dépense, c'étoit une profusion inouïe. On servoit cent plats sur sa table; La propreté y aidoit beaucoup à la bonne chere; cinquante Hallebardiers étoient toujours de garde dans son anti-chambre, gens choisis pour leur mine, & connus par leurs actions. Au dehors on trouvoit des sentinelles, & par tout des Estafiers bien faits; douze hommes marchoient incessamment autour de son Palais, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit souffrir, en cela delicat jusqu'à la foiblesse. Il entretenoit soixante Pages, tous enfans d'ancienne race, qui apprenoient leurs exercices sous des Maîtres fameux qu'il tenoit à ses gages. Ses Livres étoient éclatans & riches. Il avoit un nombre infiny de Gentils-hommes servans; quatre Maîtres de la Chambre s'in-

s'informoient de ceux qui luy vouloient parler , & les admettoient à l'audience. Six Barons , & six Chevaliers se trouvoient toujours près de sa personne pour recevoir ses commandemens : Des Gentilshommes de la Chambre de l'Empereur , qui portoient la Clef dorée , avoient chez luy la même place. Son Grand-Maitre d'Hôtel étoit un Seigneur de marque. S'il marchoit à la campagne , dans son train , outre le grand équipage des siens , dont il entretenoit la plupart , on comptoit pour son bagage & pour sa table , cinquante chariots , attelés chacun de six chevaux , & cinquante fourgons de quatre , avec six carosses servant pour les gens de condition qui suivoient sa Cour. Il faisoit de plus mener en main cinquante chevaux beaux à merveilles , & couverts de harnois précieux , par cinquante hommes qui montoient chacun un cheval de prix. Ceux qui aiment la vertu frugale & modeste , blâmeront ce faste , il plaira aux autres qui adorent la vanité extérieure ; mais on jugera généralement qu'il étoit facile à Valfstein , vivant plus splendidement que les Rois , de souhaiter leur rang & leur dignité. Je n'ay point parlé de la Maison de sa femme , des pensions qu'il donnoit , ni des récompenses , ni de l'argent immense qu'il épandit dans l'Europe pour être informé de tout. J'en ay dit assez , ce me semble , pour mon dessein , & pour mon loisir ; & puis les choses de cette nature plaisent bien d'abord , mais elles lassent quand vous y arrêtez plus long-temps qu'il n'est besoin. Reprenons donc nôtre Histoire.

Après que Valfstein eût remis le commandement des armées , les Chefs qu'on opposa en sa place au Roy de Suede , manquant pour la plupart

part de l'expérience des choses militaires, & les uns de hardiesse, les autres de prévoyance, tous de bonheur, leur parti s'affoiblit par beaucoup de pertes. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, l'abandonnans, se joignirent à découvert avec Gustave, & Tilly fut seul qui soutint pour quelque temps le faix de la guerre. Cet homme qui possédoit les parties d'un grand Capitaine, la bonne fortune, la prudence, la valeur, le soin, & ce qui est rare, la pitié; s'efforça d'arrêter les victoires de l'Ennemi, & de ne point diminuer la gloire des siennes. Mais soit qu'il ne pût seul suffire à la conduite des armées de l'Empereur, & de celles des Princes Catholiques liguez pour défendre l'Allemagne, soit qu'il fût destitué de l'autorité absolue de Valstein, & que n'osant rien entreprendre sans consulter le Conseil de Vienne, ou des Conféderez, le temps de délibérer fit perdre celui d'agir, soit qu'enfin la fortune qui favorise les choses qui croissent, se plaise à les abandonner en leur vieillesse; il fut vaincu à Leipzig, & la perte de cette bataille fit décliner l'Empire vers sa ruine. Plus de la moitié de l'Allemagne se vit ensuite subjuguée par les Suedois. Le Saxon prit la Bohême; le Landgrave de Hesse se jeta du côté des victorieux; l'Electeur de Trèves chercha la protection des François, & le peril sembla si grand au Duc de Baviere, qu'il doura la première fois, s'il manqueroit de fidélité pour la cause commune, & pour la Maison d'Autriche. On croit même que le Roy de Suede pouvoit achever la guerre par la conquête des Païs hereditaires, s'il y eût tourné ses forces après le gain du combat, & plusieurs l'ont blâmé de n'avoir pas bien usé de cette victoire. Mais certes, sans examiner ce qu'on pourroit

alle-

alléguer au contraire, les conseils des hommes me semblent sujets à une cause supérieure qui en excuse les fautes : & dans tout ce qui arrive, il y a souvent une fatalité qui emporte la sagesse, ou qui l'aveugle. Cependant Gustave s'étant occupé à soumettre le Mein, & le Rhin ; ceux de Vienne qui virent qu'il ne venoit pas droit à eux, ayant eu loisir de se rassurer de leur effroy, s'employèrent avec diligence à chercher à leurs maux des remèdes prompts & utiles, & après beaucoup de consultations, l'extrémité des affaires les obligea de recourir à Vallstein, qui seul sembla capable de les remettre s'il l'entreprenoit. Ils considéroient son esprit, que les difficultez augmentoient, bien loin de l'étonner, industrieux & passionné à exécuter ce que les autres tenoient impossible ; sa vigilance active, & jamais surprise ; sa richesse propre à faciliter les grands desseins, & prête à secourir la nécessité de l'Empire ; son crédit, ses intelligences, le desir des soldats de servir sous luy. Et comme c'est un défaut de la nature humaine de n'avoir rien de modéré dans la prospérité ni dans l'affliction, ceux à qui sa vertu avoit été insupportable lorsqu'elle sembloit inutile ; loüoient en luy dans un besoin si pressant, jusques aux choses vaines & fortuites. Ils croyoient de plus, qu'il reprendroit son Employ avec une extrême joye, que quelque offense qu'il eût reçüe en le perdant, l'ambition qui dominoit sur ses autres passions étoufferoit son ressentiment ; qu'enfin cet attachement à la vie privée, avoit moins de verité que d'ostentation. Sur de semblables pensées ils résolurent qu'il suffiroit de luy montrer des esperances assurées de son rétablissement, pour le porter à en témoigner de l'envie, & que l'engageant adroitement à de-

mander

mander la Charge qu'on luy vouloit offrir, l'obligation seroit moindre, & les conditions plus aisées. Pour ce sujet, malgré l'opposition des Espagnols, qui ne pouvoient presque consentir que l'on l'employât, ils luy dépêcherent Maximilien Valstein, Grand Ecuyer du Roy de Hongrie, l'ayant instruit autant qu'ils jugerent à propos. Car outre que c'étoit son neveu, c'étoit encore un de ceux qu'il traitoit avec le plus d'estime & de confiance. Celuy-cy l'étant allé visiter à Zenam, où il demouroit depuis la perte de Prague, sans venir à Vienne qui en étoit assez proche, parce qu'il y prétendoit le titre d'Altesse & les honneurs de Souverain, après l'avoir entretenu généralement des affaires de l'Empire, afin qu'il pénétrât moins où tendoit la conversation, il la tourna avec adresse sur les louanges publiques qu'on luy donnoit dans les occurrences présentes, & sur le desir de tout le monde, de luy voir reprendre la défense de l'Empire, luy conseillant de ne pas rejeter cette occasion, & d'aller au devant de tant de gloire qui l'attendoit. Valstein sentit bien l'artifice, c'est pourquoy voulant selon ses projets, cacher d'autant plus son dessein qu'il le voyoit prest à réussir, & tirer tous les avantages de la nécessité des affaires; il répondit en premier lieu pour son intérêt, peu & modestement, il s'étendit ensuite sur la douceur de sa condition, sur le desir de vieillir en tranquillité, de ne plus tenter la fortune dont il avoit été traité si ignominieusement, & qui quand elle luy donneroit toutes choses, luy ôteroit toujours le repos; & venant enfin à déplorer les malheurs de son Souverain, comme s'il eût été émû, il mêla à son discours des paroles tendres & douloureuses, qui n'ôtoient pas tout à fait l'espe-

l'esperance de son service , mais qui la monstroient presque impossible.

Or les Ministres de l'Empereur voyant qu'on avançoit peu par ce moyen , pressé du temps & du peril , se servirent de la seule voye qui restoit , d'agir ouvertement , de supplier , d'offrir , de se soumettre à tout pour fléchir Valstein. Le Baron de Questemberg , & le Comte de Vertemberg ses amis , y firent divers efforts , mais inutilement ; son opiniâtreté paroissant si grande qu'on desespéra de la surmonter , si le Prince d'Echamberg n'y travailloit puissamment luy-même. La conformité de ces trois noms me fait souvenir d'un mot que l'on disoit alors à Vienne , que l'Empereur possédoit trois montagnes fort élevées , Questemberg , Vertemberg , & Echamberg , & trois pierres fort précieuses , Dieckristein , Lietestein , & Valstein , parce que les noms de ces Seigneuries se terminent en *stein* , & en *berg* , qui en Allemand signifient *Pierre* & *Montagne* ; cela assez froidement , & selon la nature d'une Nation , qui ayant abondamment les autres biens de l'esprit , est pour l'ordinaire destituée de politesse. Au reste , ce qui faisoit attendre tout de l'entremise d'Echamberg auprès de Valstein , c'est qu'ayant depuis longtemps vécu avec luy dans une étroite confiance , & l'ayant toujours puissamment servy à la Cour , il avoit encore employé son crédit pour en empêcher la chute , & ne s'étoit point du tout refroidy depuis sa disgrâce. On ajoûtoit à cela l'autorité de cet homme puissant sur l'esprit de l'Empereur , duquel il étoit le Directeur & le Favori. Et certes , cette faveur n'étoit pas injuste , & la grandeur de son merite pouvoit aller du pair avec celle de sa fortune. Il se fit donc porter à
Zenam

Zenam étant fort incommodé des gouttes, & après avoir rendu à Valstein des Lettres de l'Empereur, dictées selon que cette occurrence le vouloit, il luy representa vivement l'honneur de sauver son Prince & sa Patrie, l'obligation qu'on luy auroit, la beauté d'une telle entreprise, la renommée & le reste des choses qui incitent un esprit passionné pour la gloire. Il y ajouta les prieres de Ferdinand, qu'il fût l'Arbitre de tout, qu'il dispensât, qu'il agit, les assurances qu'il trouveroit une obéissance entiere, & des recompenses très-grandes, luy engageant pour cela la foy de l'Empereur & la sienne propre, qu'il sçavoit être assez puissante, & qu'il avoit toujours éprouvée certaine. Valstein, quoy qu'il vît qu'il étoit temps de conclure, dénia pourtant au commencement son assistance, mais un peu plus foiblement qu'à l'ordinaire; opposant comme en doute la malice de ses Ennemis, prêts de calomnier ce qu'il feroit, la facilité de l'Empereur à les croire, & peut-être à le chasser en ayant tiré service. Et puis quand il y auroit seurété pour ces choses, il demandoit où étoient les troupes dont on vouloit qu'il fut General & quels moyens de remettre des affaires desespérées. Mais enfin se voyant pressé sans relâche, tantôt feignant d'acquiescer aux persuasions, tantôt de céder à l'importunité de son amy, il promit son service, mais pour quatre mois seulement, pendant lesquels il vouloit être seul & absolu, & après ce temps se demettre de cette autorité onereuse; à quoy Echamberg consentit, croyant qu'il suffisoit alors de l'avoir engagé dans l'employ, où les occasions d'elles-mêmes l'obligeroient peut-être à demeurer, si son ambition ne le pouvoit faire. Ainsi ayant
avisé

avisé entr'eux ce qu'ils jugeoient utile & à propos pour cette heure-là, après une résolution finale ils se separerent.

Vâlstein étant demeuré seul, inquiet & rêveur, commence à agiter en son esprit la grandeur & la difficulté de la chose qu'il vouloit entreprendre, les mesurant tantôt par la crainte qui rend tout malaisé, tantôt par l'ambition qui ne trouve rien qui le soit. L'impossibilité d'usurper la domination sur un Prince legitime, & de soulever des peuples qui font un point de Religion de l'obéissance du Souverain; le danger de confier un tel secret; l'infidelité ordinaire aux esprits factieux; les supplices & l'infamie s'il réüssissoit mal; sinon, le meurtre, le poison & la défiance de toutes choses, l'épouvantoient. D'autre part, la colere des mauvais traitemens reçûs, la haine, l'appetit de vengeance, & plus que tout, l'avidité de regner, ne pouvant s'éteindre dans cet esprit immodéré, le précipitoient aveuglément. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne soumise au Roy de Suede, le reste presque branlant & mal assuré, les Potentats de l'Europe liguez avec Gustave, ou mal intentionnez pour la Maison d'Autriche, cette Maison sur le déclin, & jugeoit par ces conjonctures, le temps très-propre à la nouveauté. Il sçavoit bien que la seule extrémité des affaires ayant forcé le Duc de Baviere & les Espagnols, puissans à Vienne, de consentir à son rétablissement, il ne devoit point attendre d'autre récompense de ses travaux, s'il affermissoit l'Empire, que de retourner à une condition privée, & à une vie honteuse & obscure; & partant il trouvoit plus juste de se servir des forces que ses Ennemis luy mettoient entre les mains pour hazarder de les ruiner & de s'agrandir,

dir, que pour les rétablir & se perdre. Il pensoit en avoir l'occasion & les moyens ; il se confideroit consommé dans l'expérience des choses militaires, chery des gens de guerre, prest à commander à une armée venale, hardy, opulent, indultueux, toujours secouru de la fortune, au lieu que l'Empereur luy sembloit fort oisif, peu porté aux armes, d'un naturel doux, lent, exposé aux tromperies, & presque plus propre à dissimuler les injures, qu'à les repousser. Dans ce trouble violent, flotant avec doute, tantôt embrassant les bonnes résolutions, tantôt les plus pernicieuses, après s'être long-temps tourmenté, il s'abandonna enfin aux mauvais conseils, & déterminà de tenter l'usurpation de la Bohême, ne pouvant vaincre les mouvemens de son esprit aigry & ulcéré, ny résister à cette cruelle passion de grandeur qui ne le laissoit point en repos. Mais voyant que l'exécution d'un tel dessein dépendoit de la disposition de beaucoup de choses qui devoient être publiques & interprétées, comme il étoit naturellement très-propre à dissimuler & à feindre, il se résolut sans admettre alors aucuns Confidens de cette dernière résolution, de la cacher sous un profond silence, & de s'employer tout entier à agir de telle sorte, que ses actions semblassent n'aller qu'au bien de l'Empire, quoy qu'elles eussent un but tout contraire, afin que son dessein n'étant point soupçonné d'abord, on n'en pût ruiner les commencemens ordinairement foibles, & que lors que l'on viendrait à le découvrir, il fut en état de le faire réussir par la force. S'étant donc confirmé contre le péril, & résigné entièrement à quelque chose de plus puissant que sa raison, soit que vous nom-

miez cela fatalité ou genie, il commença d'ache-miner insensiblement son entreprise, pour laquelle il avoit besoin d'un long-temps, d'une grande fortune, & de beaucoup d'artifices. Voilà en quel état étoient les choses, & quel dessein avoit Valstein lors qu'il fut rappelé. D'abord pour remettre en réputation les affaires de l'Empereur, qui n'en avoient presque plus, & relever la consternation des Peuples, par la croyance que leur party avoit manqué de Chefs, & non pas de forces; voulant aussi établir une grande opinion de soy, il donna les commissions de la levée de soixante Régimens, il traita avec Uladislaüs Roy de Pologne pour la levée de 20000. Cosaques; il negocia avec le Duc de Lorraine pour l'engager à la guerre; il envoya jusques en Italie faire achapt des meilleures armes, & sema par tout des bruits très-avantageux pour son party. Et afin que les effets ne trompassent point entierement l'attente publique, & qu'avec plus de facilité il assemblât ses troupes, desquelles dépendoit la ressource de sa grandeur, il choisit les environs de Znaim pour y former son corps d'armée, porté à cela par la commodité de la situation, sur les confins de la Moravie & des Provinces Hereditaires, où depuis la guerre Suedoise, l'abondance & la paix étoient encore; & où la fureur ennemie, & le mal domestique des quartiers d'hyver n'avoient point pénétré. En ce lieu, pendant qu'il écrit civilement aux Colonels, que dissimulant sa fierté naturelle, il s'employe pour eux avec des marques de courtoisie & d'amitié, qu'aux bons accueils il joint la largesse & la profusion, qu'il n'épargne, ny soin, ny argent, les soldats accourans en foule sur son crédit, il leva dans trois mois une armée, sinon aussi

nom-

nombreuse que la renommée l'avoit promise , au moins plus forte beaucoup que l'on ne l'avoit attendue ; aidé en cela des presens du Roy d'Espagne , & de la contribution volontaire des principaux Ministres de Vienne ; grande pour des particuliers , mais peu considerable dans une telle necessité , suppleant sur tout par son bien à secourir les pauvres Officiers , & par son adresse engageant les riches à faire des troupes de leur argent , sur l'espoir de recouvrer leurs avances dans l'opulence du butin & des garnisons.

Après qu'il voit toutes choses assez préparées , se rejettant dans ses artifices ordinaires , il écrit à Vienne qu'il avoit satisfait à sa promesse , & qu'il se vouloit retirer ; que l'armée étoit prête , mais qu'il souhaitoit la paix domestique ; qu'on envoyât un General ; qu'on luy accordât le repos bien assuré. Il sçavoit pourtant que ce qu'il demandoit n'étoit pas possible ; car remettant dans l'employ les Capitaines qu'il avoit entretenus dans sa disgrâce , donnant deux ou trois Regimens à chacun de ses parens , ou de ses anciens affidés ; avec ce prétexte d'épargner les payes principales , & d'aguerrir les nouveaux soldats sous des vieux Chefs , obligeant les Colonels dont il s'assuroit le moins , de hazarder leurs biens sur la seule esperance de ses paroles , gagnant les principaux Officiers par les hautes Charges , corrompant les soldats par les presens , & generalement tout le monde par l'attente de sa fortune ; il avoit fait en sorte que cette armée ne pouvoit subsister sans luy , & réduit l'Empereur à une necessité absoluë de lui en conserver le Generalat.

Quand on sçût à Vienne qu'il continuoit à témoigner du dégoût pour le service , les Ministres



nistres d'Espagne & ceux de Baviere, tenterent derechef de luy ôter le commandement. Les premiers qui gouvernoient le Roy de Hongrie, par le moyen de sa femme absoluë sur son esprit, & dépendant entierement de leurs conseils, vouloient prendre cette occasion pour rendre ce Prince Maître des armes & des affaires. Le Duc de Baviere apprehendoit de revoir l'autorité entre les mains de celuy qu'il en avoit dépouillé. Ils apportent, les uns & les autres, pour raison que la puissance de Valstein ayant soulevé l'Allemagne, la confirmeroit dans sa rebellion si elle luy étoit renouvellée, & feroit peut-être songer à la révolte ceux qui jusques alors étoient demeurés fidèles; Que la presence du Roy de Hongrie rameneroit à leur devoir les Princes & les peuples, honteux de porter les armes contre le fils de leur Souverain, & qui le devoit être un jour luy-mesme; Autrement quelle opinion auroit l'Europe du successeur de l'Empire, si cet employ luy étoit osté; & quelle plus grande marque de la foiblesse de cet Empire, que s'il falloit recourir honteusement à un homme qu'on venoit de disgracier? Que c'étoit condamner d'imprudence les derniers conseils, & s'exposer de nouveau à des perils volontaires; Que sous prétexte du bien public on ne devoit pas se fier à Valstein, ny le mettre en état de vanger les offenses qu'il croyoit avoir reçues, principalement quand avec le desir de cette vengeance, le dessein de la domination pouvoit se trouver mêlé, qui sont deux choses dont nôtre fidelité se défend malaisément; Que cet esprit étoit superbe & immodéré; Qu'il laissoit tous les jours échaper de nouvelles marques de son indignation, & que dans la retraite de Prague, il n'avoit medité que des desseins

desseins dangereux & vastes, que de la dissimulation & de la colere.

Mais ces considerations, quoy que pressantes, ce-
doient à la necessité de l'employer pour conserver
la nouvelle armée, principal soutien du party
Imperial. Ferdinand mesme se ressouvenant dans
la calamité presente, de l'état formidable où ce
Chef l'avoit fait regner, comme c'est l'ordinaire
des malheureux de se laisser aveugler aux plus foi-
bles esperances, se flattoit du retour de cette gran-
deur, & se rassouroit par les craintes qu'on luy don-
noit. Ses Conseillers, outre cela, jaloux de la di-
rection des affaires d'Allemagne, que les Espa-
gnols vouloient usurper, esperant que Valstein en
s'unissant avec eux, affermiroit leur credit, favo-
risoient sa cause, & publioient que la maison d'Au-
triche en avoit besoin, qu'il falloit reserver l'Em-
pereur pour une derniere extremité, & ne pas ex-
poser aussi le salut de ses Etats à la jeunesse & au
courage de son fils, particulierement dans une con-
joncture où il n'étoit plus permis de faillir deux
fois, & où toute l'experience de l'art militaire suf-
fisoit à peine. Ils ajoûtoient que le Duc de Ba-
viere ne s'opposoit aux bons desseins, que parce
qu'il est naturel de haïr ceux que l'on a offensez;
qu'il preferoit ses inimitiez privées à l'utilité ge-
nerale, & qu'il vouloit dénuër l'Empire de son
meilleur appuy, lors que peut-être il trahissoit lui-
mesme l'Empire: car aussi en ce temps, la fidelité
de cet Electeur devint suspecte, & par des Lettres
interceptées on découvrit qu'il ménageoit la Paix
avec le Roy de Suede.

Ainsi on destinoit à Valstein le soin de la guerre;
mais comme il n'avoit feint tant de froideur que
pour obtenir les avantages qui devoient servir

de fondemens à son usurpation; voyant qu'on n'agissoit point sincèrement, & que la haine de ses Ennemis cédoit au seul desespoir de leurs affaires, prête à éclater encore toutes les fois qu'ils pourroient le ruiner avec moins de péril; Que la bonne volonté de Ferdinand sembloit contrainte; & ses paroles d'autant moins certaines qu'elles étoient plus vehementes & communes dans la terreur; il se confirmoit de plus en plus à maintenir l'autorité par l'artifice & par la force, & croyoit qu'on ne pouvoit rien commettre d'injuste contre les mortels ennemis.

C'est pourquoy lors qu'après beaucoup d'instances, il eut enfin déclaré qu'il étoit prest de faire ce que l'on voudroit, pourvû qu'on luy donnât ce qui luy faisoit besoin; Echamberg & l'Evêque de Vienne, qui étoient retournez le trouver avec un ample pouvoir de luy accorder toutes choses, le pressant de proposer ce qu'il souhaitoit, comme s'il eût accepté une Charge onéreuse, & demandé seulement les choses qui pouvoient luy aider à en surmonter les difficultez; il leur dit parlant hardiment, que beaucoup de raisons l'eussent détourné du commandement où il s'engageoit, si l'amour de sa Patrie, & le desir de servir son Prince, ne les avoient toutes surmontées; Qu'il avoit déjà employé son bien; Qu'il étoit prest de hazarder encore sa vie; qu'on vouloit qu'il ajoûtât son honneur, qu'il estimoit au delà des richesses & de la vie; Qu'il étoit sur le point de commencer une guerre, en laquelle il y avoit de la rémerité d'espérer un bon succès, contre un Roy belliqueux & habile, Arbitre jusques alors de la victoire & de la fortune, auquel il n'opposoit que des soldats nouveaux ou vaincus;

qu'il

qu'il ne pouvoit rien attendre de la foiblesse de l'Empire, de la division de son Conseil; de l'infidélité de ses Alliez; qu'il se trouvoit luy-même en butte à la haine & à l'envie; que cependant en cet état, où tout luy étoit contraire, & où il n'avoit que sa vertu pour le soutenir, on attendoit avec impatience comment réussiroit son employ; que si les bons luy en souhaitoient l'issue heureuse, parce qu'il alloit travailler au bien public, ses ennemis en esperoient sa ruine, qu'ils préféreroient à leur Patrie; préparez à l'accuser comme coupable s'il manquoit à être heureux, & à luy imputer pour des crimes des fautes de la fortune. Que pour ces raisons il falloit qu'il s'efforçât à faire que les gens de bien ne se trompassent point, que son honneur se conservât entier, & que la malice demeurât vaine; & qu'il étoit juste que ceux qui malgré luy l'appelloient à de si grandes difficultez, luy accordassent les choses qu'ils jugeroient, aussi bien que luy, nécessaires à l'état présent, & sans lesquelles il ruineroit les affaires de l'Empire & sa réputation.

Après ce discours d'autant plus vray-semblable qu'il paroissoit libre & d'un homme désintéressé, il leur donna des articles qui contenoient, qu'on le fît Generalissime des armées d'Autriche, & Arbitre de la Paix, avec un pouvoir entierement absolu & indépendant; que le Roy de Hongrie ne se trouvât jamais à l'armée; qu'il pût de son autorité privée, & sans la participation des Conseils de Ferdinand ny de la Chambre de Spire, disposer des confiscations des Rebelles, des permissions & des grâces, & que les Pais Hereditaires fussent destinez à ses troupes pour y prendre leur quartier d'Hyver.

Ces conditions étoient dures, & Valstein pour les excuser, alleguoit que les grandes entreprises n'avoient presque jamais réussi, que sous la conduite d'un homme; que souvent la fin en avoit été malheureuse, lors que plusieurs s'en étoient mêlez; que les Romains qui avoient chassé leur Roy, s'étoient vûs contrainsts dans les dangers de leur Republique; de créer des Dictateurs; que Gustave agissant seul après de foibles commencemens; se trouvoit Victorieux au delà de ses esperances; qu'au contraire la multitude des Maîtres venoient de perdre les meilleurs soldats du monde, & de mettre l'Empire près de sa subversion; que cet exemple touchoit assez pour persuader combien l'autorité devient foible aussi-tôt qu'elle est partagée; que la crainte de la honte & le desir de la gloire nous faisoient agir vigoureusement, lors qu'elles ne regardoient que nous; quand ces choses étoient communes, qu'on negligeoit la reputation & le blâme où l'on prenoit peu de part. Il employoit les mêmes raisons sur le sujet des negociations de la Paix, où le nombre nuit au secret, où les differens interets & la conduite diverse aveuglent la prudence, retardent ou détournent les occasions de traiter. Il ajoûtoit qu'il ne sembloit pas avantageux que le Roy de Hongrie commandast dans l'armée, ny bien seant qu'il obéît; qu'il n'étoit point utile que les gens de guerre abandonnassent le service, pour aller chercher la recompense de leurs travaux à la Cour, où leurs visages étoient peu connus, & où d'ordinaire la brigue & les flateries falsifioient la verité; décrioient les bonnes actions, prenoient la place du mérite; qu'il falloit que les bien-faits & les chastimens fussent presens dans les armées si on vouloit conserver.

server l'ordre, & y gagner l'affection; qu'on ne trouvoit point de soldats qui combattissent pour la gloire infructueuse; que l'envie du gain & de la grandeur les attiroient à la guerre; que leur sang étoit le prix de leur fortune; que l'emportement des passions causant nos fautes, le plaisir de se satisfaire tournoit ces crimes en habitude lors qu'on ne les châtioit pas severement; que sous l'esperance de l'impunité, les mauvais s'endurcissoient, les bons se corrompoient, la discipline étoit ruinée; qu'il ne vouloit la permission d'établir les quartiers d'hiver dans les Païs hereditaires, que pour s'en servir à l'extremité, & pour maintenir l'armée reduite à cette retraite, pendant que les autres terres de la Germanie se trouvoient desolées & occupées par les Ennemis; qu'il tâcheroit bien par tous moyens d'hiverner ailleurs, mais si le sort des armes demeurant douteux, tiroit la guerre en longueur, comme il y avoit apparence; ou même que la fortune continuât à favoriser rapidement le mauvais party, qu'il se faudroit résoudre à souffrir cette incommodité modérée, si l'on ne vouloit plutôt voir les troupes Suedoises piller les Provinces, & l'heritage des Césars devenir la proye des Barbares.

Tout cela paroissoit utile & innocent, les pensées de Valstein étoient bien autres; il tenoit à prendre la Dictature dans l'Empire, afin de rendre mesprisabled Ferdinand dépouillé de sa Majesté, & reduit à une oysiveté entiere, & ensemble d'accoûturner les gens de guerre à le reconnoître seul Maître, chacun attachant d'ordinaire la servitude à la crainte ou à l'utilité présente, & ne s'étonnant guere de voir usurper la Souveraineté par celui qui en fait les actes, sur

celuy qui s'en étant comme démis volontairement, semble l'avoir cédée au plus digne.

Or pour mieux cacher ce qu'il machinoit, & témoigner que ses desseins n'excedoient point les pensées d'un homme privé, après les propositions qui regardoient les affaires generales, il en fit pour luy-même, pressant avec instance qu'on luy assignât dans l'Autriche la récompense des services qu'il rendroit, & que la Paix ne se pût traiter sans y comprendre sa restitution au Duché de Mekelbourg, témoignant par là qu'il ne songeoit qu'à s'attacher de nouveau, & à dépendre plus que jamais de la Maison d'Autriche, & qu'il limitoit son ambition & ses esperances au seul recouvrement de son ancienne dignité; demandant de plus que si on l'ôtoit du service, il en fût averty six mois devant, pour se préparer, disoit il, à se retirer sans desordre; soit qu'il tâchât de persuader que tenant son autorité indifferente & mal affermie, il étoit éloigné des pensées de la conserver par la force; soit qu'il fût bien aise d'avoir ce temps-là pour presser sans précipitation la fin de son entreprise, s'il s'y trouvoit obligé.

Après qu'on luy eût tout accordé, les Espagnols s'accommodant aux affaires, & selon les temps feignant de la joye de son rétablissement, luy envoyèrent leur Ordre de la Toison, pour une marque publique d'honneur & de bien-veillance. Afin toutefois qu'il ne pût penetrer que leur procédé eut rien de dissimulé ni de foible, & qu'ils ne semblassent pas abandonner tout à fait leur prétention de dominer en Allemagne; Ils proposerent qu'après que la Bohême seroit reconquise, le Roy de Hongrie fit séjour à Prague, avec une armée capable de défendre ce Royaume, & de le maintenir

fidele

fidèle & tranquille: Vallstein applaudit à cette ouverture, quoy qu'il vît assez où elle tendoit, bien certain d'en détourner l'exécution, & y condescendant de peur qu'on n'augurât quelque chose de mauvais de son refus. Le Duc de Baviere apprehendant de son côté d'attirer sur ses Pais la vengeance implacable de son ancien Ennemy, ploya aussi durant la necessité, & choisissant le moindre mal, rompit l'accômodement qu'il projettoit avec le Roy de Suede, & se soumit de nouveau à la fortune de l'Empire.

Cependant la Court de Vienne s'occupoit à des Processions publiques, & par des vœux demandoit à Dieu qu'il favorisât des armes qu'on destinoit en effet à sa ruine; au lieu que Vallstein persuadé qu'en n'agissant point, on s'adressoit vainement au Ciel qui haïssoit les supplications des faineans, & qu'au contraire toutes choses ne manquoient jamais de réussir quand on s'employoit avec vigilance, diligence & sagesse, s'occupoit seulement à hâter les préparatifs de son dessein, & attendoit sa bonne fortune de luy-même.

La mention que j'ay faite des Espagnols de Vienne, m'avertit d'en dire quelque chose en peu de mots, & seulement pour l'éclaircissement de la matiere. Lors que Charles-Quint eût partagé entre les siens l'Empire & le Royaume d'Espagne, ses Successeurs demeurerent dans l'union; croyant qu'il étoit de leur interest de faire même paix, même guerre, d'avoir mêmes alliances; & que tout ce qui regardoit la grandeur de leur Maison leur étoit commun: Et quand ils avoient consulté ensemble pour l'utilité publique, ils agissoient ensuite separement, & chacun faisoit ses affaires. Rodolphe & Matthias en userent de la sorte: mais les

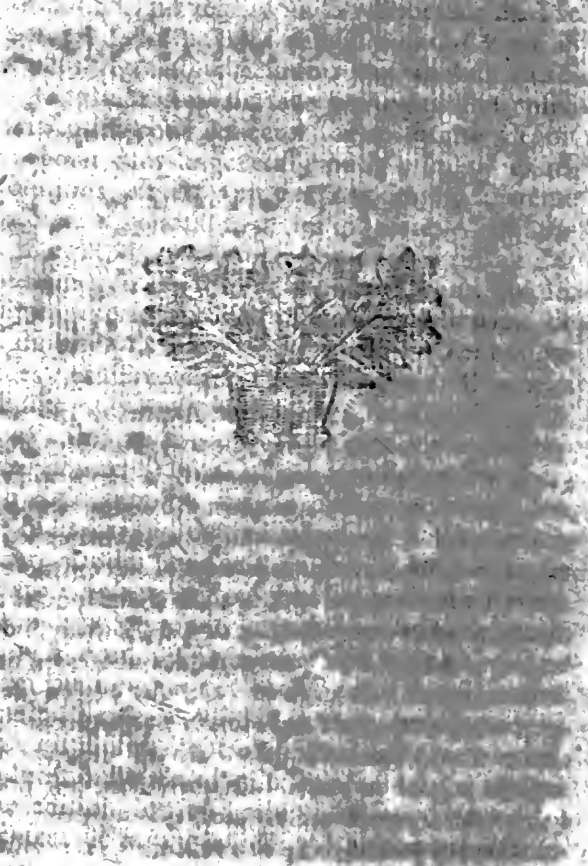
troubles d'Allemagne ayant obligé Ferdinand à implorer plus fortement qu'à l'ordinaire la puissance des Espagnols, ceux-cy se servirent de sa facilité, & d'une occasion si pressante pour empieter sur la fonction de ses Ministres, & voulurent diriger eux-mêmes les secours d'hommes & d'argent dont ils l'assistoient. Comme cette premiere usurpation leur eut réussi, ils se fortifierent dans le Conseil de l'Empereur par les pensions & par les presens; & deslors rien ne s'y fit sans leur entremise. Leur Ambassadeur eut depuis un Conseil particulier pour delibérer sur ce qui se devoit proposer dans le general, où la plupart des résolutions suivoit ses projets, non sans une extreme jalousie de ceux d'entre les Ministres Allemands qui possédant les bonnes graces de Ferdinand, & voulant gouverner seuls, tenoient à honte que des Estrangers se mêlassent de l'administration de l'Empire. Ainsi les deux factions étoient opposées, & l'Empire diversement agité. Cela nous suffit.

Valstein ayant jetté si heureusement les fondemens de sa révolte, delibera de tirer la guerre en longueur, afin d'avoir le temps de gagner à soy l'armée, de laisser ruiner le Duc de Baviere par les Suedois, d'affoiblir luy-même les Provinces hereditaires dans le quartier d'hiver, & de s'accommoder à loisir avec les Ennemis de son Maître. Sans le succès de ces choses il ne pouvoit rien, & ces choses pour réussir avoient besoin de beaucoup de temps; il resolut neantmoins d'user d'une extreme diligence à reconquerir la Bohême, afin qu'après une si prompte expedition, on eût peine à le soupçonner de la cause de la guerre, & qu'il pût comme insensiblement

blement s'assurer de ce Royaume. Je ne me suis rien moins proposé que de reciter le détail des gestes militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein formé ont écrit l'Histoire de la dernière guerre d'Allemagne, les ont soigneusement & élégamment racontés. J'en diray seulement ce qui semblera nécessaire à mon sujet. *****



En de eerste plaats de
niet meer geprozeerde
des ministers de Vassier Pluvinet
forme ont de la
d'Allemagne, les ont
marches, l'indiv
dita neque. non



L A V I E

D E

TITUS POMPONIUS

A T T I C U S,

T R A D U I T E

D E

CORNELIUS NEPOS.

TITUS Pomponius Atticus, issu de l'une des plus anciennes Familles des Romains, naquit dans la Dignité de Chevalier, qui avoit été de tout temps en sa Maison. Son pere, qui fut un homme soigneux, d'une humeur très-douce, accommodé dans ses affaires selon le temps, & fort attaché à l'étude, suivant cette inclination qu'il avoit pour les Lettres, luy enseigna toutes les choses qu'on doit montrer aux enfans. Or Atticus dès cet âge, outre la docilité de l'esprit, avoit encore un agrément merveilleux dans l'air du visage, & dans le ton de la voix. Ce qui faisoit que non seulement il apprenoit en peu de temps tout ce que l'on luy prescrivoit, mais encore qu'il réussis-

soit.

soit parfaitement à le reciter. Ainsi dès son enfance il avoit acquis beaucoup de réputation parmi ceux de son âge, & paru entre eux de telle sorte, que ceux, qui se piquoient d'honneur, ne pouvoient voir ce progrès sans jalousie; jusques-là mêmes, que par sa diligence il les obligeoit tous à avancer leurs études. De ce nombre furent L. Torquatus, le fils de Cajus Marius, & Cicéron, tous lesquels il sçût si bien gagner par sa conversation, que depuis entre leurs amis ils n'eurent jamais personne qu'ils cherissent plus constamment qu'Atticus.

Son pere luy manqua bien-tôt, & luy étant encore fort jeune, lors que P. Sulpicius, Tribun du peuple, fut tué, il se trouva presque en peril, parce qu'il étoit son allié, Anitia sa cousine germaine ayant épousé Marcus Servius frere de ce Tribun. Atticus donc, qui voyoit alors la ville en désordre, à cause du tumulte de Cinna, & tous les esprits partagez en faveur de sa faction, ou de celle de Sylla, s'imaginant que de la condition dont il étoit, il ne pourroit vivre à Rome sans choquer l'un de ces deux partis, & trouvant le temps de cette conjoncture fort propre pour achever ses études, il se retira à Athenes.

En ce lieu il ne laissa pas d'assister de son argent le jeune Marius, qui s'enfuyoit, ayant été déclaré ennemy de la République. Car de crainte qu'un si long voyage ne troublât l'ordre de ses affaires domestiques, il avoit transporté à Athenes une grande partie de son bien. Tant qu'il y demeura, il y vécut de telle sorte, qu'il se fit chèrement aimer aux Atheniens. Et certes ce n'étoit pas sans raison; car outre qu'il les obligeoit tous les jours par son crédit, qui étoit déjà

déjà fort grand, quoy qu'en une grande jeunesse, il les assistoit encore souvent de son bien dans leur necessité publique ; & voyant que pour payer leurs debtes, ils étoient contrainsts d'emprunter de l'argent, & qu'ils n'en pouvoient trouver à des conditions raisonnables, il leur en faisoit fournir sans prendre aucun interest, durant le terme qu'il leur donnoit pour le rendre : mais aussi sans permettre qu'ils passassent ce terme-là. En quoy il faisoit doublement leur avantage ; car il ne souffroit ni que leurs debtes vieillissent par son indulgence, ni qu'elles s'augmentassent par des interests accumulez. Il ajouta mêmes à ces bons offices une nouvelle liberalité, leur faisant un present de bled en general, duquel chaque particulier avoit six mines, & cette sorte de mesure revient à ce qu'on appelle Medimne à Athenes.

Au reste sa conduite étoit si adroite, & si accommodante, qu'au même temps qu'il se rendoit familier avec les plus petits, il ne sembloit en rien inferieur aux plus grands : ce qui fit que ce peuple luy rendit en public tous les honneurs qu'il luy fut possible, & souhaita encore passionnément de pouvoir lui conferer le droit de bourgeoisie. Il le refusa neantmoins, à cause (comme disent quelques-uns) que l'on cesse d'être Citoyen Romain, aussi-tôt que l'on l'est devenu d'une autre Ville.

Tant qu'il fut parmy eux, il ne voulut jamais souffrir que l'on luy dressât de Statue : mais dès qu'il les eut quittez, il ne le pût empêcher : tellement qu'aux lieux les plus saints de leur Ville, ils luy en éleverent quelques-unes, & même à Pilia sa femme, en memoire de tant de bons offices.

offices qu'il leur avoit rendus; car il ne s'étoit rien fait d'important dans leur Republique, que sous sa conduite, & par son avis. Ce fut donc un effet de son bonheur, que d'être né dans une Ville qui étoit la Maîtresse du Monde, & de n'avoir à obéir qu'à sa seule Patrie; mais ce fut un grand effet de sa prudence, que s'étant retiré dans une Cité, qui surpasse toutes les autres en antiquité, en politesse, & en sçavoir, il s'y fit aimer, & estimer au delà de tous les autres.

Ce fut en ce lieu que Sylla, passant au retour de son voyage d'Asie, se trouva si charmé de l'honnêteté & de la doctrine du jeune Atticus, que pendant le séjour qu'il y fit, il le voulut toujours avoir auprès de luy. Et cela certes avec raison: parce qu'Atticus parloit le Grec de telle sorte, qu'il sembloit être né dans Athenes, & qu'il s'exprimoit toutefois avec tant de grace en Latin, qu'on remarquoit aisément dans ses discours cette politesse naturelle qui est si particulière à ceux qui sont nez & nourris dans Rome. Il recitoit aussi des Poëmes en ces deux Langues, si agreablement, que l'on n'auroit pu souhaiter rien de mieux. Et tout cela obligeoit Sylla à l'avoir toujours en sa compagnie, & à desirer passionnément de le remener en Italie. Il le luy demanda mêmes. Mais Pomponius luy répondit: Je te supplie de ne me point mener contre ceux qui m'ont obligé de quitter l'Italie, de peur d'être contraint, si je fusse demeuré avec eux, de porter les armes contre toy. Sylla donc voulant remercier Atticus de tous les soins qu'il luy avoit rendus, commanda en partant que l'on portât en son logis toutes les choses dont ceux d'Athenes luy avoient fait des presens.

Pendant plusieurs années qu'il demeura en Grèce ; quoy qu'il apportât pour regler ses affaires domestiques , tout le soin dont un bon ménager est capable ; quoy qu'il employât tout le temps qu'il avoit de reste , ou à son étude , ou aux affaires de la Republique des Atheniens , il ne laissoit pas d'assister ses amis dans toutes les sollicitations dont ils avoient besoin à Rome. Car il se trouva souvent aux Assemblées du Peuple , lors qu'ils aspireroient à se faire élire à quelques Charges : & quand il s'agissoit de quelque chose d'importance pour eux , il ne leur manquoit jamais. Entr'autres il n'abandonna jamais Ciceron dans tous les dangers qu'il courut ; mais luy témoignant toujours une fidelité inviolable , il luy donna même jusques à deux-cens cinquante mille sesterces , lors qu'il se trouva contraint de s'enfuir , & d'abandonner sa Patrie.

Or les broüilleries de Rome s'étant accommo-
dées , Atticus s'y en retourna sous le Consulat ,
comme il me semble , de L. Cotta , & de L. Tor-
quatus , étant si fort regretté de tous les Athe-
niens lors qu'il partit , qu'ils témoignèrent bien
par leurs larmes le déplaisir qu'ils auroient de son
absence.

Il avoit un Oncle nommé Q. Cecilius , Che-
valier Romain , homme fort riche , & des plus
familiers de L. Lucullus , mais qui étoit d'une
humeur très-fâcheuse & très-incommode : &
routefois il sçût si bien s'accommoder à cette
humeur , qui étoit insupportable à tout le reste
du monde , que sans avoir donné à son Oncle
le moindre sujet de se fâcher , il en conserva la
bien-veillance jusques à son extrême vieillesse.
Aussi sa pieté fut-elle récompensée ; car Ceci-
lius

lius en mourant l'adopta, & l'institua heritier des trois quarts de son bien, dont il luy revint environ cent fois cent mille sesterces.

Il maria sa Sœur à Quintus frere de Ciceron, & ce mariage se negocia par l'entremise de Ciceron même, avec qui il avoit vécu en une amitié très-étroite depuis le temps qu'ils étudioient ensemble, ayant même toujours plus de familiarité avec luy, qu'avec son beau-frere. Et temoignant bien par là, que l'alliance contribué beaucoup moins aux amitez, que la ressemblance des mœurs.

Q. Hortensius, que l'on estimoit le plus éloquent homme de son siècle, fut encore son intime ami. Si bien qu'on eût eu de la peine à deviner avec lequel il étoit le mieux, de Ciceron, ou d'Hortensius. Et ce qui paroissoit presque impossible, il avoit sçu si bien faire, que ces deux grands Personnages, qui pretendoient également à une même gloire, ne parloient jamais au desavantage l'un de l'autre, & demeuroient au contraire, par son moyen, en une parfaite union.

Dans les troubles de la Republique, il fut toujours, & parut toujours être du bon party; mais il ne voulut pourtant jamais se commettre aux desordres des guerres civiles: parce qu'il croyoit, que ceux qui s'y étoient une fois embarquez, n'étoient non plus maîtres d'eux-mêmes, que ceux qui sont battus de la tempeste, en pleine mer.

Il ne se presenta point pour demander les charges de la Republique, quoy que son credit & sa condition luy en facilitassent l'entrée. Mais il voyoit bien que l'on ne poursuivoit plus les
magi-

magistratures selon l'ordre que les anciens y avoient éably : qu'à cause de cette furieuse profusion d'argent, que les divers pretendans employoient à gagner le peuple, il étoit impossible de les obtenir sans violer les loix ; & qu'après les avoir obtenus, on ne pouvoit les exercer sans danger, dans une si grande corruption des mœurs.

Jamais il ne se trouva aux ventes qui se font par l'autorité publique ; il ne voulut jamais traiter des fermes, & autres revenus de la Republique, ny pleiger ceux qui en avoient pris les partis. Il ne parut jamais contre personne, ny comme accusateur principal, ny comme souscrivant l'accusation d'un autre. Il n'eut jamais de procès ny civil ny criminel.

Quoy que beaucoup de Consuls & de Preteurs l'eussent choisi, pour luy donner la Charge de Prefet, dans les Provinces dont ils avoient obtenu le Gouvernement, il ne les y voulut pourtant point suivre ; & méprisant le profit qui luy pouvoit revenir d'un tel employ, il se contenta de l'honneur qu'ils luy vouloient faire. Jusques-là mêmes qu'il ne voulut pas passer en Asie avec Q. Ciceron son beau-frere, duquel il eût pû être le Lieutenant ; n'estimant point qu'il fût de la bien-seance de se faire le suivant d'un Preteur, après avoir refusé la Preture luy-même : en cela veritablement jaloux non seulement de sa dignité, mais encore de son repos ; car par ce moyen il ne laissoit pas le moindre pretexte à la calomnie. Et les témoignages d'honneur & d'affection qu'il rendoit à ses amis, en étoient bien plus estimez, quand on ne les pouvoit attribuer ny à la crainte ny à l'esperance.

Il avoit environ soixante ans lors que Cesar commença la guerre civile. Pendant qu'elle dura, il se servit du privilege de son âge ; & sans se mêler de rien, il demeura toujours à la Ville, donnant aux dépens de son bien à ses amis, qui se retiroient vers Pompée, tout ce dont ils avoient besoin. Et quant à Pompée même, il ne le desobligea point, en ne se joignant point à luy ; car il n'avoit reçu de luy aucun avantage, comme une infinité d'autres, qui voyoient, par son crédit, leurs familles pleines d'honneurs ou de richesses ; une partie desquels furent obligez par honneur, & quoy qu'à regret, de le suivre en cette guerre ; & les autres qui se tenoient en leurs maisons, ne le pouvoient faire sans luy donner, par leur ingratitude, de justes sujets de plainte. D'autre côté le repos où Atticus demeura, fut si agreable à Cesar, qu'après sa victoire, ayant ordonné par ses Lettres, des levées de deniers sur tous les Particuliers, non seulement il ne luy demanda rien, mais encore il pardonna au fils de sa sœur & de Q. Ciceron, qui avoit porté les armes sous Pompée : si bien que son ancienne façon de vivre le mit à couvert de tous ces nouveaux dangers.

Après la mort de Cesar, lors que l'on croyoit que le Gouvernement & les Affaires étoient entre les mains des deux Brutus, & de Cassius, & qu'il sembloit que toute la Ville se fût tournée de ce côté ; il se conduisit auprès de Marcus Brutus de telle sorte, que ce jeune homme ne traitoit pas plus familièrement avec pas un des gens de son âge, qu'avec ce Vieillard. Car outre qu'il usoit toujours de son conseil dans ses plus importantes affaires, il l'invitoit encore fort souvent à venir
manger

manger dans sa maison. Cependant quelques-uns de ce party s'étant avisez qu'il falloit établir un revenu particulier pour ceux qui avoient tué Cesar, le fond duquel devoit être levé sur les Chevaliers; & s'imaginans que leur dessein réussiroit aisément, si les principaux de cet Ordre commençoient d'eux-mêmes à contribuer leur part: C. Flavius, familier de Brutus, en porta la parole à Atticus, & le supplia de vouloir contribuer le premier. Mais luy qui croyoit qu'il falloit servir ses amis, sans s'embarasser dans leurs factions, & qui avoit toujours eu l'esprit fort éloigné des choses de cette nature; répondit; que si Brutus avoit besoin de son bien, il s'en pouvoit servir sans réserve: mais que pour l'affaire qu'on luy proposoit, non seulement il n'y porteroit personne, mais que si l'on s'assembloit pour ce sujet, il ne s'y trouveroit pas. Ainsi cette negociation qui s'étoit acheminée par le consentement de plusieurs, fut ruinée par le sentiment contraire du seul Atticus.

Cependant les choses n'étans pas demeurées long-temps en cet état, Antoine commença à entrer en autorité; & à se voir le Maître: si bien que Brutus & Cassius, qui jugeoient leurs affaires desesperées, se retirerent comme en exil dans les Provinces que les Consuls ne leur avoient décernées que pour la forme. Ce fut alors qu'Atticus, qui n'avoit pas voulu mettre son argent avec ceux de ce party, au temps qu'il étoit le plus florissant, voyant Brutus quitter l'Italie, & s'enfuir abandonné de tout le monde: dans une si pressante nécessité, il luy envoya cent mille sesterces, & ordonna encore qu'en son absence on luy en baillât trois cens, lors qu'il passa en Epire,

Epire, ne rendant pas plus de devoirs, qu'il avoit accoutumé à Antoine, pour le voir devenu si puissant ; & n'abandonnant pas aussi ses autres amis, quoy que leur fortune fût sans ressource, & sans esperance.

La guerre de Modene suivit incontinent ; & si en cette occasion je me contente d'appeller Atticus prudent, je crains bien de dire moins que je ne dois, & de dérober beaucoup à sa gloire. Il n'agit pas seulement en homme prevoyant, mais à vray dire en devin (si l'on doit nommer divination une perpetuelle bonté de nature, qui, sans s'élever & sans s'abaisser, demeure toujours en son assiette, quelques accidens qui luy puissent arriver.) Antoine avoit été déclaré ennemy de la Republique ; il avoit quitté l'Italie ; on étoit hors d'esperance qu'il se pût jamais rétablir ; non seulement ses ennemis, qui étoient tres-puissans, & en tres-grand nombre, mais encore une infinité d'autres personnes se liguoient pour travailler à le perdre : chacun croyant faire beaucoup pour son avancement, de persecuter Antoine. On poursuivoit ses amis particuliers ; on avoit dessein d'ôter tout à Fulvia sa femme ; on se préparoit à faire mourir ses enfans. Cependant, quoy qu'Atticus fût dans une étroite familiarité avec Ciceron, & qu'on ne pût rien ajoûter à l'affection qu'il avoit pour Brutus, il ne leur accorda pourtant jamais de rien faire, au prejudice d'Antoine : mais au contraire, il cacha autant qu'il pût ses amis qui s'enfuyoient de la Ville, & leur fournit toutes les choses dont ils en avoient besoin. Il traita entre autres P. Volumenus de telle façon, qu'il n'auroit pu attendre rien

rien davantage d'un pere. Et pour ce qui est de Fulvia, qui étoit embarrassée de procès, & en des allarmes continuelles, il servit avec tant d'affection & de diligence, qu'elle ne fut jamais obligée de comparoître à aucune assignation, qu'il n'y assistât toujours avec elle, & qu'il n'intervint comme sa caution en toutes choses : même, comme durant son crédit elle avoit acheté une Terre payable à certain terme, & qu'elle ne trouvoit personne dans sa disgrâce qui luy voulût prêter de l'argent pour faire ce paiement, il s'employa pour elle, & luy bailla la somme dont elle avoit besoin, sans luy limiter le temps qu'elle la luy devoit rendre, & sans en vouloir d'intérêt : jugeant que le plus grand gain qui pouvoit arriver à un homme d'honneur, c'étoit d'être estimé reconnoissant & prompt à faire plaisir, & voulant montrer qu'il avoit accoutumé de faire amitié avec les hommes, & non pas avec leur fortune. Et on ne pouvoit pas croire qu'il fit tout cela pour s'accommoder au temps : car personne n'auroit pû s'imaginer qu'Antoine eût jamais été en état de se revoir maître des affaires.

Atticus cependant ne laissoit pas d'être blâmé sourdement par quelques gens de condition, comme s'il n'eût point eu assez d'aversion pour les mauvais Citoyens. Mais lui, qui regloit ses actions par son jugement, regardoit toujours plutôt ce qu'il devoit faire, que ce que les autres pourroient louer.

Tout d'un coup la fortune se changea : Antoine revint en Italie, & personne ne douta plus qu'Atticus, qui étoit intime ami de Cice-

ron & de Brutus , ne fût en très-grand danger. Pour ce sujet luy-même se laissant emporter à cette crainte , lors qu'il vit que les Triumvirs approchoient de Rome , il ne se montra plus , apprehendant la proscription , & se cacha chez ce P. Volumnius , qu'il avoit secouru en une pareille occasion (comme nous venons de dire) la Fortune se montrant si inconstante dans tous ces temps-là , qu'il n'y avoit point de party qui ne fût à son tour , tantôt dans une puissance absolüe , & tantôt dans un extrême peril. Il fit aussi réfugier avec luy Q. Gellius Canius , qui étoit de son âge , & qui luy ressembloit parfaitement en toutes choses. Et cecy doit encore servir d'un illustre témoignage de la bonté d'Atticus ; puis qu'ayant vécu dans une union fort étroite avec Canius , depuis le temps qu'ils s'étoient connus à l'Ecole , leur amitié s'augmenta toujours jusques à leur vieillesse. Pour ce qui est d'Antoine , quoy que la haine qu'il avoit contre Ciceron fût si grande , qu'elle l'eût porté , non seulement à se déclarer son ennemy , mais encore de tous ses amis ; quoy qu'il eût dessein de les proscrire tous , il se trouva neantmoins tant de gens qui luy parlerent en faveur d'Atticus , qu'il se ressouviint du plaisir qu'il en avoit reçu ; & qu'après s'être enquis du lieu où il s'étoit retiré , il luy écrivit de sa main qu'il n'apprehendât rien ; qu'il le vint trouver en diligence ; qu'il l'avoit effacé luy & Gellius Canius de la liste des pros crits ; & de peur qu'il ne tombât en quelque danger , comme c'étoit de nuit , il luy envoya une escorte.

Ainsi Atticus, en cette saison remplie de crainte,
ne

ne garantit pas seulement sa vie, mais aussi celle d'une personne qui luy étoit très-chère. Car jamais il ne fit aucune sollicitation pour sa seureté, qu'il n'y joignît en même temps celle de son amy, afin qu'on sçût qu'il vouloit ou vivre ou mourir avec luy. Que si la principale loüange d'un bon Pilote, est d'avoir garanty son Navire, lors qu'il est battu de la tempeste, & d'avoir navigé sans peril parmy les bancs & les rochers, pourquoy n'admirerons-nous pas la prudence d'un homme que nous verrons revenir sain & sauf dans le port, après avoir été exposé à tant de tempestes civiles, & qui étoient si furieuses ?

Aussi-tôt qu'il se vit garanty de ce danger, sa principale occupation fût de s'employer à secourir le plus grand nombre qu'il pourroit de ceux qui en étoient menacez ; & voyant que le menu peuple cherchoit les proscripts pour les tuer, & gagner la récompense que les Triumvirs avoient promise à ceux qui en apporteroient les têtes : Il donna ordre qu'il ne manquât rien à tous ces malheureux qui voudroient se retirer chez luy en Epire, & il n'y en eut pas un à qui il ne permist d'y demeurer tant qu'il luy plairoit. Mesme après la bataille de Philippes & la mort de C. Cassius & de M. Brutus, ayant entrepris la protection du Preteur L. Julius Mocilla, de son fils, d'Aulus Torquatus, & de plusieurs autres qui se trouvoient enveloppez dans le même malheur, il commanda que d'Epire on leur portât toutes les choses nécessaires en Samothrace où ils s'étoient retirés.

Il seroit difficile & peu nécessaire de vouloir

tout dire , & il nous suffit d'avoir fait entendre , que la liberalité d'Atticus n'étoit pas une liberalité artificieuse & intéressée : ce qui se peut connoître par la nature des affaires & des temps ; car l'on ne remarqua jamais qu'il se fit de fête auprès de ceux qui avoient la puissance en main , ny qu'il abandonnât ceux qui étoient tombez dans l'affliction. A quoy nous pouvons encore ajoûter pour une belle preuve , qu'il honora tout autant Servilia Mere de Brutus , après la mort de son fils, qu'il avoit fait lors que ses affaires étoient florissantes.

Usant donc de cette liberalité , il fut encore assez heureux pour ne pas avoir de fâcheuses inimitiez ; car il n'offensoit jamais personne , & si l'on luy faisoit quelques injures , il se trouvoit plutôt porté à les remettre , qu'à s'en ressentir.

Jamais il n'oublia aucun bien-fait qu'il eût reçu , & jamais il ne se ressouvint de ceux qu'il avoit faits , qu'autant de temps que les personnes qu'il avoit obligées , luy en témoignoiient leur reconnaissance. Par ces moyens il confirma la vérité de ce que l'on dit d'ordinaire , que la fortune de chacun dépend de ses mœurs. Et toutefois il songea beaucoup plus à ses mœurs qu'à sa fortune , prenant exactement garde à ne rien faire dont on le pût blâmer justement.

Toutes ces choses luy acquirent une si haute réputation , que marcus Vespasianus Agrippa , qui alors , à cause de son crédit & de la puissance du jeune Cesar , duquel il étoit le Favori , pouvoit prendre à Rome tel party qu'il eût souhaité pour se marier , choisit néanmoins son alliance,

liance , & souhaita plutôt la fille d'un Chevalier Romain , que quantité d'autres , qui étoient bien de meilleure Maison. Il est vray aussi qu'il faut dire que ces nœces se firent par l'entremise de Marc-Antoine , l'un des Triumvirs qui gouvernoient l'Etat , lequel aimoit beaucoup Atticus , & si fort , qu'il ne tint qu'à luy de se servir de sa faveur , pour augmenter son revenu de plusieurs grandes possessions. Mais il se trouva si peu attaché à ses intérêts , que s'il usa de cette autorité d'Antoine , ce fut seulement pour tirer ses amis hors de l'incommodité & du danger.

Cecy éclata avec beaucoup de gloire , pour luy principalement pendant la proscription. Car comme les Triumvirs , selon la coutume qu'ils avoient en ce temps-là , eurent vendu le bien de L. Saufeius Chevalier Romain , & de même âge qu'Atticus , parce qu'il avoit quantité de belles Terres en Italie ; quoy que d'autre côté l'étude de la Philosophie l'eût arrêté depuis plusieurs années à Athenes , où il ne se mêloit point de la République ; Atticus travailla en cette occasion avec tant de chaleur & d'adresse ; que le même homme par lequel on mandoit à Saufeius qu'il avoit perdu son patrimoine , luy apprit en même temps la nouvelle comme il l'avoit recouvré.

Ce fut encore luy qui fit décharger de la proscription où l'on l'avoit mis , étant absent , L. Calidus , lequel je puis avec raison soutenir , avoir été le meilleur Poète que nous ayons eu depuis la mort de Catulle & de Lucrece , qui d'ailleurs étoit homme de grande vertu , & fort in-

struit en toutes les choses que les honnêtes gens doivent sçavoir ; & cependant ç'avoit été P. Volumnius grand Maître des Ouvriers d'Antoine , qui l'avoit fait proscrire à cause des grands biens qu'il possédoit en Afrique , & qui rendoient encore son absolution plus malaisée à obtenir. Aussi , à dire le vray , il seroit très-difficile de déterminer en ce lieu , lequel semble le plus grand du travail ou de la gloire d'Atticus ; en ce que dans les périls de ses amis , il ne les assistoit pas moins absens que presens.

Que s'il étoit si bon Citoyen , il n'étoit pas moins bon pere de famille. Car ayant toujours beaucoup d'argent comptant , il ne se trouvoit pourtant personne qui fût moins porté à acheter , ny qui aimât moins à bâtir que luy. Ce n'est pas qu'il ne fût parfaitement bien logé , & que pour les choses qui luy étoient nécessaires , il ne se servît toujours des meilleures. Son Oncle Cecilius luy avoit laissé en mourant un logis au quartier de la Colline Quirinale , qui étoit plus agreable , à cause d'un bois dont on l'avoit embelly , qu'à cause de l'édifice : car le bâtiment étoit vieux , & l'on y avoit plutôt songé à la propreté , qu'à la magnificence. Il n'y toucha pourtant point , hors quelques réparations auxquelles la vieillesse de cette maison l'obligea.

Son train étoit fort mediocre à n'en regarder que l'éclat , mais fort accompli , si l'on en juge par l'utilité : Car il y avoit beaucoup de jeunes gens , qui avoient fort bien étudié , qui lisoient fort bien , & qui étoient fort bons Copistes : jusques-là mêmes qu'il ne se trouvoit
pas

pas un de ses lacquais, qui ne sçût faire toutes ces choses en perfection. Tous les autres Officiers dont on a besoin dans une maison, y étoient fort habiles, & cependant il n'y en avoit pas un d'eux qui ne fût né, & qu'il n'eût élevé chez luy; en quoy certes il faisoit paroître beaucoup de diligence, & beaucoup de moderation. Car il faut être très-reglé pour ne pas desirer demesurément ce que beaucoup souhaitent sans mesure; & très-bon ménager, pour acquérir par son soin, ce que les autres ne peuvent avoir, qu'avec beaucoup de dépense.

Au reste, il étoit plus poli que magnifique. Il vouloit que sa dépense fût raisonnable, & qu'elle ne fût pas grande, & n'affectoit rien tant que de paroître dans la propreté, plutôt que dans l'abondance. Ses meubles n'étoient pas fort superbes, mais ils étoient fort honnêtes: & enfin l'on remarquoit en luy, qu'il s'éloignoit également de la profusion, & de la mesquinerie.

Il ne faut pas que j'oublie icy une chose, quoy que peut-être quantité de gens la trouvent de peu d'importance, qui est, qu'encore que Pomponius fût aussi bonne chère qu'aucun Chevalier Romain, & qu'il traitât assez souvent beaucoup de gens de qualité de tous les ordres de la Ville; nous sçavons pourtant bien, que par le Journal de son Maître-d'hôtel, il ne luy coûtoit d'ordinaire chaque mois pour la dépense de sa table, que trois mille petits sesterces. Ce que je mets icy, non pas pour l'avoir oüy dire, mais pour le sçavoir parfaite-

ment , ayant vécu assez familièrement avec luy , pour m'être trouvé plusieurs fois en son logis , lors qu'il regloit ses affaires domestiques.

Jamais pendant qu'il fut à table , il n'eut d'autre concert qu'un Lecteur , ce qui aussi selon mon avis est fort divertissant , & jamais il ne fit un seul repas sans que l'on y lût. De sorte que la compagnie qu'il avoit , se pouvoit divertir doublement à manger de bonnes choses , & à en écouter de meilleures. Car il n'invitoit que ceux dont les inclinations & les mœurs n'étoient point éloignées des siennes.

Quelques grands biens qui luy fussent arrivez , il n'en augmenta ny son train , ny son ordinaire , & ne changea rien du tout en sa façon de vivre. Et sa moderation fut telle , qu'ayant scû paroître fort honorablement avec vingt fois cent mille sesterces , que son pere luy avoit laissé , lors qu'il en eut cent fois cent mille , il n'en vécut pas pourtant plus abondamment , & ne changea point les mesures qu'il avoit prises , quelque changement qui se fût fait en sa fortune.

Il n'eut aucuns jardins , ny aucune belle métairie proche des Fauxbourgs de Rome , ou sur le rivage de la Mer , ny même dans toute l'Italie , excepté ses deux Terres de l'Ardeatin & de Nomentan : de sorte que tout son revenu consistoit en ce qu'il possédoit en Epire , & au bien qu'il avoit dans Rome : d'où l'on peut connoître qu'il ne se regloit pas pour employer son argent selon la quantité , mais seulement selon la raison.

Il ne disoit jamais de mensonge , & ne pouvoit non plus souffrir qu'on en dît , tellement que la douceur & la liberté qu'il avoit dans la conversation , n'étoit pas sans quelque severité , ny sa gravité sans être temperée de beaucoup de facilité ; & l'on avoit de la peine à connoître , si ses amis ou l'aimoient ou l'honoroient davantage.

Il fut toujours fort religieux & fort réservé à promettre , croyant que c'étoit le procédé d'un homme inconsideré , plutôt que d'un homme d'honneur ; de donner sa parole , & de ne la pouvoir pas tenir : mais autant de fois qu'il s'engageoit , il travailloit avec tant de soin dans les affaires qu'on luy avoit recommandées , qu'on ne pensoit pas qu'il en pût avoir davantage dans les siennes propres , quelques obstacles qu'il rencontrât à faire réussir celles dont il s'étoit chargé. Il ne se repentir jamais de les avoir entreprises , parce qu'en cela il s'imaginoit qu'il y alloit de sa réputation , qui étoit la chose du monde qu'il conservoit le plus cherement ; si bien , que non seulement il prit la conduite des affaires de M. & de Q. Ciceron, de Caton, d'Hirtensius , d'A. Torquatus , mais encore il mania celles de plusieurs Chevaliers Romains. Et de là on peut juger que ce fut par jugement , & non point du tout par paresse , qu'il refusa l'administration de celles de la Republique.

Si vous me demandez des témoignages de sa complaisance & de sa douceur , je ne sçaurois vous en rendre de meilleur , qu'en vous disant : qu'étant jeune , Sylla déjà vieux , le trouva fort agreable ; qu'étant vieux , il plût infiniment à

M. Brutus encore jeune , & qu'il vécut de sorte avec Q. Hortensius , & M. Cicéron ses égaux , qu'on auroit beaucoup de peine d'assûrer auquel de tous les âges il étoit le plus propre.

De tous ceux neantmoins qui l'aimèrent , Cicéron fut celuy qui le cherit davantage , & cela jusques à tel point , qu'il n'avoit ny plus d'amitié , ny plus de familiarité avec Q. son frere. C'est dequoy font foy , outre les ouvrages dans lesquels il fait mention d'Atticus , & que l'on a déjà donnez au public , seize Livres de Lettres qu'il luy envoya depuis son Consulat , jusques un peu auparavant sa mort , & qui sont écrites de telle sorte , que lors que l'on les a lûës , on n'a pas beaucoup besoin de l'histoire de ce temps-là. Car les desseins , & les inclinations des Chefs de party , les défauts , & les manquemens des Generaux d'Armée , les desordres & les changemens de la Republique y sont si politiquement traitez , qu'il n'y a rien qu'on n'y voye à decouvert : d'où l'on peut aisément juger , que la prudence est une espece de divination , puis que Cicéron n'a pas seulement prévu tout ce qui s'est passé durant sa vie , mais de plus nous a laissé de très-veritables predictions de ce que nous voyons encore arriver aujourd'hui.

Pourquoy m'étendrois-je sur le discours de la pieté d'Atticus , l'ayant ouï luy-même lors qu'il faisoit les funerailles de sa Mere , se vanter avec verité , de ce qu'étant morte âgée de quatre-vingt-dix ans , & luy en ayant vécu soixante-sept , jamais pourtant il n'avoit eu besoin de se raccommo-
der avec elle , non plus qu'avec sa
sœur , qui étoit presque de son âge. Ce qui à
mon.

mon avis est une marque , ou qu'il n'y avoit jamais eu aucun differend entr'eux , ou qu'il avoit tant de naturel pour les siens , qu'il eût pensé faire un crime s'il se fût mis en colere contre ceux qu'il étoit obligé d'aimer. Ce ne fut pas néanmoins la nature seule , de laquelle pourtant tout le monde suit les mouvemens , qui luy inspira des sentimens si raisonnables ; ce fut aussi l'étude. Car étant parfaitement instruit des preceptes des plus sages Philosophes , il s'en servoit pour l'usage de la vie , plutôt que pour l'ostentation.

Il fut encore fort grand imitateur des façons de faire des premiers Romains , & très-grand amateur de l'Antiquité. Aussi en avoit-il une connoissance si parfaite , qu'il l'a exposée toute entiere dans le Volume qu'il a écrit en l'honneur des Magistrats. Nous n'avons point fait de loy , nous n'avons point traité de paix , nous n'avons point entrepris de guerre , il n'est rien arrivé de remarquable & de glorieux au Peuple Romain , qui n'y soit cotté en sa place : & ce qui me semble très-difficile , c'est qu'il mêle si adroitement dans tout ce tissu , la suite des familles , qu'on peut apprendre en le lisant , de quelle maison , & de quelle naissance ont été les excellens Hommes de la Republique. Il a même traité cette matiere separément en d'autres Livres particuliers ; comme lors qu'à la priere de M. Brutus , il composa l'Histoire de la Maison des Juniens , depuis la premiere souche jusqu'aux derniers descendans , remarquant par degrez en chaque particulier qui il étoit , quels étoient ses parens , quelles Charges il avoit eues.

en la Republique, & en quel temps il y étoit entré. Il a encore pris le même soin pour la Famille des Marcells, à la sollicitation de Claudius Marcellus, & pour celle des Cornéliens, des Fabiens, & des Emiliens, en étant prié par Cornelius Scipio, & par Fabius Maximus, qui sont les Livres de la plus agreable lecture qui se puisse imaginer, pour ceux qui ont quelque passion de bien connoître les Hommes Illustres.

Il voulut aussi se mêler de la Poësie, & comme il me semble, afin de n'être pas privé d'une si grande douceur. Il consacra le travail de sa Muse, à la gloire des Citoyens Romains, qui avoient paru au dessus des autres, ou par les honneurs qu'ils avoient obtenus, ou par les belles actions qu'ils avoient faites, réduisant en quatre ou cinq Vers, sous chacune de leurs Images, les plus celebres exploits, & les Charges qu'ils avoient eues. Ce qui est à peine croyable, que l'on aye pû comprendre tant de choses en si peu de mots. Il a encore laissé un Livre en Grec du Consulat de Ciceron.

Nous avions publié tout cecy du vivant d'Atticus. A cette heure, puis que la Fortune a voulu que nous demeurassions au monde après luy, nous acheverons ce qui reste; & par les exemples de ce que nous écrivons de luy, nous persuaderons aux Lecteurs, autant qu'il nous sera possible, que nous avons eu raison de dire, que la Fortune de chacun dépend de ses mœurs, & de sa conduite.

Et de fait Atticus s'étant contenté de l'Ordre des Chevaliers, dans lequel il étoit né, parvint néanmoins jusques à l'alliance de l'Empereur

Au-

Auguste , ayant acquis dès-long-temps auparavant sa familiarité , par sa belle maniere de vivre , & celle du reste des plus Grands Seigneurs de la Ville , qui ne cédaient point à l'Empereur en Noblesse , n'avoient pas les mêmes avantages de la fortune. Car il faut avouer que la prospérité d'Auguste a été si grande, que la fortune n'a jamais rien fait pour les plus excellens Hommes qui l'ont précédé , qu'elle n'aye encore fait pour luy , & qu'elle luy a donné toutes les grandeurs que l'ambition d'un Citoyen Romain étoit capable de desirer.

Or voicy comme cette alliance se fit. Agrippa ayant épousé la fille d'Atticus , qui n'avoit point encore été mariée ; & ayant eu une fille d'elle , Auguste voulut qu'on l'accordât avec son beau-fils Titus Claudius-Neron , né de Drusilla sa femme , quoy que cette petite n'eût encore à peine qu'un an : Ce qui après avoir établi entre eux une étroite alliance , rendit encore leur familiarité plus grande ; quoy que mêmes avant ces fiançailles , lors qu'Auguste étoit absent de Rome , jamais il n'envoyât de Lettres à aucun de ses amis , qu'il n'y en eût aussi pour Atticus , pour s'informer de ce qu'il faisoit de principal ; de ce qu'il lisoit ; en quels lieux il se proposoit de demeurer , & combien. Quand il étoit à la Ville , & que la multitude des affaires l'occupoit , de sorte qu'il ne pouvoit pas jouir aussi souvent qu'il eût souhaité , de la conversation d'Atticus ; il ne laissoit pas pourtant volontiers échapper un jour sans luy écrire ; tantôt le priant qu'il l'instruisît de quelque chose de l'Antiquité ; tantôt luy

luy proposant quelque question de la poétique ; & souvent se jouant seulement , afin de tirer de luy des réponses plus étenduës , & plus libres. D'où vient que le Temple de Jupiter Feretrius , que Romulus avoit édifié au Capitole , menaçant de ruine à cause de sa vieillesse , & du peu de soin qu'on apportoit à le conserver , Atticus en avertit Cesar de telle sorte , qu'il l'obligea à le faire reparer.

D'autre côté M. Antoine n'étoit pas moins soigneux qu'Auguste , d'envoyer de ses Lettres à Atticus , lors qu'il en étoit éloigné ; jusques-là mêmes que des dernières limites de l'Empire Romain , où il demouroit , il luy rendoit un compte fort exact , non seulement de toutes ses actions , mais encore de tous ses desseins , & de toutes ses pensées. Ce qui à mon avis ne peut être estimé , comme il doit , que par ceux qui seront capables de juger , combien il falloit avoir de prudence pour pouvoir conserver en même temps l'amitié , & faire état du support de deux Hommes , entre lesquels il y avoit ; non seulement de l'émulation pour les plus grandes choses du Monde , mais encore de la haine & de l'envie telle qu'il étoit nécessaire qu'il fût entre Auguste & Antoine , qui prétendoient de se rendre tous deux les seuls & souverains Maîtres de la Ville de Rome , & de tout l'Empire du Monde.

De cette sorte , ayant déjà soixante & dix-sept ans accomplis , & étant si heureusement arrivé à cette vieillesse , qu'au même temps qu'il croissoit en âge , il avoit vû augmenter sa

sa dignité, son bonheur, & ses richesses. (Car la seule bonté fit que beaucoup de gens l'instituerent leur heritier , & sa santé fut si entiere , que pendant trente ans il n'eut besoin de medecine.) Enfin il tomba dans une maladie , de laquelle luy & les Medecins au commencement firent peu d'état ; s'imaginant que c'étoit un tenesme , & proposans pour sa guerison des remedes fort aisez & fort prompts. En cet état , comme il eut passé trois mois à se faire traiter , sans ressentir aucune douleur, que celle qu'il recevoit de sa cure , rout d'un coup le mal se jetta dans un intestin , avec tant de violence, qu'à la fin du temps la pourriture s'y étant mise , il se fit un ulcere aux reins.

Mais auparavant que ce dernier accident luy fût arrivé , voyant que ses douleurs augmentoient de jour en jour , & que la fièvre luy étoit encore survenuë , il commanda que l'on allât querir Agrippa son gendre , & que l'on amenât avec luy Lucius Cornelius Balbus , & S. Peduceius. Aussi-tôt qu'il les vit arrivez , s'étant appuyé sur le coude , il leur parla de la sorte : *Il n'est point necessaire que je vous dise combien de soin , & de diligence j'ay apporté depuis que je suis malade , pour tâcher de recouvrer ma santé. Vous en avez été vous-mêmes témoins ; ainsi vous ayant satisfait en cela , comme je l'espere , & n'ayant rien omis de tout ce que l'on a jugé utile à ma guerison , ce qui me reste à faire à present , c'est de me tirer moy-même de cette peine , où je me trouve. & c'est ce que j'ay*

j'ay bien voulu vous faire sçavoir ; car enfin je suis absolument résolu à ne pas nourrir mon mal davantage. Vous sçavez bien en effet, que tous les aliments que l'on m'a donnez ces jours passez, ne m'ont allongé la vie, que pour rendre mes douleurs plus grandes, sans aucune esperance de salut, si bien qu'en l'état où je suis, je souhaite de vous deux choses ; la première, que vous approuviez mon dessein ; la seconde, que vous ne vous efforciez point à m'en détourner, puis que vous le feriez inutilement. Leur ayant fait ce discours, avec une voix si ferme, & un visage si assuré, qu'il ne sembloit pas qu'il allât sortir de la vie ; mais seulement qu'il fût prest de passer d'une maison en une autre ; quoy qu'Agrippa en pleurant, & en l'embrassant le priât, & le conjurât avec beaucoup d'instance, de ne point avancer une chose à quoy la nature l'ameneroit, & que puis qu'il pouvoit encore vivre quelque temps, il se conservât pour soy & pour les siens, il rejeta ces prieres par un silence obstiné. Ainsi s'étant abstenu deux jours de manger, la fièvre ensuite l'ayant quitté tout à coup ; & sa maladie se trouvant beaucoup diminuée, pour cela néanmoins il ne changea point du tout le dessein qu'il avoit fait ; tellement que le cinquième jour après qu'il eut pris cette résolution, il décéda le dernier jour du mois de Mars : Cn. Domitius & C. Sosius étans Consuls. Son corps fut emporté dans une petite litiere, sans aucune pompe funebre, ainsi qu'il l'avoit ordonné ; étant néanmoins accom-

T. POMPONIUS ATTICUS. 137
accompagné de tout ce qu'il y avoit d'honnê-
tes gens à Rome , & d'une très-grande fou-
le de peuple ; & il fut enterré dans le mo-
nument de Q. Cecilius son Oncle , qui est
sur le bord du chemin d'Appius , à cinq mil-
les de Rome.

F. I. N.



THE

COMMON

WEALTH

OF THE

THE



S'IL FAUT QU'UN
JEUNE HOMME
SOIT AMOUREUX.

D I A L O G U E.

ETANT venu à Paris pour justifier mon innocence, & pour détruire la calomnie de mes ennemis, comme j'attendois la réponse des Lettres que Monsieur de Chavigny avoit écrites à la Cour en ma faveur, & que je m'étois cependant retiré chez mon intime amy Monsieur du Pille, Messieurs Chapelain, de Trilport & Menage me vinrent voir un après-dinée. Ces Messieurs prenoient grand interest à ma disgrâce, & y agissoient avec cette noble ardeur qu'on ne rencontre plus que dans les Histoires d'Oreste & de Pylade, & des autres amis de l'Antiquité. Ils me trouverent par hazard dans la salle, où j'entendois un excellent Joüeur de Claveffin. Après que je les eus fait passer dans ma chambre, & que nous nous fûmes assis : Je croyois, dit Monsieur Chapelain, s'adressant à moy, que dans vôtre solitude je vous trouverois plutôt attaché sur ce Traité de Seneque, qui prouve que le Sage n'est point sujet
aux

aux injures de la fortune , qu'à vous divertir au plaisir de la Musique , qui ne touche pour l'ordinaire qu'un esprit débarrassé. Il ne faut pas , luy répondis-je , que cela vous surprenne : car premierement vous me faites tort de me tenir embarrassé , puis que vous sçavez bien que j'ay la conscience fort nette ; & puis comme cela vous seroit étrange , à vous qui avez accoustumé de regler vôtre Vertu sur celle des Stoïciens , & qui voulez comme eux qu'on aille contre les malheurs tête baissée , & que la raison ne se détache point de la pensée de l'infortune qu'elle a à combattre , qu'après l'avoir entierement terrassée : Aussi n'y a t-il nul inconvenient pour nous qui suivons une autre Secte , & qui par d'autres biais nous défendons de la douleur ; de ne pas lutter contre elle , & de tâcher plutôt à l'oublier qu'à la vaincre. C'est-là , dit Monsieur Menage , l'opinion d'Épicure ; qui veut qu'on songe au plaisir , afin de s'ôter la pensée du malheur , & qui ordonne qu'on s'en rende maître en faisant diversion. En verité il faut avoüer , poursuit-il , que la Philosophie de cet homme soulage merveilleusement la Nature , & que ses opinions sont fort accommodées à nôtre foiblesse , & je ne puis assez louer nôtre excellent Monsieur Gassendi , qu'on peut appeller comme on faisoit Epicure , le Pere de la Verité , & comme on faisoit Socrate ; le Pere de la Philosophie : je ne sçauois , dis-je , assez le louer , de ce qu'il employe cette profonde érudition , & cette longue experience qui le font admirer , à éclaircir ce qui reste des enseignemens de ce Sage , & à fonder de nouveau une École dont les Disciples remplissoient jadis des Villes entieres de la Grece. Je suis fort aise , repli-

quay-

quay-je, que vous n'avez point insulté à cet Auteur de la Volupté, comme la plupart du monde, que ce dernier mot trompe, & qui ne songent pas que les véritables Epicuriens menoient autrefois une vie aussi réglée que font à présent nos Religieux réformez, ou nos Missionnaires; & pour vous faire mieux voir que je combats la douleur en la fuyant, vous pouvez vous en instruire par la lecture à laquelle je passe les heures que je suis seul; vous ne trouverez pas que ce soit celle de Boëce ny d'Epiëtete. Là-dessus Monsieur de Trilport s'étant approché de la table, y trouva un Lucrece, un Salluste, & le Roman de Perceforest, & se tournant vers moy; Le premier de ces Livres, dit-il, est tout pour vous, l'autre est un de nos vieux bouquins; Mais pour ce qui regarde Salluste, que peut faire d'un Historien, un des Disciples d'Epicure, qui défend aux siens de se mêler de la République? Je n'ay pas juré, luy reparty-je, de m'attacher à toutes les regles de ce Sage, & je suis seulement celles de ses opinions, où me portent ma raison & ma nature. Mais, reprit-il en riant, & ouvrant de nouveau Lucrece, je vous trouve bien hardy de lire encore des Vers, vous qui sçavez bien que c'est à cause des Vers qu'on vous a rendu tant de mauvais offices? Il est vrai, répondis-je, que je dois vouloir beaucoup de mal aux Muses, mais ce n'est qu'aux miennes: Car je pourrois avoir lû tout ce qu'il y a de Poëtes, si je n'avois point fait de Poësie, qu'on ne m'auroit jamais soupçonné. Ainsi je suis d'avis que nous composions ensemble sur ce sujet, & nous demeurerons d'accord, s'il vous plaît, que je ne feray plus de Vers, & que vous me permettrez d'en lire. Je le veux bien, répondit-il, en faveur de la Pucelle,

car

car cette Heroïne merite bien que nous vous donnions dispense pour des Livres qui vous devroient desormais être interdits. C'est une dispense, repliquay-je, que j'avois prise de moy-même, & comme l'on n'interdit pas aux exilez la correspondance avec ceux qu'ils ont laissez en leur patrie, vous ne voudriez pas sans doute que ma condition fût pire, ni que je rompisse toutes les habitudes que j'ay au Parnasse, parce que je m'en suis banny volontairement. Mais, dit Monsieur Chapelain, puis que vous voulez tant faire pour une simple Bergere comme la mienne, se pourra-t-il pas trouver quelque autre Pucelle qui vous puisse obliger à la chanter ? Quand ce seroit, répondis-je, Madame Laure, pour laquelle le grand Roy François rima jadis, & que je devois attendre de mes Chançons autant de réputation que Petrarque en a eu des siennes, je ne sçay si je reprendrois la lyre, tant j'ay d'aversion pour mes bagatelles, qui jusques icy ne m'avoient pas tout à fait déplû. Cette aversion finira sans doute, dit Monsieur Menage, & nôtre Galanterie perdrait trop si vous vous résolviez à n'en plus écrire. Je ne repousseray point vôtre raillerie, repris-je, je vous répondray seulement, que tout le mal qui en arrivera ne regardera que Lambert, qui encore n'y perdra que des paroles ; mais pour les Ouvrages de galanterie soyez en repos, & ne vous imaginez pas qu'on trouve les miens à dire, tant que les Voitures, les Charlevais, les Patris, Montplaisir, la Lane, Bois-Robert, Scarron, Benferade, Bertaut, & quelques autres s'en voudront mêler, & vous tout le premier, qui, comme dit Marot,

Poëtiser trop mieux que moy sçavez.

Après tout, il étoit temps que je me retirasse
de

de ce genre d'écrire ; car ayant publié

Qu'Eve aime mieux pour s'en faire conter,

Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,

Que d'être femme, & ne pas coqueter.

Je m'étois tellement broüillé avec le sexe, que je ne sçache point d'Elegies si lamentables, ny de Stances si flâteuses, qu'elles eussent pû fléchir la moins colere de nos Dames. Tellement, reprit M. Chapelain, que non seulement vous avez dit adieu à Phœbus & aux neuf Sœurs, mais encore à Cupidon & à sa Mere ; & il ne vous souvient plus, ajouta M. de Trilport, du vers de vôtre Compatriote Bertaut, qui assure

Que s'empêcher d'aimer est dur aux belles ames.

Il ne me souvient, répondis-je, que de celui qui suit

Qu'aimer fidèlement apporte de soucy.

Et pour vous parler franchement, en me retirant du service des belles, j'ay plutôt crû me guerir d'un petit mal, que me priver d'un grand plaisir. Pour cette fois, dit alors M. Menage, vous ne serez pas seul, & vous voyez auprès de vous un homme qui a appendu il y a long-temps, ses chaînes au Temple de la Liberté. Allez, dit alors M. Chapelain en souriant, & haussant sa voix, vous êtes des ingrats ; car sans compter vos bonnes fortunes, vous ne songez pas que tout ce que vous avez de civilité & de politesse, vous l'avez appris auprès des femmes qui vous ont souffert, & que vous avez aimées. En verité, repliquay-je, je pourrois sans faire le discret, vous répondre en riant comme vous, que jamais je n'ay été assez heureux pour avoir ce que vous appelez bonne fortune, & vous protester avec l'Espagnol, que

Amador fui, mas nunca fui amado.

Toutefois, de peur que vous ne contestiez sur cet endroit,

endroit, je me contenteray de vous dire, que pour la civilité & la politesse dont vous prétendez que nous soyons redevables aux Dames, il ne faudroit ce me semble, que mon exemple pour vous faire comprendre qu'on peut employer beaucoup de temps auprès d'elles, sans acquérir ces deux qualitez; mais comme j'impute à mon peu d'esprit d'être fort grossier & rude de leur conversation, je laisse à Monsieur Menage, à qui vous avez adressé vos reproches aussi bien qu'à moy, & en qui vous pouvez justement admirer toutes les qualitez qui me manquent, à vous expliquer si ç'a été la compagnie des Dames qui l'a rendu si accompli. Trêve, s'il vous plaît, de vos douceurs, continua M. Menage, & qu'il vous suffise que je n'aspire pas si haut, & que jè ne prétens pas passer pour le Courtisan du Baldeasar Castiglione, ny pour la copie l'Honnête Homme de Faret qui ne vécut jamais, si ce n'est avec l'Orateur de Cicéron, & dans les Republiques de Platon & de Thomas Morus. Mais soit que je ne sois pas de l'opinion de M. Chapelain, moy à qui on reproche que je n'ay gueres accoustumé d'être de celle des autres, soit que je me plaise à contester, comme vous me le dites souvent; puis qu'il n'y a point icy de femmes, je ne vous dissimulcray pas que quelques avantages qu'on attende de l'attachement qu'on a pour elles, il s'y rencontre d'autre côté tant de choses qui peuvent empêcher qu'on ne devienne honnête homme, que je suis tout prest de disputer contre la vieille These, qui expose qu'il est impossible qu'un homme soit fort propre pour le monde, s'il n'a été amoureux en la jeunesse. Et moy, interrompit M. Chapelain, je suis tout prest de soutenir le contraire. Pour moy, continua M.

de Trilport, se tournant vers Monsieur Chapelain, je me déclare vôtre second, si tant est que Monsieur Menage en puisse trouver quelqu'un en une aussi injuste querelle que celle qu'il veut défendre. S'il n'étoit pas allé si loin, ajoûteray-je, & qu'il en fût demeuré à prouver qu'il est agreable d'avoir les Dames pour amies, mais qu'il est très-dangereux de les avoir pour Maîtresses, je pense que je l'eusse servy contre vous, mais comme il a porté les choses à l'extrémité, il n'y a pas moyen que je sois de son party. Ce n'est pas la première fois, reprit-il, que vous vous êtes mis plusieurs contre moy, & que pour cela, non seulement je n'ay pas fui, mais même je n'ay pas été vaincu. C'est pourquoy je me résous dorénavant, quand je proposeray quelque chose, d'imiter le Rodomont de l'Arioste, qui appelloit les Paladins au combat, deux à deux, ou trois à trois, & de prendre pour ma devise,

Horatio sol contra Toscanam tutta.

Ce que vous dites nous obligera aussi, répondit M. de Trilport, nonobstant vos rodomontades, à imiter ces Paladins qui n'alloient jamais deux contre un, car je ne pense pas que vous vouliez nous comparer aux quatre fils de Naimmes, dont le Bernia dit,

Che in battaglia giamai non andar soli.

Et parce que Monsieur Chapelain est celuy qui a relevé le gage de défi que vous avez jetté, nous le laisserons entrer le premier en lice, & je ne doute point qu'il ne vous mene bien-tôt à outrance. Si cela m'arrive, reprit Monsieur Chapelain, ce sera sans doute plus par la force de la vérité, que par la mienne. Car pour peu que sa cause fût juste, je me tiendrois déjà pour vaincu, le connoissant Chevalier de longue haleine, & de grandes forces,

ou, pour parler plus familièrement, & quitter la métaphore Romanesque, ne sçachant personne plus propre que luy à soutenir des paradoxes; non pas même nos Stoïciens, qui en font une étude particulière. Mais, interrompit M. Menage, je n'estime pas que ce que je défens, soit si paradoxal que vous le pensez, & pour vous le faire connoître, puis que nous avons tout loisir de causer, voyez les raisons sur lesquelles je me fonde. Après ces mots, s'étant teu, & voyant que nous nous préparions à entendre ce qu'il vouloit dire, il recommença ainsi;

J'ay aimé, & souvent, *Sans faire le vain, mon aventure a été telle,*

*Que de la même ardeur que j'ay brûlé pour elle,
Elle a brûlé pour moy.*

Je me sens forcé, malgré ma modestie, à vous parler de cette sorte, afin qu'ayant à vous dire beaucoup de mal de l'Amour, cela vous ôte la pensée que je veuille me ressentir de ses mauvais traitemens, & afin aussi que vous m'ajoutiez une entière foy, puis que j'en connois le bien & le mal par ma propre expérience. Car, à mon avis, Hannibal eut raison de se moquer du Declamateur Grec qui luy fit des leçons militaires, & le Declamateur n'auroit pas eu moins de sujet de rire, si Hannibal eût entrepris ensuite de luy montrer les preceptes de la Rhetorique. On ne discourt jamais bien des choses que l'on n'a pas pratiquées, & souvent l'usage ne s'accorde pas avec la spéculation. Or donc moy qui ay

Couru les Mers d'Amour de rivage en rivage,
& qui sçay tout ce qui se fait dans le Cloître de ce Dieu, pour parler à la façon de Petrarque; je puis bien, ce me semble, être crû de ce que j'en diray.
d'au.

d'autant plus encore, que je me trouve à présent en état d'en parler avec une entière indifférence. Mais, parce que pour juger des effets d'une chose, il est nécessaire d'en connoître la nature, nous ne ferons point mal, ce me semble, de nous informer qui est cet Amour que vous voulez qui fasse tant de bien aux hommes, & duquel vous soutenez que les jeunes gens ont autant de besoin que de l'Académie & du Collège. Je vous feray même cette grace, de ne point chercher ailleurs de ses nouvelles que dans vos Livres : & comme je parle au premier Poëte de nôtre Siècle, & de nôtre Nation, je me serviray des opinions des grands Hommes de l'Antiquité, auxquels vous avez succédé ; aussi bien je ne pourrois mieux m'adresser qu'à ceux qui n'ont presque rien écrit où l'Amour n'ait trouvé sa place, & dont les vers peuvent être pris pour autant de témoignages & de sentences. Ils disent donc, Que l'Amour est un Enfant ; ils luy mettent un bandeau sur les yeux ; ils luy attachent des ailes aux épaules ; ils luy pendent au côté une trouffe pleine de flèches ; ils luy arment les deux mains d'un arc & d'un flambeau. Jusques icy cette figure ne fait pas pour vous, & à ne considérer que le dehors de ce tableau, Cupidon paroît seulement une Grottesque & une Chimere. Mais, me direz-vous, la Poësie a ses mystères, & il ne faut pas faire ce tort à ces Hommes que vous venez d'estimer, & qui ont eu même l'honneur de philosopher les premiers au monde, de croire que sans raison ils aient dessiné l'Amour sous une figure si étrange. J'ay bien la même pensée, je sçay que les choses extraordinaires que la Poësie nous montre, ont toutes un sens caché, &

qu'elle se sert de peintures merveilleuses & surprenantes, pour attirer le vulgaire à la recherche de la verité. Mêmes vos Modernes Italiens qui ont enchery sur les inventions des Grecs, (car les Latins n'ont fait que les copier,) ne nous exposent rien de si volontaire où ils ne trouvent une allegorie, & publient que leurs enchantemens, leurs Furies, leurs Geans, leurs Monstres, & les autres occupations de leur Chevalerie errante, ne sont que pour amorcer le peuple, & l'instruire en faisant semblant de le divertir. Mais, je dis plus, que parmy les images que la Poësie nous represente, il n'y en a aucune si ingenieuse que celle de l'Amour, tant elle exprime naturellement cette passion. C'est pourquoy nous l'examinerons, s'il vous plaît, & nous considererons premierement cet Amour Enfant. Je vous demanderay d'abord, si vous aviez à représenter la Force, la Prudence, & enfin toutes les Vertus, si ce seroit sous cette figure ? Vous me direz, je m'assure, que vous aimeriez mieux faire une Pallas armée, ou représenter un Hercule qui terrasseroit un Lion ; mais si au contraire vous étiez obligé de décrire la foiblesse, l'imprudence, la mollesse, la legereté, & plusieurs autres de nos mauvaises qualitez : Quelle chose conviendrait mieux à ce dessein, que le portrait d'un Enfant ? Que pensez-vous que la Poësie ait voulu enseigner par-là ? Rien, sans doute, sinon qu'un homme est accablé de tous les défauts de l'enfance dès qu'il devient amoureux. Aussi les Comiques introduisent-ils l'Amour sur leur Theatre, sans conseil, sans règle, accompagné de soupçons, d'injures, d'inimitiez, tantôt en trêve, tantôt en paix, tantôt en guerre, & trouvent que ce

desfor

desordres & ces inégalitez luy sont des choses si naturelles , qu'ils concluent que ce seroit une dernière folie de vouloir aimer sagement. Ce n'est donc pas sans sujet qu'un des Poëtes amoureux a trouvé , que celuy qui avoit peint l'Amour Enfant , avoit eu les mains admirables , parce que comme nous disons , il avoit le premier découvert , que les Amans passent leur vie privez du bon sens , & qu'ils perdent des biens solides pour courir après des bagatelles ; mais le pis est , que ces bagatelles & ces soins legers , consomment souvent toute nôtre vie , & nous durent jusques à la decrepitude. Pensez alors quel spectacle c'est de voir un Vieillard qui fait le joly , & qui comme un Singe , pour courir après les noix , déchire la robe de Philosophe dont il étoit habillé ; de voir une Vieille se mettre tous les matins en visage postiche , se parer des robes d'une poupée , & payer du meilleur de son bien les cajolleries d'un jeune Cadet. C'est pourquoy quelqu'un a dit , que Venus est courroucée contre les vieilles gens , que le mariage même ne leur sied pas bien , & comme chante un Poëte dans le Plutarque du bon Amiot ,

Qu'autant vieillard à la barbe fleurie ,

Pour ses voisins que pour soy se marie.

Et vous vous pouvez souvenir , que jadis on huoit publiquement ces galans de Proserpine , & que l'on se munissoit à leur abord des mêmes préservatifs que la superstition Payenne avoit ordonnez contre les choses funestes. Enfin , continuer à être amoureux lors que l'on commence à n'être plus vivant , c'est ce qui s'appelle radoter , mais de la plus pitoyable maniere , & il n'est rien de si honteux que

Les ridicules aventures

D'un Amoureux en cheveux gris.

Je ne vous sçaurois laisser passer plus avant , interrompis-je , sans vous demander grace pour le bon Monsieur des Iveteaux. Et afin que vous ne me la refusiez pas , vous vous souviendrez que la derniere fois que nous le visitâmes ensemble , vous prîtes un grand plaisir à luy voir cherir ce ruban jaune qu'il portoit à son chapeau pour l'Amour , comme il disoit , de la gentille Ninon qu'il le luy avoit donné , & il vous entretint si agreablement de cette faveur , que le reste de la journée vous ne fîtes autre chose que repeter les mignardises de la vieille Cour , qu'il vous avoit racontées sur ce sujet ; si bien qu'il s'en fallut peu que vous ne souhaitassiez une vieillesse qui ressembât à la sienne ; au moins faisant reflexion sur sa Nymphe , sur sa Musique , & sur sa bonne chere , vous nous dites qu'il passoit cet âge comme Horace l'avoit désiré. Ainsi puis que c'est un homme extraordinaire , je suis d'avis que nous ne troubions point les Pastorales , & que nous le laissions en repos , juger en faveur de la Harpe de Mademoiselle du Puy , contre les Rossignols de son jardin. En verité , continua Monsieur de Trilport , le Roman de sa vie a si bonne grace , que je pense qu'on le gâteroit si l'on en vouloit faire une Histoire plus serieuse : & comme je suis en reputation de solliciter toutes les affaires de mes amis , je vous recommande celle-cy , non pas en mon nom , mais au nom du bel esprit d'un homme si agreable. Monsieur Menage se ressouvenant alors des vers du Tasse , *Qu'il ait , dit-il , la vie & la liberie , & que rien ne soit refusé à un si grand intercesseur ,* aussi bien il n'est gueres à craindre que cette Hironnelle

rondelle étant seule , ramene aux vieillards le Printemps, qui est la saison des galanteries ; ny qu'un défaut general soit excusé par le merite d'un seul. Mais pour reprendre nôtre discours, cet Enfant est nud ; en cela, sans doute, il témoigne son effronterie ; au moins, si nous nous en tenons à la vieille maxime, qui publie qu'une des plus vilaines actions, c'est de se dépoüiller devant le monde, & que nous en voulions croire Eustathius, qui dans son Roman appelle l'Amour le pere de l'imprudence, si ce n'est pourtant que nous voulions dire qu'on le peint nud, afin de faire comprendre qu'il ruine ceux qui le suivent, jusques à les dépoüiller de toutes choses.

Venons maintenant à l'équipage qu'on donne à l'Amour. On dit donc qu'il a un bandeau sur les yeux ; que croyez-vous que signifie cet aveuglement, sinon que l'ame des Amans est dans des tenebres éternelles, & que la raison ne sçait plus où donner de la tête, dès qu'elle prend la passion pour son guide. Il y a même un Italien qui ne quitte pas la raison à si bon marché, & qui en cet état la fait morte, au lieu que nous ne la faisons qu'égarée. Or pour ne pas deviner, & pour ne parler qu'après nos Ecrivains amoureux, sçavez-vous l'excuse qu'ils trouvent quand ils ont à défendre, ou le déreglement de leurs pensées, ou celui de leurs actions? Ils estiment, quelque extravagance qu'ils fassent en aimant, qu'ils ont assez dit pour leur apologie, lors qu'ils ont protesté que graces à l'Amour ils ne voyent goutte à ce qu'ils font. Et afin que vous n'appelliez pas de ceux-cy, écoutez Ovide qui a fait un art d'une passion, & donné des leçons d'une folie ; non seulement il

confesse que les Amans ne voyent point ce qui est de la raison , mais encore il porte leur aveuglement jusques à manquer à la bien-seance , & même il n'excepte personne de ce défaut. Cependant , parce que ce bandeau se peut ôter , c'est à dire , que la raison peut revenir aux Amans ; ceux qui ne veulent point que cette fureur ait de clairs intervalles , pour parler à la maniere des Jurisconsultes ; ceux-là , dis-je , ne se sont pas contentez de bander les yeux à l'Amour , ils luy ont entièrement ôté l'usage de la vûë. En cet état il me semble qu'on auroit fait plus avantageusement pour luy , en luy donnant un bâton & un petit chien afin qu'il se pût conduire , qu'en luy attachant des ailes au dos ; & toutes les fois que je me l'imagine aveugle & volant ; il m'est toujours avis qu'il se va estropier contre quelque arbre , contre quelque tour , ou contre quelque montagne. Je ne doute point mêmes que ceux qui en ont fait un oyseau , (car Clement Marot le nomme ainsi ; Et vous ne parlez pas mal , continuait-il , s'adressant à moy , quand vous appelez les Demoiselles qu'une troupe de galans cajolle , des filles battues de l'oyseau.) Je ne doute pas , dis-je , que ces gens ne luy eussent laissé la simple figure humaine plutôt que d'en faire un monstre , s'ils eussent pû imaginer un autre moyen de l'envoyer par tout le monde où ils prétendent qu'il doit nécessairement aller afin de le conserver : mais voyant qu'il n'auroit pû achever tant d'affaires , ny par exemple blesser en un jour les Negres , brûler les Groënlandois engourdis de froid , les Habitans de la rive du Canope , ceux qui boivent la Seine , & ceux qui s'enrichissent des arènes de la Plata , afin de ne parler que des

hom-

hommes, & d'en parler poëtiquement, s'ils ne luy avoientourny l'invention de faire ces grands voyages ; ils n'ont rien trouvé de plus propre que de luy appliquer des aîles , mais des aîles non seulement plus vîtes que celles des Faucons Pelérins & autres oyseaux de passage , mais plus legeres encore que les vents & que la pensée. Sur ce sujet , il me souvient que parlant un jour avec Messieurs Conrart , des Reaux , & d'Ablancourt , le premier soutenoit agreablement , considerant tous ces grands travaux , que l'Amour n'étoit pas mieux traité des Poëtes , que leurs Sisiphes & leurs Danaïdes , puis qu'ils l'occupent incessamment à un travail qui luy sembloit plus penible que de rouler une pierre , ou de cribler de l'eau. Le second ajoûtoit un peu plus librement , qu'il luy sembloit d'autant plus tourmenté , qu'ils luy avoient choisi pour redoubler ses corvées , la nuit que la Nature a destiné au repos de toutes les creatures. Mais la pensée de cet excellent Traducteur , qui donne à ses copies la naïveté de leurs Originiaux , étoit beaucoup plus malicieuse , quand il vouloit que l'Amour n'eût été emplumé que pour montrer que les Amans entrent en muë , & qu'il expliquoit en ce sens ces Vers du Petrarque ,

In Così tenebrosa e stretta Gabbia ,

Rinchiusi fummo oue le penne ufato ,

Mutai per tempo e le mie prime labbia :

Car il prétendoit que cette cage étroite & tenebreuse , & ce changement de poil & de plume , regardassent plutôt la santé que les yeux. Or pour revenir au sens allegorique de ces aîles ; (car je ne m'imagine pas que vous soyez persuadez comme le Minime , qu'on puisse voler naturel-

lement) elles ne signifient rien que de l'inconstance, rien que de l'instabilité dans la vie, rien qu'une agitation incertaine & honteuse des actions des Amans. Propérce appelle aussi ces aîles venteuses, & appuye merveilleusement nôtre explication, lors qu'il fait tourner les Amans comme des girouëttes déreglées. Il ne reste plus maintenant qu'à examiner les armes de Cupidon. Ses flèches, dont les unes sont de plomb, & les autres d'or, & son flambeau qui penetre jusques au fond des mouëlles, & qui brûla jadis Troye la grande. Certainement, c'est bien en l'usage de ces armes qu'on peut dire qu'il ne voit goutte; car il charge sans reconnoître, il donne à tort & à travers, & enfin, il frappe comme un aveugle. Tantôt il veut qu'un Monarque adore une simple fille du peuple, encore pour cela passe, le mérite peut aller par tout, & l'Orient a vû avec gloire Athenais sur son Trône; Mais que direz-vous de voir des vieillards courir après de jeunes filles? de belles femmes adorer des garçons mal-faits? des hommes sages soupirer pour des coquettes? que direz-vous de Mirrha, de Canace, de Biblis, de Phedre? que direz-vous de voir passer ce déreglement jusques à la difference des espèces? ne vous étonnerez-vous pas de trouver sur la liste de vos Amans, un Dragon, un Elephant, une Oye, un Belier, un Paon, & pour vous servir chair & poisson, quantité de Dauphins? Vous sçavez en effet, que ce Dragon se couloit toutes les nuits dans le lit d'une jeune fille d'Etolie, & qu'il la battoit lors qu'il croyoit avoir occasion d'en être jaloux; Vous sçavez que l'Elephant aimant une Bouquetiere luy apportoit des fleurs, & mettant sa trompe par dessous son mouchoir de col, tâ-

choit

choit de toucher sa gorge. Cependant, le Grammairien Aristophane étoit épris de la même fille, & jaloux enragé des caresses de ce maître rival qu'il n'osoit fâcher. Vous n'ignorez pas non plus que c'étoit d'un jeune enfant de la Ville d'Asope que l'Oye étoit amoureuse, que le Belier en vouloit à la Menestriere Glaucis, & que le Paon expira d'amour après que la fille de Leucade qu'il aimoit, fût morte de maladie : Car de repeter icy les Histoires des Dauphins, ce seroit perdre du temps. Que si nous voulons tourner la médaille, nous trouverons de l'autre côté notre nature embarrassée dans d'étranges passions, le Grillus de Plutarque nous dira que les Minotaires, les Egypans, les Sphyngs, les Centaures, ont été la suite de ces amourettes, & nous louerons Thalés d'avoir conseillé à Periander de marier de bonne heure ses Pasteurs ; mais nous ne nous reslouviendrons jamais de l'aventure de l'Anne d'or avec cette honnête Dame, sans en rire un peu, & quand nous viendrons à songer que l'Amour a fait le coup, nous ne nous tiendrons jamais de crier comme les Italiens, *bella botta* ! Vous voyez donc par l'employ si peu raisonnable de ces flèches, à combien de folles affections notre esprit se laisse entraîner lors que l'Amour le gouverne, à quels emportemens il s'abandonne contre les loix de l'honneur & de la société, à combien de folles passions il expose notre vie. Je pense, quant à moy, qu'il vaudroit mieux être blessé des traits envenimez qui font crier si haut Philoctete dans les vieilles Tragedies, que des dangereuses flèches dont nous parlons, & que le flambeau des Furies ne nous bourrele pas avec plus de rage que celui que

vous donnez à l'Amour. Du moins les effets n'en sont pas moins dangereux, & les Amans que cette flamme devore, songent aussi bien aux poisons & aux poignards, & sont également tourmentez de la crainte, de la jalousie, & du reste de ces grands desordres, que les criminels de leurs peines éternelles, & du remords de leur conscience. J'oubliois cet or & ce plomb qui sont au bout de ces flèches, dont les dorées font aimer, les autres donnent de l'aversion. Pour vous expliquer cette différence, vous vous souviendrez que la pauvreté, que Petrone appelle la sœur du bel esprit, ayant souvent empêché les Poëtes de réussir en leurs amours, & l'or des Vieillards ou des fots, les ayant toujours chassés des maisons où ils ne promettoient pas moins que d'apporter l'immortalité; ils ont inventé ces traits d'or qui ne trouvent rien d'impenetrable, & ces autres qui sont bien dans la même trouffe, mais qui rebouchent toujours, quelque force que l'Amour employe à les décocher. Qu'ainsi ne soit, le Maître des Amans n'écrit-il pas qu'il ne compose pas ces préceptes pour les riches; parce que non seulement ils naissent coëffez; mais s'il m'est permis de dire une pointe, parce que les femmes en naissent coëffées? N'avertit-il pas Homere, le Doyen & le Fondateur de la Poësie; que s'il n'a que des Vers, il sera aussi bien chassé de la ruelle des Laïs, que de la Republique de Platon? par où l'on peut juger aisément, que ces flèches d'or montrent que le sale commerce s'exerce toujours dans les aventures amoureuses, & que l'avarice y passe devant le merite & la beauté. Il n'y a pas même de loy qui ne cede à ses traits, au dire du Comte de Villa Mediana, qui devoit bien se connoître à ces flèches, puis qu'après beaucoup

de desordres qu'elles luy causerent dans sa fortune & dans sa vie, il en fut enfin la victime ; car vous sçavez assez quel Jupiter foudroya cet Ixion, puis que c'est une Histoïre de nos temps. Il semble mêmes qu'il eut plus de joye en recevant ce trait de la mort, que toutes les flèches dont nous parlons ne luy en avoient donné pendant sa vie : au moins celuy qui étoit auprès de luy au fond du carrosse où il fut tué, a raconté depuis qu'en sentant la blessure, dont il expira à l'heure même, il ne dit rien sinon, *C'en est fait*, comme s'il fût sorty d'une très-fâcheuse affaire. Ce Comte donc qui étoit l'honneur de la galanterie, & le bel esprit de la Cour d'Espagne, qui avoit de grandes richesses, & beaucoup de naissance & de merite, & duquel la bourse n'étoit liée qu'à une peau d'oignon, comme un Ancien veut que soient celles des Amans ; parmy les Poësies qui nous restent de luy, nous a laissé ces deux Vers,

De tus flechas por scr d'oro,

Ninguna lei se deffiende.

Voulant témoigner après les experiences que sa liberalité luy en avoit fait faire, que les presens sont d'étranges corrupteurs. Reconnoissez par-là l'infamie de ce trafic, & ne blâmez pas moins en cette partie qu'en toutes celles que nous venons d'expliquer, la peinture de l'Amour, puis qu'il n'y a rien de si sordide que de vendre l'amitié, rien de si vilain que d'aimer une personne pour son argent. En verité, après avoir considéré tant de défauts, nous pouvons bien demeurer d'accord de ce qu'écrivoit autrefois Aristophon, au rapport d'Athenée, que l'Amour par un juste Arrest des grands Dieux, avoit été banny hors de leur Conseil, parce qu'il les troubloit, & qu'il remplissoit

le Ciel de seditions ; & de plus , que ces Dieux en le précipitant en terre où il persecute les mortels , luy avoient coupé sagement les aîles , pour les attacher au dos de la Victoire , & pour empêcher qu'il ne remontât au Ciel ; & l'on devroit bien ajoûter , ce me semble , qu'en ce même temps que l'Amour quitta l'Olympe pour la terre , la Paix abandonna les hommes pour voler au Ciel. Cependant voilà vôtre Cupidon en mauvais predicament , & tous ses mysteres découverts fort à son desavantage. C'est-là son veritable portrait où j'ay travaillé après nature , & j'ose dire avec assez de succès , puis qu'encore que ma maniere ne soit pas bonne , il ne laisse pas de ressembler parfaitement , & qu'en un mot , je puis excuser ma mauvaise Rhetorique par le quolibet ordinaire , & dire de mon portrait qu'il ne luy manque que la parole. O Peintre Apelle , ô Peintre Zeuxis , pourquoy n'êtes-vous plus en vie , s'écria Monsieur Chapelain , avec un souris moqueur , vous eussiez beaucoup appris à copier ce Tableau qui va au dessus des vôtres , & beaucoup profité sous ce nouveau Maître dont les ouvrages passent la nature , au lieu que tout ce que vous fîtes jamais , fut d'aller du pair avec elle. Je ne sçay pas comme vous l'entendez , luy dis-je , mais il me semble que vous ne louiez pas beaucoup la peinture de nôtre amy , de dire qu'elle surpasse la nature , puis que le chef-d'œuvre de cet art est consommé lorsqu'il est arrivé à l'égalier. En verité , reprit-il d'un ton plus serieux , je n'ay pas eu grande envie aussi d'en faire le Panegyrique , si ce n'est comme d'un Tableau dessiné à plaisir , duquel l'invention paroît agreable , & dont l'ordre & le coloris plaisent au

juge-

jugement & aux yeux ; mais il ne me semble pas être un bon portrait de l'Amour , comme je prétens vous le faire comprendre. Cependant, dit Monsieur Menage , je n'ay rien avancé que je n'aye pris chez quelqu'un de nos Confreres , mais parce que vous me direz peut-être , que la passion les a fait écrire contre leur conscience , & que je ne les ay citez qu'aux lieux où ils se plaignoient , afin d'agir sincerement avec vous , je vous diray que je ne vous ay point découvert de défaut en l'Amour , dont je ne sois prest de vous donner des exemples , & qu'après vous avoir représenté cette folie , je vous en feray voir d'illustres malades. Là-dessus , ayant un peu pris haleine , il recommença ainsi. Je ne veux point vous entretenir d'Iphis , que l'Amour força de se pendre pour la cruelle Anaxarette , ny des desordres de tant d'autres Amants ; les exemples de ces particuliers ne profitent point , parce que personne n'estime assez la vie du vulgaire pour vouloir regler la sienne dessus , & que tous blâment les défauts du Peuple , au lieu de s'en servir pour se corriger. Voicy donc le grand Atride , que toute la Nation Grecque la plus sage & la plus spirituelle du Monde a choisi pour Chef , son élection même a pû proceder de ce que les Grecs , qui étoient peut-être de vôtre opinion , l'ont connu d'amoureuse complexion ; & qu'ils ont jugé que ce temperament luy feroit executer de grandes choses. Voyons de plus près s'il en va ainsi. La premiere & la plus éclatante action de son Generalat , est de presenter sa fille Iphigenie , pour être sacrifiée lors que les Dieux arrêtoient sa flotte au port d'Aulide ; & qu'ils vouloient être appeisez par cette victime. Cette action

paroît

paroît d'abord au dessus de la commune vertu :
 mais si je vous disois qu'il avoit corrompu les Ma-
 telots , pour publier que les vents étoient con-
 traire , & Neptune courroucé ; qu'il avoit même
 livré sa fille pour passer quelques jours dans les
 préparations de cet execrable sacrifice , & pour
 donner le temps à ses Emissaires de luy amener un
 certain garçon duquel il étoit éperdûment
 amoureux , & que l'on luy cherchoit par tout le
 Peloponnese , où il étoit allé se cacher pendant
 l'embarquement ; vous écrieriez-vous pas : Est-
 ce-là cet homme que la grandeur & la magnani-
 mité ennoblissent au dessus de tous les hommes ,
 & sur lequel toute la Grece a tourné la vûe ?
 Je passe sous silence tant de misérables qu'il laisse
 mourir de peste au Camp de Troye , faute de ren-
 dre la fille du Prêtre Chryses. Je laisse à part la
 querelle qu'il eut contre Achille quand il luy
 enleva Briseide , & que par cette violence , non
 seulement il retarda la prise d'Ilion , mais il mit
 même les Vaisseaux Grecs en danger d'être brû-
 lez. Je diray seulement que lors qu'il emmena
 Cassandre dans sa maison , *al dispetto di madonna*
Clitemnestra , il irrita la vengeance de sa femme ,
 & arma pour l'exécuter , la main molle & effe-
 minée d'Egiste. Mais son rival , cet homme qui
 avoit été nourry de mouëlles de Lions , qui sor-
 toit de la discipline de Chiron , qui étoit si rude
 joüeur qu'il ne se trouvoit personne que luy qui
 pût se servir de sa pique , Achille enfin à qui la
 mort d'Hector étoit réservée , que fait-il quand
 Agamemnon luy prend sa Maîtresse ? Sans doute
 quelque chose de grand & de noble ; car il étoit ,
 & Heros , & Amoureux ; premierement il dit des
 injures au Roy , mais des injures de Harangere ,
 il.

il l'appelle Cornart & Chien de voirie ; en quoy il fait tort au Centaure qui le devoit avoir mieux élevé. Quand ses injures ne réüssissent point , le pauvre s'en va pleurer à sa mere , & continuë ensuite sa lamentation dans le fond de sa barque , loin des combats , & aux dépens de sa réputation. Mais que direz-vous d'Hercule, de ce grand dompteur de Monstres, si vous le trouvez auprès d'Omphale ayant changé en juppe sa peau de Lion , & que vous le voyiez ,

— *de la clava noderosa in nece ,*

Trattar il fuso e la conofchia imbelle ?

Approuverez vous le bel état où l'Amour met ce gentil fileur de lin , & luy souhaiterez-vous pas comme au Capitan de Terence , que les filles luy flâtent les jouës avec leurs patins ? Or pour ne vous pas amuser davantage à conter les sottises des Heros Amoureux de l'Antiquité , allons droit à la source , & considérons le Pere des Hommes & des Dieux , Jupiter qui lance le tonnerre , qui fait trembler l'Olympe d'un seul clin d'œil , qui se vante qu'avec une chaîne liée à son orteil , il élèvera ensemble tous les autres Dieux de la Terre au Ciel ; nous le trouverons , sauf le respect que je dois aux Divinitez Poëtiques , beaucoup plus sot que le reste des Amans ; aussi est-il plus maltraité de l'Amour : & Petrarque qui en avoir vû le Triomphe , chante , que parmy tous les Dieux de Varron , qui passèrent devant le chariot de l'Amour ; Jupiter étoit presque accablé du nombre & de la pesanteur de ses chaînes. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes ses metamorphoses , & de considerer ce Gouverneur du Monde , tantôt sous la figure d'un Oyson , & tantôt sous une autre figure aussi ridicule ; il

vaut

vaut mieux même laisser conclure Ovide sur ce sujet , & le croire quand il dit que Jupiter par ses amours se deshonne , & toute sa maison avec luy. O Amour , que les sentimens que tu inspires sont excellens , & que tu es nécessaire à la vertu des humains ! Je voy bien cependant par les regards de Monsieur Chapelain , & par une certaine action de sa main , qu'il a de la peine à m'entendre mocquer ainsi des enfans d'Homere , & qu'il est dans l'impatience de me répondre , vous en aurez tantôt tout loisir : cependant , comme vous êtes l'homme que je connoisse , qui entend aussi bien la raillerie ; laissez-moy encore un peu réjouir sans m'interrompre ; & en récompense , si vous ne voulez pas vous contenter des exemples de la Fable & de la vieille Histoire , si vous me dites que les Habitans du Parnasse ne chantent rien qui ne soit sujet à caution , que le bon Homere dort quelquefois , & qu'enfin un excellent Poëte est un fort mauvais témoin , je laisseray en repos vos Heros & vos Dieux , & fermeray les yeux pour ne pas considérer en eux les défauts de ceux qui aiment. Je sçay même que vous avez là-dessus vos réponses prêtes , & que Dame Mythologie ne vous manque point , quoy qu'à vous dire le vray , il fût souvent plus à propos d'expliquer les choses à la lettre , & que Noël le Comte nous en fassé des contes à dormir debout. Mais , graces à Dieu , ny ce bon homme , ny tous les autres Enarrateurs des Fables , n'ont rien à voir sur Platon ny sur Aristote : & ces Hommes sont de tel poids , que si vous les rebutez , je n'en sçache plus sur qui nous puissions jeter les yeux pour examiner les actions humaines. Je m'imagine que vous avez déjà une joye secrete ,

secrète , de voir ces deux merveilleux genies parmi nos Amants ; & en effet, si dans leurs amours ils ont conservé ces grandes lumieres avec lesquelles ils ont pénétré le plus obscur des sciences , & si prudemment établi la regle des mœurs , la conduite des Familles , la police des Villes , & le gouvernement des Etats , vous avez bien raison de vous en glorifier. Mais au contraire , si l'amour n'a pas moins obscurcy ces yeux clairvoyans que ceux du Vulgaire , & que cette passion ait fait descendre ces grands esprits jusques aux badineries , osez-vous soutenir encore que l'amour est nécessaire aux hommes ? Voicy comme il en va : Platon étant encore jeune devint très-amoureux d'Aster , & aussi-tôt il s'éloigna du bon sens , il ne coucha pas moins d'abord , que de l'appeller Lucifer & Hesperus ; & selon l'ordinaire galimatias des Amants , il le mit au dessus des Etoilles. Il en voulut après à Dieu , il se plaignit incontinent qu'il avoit perdu la Tramontane , & que sa raison étoit troublée. Mais l'Epi-gramme qu'il composa pour Archeaneasse de Colophone , marque encore plus clairement que la sagesse sort d'une tête dès que l'amour y entre. Cette Archeaneasse approchoit de la decrepitude ; en cet état il n'y avoit plus de moyen de chanter qu'elle étoit l'Aurore ny le Soleil , & cependant il falloit se mettre sur le haut style , & parler Phœbus en sa louange : écoutez une impudence que tous les Poëtes n'ont osé dire , quelques hyperboles qu'ils ayent inventées en faveur de leurs Dames. Platon voyant que sur cette face coupée de rides , il n'y avoit aucun lieu pour la beauté , s'avisa de dire que l'amour se cachoit entre ses plis comme dans une embuscade ; au lieu que s'il eût été

rai-

raisonnable, il eût dit, qu'il y étoit enterré comme dans un vieux tombeau. Je ne sçay pas, dit alors Monsieur de Trilport, comme vous l'entendez : car si vous prétendez censurer Platon pour son Epigramme, vous vous faites à vous-même vôtre procès. Comment cela, luy demanda Monsieur Menage ? Voyez, reprit Monsieur de Trilport, combien vôtre memoire qui vous fournit sur le champ tant de choses agreables, vous manque au besoin, & en vôtre propre interest. Ne vous souvient-il pas que vous avez fait un Sonnet de cette Epigramme ; & qu'aussi bien que Platon, vous avez eu des amours ridées ? En verité, répondit M. Menage, j'avois oublié & le Sonnet, & les Amours, & je voudrois ne me souvenir non plus de toutes les folies de ma jeunesse. Pour l'oubly de vôtre antique Maîtresse, repliqua M. de Trilport, le fleuve Lethé pourroit l'avoir noyé, que nous ne nous en mettrions pas en peine ; mais pour le Sonnet, j'ay regret qu'il soit effacé de vôtre memoire, à cause de Monsieur Chapelain, qui peut-être ne l'a pas ouï. Vous avez bien raison de dire à cause de moy, continua Monsieur Chapelain, car vous sçavez combien j'aime toutes les choses qu'il fait ; mais j'espere que j'auray de quoy m'en consoler par la diligence de quelqu'un de ses amis, qui aura plus de soin que luy-même de son ouvrage. En attendant, ajoutay-je, recevez-moy pour caution, que ce Sonnet détruit ce qu'il vient de nous alleguer, & qu'il est si ingenu, qu'il devroit suffire pour excuser, & l'action, & l'Epigramme du Philosophe. Une folie, interrompit M. Menage en riant, ne peut être l'apologie d'une autre, & quand mon Sonnet m'empêcheroit de me servir de l'Epigramme

de

de Platon , je ne vois pas de quelle sorte vous défendriez les Vers qu'il composa lors qu'il aimoit le bel Agathon , & qui disent , qu'il ne baisoit jamais ce bien-aimé , qu'il ne serrât les lèvres , tant il avoit de crainte que son ame ne luy échapât. Or dites-moy , que vous semble de ce baiser ? est-il fort selon les bonnes mœurs ? & n'y a-t-il point un peu trop de ragoût pour un Philosophe ? Sont-ce là de beaux discours pour cet homme qu'on a appelé Divin , comme si ç'avoit été trop peu de le nommer Sage ? Platon , au reste , n'a pas été moins coquet , ny moins inconstant qu'on nous represente Hylas dans nos Aстрées ; & comme luy a été *di ramo in ramo , di fior in fior* : Outre les galanteries que je vous ay recitées , il aimait Phœdre , il aimait Xantipe , peut-être que c'étoit la femme de Socrate , & qu'il faisoit un Cocu de celui que l'Oracle avoit jugé le plus sage des mortels ; c'étoit peut-être en faveur de ce galand que cette femme paroissoit de si mauvaise humeur pour son mary. Cependant il faut avouer que cette ingratitude étoit épouvantable. Ce qu'il faut avouer , reprit froidement Monsieur de Trilport , c'est que Xantipe jugeant des gens par la mine , aimait mieux Platon , qu'elle trouvoit bien fait & large d'épaules (car ce fut pour ce sujet que l'on le nomma Platon) que non pas Socrate qui étoit camus , vieux & chauve ; & que les Cocus sont bien-heureux , continuay-je , d'avoir Socrate pour Patron. Ne raillons point , dit Monsieur Menage , sur une action si honteuse ; ces Messieurs , reprit Monsieur Chapelain , font en cela ce qu'eût fait Socrate , qui ne croyoit pas qu'il fallût prendre les matieres de cette nature si fort à cœur , & qui s'en scandalisoit moins que vous ne faites. Je
voy

voy bien ce que c'est , continua Monsieur Menage , vous voulez couvrir la raison convaincûë , d'une raillerie ; & je vous voy en si belle humeur sur ce sujet , que je n'en dois rien attendre de sérieux. Je ne sçay pas même si vous ne voudrez point excuser l'Ecolier aussi bien comme le Maître , & si vous ne trouverez point encore quelque saufuyant pour cacher le dernier déreglement où Aristote tomba lors qu'il sacrifia à la Concubine de l'Eunuque Hermias ; mais il luy sacrifia , non pas son cœur ny sa liberté , qui sont les imaginaires offrandes de nos Amants , il luy sacrifia solennellement , & pour tout dire , de la même manière que les Atheniens sacrifioient à Cérés. Je serois trop long si je voulois m'arrêter sur les exemples des autres Philosophes , & je vous ay seulement choisi ces deux ; premierement , parce que l'opinion publique les met au dessus des autres ; & de plus , parce qu'il auroit fallu vous reciter la meilleure partie de l'Histoire de Diogene Laërtien , qui est toute pleine des extravagances amoureuses de ceux que l'Univers à respecté comme les Législateurs de la Sapience. Toutefois , parce qu'il pourra arriver que la foy Grecque vous sera suspecte , & que vous mépriserez les mœurs d'outre-mer , qu'un Ancien nomme frelatées ; sur tout parce qu'il semble que nôtre discours regarde principalement nôtre Nation : il n'y aura pas moyen de s'abstenir de considérer icy quelques-uns de nos gens esclaves du fils de Cypris , mais ce seront des Cavaliers sans reproche que nous examinerons , des gens du bon temps , des Preux que leurs beaux faits ont élevez au dessus des autres , en un mot des Amants du Siecle , où rien au Monde-n'étoit si grand que nôtre

Cour ,

Cour, où Charlemagne tenoit l'Empire d'Orient, & comptoit presque les journées de son regne par le nombre de ses Victoires, où les Paladins conservoient la justice, protegeoient les veuves, défendoient les orphelins, exterminoient les méchans, & enfin faisoient avec leurs épées plus de bien aux hommes, que les plumes de Platon & d'Aristote n'en ont écrit. Ce seront mêmes ces Paladins, si vous voulez, qui paroîtront. Ce sera Roland le plus brave du Camp Chrétien, afin de ne nous point mêler avec ces Rois de l'Orient & du Midy, avec ces Agricans, ces Gradasses, ces Mandricarts, ces Rodomonts, ces Ferragus, & tant d'autres que le Boiard & l'Arioste nous dépeignent outrez d'amour. Nous trouverons donc que le néveu de Charles a bien fait des siennes, pour l'amour de la fille du Roy Galafron. Tantôt il se broüille avec ses parens, tantôt il chante pouilles au Sire de Montauban, tantôt il se bat contre luy, tantôt il abandonne son Oncle à la mercy des Infidelles; & pendant que Paris est aux abois, au lieu de se trouver à sa défense, il se promene en Orient où il fait le galant & le brave à contre-temps. Enfin, ce Paladin court les champs, & l'Amour en fait un fou enragé, mais d'une folie incurable, au moins aux remèdes d'Hippocrate & de Galien, & si étrange, qu'il faut que sa guérison vienne du Ciel, qu'Astolphe monte dans le chariot d'Elie pour lui aller querir une phiole de sens commun, & encore de la boutique de Saint Jean, dont le Poète fait un Chymique. Je serois trop long si je voulois vous parler de tous nos Cavaliers (j'use de ce mot selon la maniere d'aujourd'huy) auxquels l'Amour a fait commettre des extravagances. Je pourrois, si je voulois, pour appuyer davan-

tage

rage mon opinion, produire les plus grands Hommes des plus puissantes Nations de la terre ; citer Hannibal qui manqua à triompher des Romains , & ruina la réputation de sa Patrie , pour s'être abandonné aux caresses des Dames de Capouë , citer Antoine qui se perdit moins par le génie d'Auguste , que par l'amour de Cleopâtre ; citer Candaules , citer Ninus dont les aventures sont si connues. Je pourrois mêler les Histoires Saintes aux Prophanes , & montrer David sans conscience , Salomon sans sagesse , Samson sans force , pour ne rien dire du Pere Adam , dont l'amour nous coûte si cher. Mais afin de ne vous pas ennuyer d'exemples , & de vous confirmer néanmoins dans l'opinion , où je souhaite que vous soyez dorénavant : Imaginons-nous , je vous prie , aussi bien que fait Petrarque , une Isle délicieuse couverte de rosiers , de myrthes , de jasmins , & d'orangers , où les zephyrs temperent l'ardeur du Ciel , où les fleurs parfument l'air , où les collines & les bois donnent de l'ombrage , où les hyvers sont moderez , & se passent sous de tièdes Soleils , en jeux , en festins , en oisiveté ; imaginons-nous ensuite , que l'Amour a choisi ce lieu pour y triompher , & qu'il y a ramassé tous les Amans qui sont entre les deux Poles. Feignons enfin , que la tempête nous y a jettez ; car pour rien je ne consentirois que nous abordassions en qualité d'Amants , & il vaudroit mieux y être poussez sur une planche du débris d'un naufrage , comme en Pais ennemy , que d'y surgir à pleines voiles dans le Vaisseau de la Reine Egyptienne , si nous venions pour y faire hommage. Promenons-nous après pour nous délasser un peu de la Mer parmy ces Bandes amoureuses , sur ces fleurs & dans

dans ces prairies ; mais à la charge que nous écouterons leurs paroles , que nous remarquerons leurs actions, & que nous jugerons de là s'il fait bon les imiter. Ceux-cy qui se présentent d'abord à nous semblent bien mélancoliques , au-moins ont-ils les visages pâles , & les yeux abattus , comme s'ils avoient passé la nuit sans dormir. Mais , ô Jupiter ! quels discours ils tiennent , le premier qui est vêtu pastoralement , & qui ressemble au Myrtil du Baptista Guarini , veut que les fontaines pleurent pour luy , & que les vents soupirent de son martyre. En voicy un qui consulte l'Echo , & qui s'afflige & se réjouit sortement , de ce qu'il se dit à soy-même. Ces autres content leurs misères , au Soleil , à la Lune , au Jour , à la Nuit. Celuy-cy dit qu'il mourra content , pourvû qu'il meure en embrassant ce qu'il aime , & que l'on fasse une Epitaphe. Mais remarquez-en un à gauche qui est bien desespéré , car il maudit le jour auquel il a commencé d'aimer. Son voisin même semble plus furieux , & ne menace pas moins que de rompre l'arc de l'Amour. Eloignons-nous , si vous me croyez de cet homme , de peur de desordre , & nous approchons de la joyeuse Assemblée , dont vous pouvez appercevoir une partie qui dance sous ces grands arbres , écoutons même le refrain de leur chanson ,

*La jouissance est pleine
De peur d'un changement.*

Voyez combien leur joye est imparfaite , & qu'ils ne trouvent pas leurs affaires bien assurées , quoy qu'elles soient au meilleur état où ils les puissent souhaiter. Or ceux qui les regardent d'aller sont bien couronnez comme eux de myrthe , mais toujours-pourtant dans une éternelle inquietu-

H de,

de, l'un se peine à expliquer un mot que sa Maîtresse luy a dit, parce qu'il doute s'il ne luy est point desavantageux ; l'autre se plaint que sa Dame a regardé son rival trop long-temps, & trop agreablement ; celui-cy se lamente, parce qu'il croit avoir surpris sur le visage de sa Belle, le reste d'un souris dont elle favorisoit un autre. En conscience, entendez-vous quelque chose à ces jargons differens ? & ne vous est-il pas avis que vous êtes aux Petites-Maisons ? vaudroit-il pas mieux que ces pauvres Amans avoïassent franchement la dette, & qu'au lieu de tant de sottises dont ils nous étourdissent chacun à son tour, ils ne fissent qu'un chœur pour chanter ingénument

Tutti habiam di pazzia colma la testa.

Or pour voir s'ils agissent comme ils parlent, tournez-vous vers ceux-cy qui baissent les serrures des portes, qui les couronnent de fleurs, qui les frottent de pommades parfumées. Regardez ceux-cy qui écrivent cent fadaïses sur les arbres, ces autres qui en lisent davantage dans leurs tablettes, les uns ont les bras croisez de douleur, les autres sautent ; mais voyez ce misérable qui s'empoisonne, voyez ces rivaux qui se tuent, voyez

Leandro in mare, & Hero a la finestra.

Voyez enfin ceux-cy qui ont ruiné leur santé par une maladie détestée en nôtre Siecle, & inouïe aux Siecles passez ; en un mot, ils sont pour la plûpart sans bien & sans réputation : cependant prenez garde qu'ils flatent tous, leurs tyrans, qu'ils en déguisent les défauts, que quelques laides que soient leurs Maîtresses, ils en font des Anges & des Divinitez. Mais quoy, nôtre amy, ajouta M. Menage, en me prenant par la main, comment ne reconnoissez-vous pas les vôtres ?

Com-

Comment les miens, répondis-je : Ceux, repliqua-t-il, que vous avez décrits dans le Discours que vous adressez à Alcandre, dont les Vers sans art, imitent les Satyres d'Horace. Je ne m'en souviens non plus, continuay-je, que vous faisiez tantôt de vôtre Sonnet : Si fay bien moy, ajoûta M. de Trilport, qui en ay retenu des fragmens, parce que j'ay pris plaisir à les lire, & si je ne me trompe, c'est de cet endroit-cy que M. Menage veut parler :

*Je sçay bien que l'Amour n'aime point les leçons,
Et qu'on voit des Amans de toutes les façons ;
J'en connois un si fou qu'il veut qu'on le rebutte,
Qui contre les dédains est toujours à la lutte,
Qui ne sçauroit souffrir d'être favorisé,
Et qui hait son desir dès qu'il devient aisé :
L'autre comme un Enfant auprès de sa Maîtresse
Se nourrit du plaisir de la moindre caresse,
S'estime plus heureux d'obtenir un ruban,
Que s'il avoit conquis l'Empire du Turban,
Celuy-cy dont par tout la presence importune,
Vient pourtant qu'on l'estime homme à bonne fortune
Mais celuy que tu sçais est bien plein de fureur,
Dans ses moindres discours ses sermens sont horreur,
Son abord est funeste, & sa mine farouche,
Mille profonds soupirs s'exhalent de sa bouche,
Mais les soupirs qu'il donne à l'objet son vainqueur,
Sont poussez de sa ratte, & non pas de son cœur.*

Arrêtez-vous-là, s'il vous plaît, interrompis-je, & s'il plaît à M. Menage, rembarquons-nous promptement, car je craindrois que si vous continuez à reciter de mes Vers, je ne me trouvasse moy-même parmy ces gens dont il a si mauvaise opinion, & qu'enfin il ne fit pas bon demeurer long-temps dans une Isle peuplée de cette sorte.

Tellement, dit Monsieur Menage, que vous reconnoissez pleinement qu'il y a danger à se trouver parmy les Amans, & que leur habitude est périlleuse. J'ay ouï dire, en effet, que l'on ressembloit d'ordinaire à ceux que l'on frequentoit, & que naissant également bons, les mauvaises compagnies seules nous perdoient. Mais, interrompit Monsieur Chapelain, vous semble-t-il que les choses aillent comme nous l'a dit nôtre amy? Que voulez-vous que je fasse contre tant d'exemples & d'autoritez, luy dis-je? en verité si quelque chose me retient encore de vôtre party, c'est que je vous trouve si judicieux en tous vos sentimens, & que vous avez si peu accoustumé de choisir des opinions qui ne soient pas bonnes, que je suis toujours dans le doute jusques à ce que je vous aye entendu, & comme dit l'Italien,

Ne s'è ne nò n' el cuor mi suona intero.

Il me semble cependant, poursuivy-je, que Monsieur de Trilport devient tout pensif, & qu'il commence fort à se défier de sa cause. Vous expliquez mal mon sérieux, répondit Monsieur de Trilport, & m'estimez homme de peu de courage; en verité, si quelque chose me choque, c'est de voir que Monsieur Menage nous traite comme des enfans, ausquels on montre des Diables peints avec des ongles, des griffes, & un regard épouvantable, afin qu'ils en ayent peur; car je ne pense pas, continua-t-il en riant, que vous croyez que les Diables soient faits ainsi, ny que vous en cherchiez avec le Poëte Bernia, pour voir au juste la longueur de leurs cornes & de leurs queue's. Ainsi

Mon-

Monſieur Menage avec ces Iſles , ces peintures imaginaires, ces exemples fabuleux, tâche de nous épouvanter & de nous détourner de la ſolide raiſon. A quoy bon même parler d'Agamemnon ny d'Ariſtote , pour ſçavoir ſi un jeune homme doit être amoureux ? Nous verrons, pourſuivit Monſieur Menage un peu échauffé , quelle ſera cette ſolide raiſon ; mais pour vous laiſſer juger ſi j'en ay eu de parler d'Agamemnon & d'Ariſtote , que vous croyez ſi fort éloignez de nôtre queſtion ; je vous demande ſi cette induction-cy n'eſt pas juſte ? Si l'Amour aſſemble en ſoy tous les défauts , ſi les Rois , ſi les Heros , ſi les Dieux de la Fable , ſi les Philoſophes que je mets au deſſus de ces Dieux , ſi les hommes qui ont excellé en la Politique , ou en la Guerre , qui paſſent le reſte des hommes , ſont tombez dans de honteux manquemens dès qu'ils ſont devenus amoureux ; ſi généralement tous les Amans ſont inſenſez , faut-il pas conclure qu'un jeune homme qui aimera , deviendra imparfait & vitieux comme les autres Amans , & bien plus ſujer à tous leurs défauts , que ny les Rois , ny les Heros , ny les Dieux , ny les Sages , ny les Légiflateurs , ny les Conquerans , dont nous avons été obligez de donner des exemples , encore que nous ayons d'ailleurs été appuyez de l'autorité & de la raiſon ; l'Image de Cupidon , l'Iſle de ſon triomphe , & enfin les autres choſes que nous avons avancées ? On auroit tort , diſ-je, en cet endroit, de vous reprocher que vous ayez rien allegué ſans preuve , & vôtre diſcours , ce me ſemble , a été fort à propos : mais afin de traiter la queſtion plus à fond , & d'agir entièrement au goût de vos adverſaires ; trouveriez-vous point exceſſaire de parler de nos jeunes hommes , & de

.. nos femmes, des Amans, & des Maîtresses de nôtre Nation & de nôtre temps, de leur conversation, & de leur galanterie ; car enfin, de ces choses qui nous sont familières, & que nous avons tous les jours devant les yeux, on pourroit facilement éclaircir à laquelle des opinions que vous contestez, il seroit bon de s'arrêter, & juger par la maniere de faire de nos Amans, s'il faudroit, ou l'éviter, ou la suivre. Quant à moy, répondit froidement Monsieur Menage, je pensois que vous m'épargneriez cette peine, qui me paroît assez inutile, & qu'après vous avoir montré, que generalement tous les hommes qui aiment, extravaguent ; vous ne croiriez pas que nôtre Nation en fût plus exempte que les autres. Je suis même fâché, continua-t-il en riant, que je n'ay été averty que vous souhaitiez cela de moy, avant que nous eussions levé l'anchre pour sortir de l'Isle Amoureuse, parce que je vous y aurois fait voir beaucoup de gens que vous demandez, qui d'ailleurs ne sont pas fort difficiles à rencontrer. Qu'ainsi ne soit, nous n'entreprendrons plus pour ce sujet un voyage de si long cours, nous ne quitterons pas Paris, nous n'irons pas plus loin que le Cours, ou les Tuilleries, nous y trouverons en foule des Coquettes, des Beutez de la Cour & de la Ville, de jeunes Cavaliers, & de jeunes Magistrats. Or pour aller par ordre, voyons de plus près les uns & les autres, prenons des Cavaliers qui depuis quelques mois auront achevé leurs exercices ; prenons des Officiers fraîchement reçus en leurs Charges au sortir de la discipline de Monsieur Bocager ; songeons qu'ils sont amoureux, & par la façon & la maniere d'agir des uns & des autres, exami-

examinons les qualitez que l'Amour leur donne. Que les Gentilshommes viennent les premiers, qu'ils nous fassent montre de cet amas de bonnes parties qu'ils ont acquises avec leurs Maîtresses ; commençons à étudier leur conversation, nous ne la trouverons ni sage, ni solide, ni polie, ni galante. Quoy donc ? le voulez-vous sçavoir ? approchons d'eux, nous n'y entendons qu'un jargon éternellement répété de quinze ou vingt mots extraordinaires, mais qui auront vogue dans leur caballe, & qu'ils rediront hors de propos, & seulement pour les dire. Sans songer à cultiver le bon sens, ils debiteront en un quart d'heure un nombre infini de fadaïses, qu'ils prononceront pourtant avec une autorité railleuse, comme s'il y avoit bien du mystere & du sel caché dessous. Les Dames aussi-tôt en riront sur leur bonne foy, pour montrer qu'elles en entendent bien la finesse ; s'ils rencontrent quelque homme qui pour leur complaire ne veuille pas quitter le party de la raison, Dieu sçait le mépris qu'ils en feront, & comme il sera traité dans toutes les ruelles où ces étourneaux vont chiffler en bande. Ils croiront que rien n'est si contraire à l'esprit que le silence, ils estimeront infiniment leur jugement, qui leur fournira des décisions sur le champ, pour toutes choses ; enfin, à force de s'admirer les uns les autres, le moindre pensera être en fonds d'un entretien assez agreable ; & sçavoir assez pour entretenir Mademoiselle Schurman, ou si l'anacronisme le souffroit, pour plaire à Cornelia la Mere des Gracches. Que si après nous être arrêtez à leur esprit que vous voyez en mauvais état, nous examinons le soin qu'ils prennent de se tenir propres, & de se bien

mettre, nous découvrirons bien-tôt que leurs plus hautes pensées seront la dorure d'un Carrosse, la bigarrure d'une livrée, ou comme dit Malherbe,

*Le parfum d'un colet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un balet.*

Nous les trouverons occupez comme des femmes à se coiffer & à se vêtir, & cela avec une mollesse si indécente, qu'ils nous laisseront à deviner non seulement s'ils sont hommes, mais s'ils cherchent point eux-mêmes d'autres hommes. Cependant, la présomption d'être beau-fils leur montera à la tête, ils s'estimeront tous dignes qu'une Reine Amazone les vienne chercher, tous croiront courir autant de risque pour leur beauté, que le Narcisse de la Fable. En cet état ils choisiront plutôt la fortune de Pâris, qui étoit beau & effeminé comme eux, mais qui possédoit Helene, que non pas celle d'Ajax qu'on trouvoit seulement de bonneminie, & qui ne se divertissoit qu'en passant avec Tecmessa son Esclave, mais aussi mériteroient-ils les injures qu'on dit dans Homere à cet original de la mollesse,

Lâche Pâris au visage très-beau.

& seroient dignes du même traitement que ce divin Poète fait à ce petit mignon, lors qu'il l'introduit seul entre tant de milliers de combattans, s'enfuyant de la bataille pour aller coucher avec la femme. De la conversation & de la personne, si nous passons aux mœurs entre plusieurs défauts, le libertinage s'offrira d'abord à nous; car comme leur fin sera, non pas de s'arrêter à l'union des volontez & des cœurs; mais d'aller ainsi qu'ils disent, à quelque chose
de

de plus solide, ils employeront les derniers efforts de leur esprit, à débaucher la conscience des femmes par une pure malignité de nature. Sans avoir aucune raison de douter, comme ont les sçavans Libertins, ils se railleront de la Religion, ils feront cent actions indécentes dans les Eglises, ils sçauront trois ou quatre petits contes de Moine, & avec cinq ou six passages de Charon & de Montagne, que les plus habiles d'entr'eux prêcheront aux autres, ils prétendront renverser toute la Théologie, & défieront à la Conférence tout ce qu'il y a de Directeurs dans les Monasteres & dans les Paroisses de Paris. Le reste de leurs sentimens ne sera ny noble, ny haut; ils ne penseront rien de digne de la vertu de leurs Ancêtres, les aîles de l'Amour ne les eleveront point à des pensées genereuses; tous les jours se passeront d'une même sorte, & enfin la fleur de leur vie s'écoulera à promener par tout leur oisiveté honteuse & inquiète, enfermez en leurs Chaises, ou étendus dans leurs Carrosses, & à mettre du desordre dans toutes les Maisons où l'on les recevra. Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que ces gens font métier de broüiller ainsi les feuilles, & comme vous sçavez, les Centaures & les premiers Cavaliers du Monde, que Xenophon appelle des hommes & des chevaux qui se démontoient à vis, ne se trouverent aux nêces de Pyrihoüs que pour y devenir amoureux, & par conséquent pour y troubler aussitôt la Fête. Je serois trop long, si après le Cavalier je voulois examiner l'Enfant de la Ville, je me contenteray de dire en passant, qu'au lieu d'un éventé que je viens de vous montrer, vous trouverez un badaud pour l'ordinaire. Mais

qui se croira habile homme ; qui dira du Latin parmy les femmes de sa parenté , & mêmes devant sa Dame , qui constituera sa souveraine galanterie à donner des cadeaux à Saint Clou : car la Cité nomme ainsi ces sortes de festins : qui jugera du mérite de ses Rivaux par les richesses qu'ils auront ; qui enfin , manquant de la belle nourriture du monde , manquera aussi de politesse & d'agrément ? Cependant , & les Bourgeois & les Cavaliers entêtez de leurs seules passions , négligeront tous les devoirs de la vie , ruinant leurs affaires domestiques , abandonnant avec leurs amis , les pensées de leur fortune , de leur honneur , & de leur réputation ; & enfin , se rendant entierement méprisables , & tout cela pour l'amour des Dames. Ne croyez pas , s'il vous plaît , que je sois seul qui leur fasse ce reproche , il y a long-temps qu'Horace s'en est pris à elles : voyant le jeune Sybaris aussi mal mené que ceux dont nous parlons , il conjure Lydie , mais il la conjure de par tous les Dieux , de dire pourquoy elle le perd , & de luy faire raison de ce qu'il a de l'aversion pour le Champ de Mars ; de ce qu'il évite le Soleil & la poudre ; de ce qu'il ne compte pas de chevaux , de ce qu'il ne s'exerce plus à courir , à lutter , à nager , à jeter le disque. Aussi selonc sens , les Sculpteurs Grecs dont les ouvrages enseignoient souvent la Morale , ne taillèrent Venus assise sur un Bouc , que pour comparer l'homme qui s'assujettit tout entier à la domination des femmes , à cet animal qui se laisse aveuglément conduire à tous les déreglemens de l'amour : mais particulièrement ils furent admirables à inventer les figures qu'ils mirent sur le tombeau de cette Courtisane fameuse , qui avoit vû toute la Grèce.

à genoux devant la porte, & à laquelle on éleva un Sepulchre à Corinthe proche le Temple de Venus la brune, car afin de témoigner comme les femmes perdent & ruinent leurs Amans, ces Maîtres y mirent en relief une Lionne, qui déchiroit un Bellier. Je n'aurois jamais fait, si je voulois compter tous les défauts où tombe ce sexe, lorsqu'ils s'attache à aimer; & toutefois, si je voulois prendre cette peine, ce seroit une grande conviction contre l'opinion contraire, parce qu'il n'y auroit pas moyen de conclure que les jeunes gens apprirent rien de bon, avec des personnes où ils ne rencontreroient que vanité, que foiblesse, qu'inégalité, que tricherie, rien de sincere, rien de grand, un cœur double, un visage & des actions fardées, où ils trouveroient plusieurs Eryphiles prêtes à livrer leur mary pour un bijou, plusieurs Romaines prêtes à trahir leur Patrie pour des bracelets: mais plutôt il faudroit tirer une consequence, que ces jeunes gens perdroient auprès de ces femmes toutes les semences du bien, & toutes les inclinations que leur ame pourroit avoir à la vertu. Et entre nous aussi, ce n'est pas cette vertu que les bonnes Dames cherchent: elles bailleroient auprès d'un homme qui leur prêcherait l'estime de la continence, & la fuite de la volupté, il ne leur faut point de gens de probité, il ne leur faut point de doctes; ces Messieurs que nous venons de décrire leur plaisent bien mieux, & une tête bouclée l'emportera toujours dans leur esprit, sur une tête sage.

Auprès de ces beautés la mieux en point de genes,

Est reçu comme un Adonis,

Et le plus accompli les éprouve inhumaines,

Si son habit est simple & ses canons unis.

leur choix va toujours au pire , & toujours à l'avantage des plus beaux. Venus quitte Mars pour Adonis , Angelique Roland pour Medor , Helene Menelaüs pour Pâris. Vous voilà en beau chemin , dit Monsieur Chapelain ; & qui vous laisseroit aller , il y a grande apparence que vous ne vous arrêteriez pas si-tôt ; car vous prenez un merveilleux goût à cette matiere ; & je voy encore quelque chose d'étrange qui se prépare à sortir , si je ne détourne l'orage. Vous avez raison , poursuit Monsieur Menage , & pour dire le vrai , si vous ne m'eussiez arrêté , je me sentoie fort tenté de vous redire l'Histoire de Giocondo , celle de la Matrone d'Ephèse , & quelques autres de même nature. Ce fera pour une autre fois , reprend Monsieur Chapelain , & je ne suis pas d'avis que vous vous échauffiez davantage : & pour vous épargner une peine qui seroit fort inutile , souvenez-vous , s'il vous plaît , qu'en vous demandant , suivant vôtre promesse , les prétendûes maximes que vous attribuez aux Dames : nous ne vous demandons pas les Dialogues des Courtisanes de Lucien , ny les exemples de la sixième Satyre de Juvenal , ny de la Vie de Celestine , ny de Picara Justina , ny enfin de

La fameuse Macette à la Cour si connue.

Nous vous demandons Artemise , nous vous demandons Penelope , nous vous demandons Lucrece. Monsieur Menage se hâtant alors de parler : Je vous prens au mot , dit-il , à Monsieur de Trilport ; aussi bien ne vous sçauois-je rien refuser , à la charge aussi , que vous ne reprocherez pas les témoins que vous me demandez vous-même , que vous jugerez des femmes sur la déposition d'Artemise , de Penelope , & de Lucrece , &

qu'a-

qu'après cela vous trouverez bon que je finisse un discours, qui à mon avis, n'a pas besoin de nouvelles preuves. Monsieur de Trilport n'ayant rien répondu en cet endroit afin de voir ce qu'il vouloit dire : Pour Artemise, continua-t-il, je ne sçache point de Coquette déclarée qui ne tint à affront d'avoir eu les emportemens de cette Reine : Je ne parle point icy de ceux que son affliction luy donna, ils étoient justes, ils étoient honnêtes, & si sa douleur l'eût étouffée pendant qu'elle accusoit le sort, qu'elle se noyât le visage de pleurs, & qu'enfin elle disoit aux Astres qui n'en pouvoient mais,

Tout ce que fait dire la rage

Quand elle est maîtresse des sens.

Si, dis-je, elle eût expiré en cet état, peut-être qu'à cette heure encore son amitié ne seroit pas moins merveilleuse que son Mausolée, mais par malheur elle bût le courroux de la perte de son mari au même temps qu'elle en avalla les cendres, & cette vaine & pompeuse ostentation de l'union conjugale fit bien-tôt place à une seconde passion qui la porta à se donner la mort elle-même. Scalliger sur la foy d'un vieux Auteur, nous apprend que cette Reine devint amoureuse d'un jeune homme d'Abydôs, nommé Dardanus : que pour se venger du mépris que ce garçon faisoit d'elle, elle le surprit comme il dormoit, & luy creva les yeux, mais que sa vengeance ne diminuant pas sa passion, sa violence l'ayant contrainte de se précipiter du haut des rochers de Leucade, elle mourut de cette chute : Quant à Penelope, Senèque avoué qu'il trouve tant de pour, & contre, à son affection, qu'il ne veut pas affirmer ny que ce fût une pecheresse, ny qu'elle fût femme de bien : Un autre

Auteur

Auteur moins solide, mais très-spirituel, a une méchante pensée de ce qu'il la voit dans sa maison faire des festins continuels au milieu d'une foule de galans, & interprète malicieusement cette rude épreuve de l'arc de son mary où elle les essayoit : enfin pour lever toutes sortes de doutes, Pausanias assure qu'il couroit de son temps une vieille Poësie qui contenoit qu'Ulysse étant de retour du siège de Troÿe, avoit chassé Penelope, & que c'étoit une tradition qui duroit encore parmi les Habitans de Mantinée : que Penelope s'étant réfugiée dans leur Ville, y étoit morte. De plus, que jugerons-nous de Lucrece, sinon ce qu'en a jugé Monsieur de Charleval, qui comme vous sçavez, est un des plus délicats esprits de notre Royaume, qui est, qu'elle se tua après coup. Voyez-vous, à prendre les choses au fonds, la plupart de ces beautés qui paroissent, & fieres, & froides comme les anciennes Sabines, n'ont souvent aucun avantage sur les autres, que celui de mieux dissimuler ; & toutes ces Heroïnes qui chez Ausone menacent de crucifier Cupidon dès que Venus leur a parlé, réduisent tout ce supplice à le fouëtter avec des roses. Ne nous abusons donc plus, dans la croyance que les femmes nous puissent inspirer de généreux sentimens, puis que Thetis la marine toute Déesse qu'elle étoit, fit ce qu'elle pût afin de persuader à Achille de n'être pas homme ; & n'allons pas à la vérité si loin que cet ancien Romain, qui une fois haranguant au Peuple, commença ainsi son Discours, *Messieurs, si nous pouvions nous passer des femmes, nous serions délivrés d'une grande fâcherie, mais aussi que la beauté de ces femmes ne corrompe pas notre jugement jusques à nous faire croire*
que

que leur conversation nous est aussi utile que nous la trouvons plaisante : souvenons-nous en tout cas , que leur beauté dont la plupart veulent faire une légitime domination , n'est selon l'avis de Socrate , qu'une tyrannie qui dure peu , & que Sophocle répétoit souvent en sa vieillesse ; qu'il étoit trop heureux d'avoir secoué le joug de cette amoureuse tyrannie. Mais il faut finir par un avis de Thalés Miletien , & admirer le conseil qu'il donna à un misérable qui luy demandoit ce qu'il pourroit faire pour se delivrer de l'Amour ; il luy conseilla premièrement de jeûner : comme la diète n'eût pas réussi , il luy persuada d'attendre la guérison du temps & de l'absence : mais après beaucoup de mois , d'une longue pérégrination , voyant que la faim , l'éloignement & le temps étoient de trop foibles remèdes , il luy ordonna de se pendre. J'ay dit. Comme M. Menage se fut rû , tout à coup. Vous avez , luy dis-je alors, vous avez traité les Amans , de la sorte que Paul fils de Paul conseilloit à un faiseur de Romans de traiter son Principal personnage lors qu'il luy vouloit persuader (comme il a l'esprit agreable) qu'il ne pourroit inventer d'événement ny plus nouveau ny plus surprenant que de le faire pendre publiquement : En une chose au moins , suis-je un peu plus excusable , répondit M. Menage , qui est ; que je me suis contenté d'instruire le procès , & que j'ay laissé prononcer vôtre sentence à un autre ; Au contraire , répliquay-je , je me défie fort que vous n'ayez agi avec malice , & que vous ne nous ayez amené ce sage Juge , afin que sa sentence nous tienne lieu d'un Arrest en robe rouge. Il pourroit bien être quelque chose de cela , ajouta Monsieur de Trilport , mais il y a bon remède ; car

je

je vous signifie , dit-il, s'adressant à Monsieur Menage, que j'appelle de vôtre Sage au nôtre, & de Thalés de Milet à Monsieur Chapelain : Est-ce à minimâ , dit Monsieur Menage en riant ; Attendez , interrompit Monsieur Chapelain ; car si je ne parlois en cet endroit , il sembleroit que je fusse demeuré d'accord d'être le Sage devant qui Monsieur de Trilport veut relever son appel , & à Dieu ne plaise que j'y consente ; mais si vous m'en croyez , ajouta-t-il , continuant de parler à Monsieur Menage , puis que je dois parler pour les Amoureux , vous en ferez vous même le juge. Vous tenez donc vôtre cause bonne , dit Monsieur Menage , puis que vous voulez en passer par la décision de vôtre partie ? Aussi bonne que vôtre conscience , continua Monsieur Chapelain , je vous croy , en effet , si équitable , & je me sens tellement fondé en Droit , que je déclare icy hautement que j'acquiesceray à tout ce que vous prononcerez après que vous m'aurez entendu. Nous fîmes alors silence , & après quelques momens, Monsieur Chapelain qui s'étoit tû avec nous , reprit la parole. Si je n'apporte à vôtre opinion tout le consentement que vous pourriez souhaiter , au moins ne vous devez vous pas plaindre que ce soit manque d'attention , j'ay écouté vôtre discours avec une application toute entiere , & en verité vous avez si ingénieusement parlé contre l'Amour , que j'avouë qu'à moins que d'être retenu par les liens de la verité , je pense quasi que vous m'eussiez perverty ; mais enfin je suis comme un second Ulysse échappé du péril des Syrenes , après avoir été charmé de leur chant. Quelque enchantement pourtant que vous ayez pratiqué , pour prouver l'opinion que vous

avez

avez soutenuë , je vay vous faire comprendre, si je ne me trompe, que la contraire est la meilleure, souhaitant passionnément qu'en cette rencontre vous agissiez mieux que la Medée d'Euripide & d'Ovide, & qu'après avoir vû & approuvé les veritez que je vay vous dire, vous ne demeuriez pas le fauteur d'une Héresie qui ne paroît belle, que parce que vous la fardiez. Au reste j'agiray de bonne foy avec vous ; je répondray pied à pied aux choses que vous avez avancées, j'en montreray, si je puis, la fausseté ou la foiblesse, je m'accommoderay même à votre maniere de philosopher, qui est sans doute la plus propre pour la conversation ; & de laquelle je me sers volontiers, quoy qu'elle ne soit pas si severe que celle que nous pratiquons d'ordinaire, mais elle n'est pas moins forte pour être plus parée ; & il vaut toujours mieux faire confesser volontairement, qu'en mettant le poignard sur la gorge : ainsi donc, je continueray de bannir de notre discours ces syllogismes de l'Ecole, qui donnent la migraine à ceux qui s'attachent à les comprendre ou à les résoudre, nous ne tirerons pas l'Amour d'entre les Graces pour le mettre entre les bras de la Chicane ; & je donneray bon ordre que notre entretien, qui jusques icy a été doux & aisé, ne dégénere pas en une crierie querelleuse de deux Maîtres es Arts. Vous avez commencé votre accusation par l'explication d'une Figure dont vous nous avez voulu faire peur, comme a fort bien remarqué Monsieur de Trilport ; & si nous vous en eussions crû, nous mettrions maintenant l'Amour, qui est le plus doux lien de la société humaine, au rang des Harpyes & des autres Monstres de l'Antiquité :
 J'exa-

J'examineray tantôt si cette peinture est aussi bonne qu'elle est commune ; je me contenteray en ce lieu de vous dire qu'elle reçoit tout un autre sens que celui que vous lui avez donné ; & qu'il n'y a rien que de vertueux en ce Tableau que vous proposez ; comme un amas de tous les défauts que peut souffrir l'humaine fragilité. Pour aller d'ordre, vous prétendrez que cet Enfant marque la foiblesse & les autres imperfections de cet âge ; cependant si cela étoit, les plus doctes Peintres auroient bien failly de le représenter comme ils l'ont, tenant des Lions sous le joug ; & les Poètes ne seroient pas plus supportables de l'introduire dans leurs Ouvrages ; arrachant la foudre de la main de Jupiter ; faudroit-il pas se moquer de ce Calvus, qui trouve sa force si grande qu'il la fait passer jusques à sa mere, lorsqu'au rapport de Macrobe, il appelle cette Deesse, *le puissant Dieu Venus* ? faudroit-il pas se moquer de ceux de Cythere qui éroyoient que cette Venus qui tire toute sa puissance de l'Amour, présidoit à la guerre ; des Cipriotes qui la figuroient tenant une lance ; des Spartiates qui représentoient sa Statue armée ; enfin des Romains qui avoient bâti un Temple à Venus la Victorieuse. La prudence de l'Amour est encore aussi aisée à justifier que sa force, & nous n'en scaurions douter si nous nous voulons souvenir qu'il a débrouillé la première confusion de l'Univers, & qu'on lui peut attribuer avec le Poëte Italien :

Pensier canuti in giovenil etade.

Il ne faut donc plus accuser les Vieillards qui aiment, pourvu que leurs pensers ressemblent à ceux de cet Enfant ; au contraire il faut demeurer d'ac-

d'accord sur ce point ; qu'on ne peint l'Amour jeune que pour faire voir ce que nous voulons conclure ; qu'il faut nécessairement aimer en jeunesse. Aussi est-ce presque la même raison qu'apporte le bel Agathon chez le divin Philosophe ; pour prouver que l'Amour est jeune ; parce, dit-il, qu'il se trouve toujours avec les jeunes gens. Mais cet Enfant, dites-vous, est bien impudent d'aller ainsi nud, peu s'en faut que je ne vous paye de la raillerie de Montagne ; qui parlant des Sauvages, après les avoir estimés comme un homme de bon sens, conclut après comme auroit pû faire un homme du peuple ; le mal est qu'ils n'ont point de chausses. Je traiteray pourtant plus sérieusement avec vous, & je vous avoueray premièrement, qu'il est vrai ce que dit Publius Mimus, que ce seroit une vilaine action à un homme de se dépouiller en plein Marché : mais avec cet aveu vous n'aurez rien avancé ; car non seulement cela n'est pas vrai par tout ; puis que les filles & les garçons de Lacedemone étoient nuds ensemble dans le Parc des exercices, sous la discipline du monde la plus austère ; mais de plus, quand vôtre opinion seroit generale, il ne s'en suivroit pas que l'impudence fût un vice de l'enfance, ce que personne n'a jamais dit ; ny que la dureté du front qui est la marque de ce défaut, & qui vient toujours d'une longue habitude aux actions sales & audacieuses, se figurât par un Enfant. Bien loin de là nous trouvons belles ces images de populos dont nous parons nos Temples, & qui nous servent à représenter nos Anges, & vous voulez être bien plus scrupuleux que nos devotes Matrones qui ne se sont pas encore avisées de se scandaliser de ces nuditez. Quant au témoignage
d'Eu-

d'Eustathius que vous alleguez, il n'en veut, s'il m'en souvient, qu'aux premières hardiesses des Amans ; & doit être pris plutôt pour une galanterie que pour une injure : même c'est si peu la pensée de cet Evêque de traiter l'Amour d'impudent, à cause qu'il n'est pas vêtu, qu'il écrit seulement que ce Dieu n'est ainsi nud que parce qu'il faut qu'il descende sous les eaux pour y conserver le genre des poissons, & pour y embrazer les Nayades & les Nereïdes, & de plus dans un endroit de son Roman ; Ismenias qui venoit de voir précipiter sa Maîtresse sous les flots ; supplie Cupidon qu'il s'y plonge, afin de la repêcher : par là nous pouvons aisément juger que la nudité de l'Amour ne se doit pas expliquer en mauvaise part, ainsi que vous faites ; & qu'elle ne signifie rien moins que son impudence. Aussi ceux qui en ont parlé sans passion luy ont donné un sens tout à fait différent du vôtre, soit qu'ils ayent dit comme le Comique Antiphanes :

Que l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nud.
 Soit que selon l'opinion des autres cet Amour expose ainsi sa beauté, pour montrer qu'il désapprouve tous les artifices dont on farde la beauté ; & selon ce sens le Jupiter d'Homere reprend aigrement Junon pour avoir emprunté la ceinture de Venus, afin de luy augmenter ses flâmes : soit enfin que cette nudité signifie que les pensées des Amans doivent être si nobles, qu'ils les puissent exposer sans voile aux yeux du monde, ou enfin, comme en a parlé l'Auteur de ce Poëme des Vigiles de Venus, que ce Dieu ait voulu faire paroître l'excès de sa force par cet état de foiblesse, vous sçavez en effet que ce Poëte conseille aux Nymphes de prendre garde à elles ; & qu'il

qu'il leur donne avis , que lors que l'Amour est nud , c'est alors qu'il est le plus dangereusement armé. Vous ne réussissez pas mieux , ce me semble , à interpreter le bandeau que vous avez fait la nudité & l'enfance ; vous prenez ce bandeau pour un aveuglement de la raison qui jette nos esprits dans des ténèbres pires que les Cimmeriennes , & qui nous empêche de voir ce qui est de la bien-seance , je pourrois vous objecter icy que vous n'avez pas songé qu'on a appelé les yeux les guides de l'Amour , mais je ne veux pas me servir de cette opinion que je desapprouve , & je suis sans doute de celle de la Reine Olympias , qui accusoit un jeune homme d'avoir manqué de cervelle ; parce qu'il s'étoit marié seulement par le conseil de ses yeux ; je diray donc seulement que jamais nôtre entendement n'est plus éveillé ny plus agissant , que lors que nous aimons & que nous avons envie de plaire ; & pour ce sujet je vous renvoye à Ovide , qui compare la vigilance des Amans à celle des Capitaines. Mais à mon gré la vraie explication de ce bandeau que nous pourrions appeller un Diadème , si nous nous défendions avec autant de passion que vous en avez eu en nous accusant ; la meilleure explication, dis-je , c'est de penser que Venus veut que l'on cele ses larcins ; ainsi qu'a dit agréablement un Ancien , & que la discretion est la meilleure qualité , non seulement des Amans , mais encore des hommes débauchez. Vous n'ignorez pas en effet , que les Italiens disent que la discretion *sta ben sinal* , dispensez-moy d'achever , & me permettez de passer aux aîles , aux flèches , & au flambeau ; Pour les aîles j'avouë que sur cet article , vos railleries m'ont semblé fort divertissantes , & qu'il y a beau-

coup

coup d'esprit aux pensées de nos amis ; nous n'y croirons pourtant, s'il vous plaît, que comme à des railleries, & nous ne prendrons leurs témoignages que de la manière qu'ils les ont voulu débiter. Je vous diray cependant, que ceux qui ont les premiers inventé ces aîles, ont voulu faire entendre que les desirs & les pensées doivent s'élever aux Cieux, & ne ramper jamais sur la terre. Bertaut le plus amoureux de nos Poètes est de cet avis, & si j'ay la mémoire bonne, il me semble qu'il parle ainsi de l'Amour :

*Il prête à nôtre entendement
Pour voler au Ciel ses deux aîles,
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles :
Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage,
Il le reçût pour son salut,
Il s'en servit à son dommage.*

Pour les flèches, j'approuve fort ces réflexions que vous avez faites ; mais à juger sainement des choses, vôtre invective ne va que contre le mauvais usage de l'Amour ; & ces deux sortes de flèches marquent seulement les mouvemens secrets d'inclination ou de haine que nous éprouvons en nous-mêmes ; mais point du tout les causes qui nous les donnent ; & moins que les autres, celle de l'avarice & des presens. Qu'ainsi ne soit, tous les enfans qui sont nez du mariage de Theagene & de Cariclée, c'est à dire, tout ce qu'il y a eu de Romans depuis l'Histoire Ethiopique jusques à Cyrus, ont-ils rien ny de plus beau, ny de plus frequent que le mépris que font d'ordinaire les Amans, des grandeurs, des Couronnes, & des Trésors des Souverains, & cela pour con-

server

ferver leur fidelité à des personnes exilées & misérables, qui gemissent sous les fers, & qui n'ont pour tout avantage que leur mérite & leur passion ? - Rien donc ne peut mieux marquer des sentimens si beaux, si nobles, si relevez, & si genereux, que de dire que les ames qui ont ces sentimens, sont veritablement blessées d'un trait d'or, & que pour détruire ces illustres prérogatives du Ciel, tous les trésors de la terre sont des armes de plomb ; qui rebouchent & ne les peuvent pénétrer. Ces fontaines de Merlin, où le Boiard & l'Arioste ont fait boire leurs Paladins ; & dont Claudian devant eux avoit decouvert la source, confirment entierement ce que nous disons ; elles étoient toutes deux d'une eau semblable, & sans qu'aucune eût l'avantage de murmurer sur des arenes d'or, comme le Pactole, ou le Tage, elles se couloient paisiblement sur une même sorte de sable : Cependant, l'une donnoit une violente averfion, & l'autre une passion violente. Angelique bût de l'onde amoureuse, Renaud de l'eau du dédain, Angelique étoit fille du Roy de Cathay, Renaud pauvre Paladin, heritier pour un cinquième du Château de Montauban ; qui ne possédoit au monde que Boiard, Flamberge, & l'Armet du Roy Mambrin, & enfin qui ne subsistoit que par l'aide de son Cousin l'Enchanteur Maugis, (car vous sçavez que presque par tout Renaud se raille de sa pauvreté, le premier, que Roland tout son parent qu'il est, dit ; que vers l'aube & sur le soir les chemins n'étoient gueres seurs aux environs de Montauban ; & qu'il se fait de bons contes des assistances de Maugis,) cependant cette Angelique méprise pour ce braye à cape & épée, l'Empereur

de

de Circassie & le Grand Kam des Tartares ; pour ne rien dire de ses autres adorateurs. L'exemple même d'Apollon que vous avez allegué, détruit tout ce que vous en voulez induire ; car si les presens pouvoient tout en matiere d'amour, ce Dieu en offre d'assez précieux à Daphné ; pour avoir arrêté la fuite de cette Insensible. Ovide aussi qui à son ordinaire explique ingenieusement la nature de ces flèches, lors qu'il parle de celles qui sont dorées ; ne laisse pas dans ses Vers le moindre soupçon qu'il ait pensé aux moindres régales, je dis mêmes de fruits, de bouquets, & de parfums, qui étoient les presens de son siecle. Il ne nous reste plus à parler que du flambeau que vous avez comparé à celui des Furies, en quoy certes je suis fort tenté de vous accuser d'impiété, & je croy aussi que ce ne seroit pas trop dire à un homme qui traite si mal un feu qu'on peut appeller l'ame du monde, qui fait agir & qui conserve tout ce qui a quelque sentiment dans l'Univers ; & sans lequel la face de la Nature paroïtroit deserte & effroyable. Mais comme je ne veux pas entrer en pique avec vous ; & que je tâche à vous persuader, sans vous déplaire ; je vous conjure pour vous détromper de jeter les yeux sur les effets de ce Flambeau ; & de ne point apprehender qu'il nous trouble la vûë, comme les torches funestes des trois Filles de la nuit. *Regarde autour de toy, Silvie ; ce que le monde a de beau & d'agréable, c'est l'ouvrage de l'Amour, le Ciel aime, la Terre aime, la Mer aime, vous sçavez ce qui suit dans la Comedie du Baptista Guarini, & comme on en vient aux animaux & aux arbres qui sentent la douce chaleur de ce feu : Croyez-moy ; ce Flambeau a quelque chose de divin, & les Egyptiens qui au*

prix

prix de leux sagesse estimoient celle des Grecs un jeu d'enfant ; voulant signifier l'Amour , prenoient le feu seulement , comme le plus pur & le plus noble des Elemens. Or comme après la mauvaise explication que vous avez faite de la figure de l'Amour ; vous concluez avec l'Aristiphon d'Athenée , que les Dieux firent fort bien en le bannissant du Ciel ; je veux aussi , après le veritable sens que je vous en viens de montrer , dire hardiment qu'Hesiode , que Solon , & Platon ne témoignèrent jamais plus de sagesse , que lors qu'ils tirèrent l'Amour de la montagne d'Helicon , afin de l'amener dans l'Academie , paré & couronné de fleurs ; parmi la musique & les sacrifices , pour l'en constituer le directeur & le maître. De tout ce que j'ay dit icy , je pense que vous conclurez que la peinture de l'Amour est plus raisonnable avec mes loiianges qu'avec vos invectives , & que la même matiere qui vous a servy pour son accusation , est très-propre à faire son Panegyrique. Mais comme le sens de cette peinture pourroit encore demeurer problematique à des esprits opiniâtres , je ne suis pas d'avis que nous nous en tenions à cette Image ; aussi bien elle est trop contestée , & quantité d'esprits ne sont pas demeurez d'accord de la vulgaire opinion. Theodorus dans le banquet de Platon se mocque de ceux qui font un enfant de ce Dieu ; qu'il estime le plus vieux de tous les Dieux , sans en excepter Saturne , & c'est encore la pensée de Parmenides & d'Hesiode : un autre Grec dans l'Idile de l'Amour fugitif , bien loin de le croire aveugle , dit qu'il a les yeux perçans , & prend cette marque pour si certaine , qu'il la donne comme une enseigne , afin que si on le rencontre

on le reconnoisse & on le ramene : Eustathius luy met aux talons ces ailes, que l'opinion commune luy met sur les épaules : Eubulus passe bien outre chez Athenée ; il luy ôte ces ailes, & dit que les Peintres qui les avoient inventées étoient ignorans ; & ne sçavoient peindre que des hironnelles : chez le même Auteur le Tragique Chéremon luy donne deux Arcs : Enfin Properce après avoir écrit que l'Amour étoit né dans les champs, entre les troupeaux & les haras, assure en suite qu'il n'avoit en ce temps-là un arc & des flèches que pour chasser ; & qu'étant au commencement mal adroit, il s'exerçoit à tirer aux bêtes. Ces gens comme vous voyez contredisent la commune image de l'Amour : Moschus qui est l'un d'eux y ajoute encore du sien, il veut que cet Enfant ait le corps de couleur de feu, le poil frisé, la physionomie malicieuse, & les mains petites, & convient avec les autres que c'est un très-dangereux Archer. Que si nous voulons joindre les conceptions bizarres des Modernes Espagnols avec les inventions des anciens Grecs, je vous fourniray un Cristoval de Castilene qui s'efforce de montrer dans ses Vers que l'Amour est entièrement fait comme le Grand Turc. Cette ressemblance, dit Monsieur Ménage, est bien extraordinaire, mais j'en sçay une qui ne vous surprendra pas moins, & qui est pourtant de la vieille roche : que direz-vous, en effet quand vous lirez dans Macrobe que les Cipriots qui devoient bien connoître Venus, luy avoient fait une Statue qui la representoit avec une barbe. Je diray, reprit froidement Monsieur de Trilport, que cette Venus étoit la Venus de ***** Et moy ; continua Monsieur Chapelain, après que nous eûmes

un peu ry, laissant à part toutes ces représentations qui ne font rien à la question ; je reviendray au sentiment de Plutarque, qui assure que l'Amour n'est pas visible, & avec un Comique ancien, je diray que les Peintres & les Sculpteurs ont ignoré ce que c'étoit que l'Amour ; car comme ajoute très-ingenieusement ce vieux Poëte, l'Amour n'est, ny mâle, ny femelle, ny demon, ny homme, ny prudent, ny fat, mais un composé de toutes ces choses, qui sous une seule figure assemble plusieurs especes très-differentes, qui a la hardiesse des hommes, la timidité des femmes, qui est sérieux dans la folie, sensé & circonspect dans la rage, qui se laisse aller aux emportemens des bêtes feroces, que le travail ne scauroit dompter, dont l'ambition est déreglée, qui n'apporte pas moins de discorde qu'on en imagine dans les Enfers, qui se trouve capable des choses sérieuses, des choses tranquilles, des choses violentes, qui fait secher à vûe d'œil ceux qu'il persecute. En cet endroit Monsieur Menage prenant la parole, Vous en dites bien plus que je n'en veux, dit-il, s'adressant à Monsieur Chapelain ; & pour vous ôter la peine d'examiner le reste de mon Discours, je m'en tiens à ce que vous nous dites. Votre cause n'en sera pas meilleure, répondit Monsieur Chapelain, & je ne laisseray pas de répondre encore à tout ce que vous avez dit. Même afin de connoître à fond ce qu'on doit déterminer de l'Amour, & de voir à toute rigueur & le bien & le mal qui s'en peut alleguer, j'ajoutéray au témoignage de ce Comique celui de Platon, qui appelle l'Amour un monstre farouche, ayant autant de têtes que l'Hydre ; j'y ajoutéray celui

de Sophocle , qui dit que Venus n'est pas seulement Venus , mais qui la nomme encore *Pluton*, *la Nécessité*, *la Rage*, *la Convoitise*, *le Deuil*. J'y ajouteray celui de Plutarque ; qui considérant que l'Amour chérit & hait ; suit & fuit , menace & supplie , se courrouce & a compassion , s'attriste & se réjouit , veut & ne veut pas finir ; & tout cela en un même temps & pour une même personne , conclut que ce n'est pas une chose fort judicieuse , mais un énigme fort embrouillé & d'un éclaircissement très-difficile. Si ce n'est assez nous continuerons la description de *Moschus* que nous avons déjà commencée , & nous dirons de l'Amour que ses pensées sont malignes, ses paroles flatueuses , ses discours contraires à ses sentimens : qu'il a la voix douce , qu'il est furieux dans la colere , trompeur & mauvais , fol, & qui ne se joue jamais sans quelque noire malice. En voilà assez pour achever de vous faire croire que j'ay trahy ma cause & que vous avez gagné la vôtre ; ou du moins que j'agis de trop bonne foy avec vous ; vous produisant des témoins que vous connoissez bien , mais que vous aviez oubliés & qui seuls semblent capables de me convaincre ; Mais comme vous avez fort bien remarqué dès l'entrée de votre Discours ; que les premiers Poëtes avoient philosophé , & qu'en suite vous m'avez mis sur le Parnasse , en un lieu si éminent , que ma modestie n'oseroit y prétendre , vous trouverez bon que je raisonne avec vous , en peu de paroles , & jusques-là vous suspendrez , s'il vous plaît , votre jugement sur tout ce que vous & moy avons dit de bien & de mal de l'Amour. Je vous diray donc que toutes les choses que nous possédons , quel
que

ques bonnes qu'elles soient , & quelques loüanges qu'elles méritent , deviennent mauvaises lorsqu'elles sortent des bornes de la perfection , soit que l'excès ou le défaut les en tirent ; par exemple , la prudence qui est ce que le genre humain doit souhaiter le plus passionnément , & qui en effet , est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes , devient visionnaire lorsqu'elle devient trop raffinée ; & en cet état , n'est pas moins dangereuse que la sottise. Il en est de même des autres vertus , les extrêmes desquelles ne sont jamais saines , le bon sens seul les modere , & tout l'avantage qu'ont les personnes que nous appellons vertueuses , c'est la science de la mesure à laquelle il faut réduire leurs bonnes qualitez. Il en va ainsi de l'Amour , & c'est pour cela que Plutarque écrit qu'Erato l'une des Muses préside à le régler. Quand il est au point de sa perfection , il n'y a point d'éloges qu'il ne mérite ; quand il sort de ses limites , il est digne de toutes les injures que vous & moy en avons pû alleguer. La Grece toute amoureuse qu'elle étoit de Laïs , se railloit de ceux qui portoient un talent à cette Courtisanne pour passer une nuit chez elle : mais elle ne traitoit pas mieux l'insensibilité de Xenocrate , lors qu'elle le comparoit à une piece de bois : D'où vous pouvez induire que ce n'est pas de l'Amour réglé qui est celui que nous conseillons , que les Auteurs ont dit tant de mal , mais bien de celui que nos excès dépravent , & que nous sommes prêts de blâmer avec vous. Pour mieux faire comprendre la difference de ces Amours , la docte Antiquité a reconnu deux Venus , l'une céleste , l'autre vulgaire : Caruile les nomme les

deux Anathontes ; & le Grammairien Paulus donne à la première l'épithète de femme de bien. C'est elle encore que l'on nomme Uranie, parce qu'elle a eu le Ciel pour Pere. Platon appelle l'autre *Pandeme*, comme qui diroit la Venus de tout le Peuple ; & Lucrece, *Volgivaque*, s'il est permis d'user de ce mot que nous expliquerons aujourd'hui par celui de coureuse : Solon pour ce sujet en avoit fait dresser la Statuë au milieu du Marché d'Athenes. Or ces deux Venus avoient chacune leur Amour, dont l'un comme nous venons de dire étoit réglé par les Muses ; l'autre selon le témoignage d'un Poëte Grec, n'osoit approcher des Muses ; le premier exempt de tous les troubles violens, l'autre Pere du desordre & de l'embaras : celui-là pour les sages, celui-cy pour la foule. Selon ce sens quelqu'un a fort judicieusement dit que le sage aimera, & que les autres désireront, voulant montrer que l'avantage de sçavoir bien aimer est seulement réservé aux vertueux, delaisant à la multitude tous les malheurs qui suivent les passions déraisonnables. Mais quel est donc, me direz-vous en cet endroit, ce défaut qui éloigne ainsi la plupart des hommes de ce bien-heureux Amour, & qui les fait tomber dans la fureur & dans les douleurs de la mauvaise Venus ? Non pas un seul défaut, mais tous ceux, répondray-je, qui les éloignent de la possession des autres bonnes qualitez ; pourtant à mon sens la cause principale du desordre des hommes qui aiment, vient de ce qu'ils s'embarquent à aimer avant que d'avoir choisi, & de là il arrive que trouvant des humeurs contraires aux leurs, ou des âmes déréglées, il faut bien ; ou que leur vie se passe en querelles, ou qu'ils s'abandonnent à ce dére-

dérèglement qu'ils ont suivi sans l'avoir prévu. Quelqu'un, sans doute, ne s'empêcheroit jamais d'apporter icy ces moitez de pieces d'aimant que Pluton dit que nous avions à nôtre première création, & qui ne sont point sans trouble, qu'elles ne se rejoignent à la moitié d'où on les a arrachées; pour moy je prétens vous donner de la monnoye qui ait cours, & discourir un peu plus rondement que ceux qui se nourrissent d'idées. Je dy donc, que lors que l'estime a précédé l'amour, & qu'on a jugé de ce qu'on vouloit aimer avant que d'aimer, l'amour devient un des plus grands avantages qu'ayent les hommes. Bertaut, selon nôtre sens, de tous les manquemens que l'on commet en aimant, condamne principalement celui de faillir à l'élection, comme la source de tous les autres; lors qu'il dit,

*Car, enfin, la faute qui naît
D'aimer ce qui n'est point aimable,
Et de n'aimer point ce qui l'est,
Est seule en amour condamnable.*

Mais vous voyez qu'à cette erreur il en ajoute une autre en faveur du bon Amour, & qu'il ne croit pas moindre, qui est, de ne point aimer ce qui le mérite, s'accommodant en cela au sentiment d'Ovide, qui dans les remèdes qu'il enseigne aux Amans pour leur guérison, exhorte pourtant ceux qui ont bien choisi, à continuer avec constance, & trouvant que leur félicité consiste dans leur passion, leur conseille de bien user de leur joye, & de naviger à pleines voiles; jusques-là, qu'il les regarde comme ceux qui entrent victorieux au Capitole. Or vous

m'avouerez que le peuple presque toujours sujet à ses premiers mouvemens , & presque incapable de réflexion , n'a pas ce bon discernement principalement en une chose de laquelle il se fie à ses yeux , & aux sentimens de la matiere ; & de là nous concluons qu'il ne faut pas trouver étrange s'il tombe dans les defastres qu'il se procure luy-même , & que les injures qu'on dit contre l'Amour , ne regardent pas celui des Sages ; mais celui du Vulgaire qui le corrompt par le mauvais usage qu'il en fait ; je ne sçauois mieux conclure , ce me semble , ce raisonnement , ny vous en laisser une plus agréable idée , que par l'opinion que les Spartiates avoient ; eux qui professoient une vertu si rigide , qui est , que lors que Venus passa le fleuve Eurotas pour se venir montrer à Licurgus leur Législateur , elle laissa sur le bord sa ceinture pleine de charmes , son miroir , & enfin toute la mollesse de ses vêtemens qui attiroient une partie des adorations du reste du monde , & parut devant cet homme severe ayant sa coëffure pressée d'un casque , & ses mains chargées d'une lance & d'un bouclier. Appliquons cela , nous trouverons que l'Amour qui se presente aux hommes communs avec tant de fausses beautez qui les trompent & qui les perdent , se défait de ces enchantemens pernicious lors qu'il approche des Sages , ou plutôt que le peuple orne l'Amour de ces faux-brillans , qu'il idolâtre parce qu'il ne les connoît pas , & les suit jusques dans le précipice où ils le conduisent , au lieu que les honnêtes gens l'en dépouillent pour le revêtir des vrais ornemens qu'il mérite , & le mettre en cette perfection qui fait le bonheur de ceux qui sçavent aimer. Or comme

ceux

ceux qui écrivent pour réformer les mœurs des hommes , ne regardent pas ces Sages dont nous parlons , parce qu'ils n'ont point besoin de remontrances , & qu'ils font la moindre partie du genre humain ; il ne faut pas s'étonner aussi si ceux qui ont parlé de l'Amour , l'ont considéré au déplorable état où il est réduit entre les mains du Peuple , & si afin de détourner ou de guerir cette multitude qui se perd par sa propre folie , ils l'ont figuré autant qu'ils ont pû , hideux & capable de faire des misérables ; & toutefois quelque monstrueux qu'ils l'ayent représenté , vous venez de voir qu'ils y ont toujours mêlé du bien , & même que souvent les excellentes qualitez ont prévalu sur les mauvaises ; par où l'on peut hardiment déterminer que l'Amour quel qu'il soit , est toujours fort bon en soy , qu'il ne faut accuser des desordres qui en arrivent , que ceux qui en usent mal , & démêler adroitement que ç'a été à ces vulgaires Amans qu'en ont voulu ceux qui ont ainsi défiguré l'Amour. Je vous montreray tantôt qu'ils n'ont pas ainsi traité de celui des Sages. Cependant , sur ce fondement que vous trouverez , je m'assure , & solide , & raisonnable , il me sera aisé d'appuyer les réponses que j'ay à vous faire , & de me défendre des exemples dont vous vous êtes fortifié. J'ajouteray seulement deux choses à mon raisonnement , dont vous m'accorderez l'une , si vous ne voulez que je vous convainque par vous-même , qui est que toutes les exaggerations & tous les discours des Amans servent autant à montrer la gentillesse de leur esprit , que la force de leur passion , & qu'il y a certaines choses qui sont d'usage , & qui ont bonne grace en certains lieux , que nous serions injustes

de condamner, encore qu'elles ne soient pas reçues parmy nous, autrement on nous rendroit la pareille; & nous irions vers l'excès de la présomption, si nous nous en estimions assez pour croire que nos loix & nos coutumes deussent être la règle de celles du genre humain. Je viens maintenant aux réponses que j'ay à vous faire, & à un examen particulier du reste de vôtre discours, après avoir exagéré les défauts de l'Amour, vous passiez aux exemples pour les mieux vérifier. Ces exemples même à ne les considérer que par le dehors, ont quelque chose de grave. Car vous introduisez sur la Scene le grand Atride, le vaillant Fils de Pelée, le preux Hércule, & enfin Jupiter même, qui est tout ce que la Fable a de plus noble. Pour les premiers, qui sont les gens de l'Iliade, je vous donnerois les mains, si au lieu d'Agamemnon & d'Achille vous me produisiez Ulysse. Je suis néanmoins bien-aise de me régler sur ces trois; afin de confirmer encore mieux par eux ce que je viens de vous expliquer, qu'il y a grande différence entre l'amour du Peuple & l'amour des Sages; que nous blâmons autant le premier, que nous approuvons son contraire, & qu'enfin presque tous vos exemples sont contre celui que nous blâmons. Horace, dont les jugemens sont fort réguliers, lors qu'il écrit à Lollius ce qu'il pense des deux Poèmes d'Homère, écrit sagement que la guerre des Grecs & des Barbares ne contient que les boutades des fots Princes & des fots Peuples, car ce sont ces termes: Que dans le Camp & dans la Ville, tout est plein de sédition, de tromperie, de cruauté, de colere, & de sensualité brutale; & qu'enfin les soldats patissent de la folie des Princes. Venant en suite à consi-

derer

derer l'Odyssée, il prononce que le Poëte nous a proposé Ulyssé pour un exemplaire utile & achevé, de ce que peuvent executer de beau la prudence, la sagesse, & la vertu. Ne vous étonnez donc plus si Agamemnon & son Rival ont eu des emportemens en amour; eux dont toutes les actions étoient déréglées, & qui dans tout ce qu'ils faisoient, ne considérant jamais leur raison, ne prenoient avis que de leur volonté & de leur puissance. Certes, après le discours d'Horace, leurs exemples ne doivent se mettre que parmi ceux du Peuple, & nous devons juger d'eux selon l'opinion de Seneque, qui veut que le mérite, & non pas la dignité, nous séparent de la tourbe, & qui la croit toujours presque autant de gens de qualité, que de crocheteurs. Si nous revenons maintenant à Ulyssé, nous considererons que dans ses plus grands malheurs il a eu quelque amouréte; par où le Poëte semble insinuer, qu'il faut que le sage aime toujours. Mais dans toutes les amours d'Ulyssé nous ne voyons rien que de réglé, rien qui soit défectueux, rien qui ne luy donne quelque avantage; rien enfin qu'on ne doive souhaiter. En suite, examinons nôtre Hercule, & sans chercher à l'excuser, comme nous le pourrions, mettons le parmi ce grand amas de gens dévoyez, aussi bien tous ceux qui ont exalté sa force, ont eu mauvaise opinion de son esprit, & les mêmes qui ont publié les grands services que ses mains faisoient au monde, l'ont diffamé comme un enragé, qui remplissoit sa maison propre d'horribles spectacles. Il n'y a plus à considerer que Jupiter: & avec luy, si vous voulez, tous les Dieux de l'Antiquité; si nous les regardons comme des hommes, nous n'en dirons que ce que nous venons

de dire , qui est qu'ils ont préféré la violence à l'équité , & abusé de leur pouvoir dans leurs passions ; ou si vous voulez que nous les traitions comme des Dieux immortels , ce sera à la charge que nous nous souviendrons que l'Antiquité , qui nous apprend leurs amourettes , bien loin de les blâmer , les a eues en vénération. Qu'elle a fait ses plus grands mysteres des aventures les plus ridicules qui s'y fussent passées , qu'elle a élevé sur les Autels , & peuplé le Ciel de ces générations ; & qu'enfin nous trouverons chez les Egyptiens de superbes Tombeaux des Maîtresses de Jupiter. Ainsi on ne pourra tirer de conséquences desavantageuses contre nous de l'exemple de ces hommes-Dieux , puis que comme hommes nous les tenons capables en amour des fautes du peuple , & que comme Dieux nous aurions tort de vouloir réduire à nôtre raison la Religion Payenne , qui inventoit leurs sottises pour les consacrer. Vous voyez donc clairement que vous n'avez rien avancé par tous ces exemples , que nous blâmons les fautes de ces gens-là aussi bien que vous , mais qu'elles n'ont rien de proportionné à l'amour que nous conseillons. Vous amenez en suite sur les rangs Platon & Aristote , ces noms sont grands & dignes d'un grand respect ; & à Dieu ne plaise que nous entreprenions la censure de leurs actions , nous sommes tous prêts au contraire de les prendre pour le modèle des nôtres. Ils ont aimé , dites-vous , nous croyons que le Sage le doit faire ; mais pendant leur galanterie , ils ont écrit des Vers , & fait des choses indignes de leur gravité. Voyons si en cela ils n'ont rien donné à la mode de leur Pais , & si sur une chose indifferente dans leurs coutumes ,

ils n'ont point laissé égayer leur génie. Vous sçavez combien la Grece autrefois autorisoit l'Amour, je dis l'Amour même, qu'on ne nomme pas honnêtement parmy nous : combien alors on auroit passé pour barbon, si l'on n'avoit point paru galant. Vous sçavez de plus, que Socrate qui enseignoit la Morale aux hommes, enseignoit l'Amour à Alcibiade, & qu'entre les Oeuvres des Philosophes de ces Siecles-là, il y avoit toujours quelque Traité de l'Amour. Or l'Amour alors n'alloit point sans la Poësie, les Muses se trouvoient toujours entre les dances & les festins des Grecs. Plutarque même dit, que de son temps on ne laissoit pas d'aimer, quoy qu'on ne fit plus de Vers, comme si ces deux choses eussent été autrefois inseparables, mais ces neuf Sœurs ne venoient point trouver les Amans avec cette sévérité respectueuse qu'elles prenoient pour les Hymnes des Dieux, elles y venoient accompagnées de Bacchus, de Cerés, parées & parfumées, avec un air libre & enjouié, elles y venoient, comme on le voit encore dans les Poësies de Sapho, d'Anacreon, & de quelques autres Lyriques, célébrant parmy le vin & les couronnes de roses, la beauté & les caresses des personnes qu'on aimoit ; & si cela est, pouvez-vous trouver étrange que ces Philosophes aient suivi la mode de leur País en des actions que les mœurs de leur Nation & de leur Sieclé, non seulement rendoient bonnes, mais qui étoient si estimées alors, que le sage Solon, qui faisoit aussi des Vers de galanterie, défendoit aux Esclaves de faire l'Amour, réservant cette gloire seulement pour les personnes libres ? Trouvez-vous mauvais qu'en faisant des Vers, ils se soient ser-

vis des mêmes loüanges, & qu'ils aient usé du même langage des autres Poëtes, qu'ils aient employé le Soleil, les Etoilles & le reste des comparaisons de la beauté. Que si vous ne vous contentez pas encore, & que vous insistiez à blâmer ces transports d'amour que Platon témoigne pour Dion, je vous répondray que l'enthousiasme l'emportoit en l'exprimant, qu'il ne sentoît pas pourtant tout ce qu'il disoit, & que peut-être il ne croyoit pas que ces Vers fussent examinés un jour par un Juge aussi sévère que vous. Pour le baiser d'Agathon, n'examinons pas les mœurs Grecques; en cet endroit, contentons-nous que le monde n'y trouvoit alors rien à dire, & pour prendre tout en bonne part, croyons Plutarque qui dans la vie de Pausanias assure qu'il n'y avoit rien à reprendre; n'examinons pas non plus si Platon eut raison d'aimer Archeanasse, la sagesse de cette femme le charmoit; & la pensée de cet Amour caché sous ces rides devoit plutôt vous plaire que vous choquer. Car pour ce qui regarde Xantipe, le peut-être que vous y avez mis, fait assez voir que vous n'avez pas crû que ce fût celle de Socrate, & je ne puis même m'imaginer que votre condition vous ayant mis au premier rang des Illustres de votre siècle, & vous étant attaché avec un soin si laborieux & un si heureux succès sur le Diogene Laërce, je ne puis, dis-je, m'imaginer, sinon que vous avez voulu ou vous jouer sur de mêmes noms, ou tenter la bonté de votre mémoire; car au reste vous sçavez que le temps & les autres circonstances détruisent cette galanterie de Platon, & il y a grande apparence que s'il en eût été soupçonné, nous en verrions quel-

quelque chose dans les Livres de ses ennemis ; qui ne luy eussent pas pardonné cette faute. Nous alléguerons les mêmes raisons pour le sacrifice d'Aristote ; s'il avoit estimé la divinité de Cerés fort véritable, je le blâmerois extrêmement de l'avoir ainsi profanée : mais s'il en étoit détrompé, devez vous trouver étrange que pour honorer ce qu'il aimoit, il ait rendu à sa Maîtresse les honneurs que le vulgaire rendoit aux Idoles, & fait une cérémonie qui non seulement luy étoit fort indifférente, mais de laquelle il se mocquoit : Vous sçavez, en effet, qu'il ne s'enfuit hors d'Athènes, que de crainte que les Magistrats par la nécessité Politique du Gouvernement ne voulussent le traiter sur la Religion, ainsi que Socrate, & que comme il disoit, ils ne péchassent encore une fois contre la Philosophie. Après avoir justifié les actions & les pensées amoureuses de ces deux grands hommes, nous n'irons pas en détail défendre les autres Sages, qu'aussi bien vous ne nous proposez qu'en gros, & nos raisons qui sont generales serviront à votre accusation qui l'est aussi. Or comme si vous aviez prévu vous même que les exemples Grecs que vous alleguez, seroient foibles, & ne décideroient pas l'affaire, vous en êtes venu à vos Paladins, & s'il faut ainsi dire, pour faire, *vade de tot*, vous avez montré d'abord, *Orlando Furioso*, mais en ce lieu vous ne deviez pas, ce me semble, prendre plus de confiance à *Messer Ludovico Ariosto*, qu'à nos Histoires, ny nous croire gens d'assez bonne foy pour nous laisser persuader sur ces mauvais gages, autrement rien n'empêcheroit que nous ne démentissions nos Chroniques pour jurer encore avec les Romains Espagnols que

Bernard

Bernard del Carpio étouffa ce Paladin en la bataille de Roncevaux , ou avec nos plus mauvais Romans , qu'il se rompit la maîtresse veine du cœur , en cornant trop fort , & qu'en cet état avant qu'il mourut , l'Archevêque Turpin le communia d'un brin d'herbe. Ou si vous voulez des Romans , & des Romans du bon temps , & que vous consentiez que nous en tirions des conséquences , nous aurons absolument gagné nôtre cause , & sans doute il y aura beaucoup de conséquences à tirer de ces vieux Livres , qui représentoient sous d'imaginaires aventures la candeur & la franchise de leurs Heros , & la bonté des mœurs du siècle où l'on les écrivoit ; car s'il vous en souvient , lors que Lancelot du Lac donna lieu à la grande conversation que nous eûmes il y a quelques mois chez moy , je vous fis demeurer d'accord que ces vieux Romans étoient des images de la maniere de vivre de la Noblesse de ce temps-là : Je m'en souviens bien, dit Monsieur Menage ; & moy aussi , continuay-je ; & moy, dit Monsieur de Trilport , j'ay lû avec plaisir le Dialogue que vous en avez composé ; je ne m'amuseray donc pas à vous le prouver davantage , continua Monsieur Chapelain , je vous diray seulement que vous trouverez dans tous nos Romans que l'Amour rendoit les Chevaliers braves , & que plus ils aimoient , plus ils croissoient en valeur : mais que ce Perceforêts se trouve à propos sur vôtre table ! Il me souvient en effet d'un endroit , qui parmy le nombre infiny dont toutes les pages sont pleines , doit suffire pour cette preuve : Il semble sans mentir , qu'il n'ait été mis en ce Livre que pour prouver ce que nous disons , & puis je suis bien aise de me tenir à ce Roman que Ygenere a trouvé si ingénieux ,

nieux, qu'il n'a point fait de difficulté de prononcer qu'on le pouvoit nommer nôtre Homere. S'étant alors fait donner le Livre, après l'avoir feüilleté un peu de temps, Je suis, dit-il, tombé heureusement sur l'endroit que je cherchois; dont je vous expliqueray le sujet, avant que de vous en lire quelque chose: Vous sçavez donc, que Cressus le gentil Clerc & le Compilateur des Chroniques du franc Palais, raconte qu'un jour Lionnel du Glat & Troilus de Royaleville cherchoient leurs aventures, Lionnel étoit amoureux de Blanche la Pucelle, Troilus n'avoit onc sçû ce que c'étoit que d'amour; or comme le propre de ceux qui aiment, est de vouloir parler toujours de ce qu'ils aiment; Lionnel l'entretenoit des avantages qu'il trouvoit pour avoir regardé seulement Blanche; dont il préféreroit la vûe à l'heritage d'Alexandre, mais il vaut mieux vous reciter par endroits le jargon de la Chronique qui parmy sa barbarie a quelque chose d'assez plaisant: voicy donc ce que dit Lionnel parlant de ce regard, *S'en devint mon cœur, qui premier rien ne valoit, de telle valeur, qu'il n'est prouesses ne chevaleries que le corps d'un Chevalier pût accomplir, qu'il n'osât entreprendre & achever: & encor eut le regard autre vertu; car mon cœur fut à ce mué, qu'il n'est meffait ny villenie nulle, dont le corps de ce Chevalier pût estre empiré qu'il ne luy soit aussi contraire, comme est Triacle au venin, encore eut son regard une autre vertu, car comme mon cœur fust à ce mué; qu'il est volentieux & desirant à toute prouesse, tout honneur & toutes vertus, accroistre & assembler à luy, par le seul regard de la Pucelle.* En suite de ces paroles qui sont de bon sens, quoy que l'éloquence en soit hors d'usage, comme Lionnel s'enquiert à Troilus, s'il n'aime

n'aime rien, & que Troilus luy répond que non. Par ma foy, Sire, dit Lionnel, S'en valez pu en honneur & en prouesse, ne jamais ne pourroye croire qu'en fait d'armes puissiez faire aucune chose, dont puissiez avoir honneur, ains tiens pour certain, que tous ceux qui aiment par amours, empire de vôt're compagnie, & pource que je n'ay nullement métier d'empirer, je renance à vôt're compagnie: & en cet endroit le Roman raconte qu'il vouloit le quitter absolument, si Troilus n'eût fait vœu de ne boire que de l'eau jusques à ce qu'il auroit trouvé *Amie à sa plaisance*: Un peu après, il est dit qu'ils rencontrèrent six Chevaliers qui les appellerent à la joute, que Troilus au nom d'Amour abattit les cinq premiers, mais que le dernier qui sortoit à peine d'enfance voyant qu'il avoit à faire à un si preux Chevalier, invoqua l'Amour à son secours avant que de s'appréter à la joute, & en ce moment Lionnel apprehenda pour Troilus, & l'arraisonna ainsi: Troilus beau compains j'ay un peu de doute de vous envers le jeune Chevalier, parce qu'il aime par amour, & vous non, si vous prie que me préniez vôt're écu & vôt're glaive, & feray la joute pour vous; Quand Troilus entendit Lionnel il fut moult courroucé, & dit, comme par colere, si m'aist Dieu, Sire, non feray, ains parferay cette entreprise: hâ Sire, dit Lionnel, donc vous prie qu'il vous souvienné d'Amour, car j'ay grand doute de vous; pource qu'à Amour n'avez fait un hommage. Certes, Sire, répondit Troilus par courroux, trop m'avez huy rusé de vôt're Dieu d'Amours, & pource ne m'en veux en cette joute ensoigner. Or sçavez-vous comment il en prit à Troilus, il fut abattu par le jeune Zelandin, & il se trouva mé-

me que les cinq Chevaliers qu'il avoit portez par terre, n'avoient jamais rien aimé : l'Histoire n'en demeure pas là, elle tourne un peu la médaille en faveur de Troïlus : dès le soir ce Chevalier devint amoureux de la Sœur de Zelandin, & dès le jour suivant s'étant déguisé pour éprouver combien en aimant il avoit augmenté sa Chevalerie, il porte par terre, non seulement Zelandin, mais Lionnel même l'outre-preux de son temps, cet invincible qui avoit tué les Lions du Royaume de l'Estrange Marche, occis le Serpent de l'Isle Déserte, & conquis la tête du Geant aux crins dorez. Je n'aurois jamais fait si je voulois vous dire toutes les maximes favorables à l'Amour qui remplissent ces Romans, & qui étoient passées en usage du temps de nos vieux François, si je voulois vous répéter après eux qu'oncques Chevalier déjunié au matin de la beauté d'une Pucelle, ne fut celuy jour abattu à la joute, ny vaincu par armes, qu'à homme échauffé par beauté de Pucelle ne fait pas bon se prendre, car fort est à en faillir sans playe mortelle, & enfin cent autres maximes semblables. Je ne sçay même si je ne me suis pas un peu trop étendu sur cette matière, mais il n'en falloit, ce me semble, gueres moins pour vous montrer que les Italiens nous avoient falsifié Roland, & que nos Ancêtres, bien loin d'être de l'avis que vous voulez leur donner, croyoient, comme dit encore le Chevalier de la Toute-passe, qu'un homme qui est aimé est semblable aux Dieux, que l'on dit que rien ne luy faut, & que d'Amours ne vient fors que tout honneur & proüesse. Ces fragmens de Perceforests, dit lors M. de Trilport, ont une naïveté qui me plaît fort, & comme remarque M. Chapelain,

l'in-

l'invention de cette aventure est toute pour son sujet ; d'ailleurs, je la trouve si bien conduite & si bien imaginée, que je ne pense pas que Vigenere ait eu un fort grand tort dans son opinion, & quand ce ne seroit que pour donner à nôtre Nation, un Homere, je consens que Perceforest soit le nôtre. Je vous conseille de vous confesser de cette pensée, dit Monsieur Menage ; car sans doute, elle est mauvaise. Vous ne l'avez pas examinée à fonds pour en décider ainsi, répondit Monsieur de Triport : & si vous y aviez bien pensé, peut-être trouveriez-vous en cette comparaison plus de raison que vous ne faites. Au moins, poursuivis-je ; les Italiens ont pris de ce Roman, comme les anciens Poëtes ont pris d'Homere, mais quoy qu'il en soit je suis d'avis que nous remettions la question à une autre fois, & que Monsieur Chapelain nous fasse la grace de continuer. Ce que vous eussiez dit, eût sans doute beaucoup mieux valu que ce que vous demandez, reprit Monsieur Chapelain, mais puis que je me suis embarqué il faut que j'acheve, & qu'après avoir combattu Roland, je résiste encore à Antoine, à Hannibal, à Candaules, à Ninus, au fort Samson, au Roy David ; & enfin, au sage Salomon ; voilà de grandes querelles que j'ay sur les bras, mais un peu de patience calmera tout cet orage, & j'auray fait en peu de mots avec tous ces noms fameux dont Monsieur Menage pense m'accabler. Commençons par Marc-Antoine : ce Romain n'ayant jugé de Cleopatre que par ses yeux, & s'étant laissé séduire aux flatteurs, qui, à ce que dit Plutarque, le perdirent en luy parlant des caresses de cette artificieuse Reine, & en luy criant incessamment :

O homme ingrat de tant de doux baisers,

Ce Romain, dis-je, mérite d'être mis parmi les Amans que nous avons blâmés. Ninus ayant encore eu moins de discernement pour Semiramis, sera rejeté comme un exemple beaucoup plus foible que celui d'Antoine. Pour Candaules, outre que je tiens qu'on doit appeller Herodote aussi bien le pere de la Fable que de l'Histoire, je dis de plus ; qu'au cas qu'il soit vray que ce Roy fit voir sa femme nue à Giges qui le tua pour la posseder, & qu'on le doive accuser de quelque chose, c'est seulement d'une sottise grossière. De faire aussi l'Amour Auteur de la perte d'Hannibal, n'est-ce pas ignorer que les festins, les bains & les delices de Capouë le perdirent, & que si l'Amour eut quelque part à sa ruine, ce fut celui de la débauche que nous blâmons, & qui suit d'ordinaire le vin, & l'oïveté ? Quelle opinion pensez-vous que l'on puisse non plus avoir du meurtre d'Urie, de l'adoration des Idoles, & de cet homme robuste qui se laissa tondre à Dalila, sinon celle de ce même déreglement d'Amour ? C'est en cet endroit que finit le détail de tant d'exemples que vous apportez de toutes les conditions de la vie : Vous passez en suite à une maxime générale que tous les Amans sont fous, vous prétendez la prouver & par leurs actions & par leurs discours, & pour ce sujet vous quittez la terre ferme pour naviger dans une Isle où vous assemblez tous ces Amans de tous les côtes du monde, & où vous nous faites traiter de compagnie. En cet endroit votre érudition vous fournit une longue suite de passages que vous citez des Grecs, des Latins, des Espagnols, des Italiens, des François ; mais en vérité vous prenez toutes ces choses trop au criminel, & il ne les faut pas expliquer comme vous fai-

faites au pied de la lettre : ce sont des choses comme je vous ay dit que l'esprit invente , mais qu'il ne croit pas , & un langage particulier que la longue coutume a fait passer de main en main , parmi tous ceux qui ont écrit des choses d'Amour. Vous vous êtes vous-même servy fort souvent de ce langage , & si pour cela on devoit aller , comme vous dites aux petites-Maisons , il faudroit que tout ce que nous sommes icy , & vous tout le premier , commençassiez à tourner tête de ce côté-là , il faudroit mettre la marotte sur la tête des grands personnages de tous les siècles. Croyez-moy , ne bannissons point les figures du Discours , ne nous broüillons point avec les Amans qui font des Vers , laissons-leur les perles , le cynabre , les roses , les lys , l'Aurore & le Soleil qu'ils possèdent de temps immémorial ; mais quoy qu'ils le disent , ne croyons pas qu'ils prennent des cheveux pour des chaînes , ny des sourcils pour des arcs , ny des yeux pour des Sagitaires. Quand nous trouverons quelqu'un des Anciens qui commandera qu'on éteigne le soir son flambeau , parce qu'il dira que le feu qui le brûle l'éclaire assez , n'allons pas penser qu'il en soit persuadé , & si nous voyons un Moderne qui conseille en chantant sur sa Guitarre de faire sonner pour les Trépassés toutes les fois que Minguille s'armera de ces deux Soleils ; tenons pourtant pour tout asseuré que cet Espagnol craint plus la fièvre & les écrouelles que la rencontre d'un tel Basilic. Vous voyez comme je raille avec vous , & comme je paye vos galanteries de mes bagatelles ; mais si je m'attachois à combattre vos citations par des contraires , & que je cherchasse dans les Livres les loüanges de l'Amour , le jour me manqueroit avant que j'en pûsse achever la moitié ; vous

trou-

trouveriez bien-tôt que vôtre Isle ressembleroit à la Ville que Sophocle dépeint dans son Oedipe. Quant à ces Amans que vous faites agir bien plus mal qu'ils n'ont parlé ; qui se poignent, qui se pendent, qui se noient, je vous puis dire que la mode en est passée ; & qu'à présent ils ne sont plus de nul usage, si pourtant il reste encore quelques-uns de ces desesperés ailleurs que sur nos theatres, je consens que ces dépravateurs de l'honnête Amour soient releguez, non seulement dans vôtre Isle de Petrarque ; mais dans l'Isle inaccessible ; & qu'il soit défendu à M. de Gomberville d'y envoyer aucun Poléandre, de peur qu'il ne leur en montre le retour. Au reste, pour répondre à ce que vous trouvez à dire au reste des humeurs & des actions des Amans, vous avez tort de faire des crimes des galanteries indifferentes, de ces couronnes de fleurs dont on pare les portes, ny de toutes les galanteries qui comme les habits tombent sous les modes du siècle où l'on est, & des lieux que l'on habite. Je suis même d'avis de vous renvoyer à Plutarque, qui par la bouche d'Amiot en discourt ainsi : ce que font ordinairement les jeunes gens amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter, aller à la porte de leurs Maîtresses, & la couronner de bouquets & de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honnête allègement à leur passion ; vous voyez qu'il appelle ces choses gracieuses & honnêtes, & en un mot pour ce qui regarde toutes ces petites choses que vous desapprouvez, le naturel y ayant plus de part que l'Amour, il ne faut point l'accuser des défauts de l'humanité. Maintenant il ne reste plus qu'à répondre aux descriptions que vous avez faites de nos jeunes personnes de l'un & de l'autre se-

xe, de ces Lydiens & de ces Sybarites que vous trouvez à Paris, en quoy je ne puis mieux agir que de proceder avec vous comme le Jupiter d'Homere, qui de deux choses qu'Agamemnon luy demandoit, luy en accorde une, & luy en refuse une; ainsi je vous avouëray qu'il y a quelques uns de nos jeunes hommes tels que vous les dépeignez, & qui sont, sans doute, dignes de vôtre mépris & de la raillerie de Regnier, mais non-seulement je vous nieray que ce soit l'Amour qui les mette en cet état, qu'au contraire je ne sçache rien qui les en pût retirer qu'un honnête attachement auprès d'une femme de mérite. Le mieux qu'il y ait, c'est que le nombre de ces faineants n'est pas fort grand, & que vôtre Satyre se réduit à peu de têtes: nous sommes en un siecle où nôtre jeunesse que vous trouvez si ajustée & si propre, rend par tout nôtre Empire formidable, où elle ne voit Paris que lors que l'hyver donne quelque repos à la guerre, passant la plus belle partie de sa vie parmy les travaux militaires, où enfin, méprisant tous les périls, elle tient à honte, non seulement de n'être pas brave, mais de ne s'être pas signalée par quantité de fameuses actions, & pour tout dire en un mot, où elle a pour Chef ce Heros de qui nôtre Monarque tient ses plus glorieuses victoires, ce grand Prince qui avec l'ame de Cesar, possédant la fortune d'Alexandre, a encore la bonne mine & la jeunesse d'Achille. Il est bien vray, pour les Officiers, que le sot orgueil qui leur vient à la plûpart des richesses paternelles, & les fausses idées qu'ils forment de la vie voluptueuse, corrompent en eux les sentimens de la vertu: mais ce desordre n'est pas général; & sans parler de quelques autres que nous connoissons, trou-

vez-vous rien de plus poly , de plus sage ny de plus sçavant que Messieurs de Commartin & de Verthamon ? ne les croyez-vous pas aussi dignes d'être estimez à l'Hôtel de Ramboüillet , comme ils le sont dans le Palais & dans le Cabinet de Messieurs du Puy ? vous voyez pourtant comme ils sont jeunes , vous voyez comme ils sont propres , cependant vous accusez l'Amour comme l'auteur de cette beauté ajustée que vous prétendez qui effemine nôtre Jeunesse. Pour moy je vous avouë ingénument que je ne vous ay pas compris lors que vous avez parlé contre la beauté , vous qui pouvez y prétendre ; car pour ce que vous avez allegué qu'il semble que les hommes en s'embellissant en cherchent d'autres , je ne repliqueray rien , sinon qu'il seroit à souhaiter qu'ils ressemblassent à celui auquel on a le premier fait ce reproche ; vous sçavez ce que fut Pompée , & vous sçavez aussi qu'il ne s'en fallut qu'un homme seul que Pompée ne fût le premier homme du monde. Quant à Pâris , son action est sans doute de fort mauvais exemple , mais je ne pense pas que vous imputiez son peu de cœur à sa beauté , autrement Hector auroit été aussi poltron que luy , puis que Homere l'appelle ,

Hector ayant le visage très beau.

Et même Achille se seroit trouvé le plus lâche de tous les Grecs , puis qu'au rapport du même Homere , il étoit le plus beau sans en excepter Nirée. Ajoûtons pour vous réconcilier avec la beauté des hommes , la priere que fait Thalés à la jeune Eumetis , ce Thalés que vous estimez plus sage luy seul que ses six compagnons ensemble , lors qu'ayant trouvé cette aimable Fille dans le Portique du Palais de Periander , comme elle ac-

commodoit les cheveux d'Anacharsis, que les Barbares opposoient seul à tous les Sages de la Grece; il la baise & la prie de coëffer de telle sorte ce Scythe, qu'il paroisse beau à la compagnie qui devoit souper chez Periander. Vous voyez donc que la beauté n'est pas un défaut à un homme, & que les autres défauts de quelques-uns de nos jeunes gens ne peuvent pas être imputez à l'Amour. Qu'ainsi ne soit, vous en demeurez d'accord vous-même, puis que dans l'endroit de vôtre Discours où vous occupez les Galands à débaucher, & à pervertir la conscience de nos Dames, vous les blâmez de ne se pas contenter de l'union des cœurs & des volontez, par où il paroît que vous reconnoissez aussi-bien que moy un honnête Amour, qui se peut souvent limiter-là, & que ceux qui passent ces bornes avec excès, comme nous avons posé dans les fondemens de nôtre réponse, corrompent l'Amour, & n'en sont pas corrompus. Je vous ay bien dit en riant, répondit alors Monsieur Menage, que ces Messieurs n'en vouloient pas demeurer-là, mais je ne vous ay point dit du tout qu'il y fallût demeurer, & même à bien examiner les choses de près, si vous réduisez vôtre Amour honnête à ces affections spirituelles, je crains bien que vôtre défense ne soit mal fondée. Ce n'est pas que je ne sçache combien a été vantée de tout-temps par les Philosophes cette liaison des ames, mais je sçay aussi que Cicéron remarque que ces gens écrivoient magnifiquement des choses qu'ils ne pratiquoient pas mieux que le Peuple, & l'imagination d'un Poëte Grec me semble fort agréable, qui ne peut se persuader qu'un Amant adore sans rien espérer, ny qu'un gueux importune un homme

me riche, sans prétendre en tirer l'aumône. Après tout, vous sçavez les railleries qu'on fait chez Athénée, de ces Philosophes Stoïques, qui disoient qu'ils n'avoient dessein que sur l'Ame. Icy vous n'alléguez que Plutarque écrit que le seul Amour du corps ne peut pas être appelé Amour, qu'Euripide veut qu'il y ait un Amour qui ne s'attache qu'à l'esprit, & qu'enfin, un Italien appelle l'union des cœurs :

Ultima speme di cortesi amanti.

Mais après tout, il en faut revenir à la Nature qui a une fin bien plus noble & plus nécessaire, qui est la continuation des especes, & qui nous y attire par les charmes de la beauté, & conclure malgré tant de raisonnemens épurez, que ces Amans tous spirituels demeurent dans l'imagination de ceux qui les seignent. En cela, dit Monsieur de Trilport, je tombe fort dans le sens de Monsieur Menage, & pour moy je croy que c'étoit l'opinion des Anciens, mais ceux qui ont travaillé sur leurs traitez de l'Amour, ont un peu trop subtilisé leurs pensées : car que voulez-vous ; par exemple, que nous jugions du Discours que tient Socrate dans le banquet de Xenophon, sinon qu'il approuvoit l'Amour où le corps a aussi bien part que l'esprit : puis qu'il est dit que tout le monde fut tellement touché de ce discours, que des conviez, tous les mariez sortirent pour caresser leurs femmes, & tous les jeunes gens firent incontinent un serment de se marier. En verité, ajoutay-je, puis que quelqu'un de ces Anciens a dit que la beauté étoit la fleur de la vertu, je ne pense pas que Monsieur Chapelain fût assez injuste pour vouloir interdire aux honnêtes gens d'aimer cette fleur ; au con-

traire, je m'assure qu'il jugera des Amours, comme des Orangers qu'on estime les plus beaux arbres, parce qu'ils ont ensemble des fleurs & des fruits, & qu'il croira aussi qu'un amour satisfait d'autant plus que la Dame qu'on veut servir, est, & belle & spirituelle. Je ne veux pas me broüiller avec vous autres, reprit Monsieur Chapelain, ayant déjà assez affaire à sauver une bonne proposition de l'adresse & de la force de Monsieur Menage. Je ne me trouve pas même trop éloigné de vôtre dernière opinion : & si vous avez remarqué mes dernières paroles, j'ay dit que l'Amour se peut limiter à l'union des cœurs, mais non pas qu'il le doit, & à mon avis, il peut passer plus avant, pourvû qu'il ne nous mene pas dans le desordre. Ce qui me confirme même à ne pas blâmer vôtre jugement, c'est que je tiens que la nature du parfait Amour est telle qu'il s'augmente par la possession de ce qu'on aime, n'étant pas possible à un cœur généreux de recevoir de nouvelles graces sans en être touché, & sans en augmenter sa passion. Ainsi donc quand je vous auray accordé que l'Amour tend à la jouissance, je vous diray en même temps que le bon y tend par les bonnes voyes de l'honneur, de la vertu & des belles qualitez qui rendent un homme aimable, & que nous tâchons d'acquiescer quand nous aimons de cette sorte. Au contraire ceux qui usent mal de leur passion, & qui aiment sans choix, employent les mauvaises voyes ; d'où vient que leurs intrigues étant mal conçûes & mal conduites, durent peu, finissent avec scandale, & sont traversées pendant leur cours de desordres continuels. Avouez que sur ce chapitre vous me trouvez moins sévère que vous

ne pensiez. Nous vous trouvons, dit Monsieur de Trilport, comme en tout le reste de vos sentimens fort raisonnable. Au moins pour cet endroit, j'en demeureray d'accord, ajouta Monsieur Ménage : & cependant, reprit Monsieur Chapelain, cela ne favorise pas vôtre sentiment, car quoy que je vous avouë que le corps fasse une partie de l'objet que se propose l'Amour, cela ne veut pas dire que cet Amour soit déréglé, comme vous pensez ; au contraire cela le rend plus accompli, & la possession de la beauté est un lien qui l'attache & plus fortement & plus doucement ; mais c'est quand on en sçait bien user & qu'on choisit avant que d'aimer. Venons maintenant à l'apologie des Dames que vous traitez d'une étrange façon, vous me direz que ce ne sont que les Coquettes ; si cela est, nous voilà d'accord ; car vôtre Discours n'aura rien fait contre moy, mais certes l'investive a été un peu générale, & il n'y a pas lieu de croire qu'un homme qui a attaqué la réputation de Penelope, de Lucrece & d'Artemise, puisse dire qu'il n'en veut qu'à celles qui font profession publique d'être nommées belles, & d'être servies de plusieurs Galans. Je veux pourtant croire qu'en cela vous avez imité Euripide qui blâmoit sur le Theatre ce sexe qu'il adoroit en particulier, & que vous n'en avez pas dit de mal, ny par ce que vous en avez crû, ny par ce qu'elles vous en ont fait. Vous êtes sans doute trop honnête homme pour avoir eu d'autres sentimens, & le seul dessein de bien défendre ce paradoxe, vous a fait trahir vôtre conscience, je ne connois pas même à parler sincèrement, un homme qui respecte ny qui estime plus les Dames que vous, afin de ne rien dire de vos amours, qui vous

ont fait prendre pour le vray Pasteur fidelle. Ces considerations ne m'empêcheront, pourtant pas de détruire vôtre Discours, & comme vous nous avez parû grand ennemy des Dames, je me sens obligé de les défendre de vôtre accusation, que je vous feray voir plus ingenieuse que veritable. Leur cause est en effet si aisée à soutenir, que quand elle seroit injuste, leur beauté seule la pourroit défendre : Il vous souvient des Juges de Grece, il vous souvient de la Courtisane Phryné, on avoit accusé cette femme, Hyperides la défendoit, c'étoit un fameux Orateur, dont on devoit attendre tout le secours de l'éloquence : mais comme la cause étoit fort mauvaise, & les Juges très-severes, la Rhetorique se trouvoit foible, & l'affaire penchoit à la condamnation : sçavez-vous où cet Avocat eut recours dans cette cause désespérée ? à un secours infailible, à la beauté de Phryné ; il déchira la robe de cette criminelle, & fit voir une si belle personne, que faisant conscience de la condamner, ils la renvoyerent déchargée de son accusation : je m'assure que si j'en voulois user ainsi, je ne vous trouverois pas plus difficile que ces Anciens Barbons ; mais comme je ne parle pas pour des Courtisanes, ny même pour des Coquettes, aussi n'ay-je que faire d'employer les remèdes violens, & il me doit suffire de persuader vôtre raison, sans l'entraîner de vive force : Je parle pour les femmes qu'on appelle fortes, qui ont des sentimens élevez & nobles, en un mot pour les femmes qui ne sont point faites comme celles que vous nous avez dépeintes. Ce sont pourtant des Dames qui peuvent souffrir la belle galanterie, nous croyons qu'il ne leur est pas mé-

seant

seant de faire d'illustres Esclaves , & nous n'os-
 ferions être plus sévères que Plutarque qui con-
 seille à l'honnête femme de sacrifier à l'Amour.
 Il s'agit donc de sçavoir si l'on trouve beaucoup
 de ces Dames , & veritablement s'il n'y avoit au-
 monde que celles dont vous avez parlé , d'abord
 je ne conseillerois pas que nous nous missions
 fort en peine d'en chercher , nôtre cause seroit
 en très-mauvais état. Mais ce sexe n'a pas été
 aussi malheureux que vous prétendez , il s'est
 trouvé dans tous les temps des Femmes illustres ,
 aussi bien que des Hommes : & quoy que les vul-
 gaires ayent été en plus grand nombre , nous
 n'avons rien à leur reprocher , puis que les hom-
 mes que nous tenons excellens , se pourroient
 aussi à peine démêler dans la foule , s'il falloit
 les compter parmy le peuple. Je dis même que
 leur vertu n'a jamais bien éclaté , que celle des
 Dames ne l'ait accompagnée , & qu'elles ont
 partagé avec nous toutes les bonnes qualitez par
 où nous avons paru. Je ne vous prouveray point
 leurs vertus par des exemples dont vous puissiez
 douter ; je ne vous diray point que pendant le
 cours de sept cens ans , on ne maria pas une seule
 fille dans l'Isle de Chio , qui ne fût pucelle , &
 que pas une seule femme mariée n'y fit galanterie
 durant ce temps-là ; je ne vous citeray point les
 Amazones qui ont combattu contre Hercule ; de
 l'humeur dont vous êtes vous tiendriez le pre-
 mier exemple apocryphe , & vous me diriez que
 le dernier ne passe pas pour constant , je vous di-
 ray seulement que presque chez toutes les Na-
 tions , les femmes ont fait dans le général &
 dans le particulier quantité d'actions remar-
 quables & pour la politique & pour la guerre.

Plutarque comme vous sçavez en a fait un Traité particulier ; mais sans nous y arrêter, si nous voulons d'autres témoignages, Livie s'est-elle pas trouvée avec Auguste au gouvernement de l'Univers ? & l'Histoire ne met-elle pas quantité de Reines seules à la tête des Empires & des Monarchies ? Si nous voulons des marques de la force, de l'esprit & de la vertu, sans aller chercher les Modernes Indiennes, ny nos Anciennes Gauloises, la pâleur glorieuse que nous remarquerons sur le visage de la femme de Seneque nous fera voir qu'elle a voulu mourir avec son mary ; Arria s'étant donné le coup de la mort, nous apprendra mieux que Petus, à mépriser cette vie, Porcie périra généreusement avec Brutus, & quand nous verrons Sophronie & Olinde environnées de flammes ; nous nous écrierons,

*O spettacolo grande oue à tenxono
Sono amore e magnanima virtute.*

Mais nous serons surpris d'un étonnement profond ; regardans Lœana muette au milieu des tourmens, & revelant aussi peu les complices de la conjuration d'Harmodius & d'Aristogiton, qui, comme parle Plutarque, avoient bû avec elle dans la belle coupe de l'Amour : qu'eût pû faire cette Lionne de bronze que les Atheniens voulurent faire fondre sans langue en faveur du silence de cette femme ? Si nous voulons des qualitez plus paisibles, la Grece qui se vante de neuf Poëtes Lyriques, se vante aussi de neuf Dames excellentes en ce genre de Poësie ; & Pindare le Prince de ces neuf fameux Poëtes fut le Disciple de Myrtis l'une de ces Dames, & n'eût point de honte d'être re-

pris.

D I A L O G U E

pris par Corinne qui en étoit une autre, ny d'être vaincu cinq fois solennellement par elle: les Gracques nous assûreront qu'ils ne tiennent leur éloquence que de leur Mere, & Hortensius nous persuadera qu'il a laissé sa fille heritiere de la sienne. Si nous voulons aller enfin chez les Philosophes, Aspasia fera vanité d'avoir partagé avec Alcibiade les soins & l'amour de Socrate; nous trouverons Leontium dans les jardins d'Epicure; Hipparcha prendra les haillons des Cyniques pour suivre Crates; & Melisse appaisera Chrysispe, lors que l'entêtement de la dispute luy fera oublier qu'il est à table, & qu'il faut dîner. Mais si nous descendons à nôtre siecle & à nôtre Cour, après avoir vû les vertus Grecques & Romaines, nous trouverons comme en foule ces merveilles qui ne sont que répandues en petit nombre dans les siecles passez, & nous publierons avec raison que ces illustres Personnes font honneur à nôtre Nation & à nôtre temps, & n'ont pas l'ame moins parfaite que le visage.

*Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors,
Est en elles, sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encor accroître leur prix.*

*Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des Loix;
Que Diane auroit peine à suivre,
Au plus grand silence des bois.*

K.

*Une Princesse les conduit,
 Qui de tant de vertus reluit,
 Que le Soleil qui tout surmonte,
 Quand même il est plus flamboyant,
 S'il étoit sensible à la honte,
 Se cacheroit en la voyant.*

Vous sçavez aussi bien que moy qui sont ces Dames dont je parle, & combien je dois honorer cette grande Princesse dont le mérite est infiny, vous entrez souvent dans les lieux qu'elles habitent; & qui sont renommez pour être des Ecoles célèbres où l'on apprend la dernière politesse; ainsi j'appelle de vous à vous même, & vous demande si les têtes frisées y sont mieux venuës que les têtes sages, & si l'on y juge des personnes par l'exterieur, & par les avantages de la fortune. Croyez-moy, c'étoient là les exemples que vous deviez apporter, & ne pas vous amuser à tâcher d'ébranler la réputation de Penelope, de Lucrece, & d'Artemise, trop bien établie désormais par l'opinion générale & par le consentement de tant de siècles pour dépendre d'un bon mot, d'une tradition, ou d'un manuscrit peu connu, & je m'assure que si vous en eussiez usé ainsi; vous auriez changé en éloges le mépris que vous avez fait de ce sexe, au moins n'eussiez-vous pas soutenu qu'un homme se fût perdu pour être devenu amoureux de ces Dames; ny l'entrée de la harangue de ce Romain, ny le reste des calomnies qui ont persecuté ce sexe. En cet endroit Monsieur Chapelain s'étant tû un moment; comme pour reprendre haleine; recommença aussi-tôt de cette

ma-

maniere. Jusques icy j'ay répondu à vôtre discours, & comme j'ay tâché d'en lever toutes les difficultez, j'ose esperer, dit-il s'adressant à Monsieur Menage, que vous demeurerez maintenant fort persuadé que ces difficultez n'ont regardé que l'Amour du Vulgaire, & qu'il y a une extrême difference entre cet Amour & celui des honnêtes gens. Ce qui me reste à prouver, c'est qu'il revient une grande utilité à ceux qui sont assez heureux pour être de nos Amans, & qui ont l'Amour élevée au point de vouloir aspirer à plaire aux excellentes personnes de l'autre sexe. Mais comme déjà la chaleur commence à se passer, & que l'heure de la promenade approche, il faudra expedier en peu de mots ce qui me reste à dire ; car je ferois conscience de vous faire perdre la promenade d'un soir qui se prépare à être fort frais & fort beau. Comme Monsieur de Trilport, & moy, & Monsieur Menage, qui prenoit un singulier plaisir à entendre Monsieur Chapelain, & à qui l'affaire ne touchoit pas tellement, qu'il se souciât beaucoup de changer une opinion qu'il avoit soutenuë par un pur esprit de conversation, comme, dis-je, nous l'eûmes tous conjuré de ne se point hâter, qu'il n'y avoit rien qui pressât, & qu'aussi bien ce qu'il disoit valoit mieux que la promenade ; Il y a trop long-temps que je harangue, reprit Monsieur Chapelain en riant, & je ne suis pas résolu à vous enseigner davantage une doctrine que vous sçavez aussi bien que moy. Néanmoins, puis que je suis engagé à en dire quelque chose, je vous expliqueray ce qu'il m'en semble ; mais comme je vous ay dit, ce sera en peu de mots, quitte après à parler du beau temps & des nouvelles, si ma harangue est

finie devant que vous vouliez sortir. Personne n'ayant répondu, il continua de la sorte. J'ay toujours estimé l'opinion d'Empedocle, qui appelle l'Amour, le principe de tout bien; & aussi à examiner de près la vie des hommes, il semble que ce soit la source & l'origine de ce qui se passe de bon; car soit que nous considérons la police des Villes, & les occupations de la Paix, soit que nous regardions les guerres des Nations qui ont été le theatre de la vertu heroïque, & les emplois publics, & la retraite des particuliers doivent à l'Amour ce qu'ils ont de beau, de doux & d'honnête. Pour commencer par la guerre, Plutarque remarque quantité de Peuples sujets à aimer & qui étoient extrêmement belliqueux, il compte quantité de grands hommes amoureux: & sans aller ailleurs, nôtre Nation la plus martiale de l'Univers, n'est-elle pas aussi la plus amoureuse? & avons-nous eu de célèbres personnages, si nous en exceptons quelques-uns qui n'ayent point aimé? L'on peut même dire que cette Divinité ne préside pas moins aux combats qu'à la douceur de la Paix, au moins les Lacedemoniens luy faisoient-ils des sacrifices à la tête de leurs troupes, lors qu'elles étoient rangées en bataille, & toutes prêtes à donner. Les Candiots pratiquoient encore la même chose avec cette seule différence, qu'ils tiroient les plus beaux hommes d'entre les rangs pour offrir ce sacrifice. Il y avoit des Peuples, qui pour s'assurer de la victoire vouloient que les personnes aimées fussent spectatrices du combat de leurs Amans. Mais pour dire tout, l'Antiquité a-t-elle jamais rien vu de plus brave que cette cohorte des Thebains que l'on appelloit Sacrée, & qui étoit toute compo-

sée.

fée d'Amans ? Et ne trouvez-vous pas agréable la Critique de Pammenes ; qui censuroit le sage Nestor pour avoir chez Homere mis les Grecs en bataille par Nations, au lieu qu'il devoit placer ensemble ceux qui s'aimoient ? Or je prens volontiers des exemples Grecs , parce qu'il faut avoier que cette Nation a mieux connu , & plus estimé l'Amour que pas une autre Nation ; mais pourtant je n'en sçache aucune qui n'ait eu de braves Amans , & où la valeur ne doive beaucoup à l'Amour. A ce propos il me souvient qu'entre quantité de Romancés que j'entendois quelquefois chanter à Monsieur de la Lane lors qu'il revint d'Espagne, & qu'il nous débitoit agréablement comme il a accoutumé de débiter les galanteries de Madrit. Il me souvient, dis-je, qu'entre ces Chançons, il en avoit une que j'ay lûe depuis dans l'Histoire des guerres civiles de Grenade, & qui commence, *Muy rebuelto anda Iaën*. Ce Romancé parle d'une sortie que les Chrêtiens firent sur les Maures, ces Chrêtiens pouvoient être douze ou quinze cens tous Gentilshommes d'honneur, & tous amoureux à bon escient ; ce sont les termes de la Chançon, ou bien plutôt de l'Histoire ; car ces Chançons servoient alors de Chroniques. Or le Poëte, sans se souvenir de la Religion ny de la Patrie pour lesquelles les plus timides devinrent vaillans, attribué au seul Amour la victoire que ces Espagnols remportèrent. Ils sortent, dit-il, après avoir solennellement juré entre les mains des Dames, de ne point retourner à Iaën sans ramener chacun un Maure captif, & ce qui me semble joly, ceux qui ont de belles Maîtresses s'engagent à leur presenter chacun quatre prisonniers. Si après ces actions gé-

nerales,

nerales, nous passons aux particulieres, nous jugerons que Platon a eu grande raison d'appeller l'Amour entrepreneur de toutes choses, soit que nous regardions Harmodius & Aristogiton attaquer la tyrannie de Pisistrate, soit que nous voyons un autre Amant après en avoir été prié, parce qu'il aimoit, & avoit demandé pour toute récompense d'être regardé en combattant, rompre avec une petite troupe la Cavalerie nombreuse des ennemis, & expirer glorieusement accablé de Myrthes & de Lauriers, soit enfin que nous nous souvenions de la mort de cet autre dont parle Plutarque, qui fuyant avec ceux de son party, comme il sentit qu'un des ennemis l'alloit joindre, & luy donner le coup de la mort, le pria de le laisser retourner, afin que la personne qu'il aimoit ne le vît point blessé par derriere. Il faut bien dire aussi que Platon a dit que l'Amour étoit ce qui portoit le plus un cœur aux gestes militaires, puis que la seule récompense qu'il établit aux Victorieux après le gain d'une bataille, c'est le plaisir de choisir entre les belles personnes celle qui leur plaira le plus, & de la baiser. En cela vôtre Perceforests l'a imité, & le prix d'un de ses plus fameux tournois est le baiser de la plus belle fille de la grande Bretagne. Or ces tournois qui pendant la Paix étoient une image de la Guerre, n'ont eu jamais pour objet que l'Amour des Dames, & comme ils sont passez en Europe avec les Maures, aussi chez les Maures l'Amour les avoit-il inventez; c'étoit le lieu où les Amans se signaloient, & où ceux qui n'avoient point encore de Maîtresse, en faisoient une. Il est vray que pour ce qui regarde ces Fêtes, le reste des Européens fut long-temps avant que de pouvoir arriver à la po-
litesse.

littelle des Maures , avant que le bal , les serenades , les courses de bague , les combats à la barriere , & le reste de la galanterie éclatante , fût venue au point où nôtre Cour l'a vûë du temps de la Duchesse de Valentinois. Même les commencemens ont été si grossiers parmy nous , que l'Historien Juvénal des Urins remarque , comme une chose tout à fait jolie , que Charles VII. étant encore Dauphin , allant à la guerre fit faire une Enseigne où l'on avoit peint un K. un Cigne & une L. parce qu'il aimoit une fille qui s'appelloit Cassignelle , & cependant vous voyez que ce n'est qu'un Rebus grossier. J'acheveray cet endroit après avoir dit , que Ferdinand & Isabelle ne conquirent le Royaume de Grenade , que lors que le Roy Chico en eut chassé les Abencerrages , c'est à dire , l'Amour ; les Cavaliers de cette race étant les plus braves & les plus amoureux des Afriquains , & la renommée les ayant élevés à une si haute estime de galanterie , qu'on publioit que jamais Abencerrage n'avoit servy de Dame à Grenade sans en être favorisé , & que jamais Dame ne s'étoit crüe digne de ce nom , qu'elle n'eût eu un Abencerrage pour serviteur. C'est ce qu'en dit le Maure Abindarasse dans la Diane de Monte-Mayor , où l'Histoire de cet Amant me semble si naïvement traitée , que si l'on la sépare du corps du Roman , ce que la Grece a de mieux écrit en ce genre , n'aura aucun avantage sur cette petite aventure , que celui de l'Antiquité. Après avoir vû l'Amour couvert des armes de Mars vaillant & victorieux , remettons-le en un état plus tranquille dans le calme & dans la paix. Zenon le Stoïque nous enseignera qu'en cet état il a soin des choses

choses qui concernent le salut de la République, & qu'il est le Dieu de la Liberté, de l'Amitié, & de la Concorde, & nous lisons dans Athenée, qu'il étoit fort honoré des Alliances des Peuples. Si nous songeons après aux bonnes mœurs d'une Cité, les Athéniens les plus polis des hommes, nous montreront dans l'Académie dédiée à Minerve, la Statuë de l'Amour avec celle de cette Déesse. Si nous cherchons un sentiment plus réglé que celui du commun, & que nous ne nous voulions satisfaire que des opinions des Philosophes, Athenée nous apprendra qu'au lieu où ils faisoient leurs exercices, on avoit élevé les Statuës de Mercure, d'Hercule, & de Cupidon, afin de prouver que l'éloquence & la force sont inutiles, lors que l'Amour ne les régle point. S'il nous prend envie de nous relâcher un peu dans les honnêtes divertissemens, Euripide nous dira que c'est l'Amour qui nous donne les Vers & la Musique, & un Italien nous confirmera en cette opinion :

Amor prima trovò le rime è versi.

E suoni e canti e ogni melodia.

Mais afin de n'agir pas toujours par autorité, & de donner quelquefois sa place à la raison, après la conviction de tous ces grands témoignages, je vous demanderai s'il n'est pas vray que l'homme étant un animal né pour vivre en société, dans cette grande diversité d'humeurs que nous voyons, les plus accommodantes ne sont pas les meilleures ? Vous me l'avouerez sans doute, mais cette complaisance comme veut le mot, n'est rien qu'un dessein de plaire, & ce dessein ne vient point sans quelque objet, je ne pense pas que vous le vouliez nier. Cependant, pour l'ordinaire, les jeunes gens ne prennent ce dessein de plaire que pour se rendre

dire agréables aux femmes , parce qu'elles leur donnent de l'Amour ; car ny l'ambition ny l'avarice ne les portent guere à cela , je croy que vous me l'accorderez encore. Accordez-moy donc en même temps , que de cet Amour naît dans l'esprit des jeunes gens la qualité la plus nécessaire à la vie civile , qui est de sçavoir parfaitement , & sans peine , s'accommoder à la maniere & aux sentimens des autres. Et sans doute cette douceur d'esprit est tellement un effet d'amour , que les Thebains n'ordonnerent les amours qui se pratiquoient publiquement parmy eux , qu'à dessein d'adoucir & de ployer leurs mœurs trop grossieres & trop dures. Mais ce n'est pas assez que l'Amour nous rende capables d'agir civilement , & de nous faire estimer dans le commerce du monde ; ce n'est pas assez qu'il nous donne de bonnes qualitez ; il corrige encore tous nos autres défauts , & Plutarque le compare divinement au Dictateur dont le pouvoir suspendoit les fonctions de tous les Magistrats de la République Romaine , voulant montrer que toutes nos autres passions ne paroissent point quand celle-là nous occupe. Le Polipheme des Poëtes non seulement oublie sa barbarie & sa cruauté aussitôt qu'il devient amoureux , mais comme dit un Ancien , il passe jusques à vouloir être galant , & se console de son amour avec les Muses aux belles voix. Pluton même , cet inexorable Dieu ,

Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié

Ny les pleurs des humains n'émurent à pitié.

Rendent Euridice à l'Amour d'Orphée ; Circé quitte sa magie pour Ulysse avec qui elle agit sincèrement & de bonne foy ; & afin de passer à nos

con-

contes qui n'ont pas moins de part dans la Morale que les Fables, l'Amour ne fait-il pas un habile homme d'un idiot, dans Bocace ? & n'est-ce pas en revenir au Proverbe Italien ?

Amor può far gentil un cuor villano.

Si ce n'est pourtant pas assez de ces enseignemens allegoriques ; l'Histoire nous apprendra que la Courtisane Laïs, dont vous avez tantôt parlé, devint réglée & constante dès qu'elle devint amoureuse du Thesfalien Hippolochus. Nous verrons de plus que l'Amour peut faire des prodiges dans les arts & dans les sciences, & il nous souviendra que l'on admire encore à Anvers le Tableau du fameux Quintin, que ce Dieu en une seule année rendit, de Forgeron qu'il étoit, le meilleur Peintre de son Siecle. Que si les plus hauts sentimens nous sont inspirez par l'Amour, si c'est luy qui corrige nos défauts, si dans la vie civile, si dans les actions militaires, tout ce qu'il y a de beau prend son origine de cette noble passion, pourrions-nous pas comme Euripide, prier les Dieux de nous préserver d'avoir affaire avec ceux qui ne sont point initiez à ces saints Mysteres, & que ce Poëte appelle des esprits feroces & rustiques ? & n'aurons-nous pas bonne raison de conseiller aux jeunes gens, ainsi qu'il fait, de n'éviter pas l'Amour, & que lors qu'il approchera d'eux, ils en usent bien ? Mais en voilà désormais assez pour poser comme une maxime indubitable ce que dit l'Italien,

Tutto è perduto il tempo che ci avanza

Se in amar non si spende.

A peine M. Chapelain achevoit ces mots, quand M. du Pille entrant où nous étions, & me regardant d'un visage gay : Votre innocence, dit-il, est

est reconnuë, & M. d'Hemery qui arrive de la Cour, parle de vous comme d'un homme entièrement justifié. Les Dieux en soient louëz, dit M. Menage en riant, & sur tous les autres l'Amour, que M. Chapelain met par tout, & sans lequel il ne veut plus qu'il y ait rien de bien fait dans le monde. Si j'ay dit cela, reprit alors M. Chapelain, je ne m'en dédis pas, & au contraire, je m'assure que M. du Pille sera de mon opinion quand il sera informé de mes raisons. Vous aurez tout loisir, continuay-je, de l'entretenir pendant le temps de la promenade, que je ne suis pas d'avis que nous perdions. Je remettray donc aussi à ce temps-là, ajouta M. du Pille, à vous dire le détail des bonnes nouvelles que je viens d'apprendre touchant vôtre affaire. Avec cela, poursuivit M. de Trilport, il sera impossible que nôtre promenade ne soit fort agréable. Après ces mots, nous montâmes en Carrosse, & nous fûmes passer le reste du jour dans le Jardin de Renard ; ou faisant rentrer dans la conversation, la question de l'Amour, nous demeurâmes tous d'accord que rien n'étoit si nécessaire à un jeune homme pour devenir accompli, que de servir une honnête femme.

F I N.



OPINIONS

DU NOM ET DU JEU DES ECHETS,

*A MONSIEUR ARNAULD
Mestre de Camp, Général des
Carabins de France.*

C'EST une chose assez nouvelle, que vous qui faites quitter l'Echiquier à M. de Chaumont, me demandiez d'où vient le nom des Echets, & que je me mêle de vous l'enseigner, moy qui ne sçay à peine que *Pedini, piglia, pedina*. Il faut pourtant que je le fasse, puisque vous le voulez & que je vous l'ay promis; si vous sçaviez combien il y a d'épines de Grammaire à traverser, combien il faut tirer d'étymologies, combien il faut essuyer de citations & de termes étrangers, je pense que vous n'auriez plus cette curiosité, & que vous me quitteriez de ma parole. Si la migraine vous en vient, ne vous en prenez qu'à vous même, car je vous confesse que je ne suis pas assez adroit pour faire parler à l'Université le langage

langage de la Cour, ny pour dépaïser la doctrine qui consiste aux mots. Ce qui pourtant me rend plus hardy à vous envoyer ces mots, c'est que leur recherche a fait le travail des Sçavans du siecle, & que j'ay appris d'eux ce que je vais vous écrire du Jeu des Echets. Le Réverend Pere Sirmond que vous avez vû auprès du feu Roy, qui est le plus vieux & le plus docte des Jesuites, croit que ce Jeu, & celui que les Romains appelloient des *Larrons* ou des *Larronneaux*, pour ne pas dire des *Latruncules*, ne sont qu'une même chose ; il prétend même que le mot d'*Echet*, est venu de celui de *Larron*, & que ce dernier étant passé des Latins aux Peuples du Septentrion dans la décadence de l'Empire, ceux-cy en ont exprimé la signification en leur Langue, car *Scach*, chez eux signifie *Larcin*. Qu'ainsi ne soit, il y a un Tiltre dans les Loix des Lombards qui est intitulé, du *Larcin*, ou du *Scach*, où la coûtume permet que si ce *Scach* passe six écus, on puisse entrer en camp clos pour en rechercher la verité. Vous trouverez de plus un serment dans les Capitulaires de Charles le Chauve où le mot de *Larron* est joint à celui de *Scachator*, sous une même signification ; ainsi donc du mot de *Scach*, les Italiens ont fait *Scacchi*, & nous avons fait *Echets* selon nôtre coûtume qui met un E, devant les mots qui commencent par une S ; car nous disons *Esprit*, *Estude*, *Espée*, *Espagne*, & ainsi des autres mots, quoy que nous nous soyons heureusement défaits d'*estatuë* & d'*estupide*, que les Provençaux retiennent encore. Or Leunclavius a bien crû que nos Echets étoient des Larrons, mais il n'a pas estimé que ce fussent les Romains : au contraire il a été chercher une Nation décriée

pour

pour ses brigandages , afin d'en dériver leur nom. Il en parle de cette sorte dans ses Pandectes de l'Histoire Turquesque , le nom de *Turcomans* , dit-il , n'étoit pas alors moins infame que l'est aujourd'hui celui de ces *Volleurs* que nous appellons *Uscoques* , d'où le mot de nos *Echets* est venu. La pensée peut être bonne , mais sa preuve ne l'est pas ; & si l'on tiroit ainsi les noms , on pourroit soutenir qu'*Es-croc* vient de *Croate* ; mais en cela il ne faut pas avoir plus de foy pour les *Croates* que pour les *Uscoques* ; vû même que ceux-cy sont des Peuples Modernes de plus nouvelle création que les *Echets* , que le grand *Scaliger* croit avoir été du temps du Poëte *Lucilius* pendant la fleur de la République , & beaucoup d'années avant la domination des Césars. Mais que direz-vous de Monsieur de *Saumaïse* qui prétend que du mot de *Calcul* , s'est fait celui de *Scaccho* ? Que direz-vous de *Joseph Scaliger* qui est de cette même opinion ? Ces Sçavans voyent des choses dans les Livres , dont les médiocrement doctes ne se doutent pas. J'en sçay pourtant le secret ; & si vous voulez souffrir un peu de Critique , je vous l'auray bientôt découvert. Les Latins pour *Calculus* disoient *Calclus* , & en mettant une s. devant *Scalclus* ; ainsi pour *Phalange* , vous lisez *Sphalange* dans *Vegece* , & dans les Auteurs de la basse Latinité : pour *Quadrons* , *Squadrons* , & pour *Quadres* , *Squadres* , qui sont avec nôtre E préposé , des *Esquadrons* & des *Esquadres*. Les Italiens qui ont pris ce mot de *Scalclus* des Latins , changent & amolissent d'ordinaire la lettre l , en la lettre i , pour *clarus* , ils disent *chiaro* , & sur ce sujet il vous peut souvenir du Roy *Clarion* , qui fut tué devant la Roque d'Albraque , & que le *Boiardo* appelle il

Re Chiarione, ainsi donc facilement de *Scalctus* s'est fait *Scaccius* : & enfin *Scaccho*, selon la terminaison moderne ; c'est-là tout le mystere : Or le mot de *Scaccius* & celuy de *Scach* étant le même, ce seroit toujours en revenir à l'opinion du Pere Sirmond, si ce n'est que ce Réverend Pere pense, comme vous avez vû, que le mot de *Scach* est Allemand, au lieu que M. de Saumaïse veut qu'il soit Latin, & que les anciens Lombards & les vieux Peuples de Germanie l'ayent pris des Italiens : toujours est-il vray que le Jeu des *Calculs* ou des *Marques* étoit le même que celuy des *Larronneaux*, car il en faut croire Ovide qui en parle de cette façon :

Sive Latrocinii sub imagine Calculus ibit.

Et Lucain encore, qui dans le Panegyrique qu'il adresse à Pison, employe le mot de *Calcul* pour désigner ces petits *Larrons* qui se dérobent l'un l'autre ; l'endroit du Poëte est si beau, & décrit si bien un excellent Jouëur, que comme il semble qu'il soit fait pour vous, je seray bien aise de le rapporter tout entier ; & de vous dire en mettant la guerre au lieu del'étude,

Te si forte juvat bellorum pondere fessum

Non languere tamen lususque movere per artem

Callidior modo, tabulâ variatur aperta

Calculus, & vitreo peraguntur milite bella.

Ut niveus nigros, nunc & niger alliget albos ;

Sed tibi quis non terga dedit ? quis te duce cessit

Calculus, aut quis non, periturus, perdidit hostem ?

Mille modis acies tua dimicat, ille petentem

Dum fugit, ipse rapit, longo venit ille recessu

Qui sterit in speculis, hic se committere rixæ

Audet, & in prædam venientem decipit hostem.

Ancipites subit ille moras, similisque ligato

Obligat

Obligat ipse duos , hic ad majora movetur ,
 Ut citus & fractâ prorumpat in agmina mandrâ ,
 Clausâque dejecto populetur mœnia vallo.
 Interèa sectis quamvis asperrima surgant
 Prælia militibus , plenâ tamen ipse phalange
 Aut etiam pauco spoliâtâ milite vincis ,
 Et tibi captivâ resonat manus utraque turbâ.

Vous voyez comme les Romains aimoient sur
 tous les Jeux , celui-cy qui leur représentoit la
 guerre , & que pour ce sujet ils avoient donné à
 leurs pieces le nom de soldats ; car non seulement
 en nôtre proverbe , mais encore au langage de la
 République , qui dit *Soldat dit Larron*. Le bon
 homme Ennius l'entend ainsi dans ce Vers :

Hæc effatus , ubi Latrones dicta facessunt.

Et le *Soldat* glorieux de Plaute se vante que le Roy
 Seleucus l'a très-humblement supplié de luy en-
 roller des Larrons , & d'en hâter la levée.

Nam Rex Seleucus me opere oravit maximo

Ut sibi Latrones cogereim & conscriberem.

En un autre endroit un homme qui a fait dix cam-
 pagnes , les appelle dix années de brigandage.

Qui Regi latrocinatus decem annos Demetrio.

Et vous n'oseriez vous offenser en bonne Latinité ,
 si voulant dire que les gens qui vont à la guerre ,
 croient que tout leur est permis , je vous parlois
 ainsi :

Nam quia latrocinamini , arbitramini

Quidvis licere facere vobis.

Je sçay bien que Varron le plus docte des Romains
 a estimé que *Latro* ne signifioit au commence-
 ment qu'un *Garde du Corps* , ou un soldat qui ne
 s'éloigne pas du côté du Prince , & il peut être
 que ce mot a été du depuis pris en mauvaise part ,
 aussi bien que celui de *Brigand* , qui aussi au com-

mencement ne vouloit dire qu'un Archer. Mais avec cet autre sens nous trouverons encore nôtre compte ; car autrefois lors qu'on jouïoit avec des Echets figurez, comme le sont ceux de l'Empereur Charlemagne qu'on garde encore dans le Trésor de Saint Denis, ces Gardes & ces Archers étoient près des Rois ; Hieronimo Vidas dans son Poëme du Jeu des Echets les place en ce lieu, & dit que les Grecs les nomment *Aréiphiles*, c'est à dire, amis de Mars,

*Inde sagittiferi juvenes de gente nigranti
Stant gemini, totidem pariter candore nivali.
Nomen Areiphiles Graij fecere vocantes,
Quod Marti ante alios cari, fera bella laceffant
Continuò, hos inter Rex nec non regia conjux,
Clauduntur medij.*

Voicy la traduction du Cavalier Marino dans son Adone.

*Nela fila medesima confina
Gemino arcier da questo e da quel fianco
Questi la rissa a provocar sen vanno
E dela Real coppia inguardia stanno.*

Mais aujourd'huy ces deux braves ne paroissent plus, parce que la Cour du Roy des Echets s'est aussi bien corrompuë que la Cour des autres Princes, & que comme dit Regnier,

Les foux sont aux Echets les plus proches des Rois.

Vous avez donc des Soldats au lieu d'Echets : mais de bons Soldats propres à toutes les factions, & capables de vaincre ou par la force ou par l'adresse. Martial les tient excellens pour les stratagemmes, & les traite de gens qui sont en embuscade.

Insidiosorum si ludis bella latronum.

Et le Commentateur Donat écrit sur l'Eunuque de Terence, que Pyrrhus le Prince de son siècle, le
mieux

ET DU JEU DES ECHETS. 243

mieux entendu à mettre des gens en bataille, se feroit des Soldats des Echets pour former ses desseins, & pour en montrer le secret aux autres. Ainsi donc, toutes les fois que vous vous approcherez du Tablier, & que vous rangerez vos pieces, vous pourrez vous glorifier de cet endroit du Comique:

Idem hoc jam Pyrrhus fecitavit.

Mais afin que vous ne pensiez pas que cette guerre ait été sans triomphe, & qu'elle n'ait pas eu les honneurs de l'autre, je vous avertis qu'on a appelé un des Empereurs Romains *Auguste*, parce qu'il avoit gagné aux Echets dix parties de suite, c'est Vopisque qui l'écrit dans la Vie de Proculus. Ce Prince, dit-il, après un fameux festin s'étant mis à jouer aux Larrons, & ayant été dix fois Empereur, un grand diseur de bons mots qui se trouva présent le salua du nom d'*Auguste*, puis ayant fait apporter une veste de pourpre, lui en couvrit les épaules. Si l'on faisoit aujourd'hui les Monarques de cette sorte, nous vous verrions bien-tôt sur le Thrône, & je ne sçache pas d'homme qui osât ranger ses Echets en bataille pour vous disputer le Sceptre. En voulez-vous davantage? le Poëte Lucilius trouve encore dans ce Jeu l'image d'un combat naval, & pense qu'on se peut figurer que l'Echiquier est un canal, & les pieces autant de Navires.

Et *Naumachiam licet hæc, alveolumque putare,
Calces delectes te, hilo non rectius vivas.*

Mais par malheur ce dernier Vers gâte tout, & comme vous voyez pour être excellent Joueur d'Echets, le vieux Satyrique n'estime pas qu'on en soit plus homme de bien. Il y a encore un autre malheur plus grand, & auquel vous ne vous atten-

dez pas ; tous ces triomphes, toutes ces victoires , & toute cette guerre dont nous venons de parler , sont des choses qui ne regardent pas les Echets , au moins si nous en croyons M. Guyet , que je tiens de la force de Servius , & que vous avez connu chez M. le Cardinal de la Valette , cet homme ne pense pas que les Romains ny les Grecs ayent jamais joiué aux Echets , & pour le passage de Lucain qu'on prétend entendre ce Jeu , il l'explique de celuy des Merelles : si cela est vray , voilà bien des Sçavans trompez , bien du Latin perdu , & les Illustres de Plutarque privez d'un grand divertissement. Pour les Merelles , M. Guyet a tort ; car Ovide les décrit de la sorte que nous les joüons encore.

Parva tabella capit ternos utrinque lapillos

In quæ vicissè est continuassè suos.

C'est dans son *Art d'Aimer* , où il met ce Jeu parmy les bonnes qualitez des Filles ; aujourd'huy ce ne seroit pas un grand charme , & je ne voy gueres de nos Dames qui se voulussent piquer d'y réussir ; mais pour le passage de Lucain , il décrit de sorte le Jeu des Larrons , qu'il semble que M. Guyet a raison de croire qu'on ne le peut pas rapporter entièrement au Jeu des Echets. Et pour moy , je pense qu'on l'expliqueroit mieux de celuy des Dames-poussées , que les Romains appelloient le Jeu des vingt-quatre Scrupules , qui est le nombre des Dames que nous mettons sur l'Echiquier. Car il n'y a rien qui n'ait beaucoup de rapport ; & de plus *Scrupule* signifie la même chose que *Calcul* , dont nous avons tant parlé , c'est : dire , une petite pierre ou marque ; mais pour le rapporter.

ET DU JEU DES ECHETS. 245

rapporter aux Echets, il faudroit que nous fussions devenus huit fois plus scrupuleux que les Anciens, puis qu'au lieu de leurs vingt-quatre marques, nous en voulons trente deux; il faudroit que ce Jeu fût bien changé depuis ce temps-là, où il ne se parloit ny de Roy de Roc, où toutes les pieces n'avoient point de démarches particulieres, où elles s'appelloient généralement Larrons, parce qu'elles se prenoient également les unes les autres, comme font aujourd'huy nos Dames. Cela étant, il ne seroit, ce me semble, gueres à propos de rechercher l'étymologie d'un Jeu chez des Peuples qui peut être ne l'ont jamais joué, ny d'en faire venir le nom d'une Langue où il n'a point été connu. Nous ne trouverons aussi pas davantage de certitude en Grec, quoy que cette Nation se vante d'avoir inventé le Jeu des Echets, quelques Auteurs ayant écrit que Palamedes le composa pour empêcher que les Grecs ne s'ennuyassent au siege de Troye, & que pour marque de son invention il dédia ses Echets au Temple de la Fortune. Ce stratageme m'en remet en mémoire un que j'ay lû dans Plutarque, qui est qu'un Capitaine assiégué, afin d'obliger ses Soldats à garder les murailles qu'ils abandonnoient, établit à chaque Tour des Cabarets & des Courtisannes. Or quant à ces stratagemes, *il credere è di cortesia*, & ce sont Histoires qui n'ont ny preuve ny autorité. Retournant à nos Echets, vous serez bien étonné si je vous dis qu'il faut aller jusques aux Indes pour en découvrir l'origine, & qu'à mon avis elle nous vient

*Des riches bords du Gange, Et des lieux où l'Aurore
Brûle de ses rayons le rivage du More.*

L 3

Elle

Elle n'en vient pourtant pas, comme Hieronymo Vidas se l'imagine dans l'agréable Poème qu'il a composé de ce Jeu, où il dit que l'Océan qui de tout temps l'avoit jouié sous l'onde avec les Nymphes Marines, l'apprit la première fois aux Dieux Célestes, lors qu'ils assisterent aux cérémonies des nôces qu'il célébroit avec la Terre chez les bons Ethiopiens ; que depuis ce temps-là Jupiter ayant débauché *Scacchide* une honnête Nymphé d'Italie, luy donna ce Jeu pour la payer de son pucelage, & que cette Nymphé qui luy imposa son nom, l'enseigna en suite aux mortels. Je ne m'arrêteray non plus à ce qu'en chante le Cavalier Marin qui a traduit tous les Vers de Vidas, quoy qu'il en ait un peu changé l'invention ; si je vous connois bien, il vous faut quelque chose de plus solide, & vous n'êtes pas homme à croire des fables, qui vous en voudroit conter. Voicy donc de meilleure monnoye que vous recevrez, s'il vous plaît, & que je tâcheray de vous faire bonne. Monsieur Bochard que je tiens un des plus sçavans hommes du monde, & dont l'opinion est aussi estimée la plus probable par nôtre sçavant Amy Monsieur Menage, écrit dans sa *Geographie Sacrée* que le nom de *Scach* a toujours signifié Roy parmy les Persans. Chez Athenée, Ctesias dans les Persiques parle d'une Fête qui s'appelloit *Sacea*, où les Valets étoient vêtus, & commandoient comme des Rois, & pendant laquelle il y avoit un Trivelin *creduto Principe*. Dion Chrysostome se souvient aussi de cette Fête, qu'il nomme des *Sacques* ; mais au lieu d'un Esclave il couronne un Criminel, & ajoûte que tant que duroit la solemnité, ce Criminel montoit au Thrône des Rois, portoit leurs

ornemens, vivoit avec délicatesse, & se servoit des plus belles du Serrail ; encore aujourd'huy *Scha* signifie Roy, témoin *Scha Abas*, c'est à dire, Roy Abas, dont vous avez lû l'Histoire : pour ce sujet les Persans ont nommé & nomment encore aujourd'huy le Jeu des Echets *Schatrang*, ou *Xatrang*, qui vaut autant à dire que le Jeu des Rois : de ce *Xatrang* les Grecs Modernes ont fait leur *Zatriquion*, les Arabes y ayant ajouté un accent leur *Alxatrang*, & les Espagnols ayant amolli cet accent *Axadres*, qui est le nom qu'ils donnent à leurs Echets, ce Jeu étant venu des Persans aux Arabes, & des Arabes aux Espagnols. Déjà ce me semble, cette preuve est assez claire ; on pourroit objecter seulement qu'en matiere d'étymologie les mots sont comme les cloches à qui l'on fait dire ce que l'on veut : mais si vous lisez ce qui suit, je suis assuré que vous donnerez les mains. Il n'ya point de doute que les peuples d'Orient ne soient les plus grands Joüeurs d'Echets. Le Calabrois que vous avez vû à Paris, & qui avoit cherché par tout le Monde des gens qui luy pussent tenir tête, n'en avoit point trouvé de sçavans que les Levantins : La Sale cet autre qui gagnoit de mémoire feu Monsieur de Nemours Pere de Monsieur de Nemours d'aujourd'huy, quoy que ce Prince fût un des plus forts de nôtre Cour, avoüoit la même chose. Les Espagnols qui à ce qu'on dit joüent à cheval par la campagne, & chez qui des Villes entieres se font des défis d'Echets, disent franchement que les Maures en sçavent plus qu'eux. Dans l'Histoire de Florence, Piero Buoninfegni fait mention d'un Sarrafin nommé Buzeca, qui seul & en même temps joüoit à deux Echiquiers contre deux des meil-

leurs Joüeurs d'Italie ; & enfin, Tixeira Auteur Espagnol admire les excellens Joüeurs de Perse : ce qui fait voir que les Maîtres en sçavent toujours plus que les Ecoliers , & qu'on trouve plus parfaitement la science de ce Jeu lors qu'on va vers les peuples qui l'ont inventé. Or pour montrer clairement que ces peuples ont été les Indiens, que de chez eux il est venu aux Persans ; & que delà les Mahometans l'ont appelé en Europe, nous n'avons qu'à lire ce même Tixeira, qui dans la Chronique qu'il a faite des Rois de Perse & d'Ormuz, nous en a laissé la preuve : il écrit donc qu'il a trouvé dans Mijkond un Historien Persan, que sous le regne de Kefere Anuxiron, que les Persans & les Arabes appellent Nufirrauvan, & nos Auteurs Cosroez, & qui tenoit le Sceptre de Perse vers l'année cinq cens soixante & treize, du temps que le fameux Avicenne florissoit, il a trouvé, dis-je, dans Mijkond qu'en ce temps-là on avoit apporté en Perse deux excellens Livres de Philosophie & le Jeu des Echets, & que les Indiens avoient donné ce Jeu aux Persans pour leur représenter l'inconstance & le changement des choses de cette vie, & la guerre continuelle à laquelle on la voit sujette. Depuis ce temps-là ce Jeu ayant eu grande vogue parmy cette Nation, les autres peuples qui l'ont reçu d'elle en ont aussi reçu la même maniere de joüer & les mêmes pieces, par exemple, les Espagnols & les autres Européens Occidentaux dans l'appellation de leurs Echets retiennent encore beaucoup de l'appellation Persienne, ou si le nom n'a pas de rapport, la signification est toujours la même ; les Persans appellent leur principale piece *Scha* ou *Xa*, qui est nôtre Roy, d'où est venu l'Italien *Scacco*, & le mot d'Echet parmy nous,

nous ; & la seconde piece que les Espagnols nomment Dame , & nous Reine , est appellée chez eux *Quazir* , comme si vous disiez la première après le Monarque. Nôtre Tuor que les Espagnols nomment *Delfil* , est appellé par les Persans *Fil* , c'est à dire , Elephant , & il vous peut souvenir de ce que vous me disiez dernièrement, que les Anglois vous avoient montré autrefois des Echets d'un de leurs Rois , où vous aviez remarqué que la piece que nous appellons *Roc* , étoit figurée par un Elephant chargé d'une tour , ainsi qu'ils étoient armez, lors qu'on les ménoit en guerre , & telles que le Marin les décrit en parlant du Jeu des Echets ,

Digran Rocche onusti alti Elephantis.

& comme vous avez lû le Roman de Quinte-Curce & l'Histoire d'Arrian , vous ne pouvez ignorer que les Elephans en guerre ne nous soient venus des Indes , mais vous pouvez inferer plutôt que le Jeu des Echets nous en est venu aussi : quant au mot de *Roc* que nous avons fait du *Rocca* des Italiens , & qui chez eux signifie une tour ou une forteresse ; M. Guyet que je vous ay tantôt allegué , m'a dit , qu'il avoit appris d'un homme revenant fraîchement de Perse , que ces peuples dans leur Jeu des Echets, nommoient comme les Européens une de leurs pieces *Roc* , mais qu'elle signifioit un oiseau, qu'ils luy en donnoient la figure , & que ce pouvoit être ce prodigieux oiseau Rouch que l'on dépeint au bord des Mappemondes enlevant un Elephant dans ses serres , comme un Aigle fait un agneau. Pour le Voyageur, je le tiens homme de petite foi ; & pour l'oiseau, je pense que personne n'en avû des plumes ; mais reprenant l'allusion des noms :

Européens & Persans, & la conformité de la signification des Echets, ce que les Castillans nomment *Cavallo*, qui est nôtre *Chevalier*, les Persans l'appellent *Asp* ou *Farax*, qui veut dire la même chose, nôtre *Pion*, le *Peon* d'Espagne, & la *Pedina* d'Italie est le *Peada* de Perse, c'est à dire, l'homme de pied; & enfin le mot de *Xa* Persien, d'Echet François, de *Xaque* Espagnol que l'on dit en joüant, & qui proprement ne signifie rien en nos deux Langues, semble en Persan, appellant le Roy l'avertir qu'il se prenne garde, car comme vous sçavez, ce mot ne se dit que lors que le Roy a besoin de songer à soi, & qu'il est en danger de mort: Mais pour décider entierement toute la difficulté le *Scalb-mat* qui en cette Langue signifie le Roy est mort; n'est-ce pas nôtre *Echec-Œ-Mat* ou le *Scacco-matto* des Italiens, ou le *Mate* des Espagnols, l'ame & le nom de ce Jeu. Après cela on n'a plus besoin de preuves, & aussi en voilà ce me semble assez, si ce n'est que vous voulussiez que je misse icy le passage de Tixeira: mais comme ce feroit une redite, & que je pense que vous vous fiez à ma bonne foy, je me contenteray de vous en copier les dernières lignes, qui sont les plus essentielles; pour le reste si cela ne vous suffit, vous le lirez dans le trente-cinquième Chapitre du premier Livre de sa Chronique, y lo que dezimos xaque dix en ellos (il parle des Persans) xà que es como avisar al Rey en lugar de mate dixen xamate que en la misma lingua quiere dezir el Rei es muerto y haviendo qui en diga que el Axadres que los Persios dixen Xatranc quasi ivergo o entretenimiento del Rei; fue inventado en Babilonia, es mui conforme à raxon que de los Persios nos vinoper aca, haviendo sido Babilonia muchas vezes y por mucho tiempo sujeta à Persia y tan vezina della.

Cette

Cette autre opinion de Babylone, un peu différente de celle des Indes dont il parle au commencement, ne laisse pas de confirmer que ce Jeu est originairé d'Orient; & sur ce sujet il ne faut pas aussi que j'oublie une particularité fort remarquable que M. Bochart apporte au Livre que je vous ay cité, & qu'il a prise du Livre second de l'Histoire des Sarrafins : Il dit donc que le Caliphe Alamin avoit un si grand emportement pour les Echets, qu'un jour qu'il y jouïoit avec Cuterus, quelqu'un étant venu en hâte luy donner avis que Bagdet, qui est Babylone, Capitale de son Empire, assiégée par les Ennemis, étoit réduite à l'extrémité, il le repoussa avec ces paroles, *laisse-moy, ne voy-tu pas bien que Scachmat, m'est apparu contre Cuterus ?* qui est à dire en bon François, *Ne vois-tu pas bien que je vay donner Echec-Mat à Cuterus ?* Il me semble encore que j'ay lû une pareille chose d'un de nos Ducs de Normandie : la Ville de Rouën étant assiégée; & ce fût peut-être sur ces exemples que le feu Roy d'Angleterre Jacques, dans le Livre qu'il avoit composé pour le Roy d'àpresent, & qu'il avoit intitulé *le Don Royal*, luy défendit le Jeu des Echets. Pour moy qui ne le sçay point, ce n'est pas par là que je me console, mais par ce que dit Montagne : *Que ce jeu n'est pas assez jeu, & qu'il exerce trop serieusement*, & puis me trouvant naturellement bilieux, je ne pense pas avoir grand besoin d'un divertissement que les Espagnols ne pensent avoir été fait que *para desflegmar un hombre*. Et en verité je ne pense pas aussi qu'on le puisse jouer sans colere, témoin Renaud de Montauban qui d'un coup d'Echiquier cassa la tête à Charlot Nèveu de l'Empereur Charlemagne, tant que la mort s'en ensuivit, & témoin encore ce qui arriva

252 OPINIONS DU NOM, &c.

à Gauvain, Nėveu du Roy Artus de la Grande Bretagne, lequel à ce que raconte le Roman de la conquėte du Saint Graal, ętant arrivė au Chastel du Roy Pėcheur, se mit à joier contre des Echets qui joioient d'eux-mėmes; & les mal mena parce qu'ils le gagnèrent; si vous ne m'en croyez, voicy le vray texte: *Puis voit l'Eschiquier. Et les Eschets assis au Tablier d'or, les uns d'yvoire, les autres d'or. Messire Gauvain trait celle part; Et se prend à joier, Et touche les Eschets d'yvoire; Et ceux d'or saillent contre luy sans que nul y touche; si joia Messire Gauvain par deux fois, Et fut maitė: à la tierce, voulut sa revanche, mais quand il vit qu'il eut le pire, il se leva Et depeça le jeu.* Cependant je ne m'apperçoy pas que je vous mette vous-mėme à force de lire, & que je dois craindre que vous ne traitiez mon papier comme Messire Gauvain fit les Echets du Roy Pėcheur: Pourtant je vous tiens à trop meilleur Chevalier, & trop plus courtois que luy, quoy qu'il fűt un des preux de la Table ronde, & à tant vous suffise.





LA POMPE

F U N E B R E

D E V O I T U R E

A M O N S I E U R

M E N A G E.

J'AY une très mauvaise nouvelle à vous mander, mais pour cela je ne vous exhorteray point à vous servir de vôtre constance, à lire Epictete, ny à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à vôtre vertu de croire qu'on la pût surprendre, & il me doit souvenir de la maniere dont Homere se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure que j'ay une pareille Ambassade à vous faire: Si celuy qui annonçoit à Achille le trépas de son Ami eût agi avec un homme vulgaire, il eût fait faire des pauses à la douleur de cet homme vulgaire: il l'eût conduit par des degrez jusques où il le devoit mener: il luy eût dit, que Patrocle venoit de se battre contre Hector, qu'il avoit été blessé en ce combat, & luy;

luy eût avoué en suite qu'il y étoit succombé. Cela ne se passe point de la sorte chez le Poëte. Le Messager va son droit chemin , & comme si ce n'étoit pas assez de dire à Achille , *Patrocle est mort* , il débute par ces mors PATROCLE GIST , & commence ce recit par son Epitaphe. Ainsi je ne vous en feray point à deux fois , & pour vous traiter comme un grand homme , je vous diray tout d'un coup ,

*Voiture ce pauvre mortel ,
Ne doit plus être appelé tel ,
Voiture est mort ; Amy MENAGE ,
Voiture qui icy galamment
Avoit fait je ne sçay comment
Les Muses à son badinage.
Voiture est mort , c'est grand dommage.*

Si vous me demandez dequoy , je vous diray , qu'ayant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fièvre , cette maladie qui prend les choses chaudement , & qui se ressouvient toujours que les Romains l'ont adorée , n'avoit pû souffrir ce mépris , & qu'après avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu , lors qu'elle sembloit être satisfaite d'une si cruelle vengeance , tout d'un coup elle avoit redoublé sa haine contre luy , & avec tant d'ardeur & de violence , qu'elle l'avoit emporté en quatre jours. C'est à quoy l'on attribue la cause de sa mort , ce qui me paroît assez vray-semblable. Je ne vous entretiendray point des Ouvrages que nos Amis ont composez sur ce sujet , de la tristesse universelle de la Cour , du grand deuil qu'ont pris Messieurs de l'Academie ; & enfin , de ce qui s'est passé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ay bien de plus grands my-
steres

stères à vous reveler. J'ay à vous apprendre ce qui s'est fait au Parnasse, & combien illustres ont été les funérailles dont Apollon & les Muses ont honoré le Défunt. Ne demandez point qui m'en a instruit, c'est un secret trop grand pour le confier à une Lettre. Je vous le diray à nôtre première vûë, mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

*Lors que des Demy-Dieux les ames éternelles ,
Délaisant pour jamais leurs dépouilles mortelles ,
Volent vers les beaux Champs où la Paix & l'Amour,
Et les plaisirs tous purs ont choisi leur séjour ;
Si pendant les travaux de leur illustre vie ,
Ces Héros ont suivy la fortune de Mars ,
Et si la gloire acquise au milieu des hazards ,
A fait leur plus grande envie ,
Sur un char triomphant pompeusement armé ,
Mars célèbre la mort de ceux qui l'ont aimé ,
Par de sanglantes funérailles ,
Par cent combats fameux , par cent feres batailles ,
Par la chute de cent murailles.*

Mais si d'autres Héros d'un sentiment plus doux.

(Car il est des Héros d'une douce maniere ,

Il en est de Justice , il en est de Breviaire)

Ont estimé de grands fous ,

Ceux qui se fourrent aux coups ,

Et n'ont cherché que la gloire

Qui vient aux adorateurs

Des neuf Filles de Mémoire ,

Nommex Auteurs :

Soudain que la mort a pris

Quelqu'un de ces beaux Esprits ,

(Un Poëte par exemple)

Apollon sort de son Temple ,

Et sur Parnasse montant ,

Tous les Auteurs l'assistent ,

Couvert d'une robe noire,
 Et d'un grand crépe de deuil,
 D'une pompe funèbre honore son cercueil,
 Je vous conjure de m'en croire,
 Sans demander quoy ny comment :
 Car enfin, si seulement
 Vous en doutiez un moment,
 Je quitterois là l'Histoire,
 Qui n'a que ce fondement.

Supposé donc que vous me croyiez, je continuëray à vous dire qu'aussi-tôt que le foible Voiture eut rendu l'esprit, le Génie qui l'avoit accompagné pendant le cours de sa vie, partit, selon la coutume, pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais parce qu'il étoit délicat, qu'il faisoit la plupart de ses traites en litiere, & qu'il s'amusoit à badiner par les Hôtelleries, Voiture étoit pleuré parmy les hommes, qu'Apollon ne sçavoit pas encore qu'il fût mort. On fit divers jugemens de ce Génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenoient pour un Génie enjoué ; les autres, pour un Génie particulier, quelques-uns pour un grand Génie. Il ne sembla commun à pas un, & pas un ne le trouva mauvais. Aussi-tôt que la nouvelle de la mort de Voiture fut scüe d'Apollon, il fit écrire & porter les billets de son Service, qui ne différent des nôtres qu'en ce que c'est au nom du Dieu qu'on prie, & qu'ils sont écrits en Vers. Voicy celui de Voiture :

De par le Fils de Jupiter
 Vous êtes priez d'assister
 Aux funérailles de Voiture,
 Qui demain Mardy se feront
 Au Parnasse sa sépulture,
 Où les Muses se trouveront.

Tout

Tout le monde spirituel étant ainsi convié le Mardy, qui fut le 7. Juillet de l'année 1648. Car, pour vous dire déjà une partie du secret, cecy se passoit au Parnasse à mesure que je l'écrivois, on commença la cérémonie des funérailles.

*Au point de la clarté naissante
L'Aurore pâle & languissante
Quand la porte du jour s'ouvrit
De nuages noirs se couvrit,
Tâchant par ses couleurs funébres
A continuer les ténèbres.
Sous ces tristes manteaux de deuil
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit en cette aventure
Cephale jaloux de Voiture.
Du grand deluge de ses pleurs
Elle noya toutes les fleurs,
Et grossit les flots d'Hypocrène
Presqu'autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un qui cet endroit lira,
Quelque Bel Esprit me dira,
Qu'encor que Voiture eût des charmes,
Il ne méritoit pas ces larmes:
Que l'Aurore se faisoit tort
De pleurer chaudement sa mort,
Vû qu'il montrait par tout pour elle
Une aversion naturelle;
Ne la voyant que rarement,
Et toujours fort chagrinement,
Se couchant quand elle alloit naître,
Luy fermant au nez la fenêtre,
Et mêmes étant si hardy
De receler jusqu'à Midy
Sous une pesante paupière
Le sommeil qui bair la lumière.*

Entre nous, cette objection
 Fait d'abord quelque impression ;
 Et mérite qu'on y réponde ;
 Or voicy surquoy je me fonde.
 Je dis donc que ce grand ennuy
 N'étoit point pour l'amour de luy,
 Mais seulement pour l'amour d'elles,
 J'entens des neuf doctes Pucelles,
 Qui depuis long-temps, ce dit-on,
 Gouvernent Madame Tithon,
 Et qui toutes l'avoient priée
 Comme leur meilleure alliée,
 De pleurer de bonne façon
 Le trépas de leur Nourrison.
 Ce qu'elle avoit bien voulu faire
 Dans la crainte de leur déplaire,
 Et de perdre ses beaux habits
 D'or, de perles & de rubis,
 Dont ces neuf Sœurs l'ont équipée
 Comme l'on fait une poupée.
 Même on dit que sans s'affliger
 Elle les pouvoit obliger :
 Car cette Déesse amoureuse,
 De sa nature est fort pleureuse.
 Or dans peu l'orage cessa,
 Et soudain le Convoy passa.

Premièrement parurent les Graces, les cheveux
 en desordre & sans leurs guirlandes accoutumées.
 Elles avoient déchiré leurs vêtements, pour té-
 moigner leur déplaisir, & étoient quasi nuës. El-
 les conduisoient cinquante Amours communs,
 qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordina-
 res des torches à demy éteintes de leurs larmes,
 & marchoient deux à deux ayant leurs bandeaux
 déchirez, leurs carquois renversez & vuides,

leurs

leurs arcs trainans, & leurs ailes ployées & basses. Trente petits Cupidons suivoient ceux-cy ; & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons : mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie ; Car ces trente étoient tous Amours Coquets, qui sont des grands Comediens, & qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le Défunt n'avoit point eu de plus chers Amis, ny qu'il eût plus volontiers employez en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la Pompe : & tenoient ; l'un, la bigotere ; l'autre, le miroir ; l'autre, les pincettes ; & enfin, les autres, les peignes d'écaille de tortuë, les boëttes de poudre, les pomma des, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, & le reste des armes qui avoient servy aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des Amis. ces petits fripons qui pensoient duper le monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croyoient n'être point apperçûs, badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir ; l'autre se bridait de la bigotere ; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, & un autre qui se faisoit des lunettes de la peinture, dont dans les derniers temps Voiture rajeunissoit ses cheveux & sa barbe. Après eux paroissoient vingt grands Cupidons couronnez de palmes & de cyprès, armez en Amours ; mais ayant leurs armes couvertes de crêpe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes ; des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets & des aprestadors de pierres :

ceries : Car Voiture avoit aimé depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette ; depuis la Couronne jusqu'à la Cade.

*Un certain Amour de respect ,
Amour d'ordinaire suspect ,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage ,
Avec un autre Amour discret ,
Qui se picque d'être secret ,
Suivoient cette brave vingtaine ,
Portant deux cassettes d'ébène.*

Ces cassettes étoient remplies , l'une de Poulets , & l'autre de Boëttes de portrait : les Poulets étoient cachetiez , & les Boëttes de portrait fermées. On voyoit après eux un Amour seul, qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelloit l'*Amour Constant*. Celui-là de sa nature est bien plus dangereux que ses Freres. Le mauvais Garçon avoit si cruellement tourmenté Voiture , que pour exprimer le desordre de son ame , il l'avoit contraint de faire imprimer au devant du Poëme de l'Arioste, qu'il n'étoit pas moins furieux que Roland. Aussi depuis ces mauvais traitemens , Voi-

ture ne l'avoit jamais pû souffrir ; non pas même en la personne de l'Angelique , pour laquelle il avoit tant enduré , tellement que cette pauvre Dame en avoit été persecutée à son tour.

*Elle avoit souffert sa blessure ,
Sur la terre & les flots par le monde , courant
Pour Voiture ,
Mais pour Voiture indifférent.
Tantôt suivant sa débile personne ,
Des rivages de Seine aux rivages de Somme ,
Et cela veut dire en somme ,
Depuis Paris à Peronne.*

Pour

Pour flatter son tourment ,
 Chantant gaillardement :
 Puis que Voiture s'éloigne ,
 Je m'en vay dans la Pologne.
 D'un si bon conte c'est assez ,
 MENAGE vous la connoissez ,
 Et vous sçavez toute l'histoire
 Du grand Conducteur CUISSÉ-NOIRE.
 Revenons donc à nos moutons ,
 Qui sont les Amours , & contons.

On ne s'étonna pas de voir cet Amour Constant
 à l'enterrement d'un homme qui le haïssoit si fort :
 car c'est sa coutume (au moins à ce qu'il jure) de
 durer jusques au tombeau , de vaincre même la
 mort , & de se perpetuer comme un Phœnix dans
 les cendres de la personne aimée , après avoir été
 comme un Phœnix brûlé de ses deux Soleils.

Mais de tels discours fort souvent
 Autant en emporte le vent ,
 Et peu de gens vont à l'école
 De la veuve du Roy Mausole.
 Or cela soit dit en passant
 Pour la Belle que j'aime tant.
 Enfin suivoit une volée
 Grande & confusément mêlée
 D'Amours de toutes les façons
 C'étoient tous ces oiseaux Garçons
 Dont Voiture a donné la liste.
 Après on voyoit sur leur piste
 Les Amours d'obligation :
 Les Amours d'inclination :
 Quantité d'Amours idolâtres :
 Une troupe d'Amours folâtres ;
 Force Cupidons insensés ;
 Des Cupidons intéressés ;

Dans
 l'Epître
 à M. de
 Colligny

*De petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes.*

*Mèmement de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours*

*En dépit des Amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles;*

*Car vous sçavez qu'on dit toujours,
Qu'il n'est point de laides Amours.*

*Et bref tant d'Amours, qu'à vray dire,
On ne pourroit pas les décrire.*

*Comme l'on voit les Estourneaux
Tournoyant aux rives des eaux;*

*Lors que la première froidure
Commence à ternir la verdure;*

*Leur nombre qui surprend les yeux
Noircit l'air, & couvre les Cieux;*

*Tels ou plus épais, ce me semble;
Se pressant cheminoient ensemble*

*Tous les Amours de l'Univers;
Mais un peu de treve à nos vers,*

*Et pour discourir d'autre chose
Retournons tout court à la prose.*

Les Amours achevoient de passer lors que l'on vit venir les Auteurs que Voiture avoit aimez, & auxquels il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur presence, & marchoient selon leurs degrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers; car pour les Grecs, d'autant que Voiture prétendoit que tout François de par Francus descendoit d'Hector, il les avoit toujours haïs comme les ennemis de ses Peres. Il avoit composé en Latin quelques Epîtres & quelques Vers que l'ancienne Rome auroit approuvez, & pour l'en récompenser, plusieurs prioient Tibulle de pleurer sa mort par une Elegie, & Pline le

Jeune

Jeune d'honorer sa mémoire par un Panégyrique. Mais ils s'en excusoient tous deux ; l'un parce, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit fait de Vers ; l'autre, sur ce qu'il ne haranguoit plus depuis qu'il étoit mort : Et ils vous les renvoyoient, protestant que vous composiez des Vers dignes du siècle d'Auguste, & que vôtre Prose égaloit celle des meilleurs Ecrivains de ce même siècle. Une partie de leur troupe chantoit les loüanges de ce bel Esprit. Voici les Vers que quelques-uns de cette troupe firent pour son Épigraphé :

*Pullus Apollinis,
Heu ! lacrimabili
Morte peremptus,
Inclytus istâ
Conditur venâ.
Spargite flores,
Et tumulo levi
Hoc mansurum
Addite Carmen,*

VETTURIUS NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS.

Les Italiens marchøient après les Latins, & chantoient à l'envy

*Sonetti, madrigaletti,
Versi scialti vezzoletti
Per Vincenzo Vettoretti.*

Le Ciéco d'Adria entendant ainsi louer Voiture, demandoit au Tassloné qui le conduisoit, qui étoit ce François dont on disoit tant de bien ; car pour luy, il ne l'avoit jamais vû, & n'avoit jamais lû aucun de ses Ouvrages. Le Tassloné à sa mode accoutumée luy répondoit :

*Era quel Vettoretto, un Cristiano
Maninconico in vesta e picciolino ;
Ma d'ingegno si grande e si sourano,*

Che

*Che Pegaso, caval da Paladino,
Sotto quel grave peso andava piano,
Et pareva caval da Vetturino,
Benche tal volta porti su la schiena
Di Poëti moderni una dozzaina.*

Les Espagnols passoient les troisièmes, & disoient en chemin faisant, *unas Decimas* que Voiture avoit composées en Castillan.

*Ces gens ravis de la beauté
De ces vers pleins de majesté,
Admiroient un si noble ouvrage,
Et chacun au stile trompé
Crioit tout haut en son langage,
E's dé Lopé, és dé Lopé.*

*Lopé qui se voyoit flatter
Pour ôter tout lieu de douter
Qu'il n'eût fait ce divin Poëme,
D'une fausse gloire pippé,
Crioit comme un diable luy-même,
E's dé Lopé, és dé Lopé.*

*Y los echos de Parnasso
Per favorescer Vettura,
Otro Narcisso moderno,
A unque és dé Lopé oieron
E's de Vettura dixeron.*

Après ces Auteurs Etrangers paroissoient nos vieux Romanciers. On y voyoit presque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe Auguste jusques au grand Roy François. Et parce que Voiture avoit pris un singulier plaisir à lire leurs Ouvrages & à travailler en leur stile, pour l'en récompenser ils vouloient chroniquer ses faits, & donnoient en passant un Inventaire des Chapitres du Roman qu'ils prétendoient en écrire. Celuy qu'on m'a apporté, dit ainsi :

S'ex-



S'ensuit

LA TABLE DES CHAPITRES
de la Grand' Chronique du No-
ble Vetturius.

CH A P I T R E I.

DU grand & horrible combat de Vetturius
contre *a* Brun de la Coste : & comme Vet-
turius fit sa priere au Dieu Mars, qui ne luy ser vit
de rien. *a* La Ce-
ste Mon-
brun.

CH A P. I I.

Comme le Comte *b* Guicheus, le Chevalier de
la *c* Mouche, & le Gentil *d* Arnaldus Gabans en-
tr'eux trois, envoyerent par un Menellrel joyeu-
setez rimées à Vetturius, & sa réponse. *b* LeMa-
réchal de
Gram-
mont.
c LeCom-
te de S.
Aignan,
qui porte
toujours
une men-
che.
d M. Ar-
nault.

CH A P. I I I.

Comme Vetturius arriva à la Cour de la Reine
Lionnelle de Galle ; comme il en devint amou-
reux ; & comme il en fut chassé par les menées
de Hunault d'Armorique & de Rousselin de Gre-
nade. *a* M. Ar-
nault.

CH A P. I V.

Comme après la mort de Hunault d'Armorique,
Lionnelle vint visiter Vetturius chez un Va-
vasseur, où il étoit au lit gisant de ses playes :
comme il la méprisa ; & comme étant guery, il
fut

a Made-
moiselle
Pauler ,

fut la conquête de la a Lionne du Temple maréca-
geux.

qui logeoit
au Ma-

CHAP. V.

rais du
Temple :

Comme Vetturius entreprit la conduite de la b

Lionne, à

Reine de Sarmatie jusques au Château des Pero-
nelles : & comme Lionnelle l'y suivit dans le Char

cause de

de l'Enchanteur c Fiacron.

son coura-
ge & de

CHAP. VI.

ses che-
veux

De la Cour pleniére que tint le Duc d Graveli-
nor , où Vetturius introduisit les Nains & autres

b La Rei-
ne de Po-

Messagers : comme il servoit au manger devant

logne. Il

l'Empereur de Lutece : & comme son premier

la suivit

Trésorier luy bailla en garde son Aumôniére.

jusqu'à

CHAP. VII.

Peronne

Comme e Cazalie fut delivrée des mains du

comme

Geant Giron par Herculin d'Austrasie : & de la

Maitre

noble Chronique que Vetturius en compila.

d'Hôtel

CHAP. VIII.

du Roy.

Comme Vetturius sacrifia au Temple de la Di-
vine f Aplanie : & comme il grava les vertus du

c Carrosse

Prince Porphyrogene g & celles de la belle Me-
galopolie sa sœur.

de loiage.

CHAP. IX.

Voyez les

D'une Lettre que l'incomparable h Germanicus

Origines

& Ambassadeurs chez Son Altesse Royale, & Maître d'Hôtel chez le Roy.

de la Lan-
gue Fran-
çoise.

M. d'Avaux Ssrintendant des Finances le fit son premier Commis. Au-
môniére signifie bource. e Casal secouru par Hercule de Lorraine, c'est M.

d M.

le Comte de Harcourt. f Madame la Princesse Doñairiere , à cause de la
devise de Montmorancy APLANOS. g M. le Prince de Conty & Ma-
dame de Longueville. h M. le Prince , M. de la Moussaye , & M. Ar-
nault écrivirent en Vers à Madame de Montauzier. Osiermont , M. de
Montauzier Gouverneur d'Alsace.

& deux siens Chevaliers écrivirent à l'illustre Julie : & comme le généreux Osiermont d'Alsace se reposa de la réponse sur la Clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en aquitra.

CHAP. X.

Comme Vetturius arriva au Palais des Fées où il devint Carpe. D'un merveilleux *a* Brochet qu'il y trouva, qui avoit vaincu tous les poissons de la Mer : & comme en présence de la Nymphé Galatée ce Brochet fut fait son Compere.

CHAP. XI.

Comme Vetturius composa mains Lays, & au dernier le *b* Lay de la fièvre qu'il harpa au Tournoy des neuf Preux en présence de Germanicus : & comme après avoir ramentu les hauts faits de Germanicus, les neuf Preux l'assirent au dixième siège, surnommé par Merlin, le siège d'accomplissement de Chevalerie.

C'est-là en somme ce que contenoit la matiere de ce Roman, à laquelle Maître François Rabelais avoit ajoûté sept autres Chapitres par la permission de ses Devanciers ; d'autant, disoit-il, qu'il étoit bien aise de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il avoit reçûs du Mort, & que les choses qu'il avoit à ajoûter ne se pouvoient bonnement écrire qu'en stile Pantagruelique. Ces Chapitres contenoient.

CHAP. I.

Comme Vetturius cribloit de nuit dans l'Université d'Orleans : & comme un matois *c* Normand luy coupa les doigts.

C H A P. I I.

a Voyez les Vers de Voiture où quelques lettres se plaignent de n'entrer pas dans le nom de Neuf-Germain.
 Comme un Esprit folet emporta Vetturius au Royaume des Alphabets, où il accorda les lettres. Comme il en fut remercié par le Roy Tarin de Grammaire : & comme il entretenoit le Prophete b Bdelneufgermicopsant en son patois.

C H A P. I I I.

b Neuf-Germain.
 Comme Vetturius arriva en l'Isle des Menfonges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire, fille de Nazin de Gazette, Dinaste du pais. Comme les Archives luy en furent montrées, où il ne vit qu'Histoires Hebdomadaires, qui ne contenoient que billevées.

C H A P. I V.

c Dans la lettre à M. de Coligny.
 Comme Vetturius apprenoit aux c Nouveaux Mariez ce qui s'étoit passé entr'eux le jour de leurs nôces.

C H A P. V.

Comme Vetturius se battoit nuit & jour ; & de l'Edit des Duels qui n'étoit pas fait pour luy.

C H A P. V I.

Comme Vetturius emprunta le cornet & les dez de Bridoye, dont il ne pût trouver chance : & comme il sembloit niaiser, & pourtant n'étoit grain niais.

Ces Romanciers étoient suivis d'une troupe de
 bonnes

bonnes gens, se lamentans pitoyablement : C'é-
toient nos vieux Poëtes que Voiture avoit remis en
vogue par ses Balades, ses Triolets, & ses Ron-
deaux, & qui par sa mort retournoient dans leur
ancien décry. Marot, qui sur tous luy étoit le plus
obligé, se plaignant plus fortement que les autres,
& à demy desespéré, leur chantoit cette Balade.

B A L A D E.

Maitre Vincent nous avoit retirez,
Par ses beaux Vers faits à nôtre maniere,
Des dents des Vers nos ennemis jurez,
Du long oubly, d'une sale poussiere.
Lors que jadis nous tenions Cour pleniére,
Tout gentil cœur composoit un Rondeau.
Vieille Balade étoit un fruit nouveau.
Les Triolets avoient grosse pratique,
Tout nous rioit : mais tout est à vau-l'eau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Bien est raison que soyons éplorez
Quand Atropos la Parque Saframiere,
En retranchant les beaux filets dorez
Où tant se plût sa Sœur la Filandiere,
A fait tomber Voiture dans la biere.
Bien nous faut-il prendre le Chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le Rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Or nous serons par tout deshonoréz,
L'un sera mis en cornets d'Epiciere :
L'autre exposé dans les lieux égarez
Où les Mortels d'une posture fiere

Luy tourneront par mépris le derriere.
 Plusieurs seront balayez au ruisseau,
 Maint au foyer traînant en maint lambeau
 Sera brûlé comme un traître Héretique:
 Chacun de nous aura part au gâteau,
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

E N V O Y.

Prince Apollon, un funeste Corbeau,
 En croassant au sommet d'un Ormeau,
 A dit d'une voix prophétique,
 Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

La Deesse Badinerie suivoit les Auteurs. Sa tristesse paroissoit badine, & elle étoit accompagnée du vieux Badin que vous connoissez.

Neuf-
 germain
 qui fait
 des Vers,
 les syllabes du
 nom de
 celui pour
 qui il les
 fait, ser-
 vant de
 rimes.

Il me semble que jé le voy
 De noir comme un Page vé- tu
 En sa nouvelle tablatu- re
 Cherchant trois rimes à Voiture.

Il cheminoit en ce con- voy
 Le front ridé, l'œil abat- tu
 La barbe jusqu'à la ceintu- re
 Triste du trépas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheval Pegase en main,
 & ce Cheval étoit-là venu, parce que, comme
 Voiture étoit petit, il avoit accoutumé de s'a-
 genoüiller badinement toutes les fois qu'il vou-
 loit monter dessus; le pauvre Cheval marchoit
 avec grande peine, tant il avoit les jambes de
 derriere gorgées de ces eaux qui luy descendent
 incess.

incessamment, & qui se sont tellement corrom-
pues sur la vieillesse, qu'enfin elles ont fait un vi-
lain marais aux pieds du Parnasse, & produit tou-
tes les Grenouilles Poétiques dont nous sommes
persécutés.

*Comme un vieux cheval de ren- voy
Maigre, harassé, courba- tu
Venoit la débile montu- re
Aux funérailles de Voiture.*

Son Corbeau & son Chien y étoient aussi. Le *Il avoit*
Corbeau jettoit des cris pitoyables, & le Chien ne *un Cor-*
disoit mot : au contraire, il marchoit fort pensif, *beau &*
& tenoit la queue entre les jambes. On s'étonna *un Chien,*
fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, la Tor- *On en-*
tuë, & la Taupe, à qui Voiture avoit donné l'im- *voya à*
mortalité dans ses Ouvrages, & qui, à moins *M. Esprit*
d'une étrange ingratitude, ne pouvoient luy re- *pour E-*
fuser les derniers devoirs : Mais le misérable état *trennes*
où le desespoir de cette mort les avoit réduits, & *un Gril-*
dans lequel ils sont encore, les devoit bien excuser. *lon, un*
Vous aurez peine à croire ce que je vous en vay di- *une Tor-*
re, & vous ne vous imaginerez jamais les choses *tuë, &*
que leur douleur les force de faire, si un autre que *une Tau-*
moy vous les racontoit. Mais je vous les garantis *pe : &*
vraies ; car je les sçay d'original. *Voiture*
fit des
Vers sur
cette ga-
lanterie.

*Le Grillon saisi de douleur ,
Voulant mourir en ce malheur ,
S'étoit, cheminant sur les pistes
Des anciens Gymnosophistes ,
Au travers des flammes jetté ,
Et dans un four précipité :
Mais tous ses amis qui coururent ,*

A point-nommé le secoururent,
 Lors que les ardeurs du fourneau
 Commençoient à griller sa peau
 Maintenant, contre son envie,
 Forcé de conserver sa vie,
 Gardé des siens, plein de courroux;
 Il se renferme dans les trous,
 Et près des fours fait sa demeure,
 N'attendant-là sinon quelque heure;
 Que les gens ne s'endoient pas,
 Afin de courir au trépas,
 Montrant par une voix dolente
 Qu'empêcher sa fin violente,
 Luy cause un immortel ennuy,
 Et portant, toujours avec luy
 Sur sa peau plus noire que meure,
 D'illustres marques de brûlure;
 Comme autrefois on remarqua
 La femme du grand Seneca,
 Portant sur son visage pâle
 Les marques d'amour conjugale.
 Le hibou l'unique sôlar,
 Et les délices de Pallas,
 Qui devant que le bon Voiture
 Eut suby la loy de Nature,
 Ne recherchoit que l'entretien
 Du gentil Peuple Athenien;
 Maintenant, dont chacun s'étonne
 Ne voulant frequenter personne,
 Mélancholique, songe-creux,
 D'un esprit fantasque & hideux,
 Sous des toits remplis d'araignées,
 Ou dans des forêts éloignées,
 Il fuit la lumière du jour,
 Et lors que la nuit à son tour

Couvre l'Univers de ténèbres,
 Il pousse mille cris funèbres,
 Songeant seulement à gémir;
 Sans se coucher & sans dormir.
 D'ailleurs la discrète Tortue,
 Pleine de l'ennuy qui la tue,
 De voir dans la tombe enfermé
 Le Mortel qu'elle a tant aimé,
 Pour cacher sa douleur secrète,
 De crainte que l'on n'en caquette,
 Choisit sa petite maison,
 Comme une éternelle prison;
 Et là seule, veuve & dépite,
 Ne reçoit aucune visite.
 De là vient qu'assez à propos
 Le monde dit que sur son dos
 Elle portera sa demeure
 Jusques au moment qu'elle meure,
 Sans s'en éloigner tant soit peu
 Quand même on y mettroit le feu,
 Et sans désormais plus paroître
 Qu'un peu la tête à la fenêtre.
 Mais on tient pour tout assuré
 Que la Taupe a si fort pleuré
 Qu'enfin elle a perdu la tête,
 Qu'elle dit qu'elle est résolue
 De porter toujours le grand deuil,
 Et pour rencontrer le cerceuil
 Qui le fameux Voiture enserre,
 De fouiller par toute la terre,
 Cherchant sur tout dans les Jardins,
 Comme croyant que les jasmins
 Et les fleurs de cette nature,
 Naissent sur cette sepulture,
 Où le plus insolent Hyver

*N'oseroit les aller trouver :
 Au reste , bien déterminée ,
 Ne cessant ny nuit ny journée ,
 De travailler aveuglément :
 Et si dans ce beau monument
 Le destin permet qu'elle arrive ,
 De s'enterrer-là toute vive ,
 Et d'accompagner à la mort
 Voiture qu'elle aima si fort..
 Or maintenant je vous demande
 Si cette miserable bande
 Ne pouvoit pas honnêtement
 S'excuser de l'enterrement..*

La representation de Voiture paroissoit enfin
 couronnée de laurier , & portée sur les épaules de
 huit beaux Garçons. C'étoient les Jeux & les Ris
 qui l'avoient accompagné pendant sa vie. Mais les
 Ris étoient mélancoliques, & les Jeux ne prenoient
 rien en jeu. Les quatre coins du grand drap sur le-
 quel cette Figure étoit posée , étoient soutenus par
 Ronfard , des Portes , Bertault & Malherbe. Jupi-
 ter menoit Apollon, & neuf des plus grandes Dees-
 ses , chacun une Muse. Le reste de nos Poètes des
 derniers temps suivoient la Figure , & fermoient
 le Convoy. Il y avoit au reste une telle foule le long
 du chemin qui va du Temple d'Apollon au Tem-
 ple de Themis , où on a élevé la sepulture des
 grands hommes , que sans les Satyres qui faisoient
 faire place à coups de thyrses , la Pompe auroit eu
 peine à passer ; les lauriers rompans sous le faix de
 la canaille Poétique qui avoit monté dessus , &
 tout le monde avoiant que depuis les funérailles
 de Catulle , que son siecle regardoit comme le nô-
 tre a fait Voiture , on n'avoit point vû au Parnasse

une

une si belle assemblée. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à l'Image du Défunt, Apollon couronné de Cyprés, tenant un luth, & s'avancant devant les Hommes & devant les Dieux, chanta des Vers.

En cet endroit, si j'eusse crû l'entouffiasme, j'aurois poussé quantité de Vers; mais la Raison s'étant présentée à point-nommé, & m'ayant montré qu'il ne m'appartenoit pas de faire parler Apollon ny de louer Voiture, j'ay été obligé d'en demeurer-là. Mon dessein étoit, après luy avoir donné toutes les loüanges qu'on peut donner à un homme d'esprit, & qu'il méritoit sans doute, de le faire choisir par Apollon son Collegue à l'Empire de la Poësie, & de faire ordonner à ce Dieu, que dorénavant les Auteurs l'invoqueroient au commencement de leurs Ouvrages.

*De plus je luy voulois bâtir en ces lieux
Un Temple & des Autels d'éternelle structure.
Je voulois le placer aux Cieux,
Et nommer de son nom quelque Etoile Voiture,
Comme nous appellons l'astre du Nort Arcture.
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
Et dignes de Voiture & dignes de paroître,
Il faudroit être Bel Esprit,
Et je n'ay pas l'honneur de l'être.*

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
OF THE BARR

VOLUME THE SECOND
CONTAINING THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE YEAR 1700
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
OF THE BARR

BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. BENTLEY, AT THE
PRINTING OFFICE OF
J. B. BENTLEY, NO. 10, NASSAU ST.
1825.



L' O. D. E.
DE CALLIOPE

S. U. R.

LA BATAILLE DE LENS,

A.

MONSIEUR ARNAULD.

MONSIEUR,

J'ay ordre d'une Fille de vôtre connoissance de vous écrire ce qui s'est passé à Saint Clou, & de vous réciter une aventure que nous y avons eüe ensemble. Si je devine bien, le mot d'aventure, & le lieu de Saint Clou, vous feront d'abord songer à quelque chose d'étrange; & vous ne tarderez guère à scandaliser vôtre bonne amie, & vôtre très-humble serviteur. Vous autres galans, êtes naturellement soupçonneux; & comme vous jugez d'autrui par vous-mêmes, vous ne sçauriez vous imaginer qu'un homme & une femme puissent être seuls; sans que l'Amour fasse le troisiéme.

En

En cela j'avouë que vous réussissez souvent ; mais pour cette fois, vous me permettrez de vous asseurer que la rencontre a été sage, que la conversation s'est trouvée guerriere, & non amoureuse, que les chants de triomphe y ont tenu la place des Elegies, & qu'il n'y a rien eu de coquet entre une Pucelle de la vieille roche, telle que vous la reconnoîtrez, quand je vous l'auray nommée ; & un homme qui ne se pique plus de bonnes fortunes. Ces veritez vous paroîtront mieux que je ne vous le dy, par la relation que je vous ay faite. Je me promenois ces jours passez avec Calliope dans les Jardins de Gondy, où les Muses se sont retirées depuis que la Barbarie les a chassées de la Grece, & le Galimatias, d'Italie. La divine conversation du Génie de Corinthe, qui les a reçues comme ses voisines, & ses amies, le murmure des fontaines, la fraîcheur des ombrages, la tranquillité de la solitude, la beauté de l'aspect, & enfin les délices de ces lieux les charment si fort, que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon même, qui vient rarement en France, depuis que l'insolence Burlesque & le malheur de sa rime font qu'on l'y traite de violon. Il étoit matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, & pendant lequel elles sont si favorables, que s'il étoit permis de prétendre à la galanterie de ces farouches Pucelles, la naissance de l'Aurore seroit assurément pour elles l'heure du Berger. De bonne fortune j'avois trouvé Calliope seule : Comme son esprit est grand & relevé, & qu'elle est plus fiere que ses autres Sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder, & méprise davantage le commerce des Mortels. De là vous pouvez bien
penser

penser que je n'aurois pas eu l'audace de m'en ap-
 procher, si le plaisir qu'elle prend à être entretenuë
 de la gloire du fameux Prince de Condé, & à faire
 chanter les merveilles de sa vie, ne l'avoient obli-
 gée à m'appeller. Hé bien, me dit-elle comme je
 luy faisois la révérence, la victoire de Lens ne se-
 ra-t-elle point célébrée ? En verité, luy répondis-
 je, c'est à quoy je songeois presentement ; mais à
 n'en point mentir, continuay-je, je m'y trouve
 tellement empêché, & les difficultez qui se pre-
 sentent à mon esprit, me semblent si grandes, que
 je suis sur le point d'abandonner tout. Cepen-
 dant, reprit-elle, nous estimons, mes Sœurs &
 moy, qui, comme vous sçavez, nous connois-
 sons assez à ces choses, que jamais le Parnasse n'a
 eu un plus noble sujet pour les Vers. Et cela étant,
 luy repliquay-je, vous étonnez-vous si je fais dif-
 ficulté de l'entreprendre ? & quel Poëme pensez-
 vous que je puisse écrire à la gloire du plus fa-
 meux Héros du monde, moy dont le plus grand
 ouvrage n'a été que la louange d'une Souris ? Si
 cette difficulté seule vous empêche de chanter,
 ajoûta la Muse, je puis faire pour vous, ce que
 je fis jadis pour Hesiodé, qui s'étant endormy
 homme de Prose, se sentit Poëte à son réveil, &
 même, sans vous flatter, je vous trouve plus de
 disposition à nôtre Art que n'en avoit ce bon
 homme, car c'étoit un rustique qui ne sçavoit
 que des vaux-de-ville, au lieu que tout au moins,
 avez-vous déjà fait quelques Sonnets, & quelques
 Stances pour Cloris, & pour Sylvie : Mais, dis-je,
 quand en faveur de mon Prince, vous m'aurez
 accordé la grace d'une si avantageuse métamor-
 phose, quand même, vous m'aurez donné l'a-
 me d'Homere, qui est la plus propre pour chan-

rer les batailles & les Héros , je ne pense pas que je m'en pûsse servir. Pourquoi ? interrompit Calliope avec étonnement , Homere n'est-il pas le plus excellent de tous les Poètes ? Oüy sans doute , continuay - je , & digne d'être élevé au dessus de l'humaine condition ; mais les Héros du temps passé & les nôtres , sont bien differens ; ny leur vie , ny leurs coûtumes , ny leur maniere de combattre , ne se ressembtent en aucune sorte. Autrefois la Grece ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillans hommes à un asne au milieu d'un bled vert , ou à une mouche dans la cuisine. Il étoit merveilleux d'introduire dans les Poèmes des Chevaux Prophetes & immortels ; rien ne sembloit si fort qu'un bouclier de sept cuirs. On peignoit dessus , des vendanges , & des nôces de village , & les Rois qui n'avoient pour Sceptres que des bâtons , ne faisoient aussi leurs présens que de trepieds , & de gobelets. Si aujourd'huy on en usoit de la sorte , l'or ne seroit pas entendu , & peut-être pas souffert. Ronfard , qu'on nomme le Prince de nôtre Poësie a-t-il bien réüssi , à vôtre avis , en affectant cette vieille singerie ? & ferois-je bien , par son exemple , d'introduire le Général Bec raisonnant avec sa cavalle , & luy faisant cette promesse :

Ronfard.

*Je doubleray , pour telle récompense ,
 En tes vieux ans ton soin & ta dépense ,
 Seule au haut bout je te feray loger
 De mon étable ?
 Aurois-je eu bonne grace en décrivant l'armée ,
 de fournir les rangs de vieux Soldats ,
 Qui la moustache en la tasse lavoient ?
 Ou ,*

De

De jeunes gens aux mentons damoiseaux.
 Pour exprimer le bruit de ces combattans, me ser-
 virois-je de cette comparaïson :

Ainsi qu'on voit les bien volantes grües
Cräquer aigu.
 Egalerois-je leur nombre aux neiges,
Que l'on voit bruiner,

Quand l'hyver vient les champs enfariner?
 Et enfin, prenant entierement le haut stile, chan-
 terois-je à l'approche des Armées?

Que l'öst tourbillonneux
Ennubiloit l'air d'un poudrier sablonneux.
 Vous voyez bien que cette sorte de Poësie ne se-
 roit gueres au goût de nôtre Siecle, & que je me
 brouillerois facilement avec mes Amis de l'Aca-
 demie, si je remplissois mes Ecrits de l'*Aigle fou-*
drier, des Hérauts claire-voix, du feu mangeard, des
cliquantes armes, du sommeil mignon, & du
Soleil perruqué de lumiere.

Pour tout dire, trouveriez-vous bon vous-même,
 qu'en vous appelant ma nourrisse, je vous invo-
 quasse de cette sorte,

Ma nourrisse Calliope,
Qui du Luth musicien,
Dessus la jumelle crope
Du saint chœur Parnassien?

D'ailleurs, il faut que je vous avouë que j'ay une
 extrême répugnance à quitter les ornemens qui
 élèvent cette ancienne maniere au dessus de la nô-
 tre, & qui l'ont fait appeller le langage des Dieux,
 & encore pour me réduire à rimer simplement la
 Gazette, sans fables, sans figures, dans un stile
 mol & énervé, privé de toute hardiesse, & scrupu-
 leux jusques aux paroles. Ainsi donc je me for-
 tifie plus que jamais, quelque passion que j'aye
 pour

pour la gloire de ce grand Prince, à ne point hazarder la description de la fameuse Bataille qu'il vient de gagner, puis que je ne sçauois trouver ce juste temperament qui fait le stile parfait, & qui le tient également éloigné de nôtre Prose mesurée, & de la hardiesse rude & sauvage des Anciens. Et toutefois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans être chantée, & même avant que nous nous séparions. Vous en prendrez donc la peine, luy repartis-je ; car pour moy, je me garderay bien d'en amoindrir le mérite en la louant de mauuaise grace. Oüy, repliqua-t-elle d'un visage plus ouvert & plus gay, ce sera moy qui l'entreprendray, & plût aux Destins qu'il me fût permis de la célébrer de la maniere que nous chantons la naissance du Monde, l'éducation de Jupiter, la défaite des Géans, & le reste des gestes des Dieux Immortels. Mais les Parques qui lient Jupiter luy-même, ne souffrent pas que nos divines chansons viennent aux oreilles des hommes, & de cette sorte toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos Demy-Dieux, nous sommes contraintes de nous contenter du Génie de quelques mortels ; nous avons les mêmes peines que luy pour les rimes, pour la beauté de l'expression, & pour la justesse des pensées ; & comme à luy, il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouvrage. Ainsi, quoy qu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre, je m'assure qu'il sera nuit avant que l'Ode que je desseigne soit achevée. Mais voicy de l'eau & des fruits, & nous ne ferons pas plus mauuaise chere aujourd'huy qu'on la faisoit au bienheureux siecle, dont les Poëtes font tant de bruit : nous trouverons mêmes sur ces couchés, & sur

SUR LA BATAILLE DE LENS. 283

ces treilles , des melons , & des muscats , plus délicieux que le miel des chênes , & le lait des rivières , & je quitteray pour vous la table des Dieux , si vous quittez pour moy celle de la Durier. Or afin de vous favoriser , & de vous faire voir que le stile moderne est capable des ornemens de la vieille Poësie , je me veux servir de vôtre maniere , & dans ce mélange , je gage que j'imiteray si bien vôtre façon d'écrire , qu'après que je vous auray dicté mes Vers , vous y serez le premier trompé , & que vous jureriez à un besoin , que c'est vous qui les avez faits. En cet endroit , Calliope s'étant teuë , comme si elle avoit voulu méditer ; Je me sens infiniment honoré , luy dis-je , d'un choix si avantageux. Je souhaiterois bien pourtant , pour vôtre honneur , pour celuy d'un si grand Prince , & pour un si haut dessein , que vous eussiez voulu prendre un plus habile homme ; car je vous déclare que si vôtre Ouvrage ressemble aux miens , vous allez faire un Poëme plein de manquemens , & donner lieu aux Critiques de censurer justement les Muses. Cela pourroit bien être , répondit Calliope en souriant , & lors , m'ayant commandé d'appréter des tablettes , & de ne l'interrompre pas davantage , elle commença à composer ces Vers , que j'écrivis à mesure qu'elle les dictoit.



L' O D E D E CALLIOPE.



Quitte promptement l'Armée
De l'Invincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé:
Passe d'une aîle légère
De l'un à l'autre Hemisphere,
Et sur la terre, & les flots,
Dy de ce Prince indomptable,
Que l'Histoire, ny la Fable
N'ont point de plus grands Héros.



Dy qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens:
Mais quoy ! de cette victoire
Déjà le bruit & la gloire
Ont étonné l'Univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ny tes aîles
N'ont point attendu mes vers.

Des

Des flots paresseux de l'Ourse,
 Jusques au brûlant climat
 Où le Nil cache sa source,
 L'on vante ce grand combat;
 L'on le vante où le Caucase
 Aux Cieux présente pour baze
 Mille effroyables rochers,
 Et sa gloire est parvenue
 Jusqu'à la Terre inconnue
 Aux plus hazardeux nochers.



Au recit de la vaillance
 D'un Prince si redouté,
 Dans le Serrail de Bizance
 Le Turc est épouvanté;
 L'ame de frayeur saisie,
 Aux derniers lieux de l'Asie
 Il songe à se retirer,
 Et les troupes sanguinaires
 De ses fameux fanissaires
 Ne le sauroient rassurer.



Le redoutable Sarmate
 Averti de son effroy,
 Pour le terrasser se flatte
 De voir mon Prince son Roy,
 Il prépare à cette guerre
 Son arc & son cimeterre,
 Prévoyant que le destin,
 Lassé d'un Tyran barbare,
 Au vaillant Bourbon prépare
 Le Thrône de Constantin.

Mais

LA BATAILLE DE LENS. 227

Mais célébrons cette Palme

Qui nous invite à chanter,
Par tout la Nature calme
S'apprête à nous écouter;
Tous les vents ont fait silence;
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ny le murmure des eaux.



Déjà par toute la plaine
L'on dépouilloit les guerets;
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérés:
Quand de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François & des Flamans,
Se joignirent, s'attaquerent,
Avec fureur se choquerent,
Sur les campagnes de Lens.



Sous le harnois le plus riche
Que Vulcan ait inventé,
L'orgueilleux Prince d'Autriche
Marche au combat souhaité;
Contre luy CONDE s'avance,
CONDE, de qui la vaillance
A mérité le Nectar;
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que Cesar.

Ce Prince marche à la tête
 Des corps les plus avancés,
 Et méprise la tempête
 De cent canons courroucés,
 Le Laurier qui l'environne
 D'une immortelle Couronne,
 Brave la foudre, & le feu,
 Et quand ce Héros s'expose,
 Il ne craint point autre chose,
 Que de ne pas triompher.



D'une cuirasse éprouvée
 Il prend le corps seulement,
 Sa vertu dessus gravée
 Luy sert encor d'ornement;
 On y voit en basse taille
 Mainte fameuse bataille,
 Rocroy, Norlingue, Fribourg,
 La prise de mainte Ville,
 Dunkerque, Ipre, Thionville,
 Wormes, Spire, & Philisbourg.



Il monte un cheval superbe,
 Qui furieux aux combats
 À peine fait courber l'herbe
 Sous la trace de ses pas;
 Son regard semble farouché;
 L'écume sort de sa bouche;
 Prest au moindre mouvement,
 Il frappe du pied la terre;
 Et semble appeler la guerre
 Par un fier benissement.

Avec

*Avec ce grand Capitaine ,
Nos plus braves combattans ,
Couvrent le dos de la plaine ,
Sous mille drapeaux flotans ;
Ils sont suivis des Polaques ,
Invincibles aux attaques ,
Des Ecoffois , des Bretons ,
Des bandes de Germanie ,
Des fiers soldats d'Hybèrnie ,
Et des troupes des Cantons .*



*Jamais la guerrière France ,
Fertile en braves soldats ,
N'a vû tant d'obéissance ,
Ny d'ardeur dans les combats ;
D'une discipline égale ,
Aux campagnes de Pharsale ,
Suivant des partis divers ,
Alloient les troupes de Rome ,
Pour décider du grand Homme
Qui conduiroit l'Univers .*



*Déjà l'une & l'autre armée
S'attaquent avec fureur ;
La poussière & la fumée
Forment la nuit & l'horreur ;
Les escadrons s'entrepercent ,
Les bataillons se traversent ,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manieres ,
Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang .*

N

CON.

CONDE lance cette foudre,
 Qui pour affermir son Roy
 Fait trébucher sur la poudre
 Les Espagnols à Rocroy.
 Avec luy vont la Victoire,
 L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
 La fiere Bellone, & Mars,
 Font passage à cet Alcide,
 Et Pallas de son Egide
 Le couvre dans les hazards.



Dans l'effroyable tûrie
 Son cheval a succombé,
 Un cheval de Barbarie
 Est encor sous luy tombé;
 Cependant, rien ne le lasse,
 Il n'est rien qu'il ne terrasse,
 Il rompt mille bataillons,
 Et les piques herissées
 Sont devant luy renversées
 Comme les bleds des sillons.



Les secouffes de la terre
 Qui font crouler les rochers,
 L'horrible feu du tonnerre
 Qui renverse les clochers,
 Le bruit & la violence
 D'un noir torrent qui s'élance,
 Et traîne étant débordé
 Les troupeaux & les Villages
 Ne sont que foibles images
 De la force de CONDE.

Lassé

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche dans sa colere.
Dequoy signaler son bras;
L'Archiduc est la victime
Qui d'un Laurier légitime
Le peut orner dignement;
Il l'appelle, il le menace;
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'étonnement.



Comme dans le gras herbage
Où la Dive étend son cours,
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours;
Le moindre prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe Vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
Le chasse, & glace son cœur.



Ainsi Lupold plein de honte,
Et soupirant son malheur,
De mon Prince qui le dompte
Fuit la fatale valeur;
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste état
Déteste sa destinée;
Bec, donc l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre ;
 Geant plus audacieux
 Que ses freres , qu'un tonnerre
 Fit jadis tomber des Cieux ,
 Croyant aller à la gloire
 D'une facile victoire ,
 Méprisoit nos combatans ,
 Et son orgueil ridicule
 Ignoroit que nôtre Hercule
 Sçavoit vaincre les Titans.



Enyvré de l'esperance
 De vaines prosperitez ,
 Il domptoit déjà la France ,
 Et désoloit nos Citez ;
 Au bruit de cette tempête ,
 L'Espagne levant la tête
 Attendoit ses Conquerans ,
 Et les troupes bazanées
 Alloient des hauts Pyrenées
 Tomber comme des Tarrens.



Il voit les campagnes teintes
 Du sang des siens terrassez ,
 Il entend les tristes plaintes
 Des mourans & des bleffez ;
 Par tout ses soldats sans armes
 Se prosternent avec larmes
 Aux pieds du Victorieux ,
 Par tout ils sont en déroute ,
 Le cruel fremit , & doute
 S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
 Comme un Lion irrité ;
 Mais que luy sert tant de rage ,
 Il est luy-même dompté ;
 Et tel qu'un autre Tiphée ,
 Dont l'audace est étouffée .
 Par les monts Siciliens ,
 Seul, au milieu de la plaine ,
 Privé de force & d'haleine ,
 Il tombe sous nos liens.



Ce Guerrier hautain & brave
 Ne peut fléchir son grand cœur ,
 A suivre comme un esclave
 Le triomphe du Vainqueur ;
 Son sang qui teint son armure ,
 D'une profonde blessure
 A grands flots sort de son flanc ;
 Sa face devient affreuse ,
 Et son ame furieuse
 S'enfuit avecque son sang.



De son armure étoffée
 D'or & de pierres de prix ,
 Mon Prince dresse un trophée
 Au fier amant de Cypris ;
 A l'entour sont entassées
 Les dépouilles amassées ,
 Les harnois, les Etendars ,
 Les tambours, les banderoles ,
 Et l'on y lit ces paroles ,
 CONDE LES CONSACRE A MARS.

*C'est assez, Vesper s'avance,
 Il faut quitter nos chansons ;
 Le vent qui rompt le silence
 Murmure dans ces buissons ;
 Le Soleil tombe sous l'onde,
 La nuit va couvrir le Monde,
 Et sur la terre, & les flots
 Le sommeil ouvrant ses ailes,
 Epand les moissons nouvelles
 De ses humides pavots.*

Ce sont-là, MONSIEUR, les Vers que Calliope me dicta, tantôt se promenant le long des allées, tantôt se reposant au bord des fontaines, tantôt retouchant aux Stances qu'elle venoit de faire, tantôt en produisant de nouvelles. Après qu'elle eût achevé cet Ode, & que je la luy eûs lûe toute entière ; Je vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à M. Arnaud, & que vous n'aurez gueres de nouvelles. à luy mander, faites-luy le recit de cette aventure, & luy envoyez mon Ode. Et aussitôt reprenant un visage plus sérieux ; Sur tout, ajoûta-t-elle, suppliez-le de ma part, qu'il la presente à ce grand Prince, & qu'il l'assure que je suis sa très humble servante. Je ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers ; il y a long-tems qu'il me connoît particulièrement, & que nous avons juré amitié dans le Temple de la Gloire, où son mérite & sa valeur le rendent très-considérable. Comme j'allois luy répondre, un des Nourrissons des Muses la vint avertir que l'ambrosie étoit portée, & que ses Sœurs l'attendoient. Alors cette sage Fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bon soir ; après m'avoir avoué en me quittant, que quelque peine qu'elle eût prise à élever mon Génie, son Ouvrage étoit infiniment surpassé par l'excellence de la matiere.



LETTRE E'CRITE DE CHANTILLY à Madame de Montaufier.

NY tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où Messire Honoré fit adorer Astrée,
Ny tout ce qu'on a fait des superbes beautex.
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide, & l'amoureuse Alcine,
Emprisonnerent leurs Blondins,
Ny les inventions de ces plaisans jardins,
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins;
Tout cela, quoy qu'en veüillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ay datté,
Et d'où je prétens vous écrire
En style de Roman la pure verité.

Le bruit que le Zephire excite parmy les feüilles
des bocages, au point que la nuit va couvrir la terre,
agitoit doucement la Forest de Chantilly, lors
que dans la plus grande route trois Nymphes apparurent
au solitaire Tirsis; elles n'étoient pas de ces pauvres Nymphes
des Bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis & pour
habit n'ont que l'écorce des arbres; leur équipage étoit superbe,
& leurs vétemens brillans de l'éclat des pierres; elles avoient
sur leurs coëffures des Capelines couvertes de plumes, sur
leurs épaules des trousses pleines de flèches, dans leurs mains
des arcs funestes aux bêtes de la Forest qu'elles vou-
loient attaquer; elles venoient sur un Chariot paré

de velours cramoisy, bordé d'une crépine d'or, & enrichy de grosses houpes : la plus âgée, par la majesté de son visage, imprimoit un profond respect à ceux qui l'approchoient. ; celle qui se trouvoit à son côté, faisoit éclater une beauté plus accomplie que la Peinture, la Sculpture, ny la Poësie, n'en ont pû jamais imaginer : La troisième avoit cet air aisé & facile, que l'on donne aux Graces ; elles se trouvoit placée aux pieds des deux autres sur un carreau de toile d'or, & tenant d'une main les resnes de soye, conduisoit quatre chevaux blancs, qui tiroient le chariot, & qui marchoient d'un air plus superbe que les chevaux d'Achille, que ceux de Rhesus, & que ceux de Neptune qui firent triompher Pelops ; & pour les ôter de toute comparaison, ces chevaux surpassoient en tout les chevaux du Soleil.

*Aux deux côtez alloient deux demy-Dieux,
L'un d'un air doux, & l'autre audacieux,
L'un comme un vray foudre de guerre,
Par Mars n'étoit pas égalé :
L'autre avecque raison pouvoit être appelé
Les délices de la terre.*

Cette divine troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique Berger, la première Nymphe luy fit commandement de s'approcher d'elle ; & pendant que dans un profond respect, ravý d'étonnement il admire cette avanture, la Deesse avec un ton de voix qui acheva de le charmer, luy parla ainsi :

*Quitte ta mélancolie,
Prends ta plume, écris à Julie
Tout ce qui se passe en ces lieux ;
Et pour luy faire mieux connoître qui nous sommes,
Nomme-nous comme font les hommes,*

C'est

C'est le commandement des Dieux.

Le Berger, homme assez sage,

Suivant ce commandement,

Prit des hommes le langage,

Et quittant-là le Rômant,

Ecrivit naïvement

Ce qui suit en cette page.

M A D A M E,

Hier au soir, entre Chien & Loup, je rencontray dans la grande route de Chantilly, Madame la Princesse qui s'y promenoit, & qui n'eut jamais tant de santé, accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, & de Madame de Saint Loup, qui n'eut jamais tant de gayeté, toutes trois en deshabillé, & en calèche, suivies des Alteſſes de Condé; & de Conty.

Et d'un autre petit Cadet

Monté sur un petit Bidet,

Dont la mine mutine & fiere

Montre qu'il est fils de son pere,

C'est nôtre Duc qui se fait grand,

Et qui visiblement profite

Sous la conduite

De Madame de Champ-grand,

Dont vous connoissez le mérite.

Madame la Princesse m'ayant apperçû, m'appelle, & me dit : Sarasin, je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à Madame de Montausier, que jamais Chantilly n'a été plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, & qu'elle se mocque d'être en Xaintonge pendant que nous sommes icy.

Mandez luy ce que nous faisons,

Mandez-luy ce que nous disons;

*7*obéis comme on me commande,

Et voicy que je vous le mande.

Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient

Fait voir aux Indiens son visage riant,

Que des petits oiseaux les troupes éveillées

Renouvellent leur chant sous les vertes feuillées,

Que par tout le travail commence avec effort,

A Chantilly l'on dort :

Aussi lors que la nuit étend ses sombres voiles,

Que la Lune brillante au milieu des Etoiles

D'une heure pour le moins a passé la minuit,

Que le calme a chassé le bruit,

Que dans tout l'Univers tout le monde sommeille,

A Chantilly l'on veille.

Entre ces deux extrêmités

Que nous passons bien nôtre vie !

Et que la maison de Sylvie

A d'aimables diversitez !

Les sens y sont enchanter,

Les bois, les étangs, & les sources,

Et les ruisseaux qui dans leurs courses,

D'un pas bruyant & diligent,

Font rouler leurs ondes d'argent ;

Les jardins, les forêts, les côteaux, les prairies,

Le superbe bâtiment

Paré de tapisseries,

Où la matiere & l'art combattent noblement,

Et que vous connoissez particulièrement,

Peuvent-ils pas passer pour un enchantement ?

Icy nous avons la musique

De luts, de violons, & de voix,

Nous goûtons les plaisirs des bois,

Et des chiens, & du cor, & du Veneur qui pique,

Tantôt à cheval nous volons,

Et brusquement nous enflons.

La bague au bout de la carrière ;

Nous combattons à la barrière ,

Nous faisons de jolis tournois ,

Nous allons tous au cours à l'ombrage des bois ,

Et nous donnons le Bal tous les soirs une fois ,

Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerrière ,

Et quant à nos festins ils valent beaucoup mieux

Que le festin des Dieux .

Ny le Nectar , ny l'Ambrosie ,

Qui sont mets fort légers , selon ma fantaisie ,

N'égalent pas nos perdreaux ,

Ny les gros poissons de nos eaux ,

Ny nos fruits très-bons , & très-beaux ,

Ny nos melons qu'on croiroit d'Italie :

Conteray-je dans cet écrit

Les plaisirs innocens que goûte nôtre esprit ?

Diray-je qu' Ablancourt , Calprenede , & Corneille ,

C'est à dire vulgairement ,

Les Vers , l'Histoire , le Romant ,

Nous divertissent à merveille ,

Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant .

Or çà parlez-moy franchement ,

En vous imaginant ce divertissement ,

Vous avez la puce à l'oreille ,

Et vous haïssez bien vôtre Gouvernement .

Quant est de moy je vous conseille

De venir icy promptement ;

Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment ,

D'emprunter la grande serpente ,

Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait ,

Elle court comme la tourmente ,

Ou le cheval de Pacolet ,

Qui vole comme une fusée ,

C'est-là justement vôtre fait ,

Et la monture est fort aisée ;

Car l'Hypogriphe est un oiseau trop lait,
 Tels Palefrois font peur aux Demoiselles,
 Et puis du grand vent de ses ailes
 Il gâteroit vôtre colet :
 Venez donc, divine Julie,
 Nôtre Princesse vous en prie,
 Ne vous faites plus desirer,
 Et laissez en paix murmurer
 Votre Epoux qui peste & qui gronde
 Contre ceux qui prennent la fronde,
 Et qui ne souffre nullement
 Qu'on dise bien du Parlement ;
 C'est un fier & merveilleux Sire,
 S'il vouloit pourtant nous écrire,
 Il nous obligerait bien fort.
 Adieu, mon Apollon s'endort,
 Et je n'en pensois pas tant dire
 Sur le champ, & tout d'une tire.

Toutefois je ne suis pas encore si endormy, que
 je ne sçache bien qu'une Lettre qui a commencé
 par Madame, doit aussi finir par je suis vôtre
 très, &c.



DISCOURS

DE LA

TRAGEDIE,

OU

REMARQUES

SUR L'AMOUR

TYRANNIQUE

DE

MONSIEUR DE SCUDERY.

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANCOISE.

DISCOURS

DE L'ACADEMIE

TRAGEDIEN

OU

REMARQUES

SUR L'AMOUR

TYRANIQUE

DE

MONSIEUR DE SCUDERY.

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANCOISE.



A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

MESSIEURS,

Puis que vous êtes les Juges de nos belles Lettres ; Que par vôtre moyen la France n'a plus rien à envier à la Grece & à l'Italie ; Que vous rendez Paris aussi fameux que Rome & Athenes ; & que vôtre Compagnie donne à nôtre Siecle des Poètes & des Orateurs aussi parfaits que ces Anciens , dont la mémoire sera toujours en vénération : Il y auroit eu de l'injustice de ne vous pas dédier cette Critique , & de la présomption de déterminer de son prix , sans vous en avoir consultez auparavant. Nous sommes en un temps où tout le monde croit avoir droit de juger de la Poësie , de laquelle Aristote a fait son chef-d'œuvre ; Où les ruelles des femmes sont les Tribunaux des plus beaux Ouvrages ; Où ce qui fut autrefois la vertu de peu de personnes , devient la maladie du peuple , & le vice de la multitude. Mais parmi tant de corruption il y a encore des lieux qui servent d'asyles aux bonnes Lettres. Il y a des personnes de sçavoir & d'integrité ; Et des Juges auxquels on peut appeller de la mauvaise opinion du

Vul-

Vulgaire, & de la persécution des demy-sçavans. Comme je travaille pour la seule gloire des Lettres, & que je souhaiterois que mes fautes devinssent publiques, afin qu'elles peussent profiter, j'ay dû sans doute chercher ces excellens hommes qui ont conservé le bon sens malgré la contagion, & leur envoyer mes Remarques, afin qu'ils en prononçassent solennellement l'Arrest. Et d'autant qu'il n'y a point d'Assemblée en l'Europe où il y ait tant de grands personnages, que dans la vôtre, c'est avec raison que je vous demande la censure, ou l'approbation de cette Critique que je vous dédie. Ce n'est pas que je mette en doute la perfection de l'Ouvrage de M. de Scudery, ny que je craigne que vstre sentiment ne soit celuy de toute la Cour: mais je pourrois avoir mal travaillé sur un beau sujet, & c'est dequoy je veux m'éclaircir en vous présentant cette Dissertation; que je vous supplie de recevoir avec vstre bonté ordinaire. Je suis,

M E S S I E U R S,

Votre, &c.

DIS



DISCOURS

DE LA

TRAGÉDIE,

OU

REMARQUES SUR L'AMOUR
Tyrannique de Monsieur de Scudery.

L'AMOUR Tyrannique de Monsieur de Scudery, est un Poëme si parfait, & si achevé, que si le temps n'eût point envié au Siècle de LOUIS LE JUSTE, la naissance d'Aristote, ou que Monsieur de Scudery eût écrit sous l'Empire d'Alexandre, je pense avec raison que ce Philosophie auroit réglé une partie de sa Poétique sur cette excellente Tragédie, & qu'il en auroit tiré d'aussi beaux exemples, que de celle d'Oedipe, qu'il estimoit singulièrement.

Depuis que ce divin homme, ayant remarqué tous les défauts des Poëtes Grecs, & réduit en Art ce qu'il trouvoit d'excellent dans leurs Ouvrages, nous a enseigné quelle opinion nous devons avoir des Poëmes d'autrui, & ce qu'il falloit

falloit suivre dans les nôtres ; il ne se trouvera peut-être pas un des Dramatiques , qui ait si bien profité de ses Remarques , ny si fidèlement suivy ses préceptes que Monsieur de Scudery.

Si je donnois ce Discours à une ambition Critique , plutôt qu'au mérite de mon Amy , & à la justification de son Poëme ; j'aurois icy lieu de faire un grand examen des Tragiques , & d'amener beaucoup de difficultez , de citations , & d'exemples : Mais comme j'écris seulement pour sa gloire , je me contenteray de faire voir les beautez de son Ouvrage , sans observer les vices des autres , & sans établir sa réputation sur leurs ruines ; & j'auray assez fait , si je confirme les Doctes dans l'estime qu'ils font de ce Poëme , & si je rends tous mes Lecteurs persuadez de son excellence.

Que si je suis obligé dans la suite de mon Discours de comparer à cet Ouvrage quelques endroits des Anciens , ce sera seulement pour en appuyer la défense ; ou s'il arrive qu'il faille les contester , je le feray sans envie & sans affectation , & lors seulement qu'il me semblera nécessaire.

En effer, je n'ay pas dessein de charger ce Traité de recherches inutiles, ny d'en étudier exactement la composition.

Les Panegyriques ont besoin des graces de l'Eloquence , & des forces de la Rhétorique , mais non pas les Commentaires ; & puis que j'écris de simples Remarques sur l'Amour Tyrannique , plutôt que je n'en fais l'Eloge , je laisseray le soin de l'élocution pour un autre sujet , & il me suffira de traiter cette matière avec la simplicité ,

&c.

& l'ordre qui sont nécessaires au style dogmatique.

Toutefois, d'autant que ce style est d'ordinaire épineux, & que l'ordre tout simple est sec & stérile, ce ne sera pas sans tempérer en quelques lieux cette dureté & cette sécheresse, & sans donner quelque chose à la volupté de l'esprit.

Auparavant que de commencer à juger de cette Tragedie, (c'est ainsi que nous l'appellerons, & non pas Tragi-Comedie, pour les raisons que nous apporterons en leur lieu) il faut voir quelle est la fin & l'usage que se proposent ces Poèmes, & ce que le Philosophe, que nous suivons, en a enseigné. Car comme tous les Ouvrages sont d'autant plus parfaits, qu'ils approchent le plus de leur fin, il nous sera en suite aisé d'examiner s'il en est de même de celui de M. de Scudery, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaitons.

La Muse Tragique s'occupant principalement à émouvoir les passions des Spectateurs, par les funestes aventures qu'elle représente, Aristote a pensé que sa fin étoit de les appaiser, & de redonner aux Ames la tranquillité, & le calme qu'elle leur avoit ôtée. Il a crû que la pitié, & la terreur étant celles qui luy étoient propres, elle devoit les réprimer, & les réduire à une médiocrité raisonnable, après les avoir émûes, & soulevées; & il a appelé cette façon d'appaiser nos Ames, l'expiation, ou si nous l'aimons mieux, la purgation des passions & des troubles.

C'étoit de ces passions qu'il jugeoit ainsi.

Il ne les mettoit pas au nombre des vices, mais il ne les souffroit pas aussi parmy les vertus, si bien que.

que sans les défendre, & sans les bannir d'entre les hommes, il souhaitoit que les Sages en fissent une habitude, & se conseillassent avec leur raison, jusques à quel point, & en quel temps ils les devoient admettre & les recevoir.

Cette excellente habitude devoit naître, à son avis, de la representation des Tragedies : & comme à force d'exercer un Art, l'on s'y rend parfait à la fin, de même l'on acquiert une médiocrité des passions, lors qu'on s'accoutume à voir souvent les objets qui les excitent dans nos esprits.

Les bons Chirurgiens pensent les plus dangereuses playes sans fremir, comme font ceux qui n'ont point encore fait de cures. La pratique apporte aux Médecins une insensibilité pour les malades : & les vieux Régimens, qui sont tous les jours aux mains avec l'ennemy, l'attaquent sans le craindre & sans s'ébranler, comme font les nouvelles troupes.

Il en est de même d'un homme qui voit tous les jours des miseres : Il en est touché ; mais jusques au point où les Sages le doivent être, & l'habitude qu'il a d'assister aux spectacles qui luy donnent de la terreur & de la pitié, luy en procure le temperament & la médiocrité.

Puis que c'est sur le Theatre que ces choses se representent, que la Scene y retentit des plaintes d'Hecube, d'Electre, d'Antigone ; que l'on y introduit Oedipe, Atrée, Egyste, & qu'elle peut être à bon droit nommée la lice des passions ; c'est aussi à la representation des Poëmes Tragiques, où agissent ces personnes, qu'il faut aller préparer ses passions, & les conduire à cette parfaite médiocrité du Philosophe, où elles n'ar-

rivent.

rirent jamais , qu'elles ne contribuent beaucoup à l'acquisition de la Vertu , & à la connoissance des Sciences.

Voilà quelle est l'opinion d'Aristote touchant l'usage de la Tragedie , laquelle il nomme pour cette cause *la règle des passions*. Ce qui fait bien voir , qu'il n'étoit pas du sentiment de ceux , qui rapportent la fin de ce Poëme sublime au plaisir du Peuple. Ce que nous avons bien voulu mettre icy afin de les desabuser , & de juger si l'Ouvrage de Monsieur de Scudery peut exciter ces émotions violentes , qui préparent les esprits à la vertu & aux disciplines , & s'il a ce degré de perfection que nous souhaitons aux excellentes Tragedies.

Pour cet effet , il le faut examiner sur les règles du Philosophe , & juger par la régularité de ses parties séparées , de celles du tout qu'elles composent. Ainsi nous suivrons la facilité méthodique que ce Sage a toujours dans ce qu'il enseigne ; & l'envie même n'aura pas sujet de dire que nous flations M. de Scudery , puis que nous examinerons son Poëme selon la sévérité des préceptes du premier Critique du monde.

Cet excellent Homme a défini la Tragedie en cette maniere : *La Tragedie est l'imitation d'une action sérieuse , complete & juste dans sa grandeur , qui par l'action , & non pas simplement par le discours , excitant la pitié & la terreur , en laisse après une médiocrité raisonnable dans l'esprit des Spectateurs.*

De laquelle définition nous avons banny le Rythme & la Musique , qui ne sont plus de l'usage de nôtre Siecle.

Ce Philosophe , dis-je , l'ayant ainsi définie , la divise en six parties essentielles , dont les deux
der-

dernières se rapportent aux autres , & en dépendent.

Celles-là sont , la Fable , les Mœurs , les Sentimens , la Diction : Celles-cy sont , l'Appareil du Theatre , & la Musique.

Mais comme de celles-cy , la première regarde simplement le Décorateur , & que l'autre , qui étoit le charme de l'ancienne Scene , n'a plus d'usage sur la nôtre , il faudra seulement parler , si nous en avons le loisir , des quatre qui nous restent , & qui regardent l'Office du Poète , & voir si nôtre Auteur en a eu la connoissance parfaite , & s'il les a justement mises dans son Amour Tyran- nique.

La Fable qu'Aristote prend pour la matière de la Tragedie , qui est l'action & la disposition de cette action , qu'il nomme *la constitution des choses* , étant la première dans l'ordre de la division , l'est aussi dans celui de l'excellence. C'est en sa faveur que le Philosophe apporte de si belles raisons ; c'est celle qu'il nomme *l'ame de la Tragedie* , & sans laquelle il soutient qu'elle ne peut être parfaite.

En effet , puis que la fin est le principal dans toutes les choses , que c'est pour elle que l'on fait tout , & à elle que tout se rapporte , la fin de la Tragedie étant d'imiter le bonheur ou le malheur des hommes , & les hommes n'étant heureux ou malheureux , qu'entant qu'ils agissent , la Fable sans doute est la première partie de la Tragedie , parce qu'elle contient l'action , & que l'action contient la félicité ou le malheur , qui est la fin de la Tragedie.

Et certes , puis que sans la Fable un Poète se servant des Mœurs , des Sentimens , de la Diction ,

&

& des autres parties, n'auroit non plus fait un Poëme régulier, qu'un Peintre auroit fait un bon Tableau mêlant confusément la Lacque, l'Azur d'outremer, & les autres couleurs sans aucune portraiture; & qu'au contraire, un Poëte avec la seule action pourroit aussi bien faire une belle Tragedie, qu'un Peintre une belle figure avec de la sanguine ou du charbon; il me semble qu'il n'y a plus lieu de douter qu'elle ne soit la principale partie d'une chose qui ne peut jamais subsister sans elle, & qu'elle ne doive être mise devant les autres parties qui dépendent d'elle si nécessairement.

D'ailleurs, puis que la dernière chose que les hommes apprennent dans les Arts, après beaucoup d'exercice & de diligence, est ce qu'il y a d'excellent & de parfait, les anciens Poëtes qui ne sçavoient pas encore traiter la Fable régulièrement, quoy qu'ils employassent par tout divinement les autres parties Tragiques, sont des témoins suffisans que la Fable, dont ils n'acquirent la connoissance que sur la fin, est sans contredit la perfection & l'achèvement d'un beau Poëme.

S'il me falloit donner des exemples de cette dernière preuve, nôtre Theatre m'en fourniroit assez, sans que je fusse en peine d'en aller chercher parmi les ruines de la Scene Grecque. La Tragedie n'est pas si vieille chez nous, qu'encore que nous la voyons dans sa perfection, nous ne l'ayions vûe aussi dans son enfance, & que les mêmes Poëtes qui nous donnent des Ouvrages très-achevez, ne nous en aient donné de très-défectueux.

Il n'y a pas encore fort long-temps que la Fable étoit ce qui leur faisoit le moins de peine; ils n'étudioient rien que la versification, ils traitoient

toient indifferemment toutes sortes de matieres : & pourvû que dans leurs Poèmes ils eussent mêlé confusément les Amours, les Jalousies, les Duels, les Déguisemens, les Prisons, & les Naufrages, sur une Scene divisée en plusieurs Régions, ils croyoient avoir fait un excellent Poème Dramatique :

Post hoc

Securi cadat an recto stet fabula talo.

Nous avons certe obligation à M. Mairet, qu'il a été le premier qui a pris soin de disposer l'action ; qui a ouvert le chemin aux Ouvrages réguliers par sa *Silvanire*, & qui a ramené la majesté de la Tragedie dans sa *Sophonisbé* ; étant vray de dire de luy, qu'il est né pour la gloire de nôtre Siecle, & de la Poësie de nôtre Nation. Un peu après l'on representa avec applaudissement la mort de Cefar de M. de Scudery ; Poème certainement incomparable en son espèce, & qui sans doute le fera toujours ; tant la force des pensées, & la magnificence des Vers, le rendent digne de la majesté de la vieille Rome ; & tant il est régulier en toute son œconomie. Depuis eux, quelques-uns de nos Auteurs ayant appris dans une étude plus exacte de l'Art Dramatique, combien la Fable étoit importante, & absolument nécessaire à la perfection de la Tragedie, nous ont enfin donné plusieurs beaux Poèmes, & réparé heureusement leurs premiers défauts.

Je me suis un peu étendu sur les loüanges de la Fable, auparavant que d'en faire la recherche dans l'Ouvrage de mon Amy, afin de montrer combien elle étoit nécessaire, & combien il mérite
de

de gloire, puis qu'il l'a si bien traitée.

C'est ce que je prétens remarquer sur son Ouvrage, & à quoy une partie de ce Discours sera employée.

Il est impossible qu'on puisse appeller une chose belle, si elle n'a l'ordre & la grandeur qui sont convenables & proportionnées à sa nature. Et tant plus elle approche de ce période de grandeur, tant plus elle est parfaite; comme au contraire elle est plus défectueuse, plus elle s'en éloigne, ou par l'excès, ou par le défaut. Les grands hommes sont beaux, mais les Nains & les Geans sont difformes.

Il en est de même de la Fable, qui contient la grandeur de la Tragedie: & comme les corps ne peuvent être beaux sans la grandeur, de même la Tragedie ne peut être belle si elle n'est grande, & si elle n'arrive à ce suprême période qui luy est propre, & au delà duquel sa nature ne luy souffriroit pas de passer sans être défectueuse.

Quoy qu'Aristote laisse la mesure de cette grandeur au jugement des Poëtes, c'est toutefois avec de certaines règles où il les restraint. Il pense donc que l'action puisse croître, & être continuée, jusques à ce qu'il soit absolument nécessaire, selon l'ordre des choses que l'on représente, d'y apporter le changement qui en est le dernier terme, comme lors que la bonne fortune se change en malheur, ou que le malheur se change en félicité.

Il ne faut point d'autre exemple que l'Amour Tyrannique pour éclaircir cette doctrine, & pour faire voir par là combien il est régulier.

Tyridate ayant réduit Tygrane & Polyxène dans Amasie, l'emporte d'assaut. Ce n'est pas

O

assez,

allez, il faut qu'il ait cette femme & ce mary, qui sont les objets de sa haine & de son amour, & les causes de la guerre. Au même instant le malheur de ces fideles Amans les fait tomber entre ses mains. Ce n'est pas encore assez pour sa felicité, s'il ne possede Polixéne, & s'il ne fait mourir son mary; de sorte qu'il se résout à ces violences, & ces deux Amans à la mort: Tigrane demande du poison à sa femme. Elle luy en envoie. Tyridate le surprend, & par un billet mal expliqué, croyant que c'est à sa vie que l'on en veut, & changeant son amour en haine, il délibere de les faire mourir. Il s'y résout. Il en prononce l'Arrest. Voilà ce me semble le dernier période de l'action, au deçà duquel elle ne devoit pas s'arrêter, & au delà duquel elle ne pouvoit pas croître sans être changée, & c'est-là aussi que le Poëte la termine, & que le frere de Polyxéne, qui surprend le Tyran, change le malheur de ces Amans en un suprême bonheur, & la felicité de Tyridate en un malheur inespéré, d'où pourtant il sort, par la reconnoissance de ses fautes, & par la bonté de ceux qu'il avoit justement offensez.

Je ne parle point icy d'Orosmane, ny d'Orme-ne, quoy que ces deux personnes servent beaucoup à rendre la grandeur de cette Tragedie plus complete, & qu'ils fassent une partie principale de son dénouement, & de sa connexion; c'est un plaisir que je réserve aux Lecteurs sans y toucher, & qui leur fera remarquer combien sont ingenieux l'artifice & la conduite du Poëte.

Certes, quand je considere la régularité avec laquelle cette action est portée jusques à son dernier période; il faut que je confesse que j'en suis ravi, & que je die qu'Aristote n'a pas mieux en-

seigné,

seigné, que M. de Scudery a suivy exactement ses préceptes.

La seconde règle que le Philosophe laisse pour la grandeur de la Tragedie, est celle que nos Dramatiques appellent *des vingt-quatre heures*, d'autant que l'action se passe dans le temps, & que selon le temps qu'il luy faut pour s'achever, elle peut être appelée, ou grande, ou petite, ou excessive. Cette règle, à ce que veut Aristote, a été trouvée pour soulager la mémoire des Spectateurs, & comme les actions de plusieurs années, ou de plusieurs jours, auroient eu trop d'étendue, de sorte que la mémoire ne les eût pas pû retenir sans effort, & qu'au contraire celles de quelques heures ne l'auroient pas assez occupée, le Philosophe a jugé à propos d'enfermer la grandeur de l'action dans l'espace d'une journée, & a voulu que les événemens qui pourroient arriver entre deux Soleils, fussent les limites de la Tragedie.

Et certes, outre le travail & l'attention qu'il eût fallu apporter, à voir représenter les actions de plusieurs années, qui eussent troublé la mémoire des Auditeurs, & lassé leur patience, ce n'auroit plus été un Art que de composer des Tragedies. Les Episodes qu'Aristote conseille si fort, & qu'il faut traiter si délicatement, en auroient été banis, il n'auroit plus été nécessaire de choisir des actes, ou de les disposer : De l'Histoire d'un siècle on eût pû faire une seule Tragedie : le Chef-d'œuvre des meilleurs Poètes eût été exposé en troie aux moindres Versificateurs.

Ce défaut, pour être si grossier, & si contraire au bon sens, n'a pas été évité de tous les Poëtes Latins. Il se trouve de leurs Ouvrages que cette irrégularité rend difformes ; le seul période

de l'Amphitryon de Plaute est de neuf mois tous entiers ; il contient les Amours de Jupiter , & les couches d'Alcmene ; la naissance d'Hercule aussi bien que sa conception ; tant ce bon Comique a eu de honte de donner à l'Univers cet exterminateur de monstres , croyant faire un crime de conclure son Ouvrage auparavant que ce demy-Dieu fût né.

L'Auteur Tragique qui a mis sa mort sur la Scene , & duquel l'Ouvrage se lit parmy ceux de Senèque , quoy qu'il n'en soit pas au sentiment d'Heinfius , est tombé dans la même faute ; sa Scene est partagée en plusieurs lieux , & son action dure plusieurs jours. Au commencement il introduit Hercule en Euboée ; après il le fait sacrifier sur le Promontoire Cenéen ; c'est-là qu'il prend cette chemise teinte du sang de Nessé ; c'est-là que le poison commence à faire son effet ; c'est en ce lieu qu'il s'étonne de gémir :

————— *Hic cælum horrido*

Clamore complet. —————

Il me semble qu'en cet endroit aussi il eût été à propos que le Poëte eût finy ses tourmens , & que du feu de son sacrifice il en pouvoit faire aisément celui de son bûcher. Il devoit se souvenir , que du Promontoire Cenéen jusques sur le Mont Oeta , où il le fait mourir , il y a presque quatre journées de chemin , qu'il n'étoit pas de la bien-seance de brûler ce Héros à petit feu, ny du vray-semblable, qu'un venin duquel il avoit dit ,

Quidquid illa tabe contactum est labat ;
eût agy si lentement , & opéré seulement en ce long espace de temps.

Nos Modernes , qui pour la plupart ont violé la règle de laquelle nous parlons , ne l'ont pas voulu faire

faire à si bon marché que les Anciens.

Ils ont quelquefois enfermé une suite de plusieurs années dans une même Tragedie ; ils ne se sont pas contentez de pécher pour les Doctes ; leurs fautes se sont rendues publiques, & le peuple s'est étonné de voir que les mêmes Acteurs devenoient vieux dans la même Tragedie, & que ceux qui avoient fait l'amour au premier Acte, paroissent au cinquième en figure décrépité.

Sans doute le désir de mettre quantité de beaux incidens dans leurs Poèmes, & la crainte que l'espace de vingt-quatre heures ne leur fournit pas assez, les avoit jettez dans ce desordre : l'agrément du spectacle les avoit soulevez contre la severité des préceptes, & ce grand nombre d'évenemens que la longueur du temps leur fournissoit facilement, les avoit portez à mépriser ceux qu'ils croyoient moins aisez, parce qu'ils étoient plus resserrez, & plus réguliers.

Ils me pardonneront bien, si je leur dis qu'ils se font informer avec peu de soin, des choses qui peuvent arriver en un jour, & qu'ils ont condamné tumultuairement une règle qu'ils n'avoient pas assez reconnue : cela ne leur seroit pas arrivé, s'ils en eussent cherché l'instruction dans les bons Poètes, avec un peu de réflexion : ils y auroient découvert des jours bien employez, & beaucoup d'actions en bien peu d'heures : je ne sçay mêmes si quelquefois dans un jour il ne leur seroit point demeuré de matière de reste pour une Tragedie, s'il n'eût point fallu se contenter de quelques heures, & s'ils n'eussent point été obligez de retrancher des actions superflues, où ils avoient apprehendé de n'en pas trouver assez de nécessaires.

Ils demeureront d'accord avec moy, que ce jour qui finit le Siege de Troye & l'Empire de Priam, étoit un de ces jours occupez, & rempli d'une grande suite d'évenemens. En veut-on davantage que ce qu'il y en a, & ce qu'il y en a, est-il pas très-juste, & très-régulier, à prendre depuis ce Vers du deuxieme de l'Eneïde,

Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu
jusques à celui-cy,

Hic finis Priami fatorum, &c.

On trouvera ce me semble beaucoup de matiere, & beaucoup d'occupation pour un jour : & je ne voy pas que nos Dramatiques puissent avec raison se plaindre de la brièveté d'un temps, où ils rencontreront en foule tant d'évenemens considérables, & tant d'actions importantes.

Au contraire cette multitude d'incidens, qui se rassemble en un jour, est d'une telle consequence, & d'une telle beauté, que ce rapprochement fait une des raisons pour lesquelles Aristote n'a point douté de préférer la Tragedie au Poëme Epique, & de juger pour Sophocle au préjudice d'Homere. Voicy ce qu'il dit au dernier Chapitre de sa Poétique, ἐπὶ τῷ ἐλαττίονι μῆκει τὸ τέλος τῆς μιμνήσκου εἶναι τὸ ὅτι ἀθροώτερον ἥδιον, ἢ πολλὰ κεκεραμμένον τῷ χρόνῳ.

Nôtre Auteur qui connoissoit l'importance de cette maxime, l'a religieusement observée ; parmy l'affluence des choses qui se passent sur la Scene, il a laissé lieu à l'artifice des Episodes, & aux embellissemens étrangers ; il a bien employé tout le temps qu'il pouvoit prendre, mais il pouvoit demeurer au deçà, bien loin de le passer ; & à regarder son Ouvrage de bien près, & à donner le juste temps qu'il faut à executer les actions qu'il
con-

contient, tous les Critiques équitables trouveront qu'il a pû avoir quelques heures de reste; & qu'il n'a pas été trop pressé.

En effet, si nous demeurons d'accord qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour forcer une Ville presque sans murailles, de laquelle Tyridate dit,

Les beliers ont agy, la brèche est raisonnable,

Et le premier assaut que je m'en vay donner

Acheve cette guerre, & me va couronner :

& que nous considerions que ce Tyran étant haï de ses soldats, comme luy dit Pharnabaze,

Vos gens avec douleur semblent porter les armes,

Quand ils versent du sang, ils répandent des larmes :

& trompé généreusement par Phraarte, le Prince de Phrygie a pû se rendre à trois lieues de son Camp, sans que l'on luy en ait donné avis, y étant même venu,

_____ avec un Camp volant

Ne marchant que de nuit à la faveur des ombres,

Et sous l'obscurité des forêts les plus sombres.

Il sera aisé de conclure veritablement, que ces deux actions, qui doivent être les plus longues du Poëme, n'ayant de cette sorte besoin que de quelques heures pour s'achever, le reste aura pû aisément se passer dans un espace de temps moindre que celui qu'enferment deux Soleils; tant il est aisé de justifier ce qui de soy est veritable, & de juger équitablement d'un Poëme, pourvû que l'on n'y apporte point d'envie, ny de préoccupation.

De la négligence de cette règle, que nôtre Poëte a si heureusement pratiquée, s'ensuit ordinairement celle de l'unité de l'action, qui n'est pas moins importante, ni moins difficile; & il est très-

mal-aisé que dans une grande longueur de temps il ne se passe quantité de choses détachées les unes des autres , & qu'il seroit impossible de rapporter toutes ensemble à un seul sujet.

Ce mot d'unité d'action , pour n'être pas bien entendu, a causé autrefois de grands manquemens, & fait commettre encore aujourd'hui d'étranges fautes. Plusieurs ont crû qu'il signifie les actions d'un seul, comme de Thésée, d'Hercule, ou d'Achille, & non pas celles de plusieurs, mais qui se rapportent, & qui ne regardent qu'une même fin; de sorte que sur ce mauvais fondement ils nous ont donné des Ouvrages dont les parties n'ont point de rapport ny de liaison, & fait des Poèmes du ramas de quantité de choses diverses, parce qu'elles étoient arrivées à un même homme. Les bons Tragiques ont évité cette licence avec soin, & dans les Poèmes Epiques mêmes, Homere & Virgile s'en sont abstenus; & quoy que l'étendue de leurs Ouvrages soit bien plus vaste & plus diffuse que celle des Tragedies, & qu'il y ait lieu pour un nombre infiny d'actions, ils n'y ont pourtant souffert que celles qui regardoient une même fin; qui étoient nécessaires à leur ornement. De cette sorte Virgile, qui n'avoit dessein que d'amener Enée sur les bords du Tybre, s'est bien gardé de nous décrire tout ce qui luy étoit jamais arrivé; & Homere ne nous a pas raconté tout ce qu'il sçavoit des aventures d'Ulysse, ny traité la guerre de Troye, comme ce Poète, duquel Horace se moque dans son Art,

Et bellum gemino Troianum orditur ab ovo.

En cet endroit je ne me sçaurois tenir que je ne plaigne un peu l'erreur de Joachim du Bellay, qui trouvoit étrange que les Ecrivains de son temps

ne travaillassent pas sur les aventures des Amadis, de Lancelot du Lac, ou de Tristan de Leonnois; qui prenoit ces Livres pour un légitime sujet de Poëme Epique, & qui s'imaginait que *l'Orlando Furioso* de l'Arioste étoit régulier.

Et à mon avis, Ronsard emporté de cette mauvaise opinion, alloit faire de son Francus un Chevalier errant, s'il eût poursuivie davantage son Poëme, & qu'il se fût un peu séparé de l'Eneïde: au moins commençoit-il déjà à le commettre avec des Géans, & à le faire entrer en lice pour l'honneur des Dames; tant il est vrai que ces grands hommes n'avoient pas encore la connoissance de la Poétique, quoy qu'ils eussent une grande lecture des Poètes.

Ce n'est donc pas ce qui arrive à une seule personne, qui fait l'unité d'action, mais bien ce qui se passe entre plusieurs, & que l'on peut rapporter à un même sujet.

On peut tirer une instruction de cette doctrine sur le modèle de l'Amour Tyrannique, & voir comme toutes les choses se rapportent à l'Amour violente de Tyridate, & en dépendent. Polyxène étant prête de tomber entre les mains de ce Tyran, demande la mort à son mary, & le conjure de vivre après elle pour la venger; elle en obtient l'un & l'autre après beaucoup de difficulté, & Tirgrane pensant l'avoir tuée, entre déguisé dans le Camp de Tyridate, à dessein de le poignarder. Il s'adresse à sa sœur, laquelle au lieu de luy faciliter les moyens de cette sanglante execution, tâche de l'en détourner, en luy apprenant que Polyxène n'est pas morte, mais prisonnière. Cette connoissance faisant l'effet qu'elle devoit faire dans un cœur passionné, le porte à mépriser tou-

res sortes de confiderations, & comme il est tout prest de se jeter au milieu des Gardes de Tyridade pour l'aller assassiner, on le reconnoît & on l'arrête.

Si vous joignez à ces divers ornemens leur fin, que nous avons décrite quand nous traitions de la grandeur de la Fable, vous y trouverez exactement observées toutes les choses qui sont nécessaires à cette unité d'action de laquelle nous parlons.

Premièrement, toutes ces actions qui n'en font qu'une, ont tant de rapport & de liaison, que l'on n'en sçauroit mettre aucune, que celle qui suit après n'en dépende, ou par nécessité, ou par vray-semblance.

D'ailleurs, pas une d'elles ne produit son effet, si on la separe des autres, au lieu qu'elles sont toutes ensemble avec conformité, cette grande action dont elles sont les parties.

Et enfin, on les connoît si bien pour les véritables parties de ce tout, qu'il est impossible d'en retrancher aucune, sans détruire l'argument, ou au moins, sans faire que la Tragedie change de face.

Toutes ces choses étant les remarques de l'unité de l'action, & toutes ces choses se pouvant vérifier des actions de nôtre Poëme, il faut conclure qu'il est très-parfait en cette partie, & qu'en cette partie, comme aux autres, nous serions injustes de ne pas couronner son Auteur.

Il mérite sans doute beaucoup de loüanges pour cette unité, mais nous ne luy en devons pas moins pour celle de la Scene : jamais on n'a vû de Théâtre si bien entendu, ny si débrouillé que le sien : & pour ce grand nombre d'avantures qui s'y représentent, il ne faut point de lieu que celui de la pointe d'un bastion de la Ville d'Amasie, & les Pavillons

villons de Tyridate, qui en font si proches qu'Ormene dit,

*Et Tyridate alors favorisé de Mars,
Plante ses Pavillons au pied de ses rampars.*

Hardy, qui véritablement a tiré la Tragedie du milieu des ruës, & des échaffauts des carrefours, parmy ce grand nombre de défauts que l'ignorance du Siecle rendoit insupportables, n'aimoit rien tant que celui-cy. Il ne pouvoit tenir sa Scene en un même lieu; il changeoit de Region, & passoit les Mers sans scrupule, & l'on demouroit souvent surpris, de voir qu'un Personnage qui venoit de parler dans Naples, se transportât à Cracovie, pendant que les autres Acteurs avoient recité quelques vers, ou que les Violons avoient joué quelque chose.

Mais quoy que presque tous les Poëmes soient sujets à ce manquement, il n'y en a pas un où il soit si remarquable, que dans celui qu'il intitule *la Bigamie*: il ne s'est jamais vû une si longue pégrination que celle que cet Ouvrage contient. L'Auteur s'y est servy aussi hardiment du Pegaze, que l'Arioste de l'Hypogriphe; & le Comte de Gleichen du Poëte François, ne fait pas moins de chemin que l'Astolphe du Poëte Italien.

Ce défaut de Hardy ne mourut pas avec luy, non plus que la réputation de ses Ouvrages: ceux qui luy succederent, conserverent long-temps cette Scene ambulatoire: leurs Lires aussi bien que celles d'Orphée & d'Amphion, eurent le privilège de bâtir des Villes, & de faire suivre des rochers & des forêts, & leur Théâtre fut comme ces Cartes de Géographie, qui dans leur petite

representent néanmoins toute l'étendue de la Terre.

Maintenant, quoy que cette licence ne soit plus supportable, & que cette hérésie n'ait plus de fauteurs, il en est pourtant encore demeuré quelques restes, & nos Poètes n'ont pas été assez diligens à s'en prendre garde exactement : leur Scene est bien en une seule Ville, mais non pas en un seul lieu : on ne sçait si les Acteurs parlent dans les maisons, ou dans les ruës, & le Théâtre est comme une salle du commun, qui n'est affectée à personne, & où chacun pourtant peut faire ce que bon luy semble.

Puis qu'il n'y a pas une beauté qui manque à nôtre Amour Tyrannique, il ne seroit pas raisonnable qu'il s'y rencontrât un seul manquement : aussi le Poète, comme nous avons déjà dit, n'y fait point tomber de murailles, comme les trompettes de Hierico, & toutes choses s'y passent en un même lieu.

Il ne suffit pas que la Tragedie soit régulière dans la grandeur, dans celle du temps où elle se passe, dans l'unité de son action, & de sa Scene ; il faut encore pour la rendre parfaite, qu'elle excite la pitié & la terreur, & qu'elle souleve ces troubles dans les ames de ceux qui la regardent.

Mais de plus, il est nécessaire que ces passions & ces mouvemens y naissent, non pas simplement des vers que l'on y recite, ou des choses que l'on y raconte, mais aussi de la disposition de son action, & de la nature de la Fable, laquelle pour cette cause est extrêmement de l'essence de la Tragedie, & en fait la principale partie, comme nous l'avons prouvé cy-dessus.

Et pourtant, quoy que toutes les bonnes Tragedies

gedies doivent nécessairement produire ces troubles ; néanmoins celles que nous appellions *Mêlée*, que les Latins nomment, mieux que nous, *implexam*, & les Grecs excellemment, comme c'est leur coutume, *πεπλεγμένη*, les cause bien plus nécessairement que la *Simple*, qui n'a rien d'inopiné, ny de surprenant.

De la première espece est la Tragedie de mon Amy, & sans le flatter, on peut dire qu'elle est excellente en cette espece.

En effet, la Peripetie, & la reconnoissance, qui sont les deux parties de cette Fable, ont un lieu si nécessaire & si beau dans l'Amour Tyrannique, que peut-être l'Oedipe, qui est la seule Tragedie Latine qui nous reste de cette constitution, ne les a pas plus belles ny plus achevées.

Et de vray, pour la Peripetie, qu'on peut définir *un changement inopiné de l'action, & un événement tout contraire à celui que l'on attendoit, & que l'on s'étoit proposé*, il faudroit beaucoup de temps, & je puis assurer que l'on l'emploieroit inutilement, pour en trouver une plus régulière que celle de notre Poëme.

N'est-il pas vray que lors que Tyridate paroît dans ce Tribunal terrible, où il doit condamner Tygrane, Polyxène, sa femme & son beau-pere, on voit arriver devant luy ces innocentes victimes chargées de chaînes, qui semblent abandonnées de tout, horsmis de la vertu & de la constance, & que l'injustice du Tyran, aussi bien que sa rage, ont prononcé ce cruel Arrest ; *Qu'ils meurent ?* n'est-il pas vray, dis je, qu'il n'y a personne qui ne plaigne ces victimes couronnées, & qui ne croye que le Ciel n'auroit pas assez de force pour les retirer d'un trépas si proche, & qui semble si
assuré ?

alleuré ? & cependant , selon la nature du Poëme , & la constitution de la fable , leur secours arrive. Troïle fait changer la nature des choses. Tyridate tombe de ce Trône , où la violence & la trahison l'avoient élevé , & par un renversement inopiné , & un changement tout contraire à celui que l'on s'étoit promis , Orosmane se trouve en état de pouvoir condamner le Tyran.

C'est à l'arrivée de ce généreux frere de Polyxène que paroît la science du Poëte , & c'est à l'ordre qu'il a tenu pour faire secourir ces Princes , que l'on peut remarquer son jugement. Dans plusieurs endroits de son Ouvrage , son économie laisse prévoir ce secours à l'Auditeur , l'y dispose par la généreuse tromperie de Phraarte , & par l'aveuglement du Tyran qui luy remettoit le soin de son armée (où les Doctes peuvent remarquer un divin artifice) & enfin l'en instruit pleinement par la conférence de Phraarte , & du Phrygien que Troïle luy avoit dépêché.

Marcus Seneca dans son Agamemnon , a fait une grande faute , de la même chose de laquelle M. de Scudery tire un de ses principaux ornemens : le Strophius qu'il introduit pour sauver Oreste & Pilade , vient sur son Théâtre comme un Dieu de Machine. Personne ne l'attendoit. Il n'y a dans tout l'Ouvrage aucune préparation pour cette entrée , & l'on y songe si peu , qu'il est contraint luy-même de dire son nom aux Spectateurs :

Phocide relicta, Strophius Eleâ inclytus.

Palma revertor.

Le sujet même qui l'amene n'est que pour baiser les mains à Agamemnon , & se réjouir avec luy de la prise de Troie.

Causa

Causa veniendi fuit

Gratari amico, &c.

Mais le Poëte n'est-il pas agréable, de le faire venir avec les plus vîtes chevaux de la Grece, afin d'enlever Oreste, & de le dérober plus seurement à la cruauté de sa mere :

Vos Græcia nunc teste, veloces equi,

Infida cursu fugite præcipiti loca.

Tout ce qu'on peut dire de luy, c'est qu'ayant bien pourvû à la seureté de ses enfans, il n'a pas eu soin de sauver sa réputation.

Cela nous apprend qu'autrefois on faisoit de grandes fautes, & que nos Censeurs ne doivent pas tout donner à l'Antiquité; aux dépens de nôtre siècle, & de nos Ouvrages.

Du secours de Troïle, & de la chute de Tyridate naît l'Anagnorise; c'est ainsi que le Philosophe appelle la reconnoissance des personnes, des actions, des lieux, ou des autres choses, qui produit quelque effet, ou qui cause quelque changement notable dans le Poëme. Elle dépend de la Peripetie, & ne peut être sans elle, quoy qu'il n'en soit pas ainsi de l'autre, qui se trouve seule dans beaucoup de Tragedies.

Dans celle-cy, elle est très-aisée & très-naturelle: car Tyridate voyant son ingratitude récompensée par les bons offices d'Ormene, & luy entendant dire ces vers,

Si son Règne finit, il faut que je finisse,

Si l'on punit sa faute, il faut qu'on me punisse.

Son destin & le mien marchent d'un même pas,

&c.

commence à débrouiller ceux-cy :

Mais pour nous tirer tous de peine,

Nous ne manquons pas de poison.

& à reconnoître son crime, & l'innocence de ces personnes qu'il avoit condamnées. D'où vient son repentir, sa réconciliation, & enfin le notable changement de ce merveilleux Poëme.

Pour moy, qui juge toûjours autant qu'il m'est possible sans préoccupation, qui d'ordinaire ay pour les Ouvrages de mes Amis, plus de severité que d'indulgence, & qui tâche de paroître cet homme bon & sage, dont Horace dit,

*Fiet Aristarchus, nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis*

J'avouë que je n'ay jamais pensé à la disposition de cette Fable, qu'elle ne m'ait souvent tiré en secret, & sans l'aide des vers ny du spectacle, les larmes que tout le monde n'a pû dénier à sa représentation, & qui ont arrosé les galeries & le parterre.

Certes, si j'ay quelque connoissance de la Poétique, & que mes Amis ne m'ayent point trompé, j'asseureray hardiment qu'il est impossible de trouver une action plus propre pour la Tragedie, que celle de l'Amour Tyrannique, & que M. de Scudery a fait un Chef-d'œuvre, en inventant ce merveilleux sujet.

Il y faut encore remarquer, sans s'y appuyer pourtant, l'observation de ce précepte, qui veut que la Peripetie, & la reconnoissance tendent & regardent une même fin, & voir que comme le changement inopiné de la fortune d'Orosmane, d'Ormehe, de Polyxène & de Tigrahe a pour but un heureux succès, la reconnoissance de Tyridate le conduit aussi à ce même but, & le fait participer à cette même félicité.

Et

Et il y faut encore dire , que de toutes les fortes de reconnoissances , qui se peuvent réduire à six par les marques naturelles ou accidentelles , par l'artifice du Poëte , par la mémoire , par le raisonnement , par la tromperie , ou enfin , quand , sans tous ces signes , qui viennent du dehors , la reconnoissance naît insensiblement de la Fable , & de la disposition de l'argument.

Celle-cy , qui au témoignage d'Aristote , est la meilleure & la principale , *πιστῶν δὲ βελτίστη ἀναγνώρισις , ἐστὶ αὐτῶν τῶν πραγμάτων* est celle que nôtre Poëte a employée , & que Tyridate , avec l'étonnement & l'admiration , qui vraisemblablement le doivent surprendre , reconnoît par les mêmes tablettes , qui luy avoient persuadé le crime de ses parens , leur innocence , & son injustice.

Ces deux beautez , qui sont de grande conséquence , m'avoient presque échappé dans le nombre infiny de celles que contient cet Ouvrage excellent , & dans l'empressement que j'apporte à ce Discours que j'écris tumultuairement ; l'Amour Tyrannique étant un parterre qu'il faudroit entièrement deserter , si l'on en vouloit lever toutes les belles fleurs , & puis la nature de cette Préface , qui tient plutôt lieu d'un Discours familier , que d'un Volume travaillé , m'a contraint de rejeter quantité d'ornemens étrangers , & de doctrine assez curieuse ; loin de considerer les moindres beautez , & de faire en hâte sur ce Poëme si fertile , ce qu'auroit fait un homme de plus de loisir sur un sujet si avantageux.

Le trouble que les Grecs appellent *περίεσις* , & les Latins *perturbatio* , suit si nécessairement la *Peripetie*

ripetie & la reconnoissance, & en dépend si absolument, que le Philosophe en a fait la troisième partie de la Fable mêlée.

Ce n'est pas qu'il soit banny tout à fait de celle que nous avons appelée *Simple*; ou qu'il doive y avoir aucun Poëme Tragique, qui n'émeuve la pitié & la terreur, ou par l'artifice du langage, & de ce qu'on y recite, ou par l'événement des choses, & de la fortune. Mais c'est que les troubles qui sont de l'essence de la Tragedie, naissent nécessairement, & sans aucun secours étranger de ces deux parties de la Fable mêlée, & que le propre de cette Fable est d'imiter les accidens, qui par leur succès émeuvent la pitié & la terreur.

Au reste, comme ce que l'on tire de la disposition des choses, est sans doute préférable à tout ce que l'on amène d'ailleurs (& c'est ce que nous avons dit lors que nous mettrions les différences de la reconnoissance selon l'opinion du Philosophe) il est vray aussi que les troubles que la Fable produit d'elle-même, & qui se rencontrent dans son sujet, doivent être tout autrement considerez que ceux qui viennent du dehors, d'autant qu'ils sont plus réguliers & plus excellens.

Il en est de même que des argumens que l'Art fournit à l'Eloquence; & qu'Aristote pour cette raison estime beaucoup davantage, que ceux qui ne dépendent point du tout de la Rhétorique: & de la même sorte que les mauvais Orateurs avoient recours aux Loix, aux témoins, & aux pactions, parce qu'ils ignoroient les préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ne pouvoient se servir des forces de la Rhétorique; de même autrefois les Poëtes, & encore quelques uns de ce siècle, pour exciter la pitié & la terreur, se sont servis de l'art des Comédiens, d'autant

d'autant qu'ils ne connoissoient pas bien le leur.

L'on commet ces fautes lors que l'on ensanglante la Scène, que l'on y représente des événemens prodigieux, & des Métamorphoses incroyables, & que l'on montre aux yeux du Peuple des impossibilités.

*Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Nec humana palam coquat exta nefarius Atreus,
Nec in avem Progne vertatur, Cadmus in Anguem.*

Et c'est pour ces causes que Neron, qui nâquit pour la honte de la Poësie, choisissoit des Fables pleines de meurtres, dont la représentation étoit périlleuse, & bien souvent funeste à ceux qui les recitoient, afin qu'il se réjouît en voyant répandre le sang des Comédiens, & qu'il satisfît sa cruauté par la représentation de ces funestes spectacles. C'est ce que remarque Suetone de ce malheureux, qui recitant devant luy le roolle d'Icare, dès le premier effort qu'il fit pour voler, tomba proche de sa chambre, & souilla de son sang ce monstre qui en avoit une soif si inextinguible.

Il faut donc, que sans l'appareil du Théâtre, sans les représentations funestes, & sans le secours des Comédiens, la Fable soit conduite si adroitement, & d'une constitution si pleine d'artifice, que l'on ne puisse ou l'entendre, ou la lire, qu'elle ne fasse son effet, & qu'elle n'excite la pitié & la terreur.

C'est l'opinion d'Aristote, c'est ce que veut la souveraine raison, & c'est ce que les Doctes trouvent dans nôtre Poëme digne de leurs applaudissemens.

Et.

Et de vray, qui est-ce qui ne ressent pas ces deux passions si violentes, & si propres à la Tragedie ? & qui peut considerer sans émotion l'étrange chute de Tyridate ? Au moment qu'il tombe de cette félicité que l'injustice de la fortune lui avoit donnée, il se reconnoît ennemy & persecuteur de son beau-pere, désolateur de tout son Royaume, mary perfide, Amant infame, rival incestueux, & presque parricide & bourreau de ses parens.

Certes, sans joindre à tant de malheurs les tourmens d'Orosmane, d'Ormene, de Polyxène, & de Tigrane, sans parler des honteuses chaînes de ces illustres Personnes, il n'y a point d'ame qui ne fremisse d'horreur, & qui ne se sente attendrir au simple recit de ces aventures, sans avoir pour cela besoin de la face du Théâtre, de la surprise des Auteurs, ny de la force de la Poësie.

S'il est permis de découvrir icy les secrets de l'Art, & de divulguer les Mysteres les plus cachez de la Poëtique, ce doit être en faveur de mon Amy, & seulement pour le peu de personnes qui s'y connoissent.

Disons donc pour eux & pour luy, que le changement d'où dépendent les passions & les troubles, conduisant toujours à la félicité, ou à l'infortune, & tous les hommes étant, ou méchans, ou gens de bien, ou dans un état qui separe ces deux extrêmitez, & qui se trouve également éloigné du vice & de la vertu, il faut que le Poëte se serve d'une de ces sortes de personnes pour exciter la pitié & l'horreur, & atteindre à la fin que se propose la Tragedie.

Déjà, pour ce qui est de voir un homme de bien qui passe de la félicité dans l'infortune, il me semble

ble que ce changement ne doit pas toucher les ames, de la manière que nous désirons, d'autant que la pitié & la terreur étant envoyées dans l'esprit des hommes par les choses qu'ils voyent arriver aux autres, & qu'ils appréhendent qui ne leur arrivent aussi, il n'y a pas d'apparence que la calamité d'un homme de bien excite ces troubles dans les ames, ny que personne appréhende le malheur à cause de la probité, qui pour récompense a d'ordinaire le bonheur de la vie, & c'est la raison du Philosophe dans les Livres de la Rhétorique.

D'ailleurs, la mauvaise fortune d'un méchant est pour le moins aussi peu utile, & ne souleve pas plus de troubles que celles d'un homme de bien; d'autant qu'elle semble venir de la vengeance divine, & que sa félicité qui paroît toujours injuste, exclut la pitié. Personne n'a de commiseration du malheur d'un méchant, parce qu'on le croit digne de ce châtement, & qu'on n'appréhende pas la même misère pour soy, chacun ayant de bons sentimens de sa probité, & qu'à dire vray, la plus grande partie des hommes est médiocrement bonne.

Il reste seulement à considérer ce troisième homme, qui n'a rien de trop criminel ny rien de trop vertueux, qui seul est propre pour émouvoir les troubles où aspirent les Dramatiques, & que le Philosophe définit dans le troisième des Morales. Celui qui pèche par imprudence ne mérite pas le nom d'homme de bien, parce qu'il en a transgressé le devoir; il ne doit pas aussi être nommé méchant, d'autant qu'il pèche inconsidérément, & sans préélection, comme l'on parle dans les Ecoles.

C'est

C'est de cette sorte que sont ceux qui ont abandonné leur jugement à la violence de quelque passion ; qui n'en peuvent plus être les maîtres ; qui se laissent emporter à ce torrent ; & comme les yeux malades sont de mauvais juges des couleurs , ces esprits aveuglez de nuages , & privez de toutes leurs lumieres , n'agissant plus que par la force de la passion , trouvent juste ce qu'elle leur dicte , & sont sans doute à plaindre lors qu'ils s'imaginent faire des actes héroïques en commettant des crimes épouvantables.

Le Tyran de M. de Scudery a parfaitement le caractère de ces derniers ; & la confession qu'il fait en la Scene troisiéme du troisiéme Acte , le fait assez voir , & montre que l'amour est la cause de tant de funestes accidens.

D'abord il découvre qu'il aime Polyxène sa belle-sœur.

Il est vray , j'adore Polyxène ;

Je ne veux plus cacher que j'en suis enflammé.

Sa passion lui dicte ensuite qu'il a raison de l'aimer ;

Cet objet est trop beau pour n'être pas aimé ,

J'ay des yeux , elle est belle autant qu'il est possible.

Ses regards ont des traits , Et mon cœur est sensible.

Peut-on ne l'aimer point en voyant ses appas ?

Et après cela il conclut , qu'il seroit déraisonnable s'il n'avoit pas cette passion :

Il faudroit s'étonner si je ne l'aimois pas.

De sorte qu'il ne faut pas s'étonner aussi , s'il n'est rien qu'il ne propose de faire pour conquérir cette beauté , & s'il continuë ainsi ,

Qu'elle aille en me fuyant jusqu'au bout de la terre ,

Plus vite qu'un torrent j'y porteray la guerre :

Je la suivray par tout , Et les bois Et les mers ,

Et les plaines de sable , &c.

Il ôte encore davantage le masque, & témoigne son aveuglement entier, se voyant contredit par le sage Pharnabaze, qui avoit eu le soin de l'élever, & qui rappelloit à la vertu cet esprit possédé par la passion: Voicy comme il luy parle après la prise d'Amasie,

*Si je trouve ma Reine après cette victoire,
Plus j'auray de témoins & plus j'auray de gloire,
Et je voudrois pouvoir par cent combats divers
La mener en triomphe aux yeux de l'Univers:
Je tiens ma flamme juste autant qu'elle est plaisante.*

Si nous voulons ensuite considerer la Sentence mortelle qu'il donne contre cette belle Maîtresse, & qu'en même temps nous jettions la vûe sur les sentimens que suggere une amour si violente & si méprisée; nous trouverons que par tout Tyridate a eu pour conduite une passion démesurée, qu'il a failly inconsidérément, & sans préélection, comme nous avons dit auparavant; & que sa raison morte ou assoupie n'a point eu de part à ses crimes.

Je ne m'étonne donc plus, si ce Poëme a eu tant d'admirateurs; & si tout le monde est sorti de la représentation l'ame émue, & les yeux en larmes; puis que ce Tyran qui en est la base & le personnage, auquel tous les incidens se rapportent, a toutes les qualitez nécessaires, & pour la crainte, & pour la pitié; Qu'il n'est ny trop vertueux, ny trop méchant, parce qu'en faisant de mauvaises actions, il se sent forcé de les faire par une violence supérieure: Que ce n'est point à cause de sa méchanceté que son malheur luy arrive; d'autant qu'il pense
avoir

avoir raison d'aimer Polyxène, & aussi de la perdre : Et qu'enfin, pour augmenter davantage la commiseration & l'horreur, & pousser ces passions jusqu'à leurs dernières limites, à l'instant qu'il voit deux Rois & deux Reines enchaînées au pied de son Trône, il en est renversé, dépouillé de la Pourpre, contraint de porter les mêmes fers qu'il avoit fait souffrir aux autres, & de passer d'un bonheur extrême à une calamité déplorable.

Mais, comme il est nécessaire que les intérêts de quantité de personnes se mêlent ensemble pour produire tous ces troubles, & qu'un seul homme n'en est pas capable, il faut nécessairement aussi, que ces personnes soient, ou ennemies, ou indifférentes, ou conjointes par l'amitié & par le sang pour les exciter.

Mais certes, le desir de nous venger & de nuire à nos ennemis étant né avec nous, l'exécution en paroissant plus douce dans nos esprits que le miel, comme dit Homere, & les causes que les hommes ont de se haïr, semblant ordinairement odieuses à tout le monde, le moyen que la vengeance que l'on veut prendre de ses ennemis, puisse toucher les Spectateurs, qui la jugent très-équitable ? Le moyen qu'ils ayent de la terreur des malheurs dont ils détestent la cause, & qu'ils voyent avec pitié des infortunes qu'ils souhaitent eux-mêmes à leurs ennemis.

Il en est ainsi des actions funestes qui se passent parmy les personnes indifférentes, qui sont dans un état neutre, qui n'aiment ny ne haïssent; qui ne peuvent soulever les passions, & qui agissent sans elles; & enfin, desquelles les malheurs ne laissent point de tristesse dans les
ames,

ames, si ce n'est celle que l'on est obligé de donner à l'humanité affligée.

Il n'y a donc que les Tyridates, les Ormenies, les Tygranes, les Polyxènes, les Orosmannes, qui puissent épouvanter nos ames & les attendrir ; c'est à dire, il n'y a que les Maris, les Femmes, les Beaux-peres, les Beaux-freres, les Belles-sœurs qui nous puissent toucher avec violence ; il n'y a que ceux que le sang & l'amitié joignent, dont les malheurs nous donnent de la terreur & de la pitié.

Ils l'ont fait certes, dans le Poëme de M. de Scudéry. Les malheurs qu'il expose sur sa Scène, ont touché les plus grandes Ames de l'Univers, aussi bien que les plus vulgaires ; & pas un des Spectateurs ne s'en est retourné, qu'il n'ait beaucoup profité, dans cette moderation des passions que la Tragedie se propose.

Enfin, de tous les moyens qu'Aristote enseigne pour exciter la commiseration & l'horreur, celui qu'il choisit, & qui est lors que l'on a commis un crime, & qu'après on vient à le reconnoître, n'a pas été omis dans cette excellente Tragedie.

Dès que Tyridate condamne ses parens à la mort, il est criminel, quoy que sa passion fasse son crime, & que, comme nous avons dit, elle l'excuse en quelque sorte. C'est ce qu'il dit après qu'il a reconnu sa faute ; c'est ce remors qui l'afflige & qui le tue, & qui luy fait enfin souhaiter la mort, parce qu'il se croit indigne de vivre : ce qui fait bien voir par ce desir de mourir, qu'il n'y a rien de feint, ni d'artificieux dans son repentir. Voicy comme il vient à se reconnoître.

*Le bandeau m'est tombé, j'apperçoy mon erreur :
Mon crime s'offre à moy, j'en frissonne d'horreur.
Voicy comme il prie Ormene de se venger :*

*Non, non, ne m'aime plus, l'honneur te le défend ;
Fay donner à ce cœur le trépas qu'il attend.*

Venge-toy, puny-moy, &c.

*Voicy comme il en conjure les Princes qu'il avoit
persecutez :*

Vous, Princes outragez avec tant d'insolence,

Prêtez, prêtez la main à son juste courroux,

*N'épargnez point mon sang, vengez-la, vengez-
vous,*

Je suis un ennemy qu'il faut qu'on apprehende.

Et enfin, comme il leur demande la mort :

Ma mort vous peut sauver, & je vous la demande.

*C'est dans ces Vers que finit l'enchaînement ou
l'intrigue que l'on pourroit appeller avec les La-
tins Connexion : & c'est aussi-là que commence le
dénouïement, ou la solution de la Fable.*

*Ces deux parties, que contiennent toute l'action
Tragique, sont opposées entierement, & veulent
être traitées d'une maniere toute diverse : la pre-
miere ne comprend pas seulement les choses qui
sont propres à la Fable, mais encore celles que l'on
peut en éloigner, comme les Episodes, les des-
criptions, & ce que l'on ajoûte, ou pour accrot-
tre, ou pour embellir l'Ouvrage, & generalement
tout ce que le monde amene de dehors, pour en
orner son Poëme ; au lieu que l'autre partie bannit
toutes ces beautez étrangères, s'attache seulement
au sujet, & ne souffre rien de superflu.*

*Outre le grand nombre d'ornemens que le gé-
nie & la science de Monsieur de Scudery, ont mis
avec prodigalité dans toute sa Tragedie, les Epi-
sodes doivent faire une partie de nos loüanges*

& de sa réputation : il les a travaillez avec soin ; il ne s'y est pas permis la moindre licence : il les a diversifiez pour le plaisir du Spectacle , & pour la grace de la Scene ; tantôt il y charme ses Auditeurs par des Tableaux miraculeux , & qui partent d'une excellente main ; tel est celui du quatrième Acte, où il décrit une Ville forcée, & abandonnée au feu & au pillage. Tantôt il touche l'ame des Spectateurs par la vûe des Peuples esclaves ; tantôt il se sert de Pharnabaze , pour enseigner la vertu avec plus de succès & de plaisir , que l'on ne fait dans les Ecoles & dans les Chaises des Academies.

Ces Episodes sont pris du sujet & de la Fable ; ils ne sont pas inutiles ; & ce qui en est le principal artifice , ils tâchent d'avancer l'action , qui néanmoins n'a rien de précipité pour cela , & n'arrive à sa fin qu'après avoir eu toute l'étendue que demande la constitution de la Fable. En effet , le miserable état des Citoyens d'Amasie ne touche pas Tyridate : les leçons de son Gouverneur ne le retirent pas de son vice ; & Ormene ne se laisse pas si fort emporter à la description de la perte de son Pais , qu'elle se résolve , & qu'elle consente à la mort de son Tyran , qui sont les choses où le Poète a conduit si adroitement ses Episodes , & la fin qu'il leur avoit proposée.

Il n'y a rien de tout ce cy dans le dénouement , en cela d'autant plus régulier , que sa nature ne souffre pas tous ces ornemens. Il n'y a rien qui ne soit de l'action ; rien qui ne regarde la Fable ; rien que l'on en puisse , ou que l'on en doive ôter ; rien enfin qui vienne de dehors , ou qui ne trouve pas une place absolument nécessaire.

Il ne nous reste plus rien à considérer de cette Fable, que la fin qui en est heureuse. Cette issue tranquille de tant de troubles, & d'incidens malheureux; cette conclusion paisible de la plupart des Poëmes Tragiques de nôtre Theatre, & qui semble tenir quelque chose de la fin de la Comedie, a fait trouver le nom de *Tragi-Comedie* à nos Poëtes. Quelques-uns d'entr'eux se sont persuadés, que si la conclusion d'un Ouvrage de cette nature n'étoit point ensanglanté, il ne pouvoit pas s'appeller *Tragique*. Pour cela, ils ont allié deux choses toutes contraires; ils ont fait un monstre de deux natures excellentes; ils ont oublié les premiers préceptes de leur Maître.

*Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes Avibus gementur, Tigribus Agni.*

Aristote qui met l'issue heureuse parmi le dénombrement des fins de la Tragedie, ne nous donne pas lieu d'être de leur opinion. Les exemples d'*Alceste*, des deux *Iphigenies*, d'*Io* & d'*Helene* aident & confirment la nôtre; & quoy que la plupart des Tragedies versent du sang sur la Scene, & s'achevent par quelque mort, il ne faut pas pour cela conclure, que la fin de tous ces Poëmes doive être funeste; mais sur tout il faut bien s'empêcher d'y mêler rien de Comique.

Et de vray, quelle apparence que les Acteurs ayent un pied dans le cothurne, & l'autre dans l'escarpin? que leurs habillemens soient une cimarré & une robe simple my-parties? comment peut-on faire compatir ensemble les commandemens des Rois, les meurtres, les desespoirs, les morts violentes, les bannissemens, les parricides, les incestes, les incendies, les batailles, les plaintes, les pleurs, les gemissemens & les funeraillles, qui

qui sont les choses que contient la Tragedie , avec les jeux , les festins , les nôces , l'avarice des vieillards ; les fourbes & l'yvrognerie des Esclaves , & des Parasites de la Comedie ? & qui pourroit raisonnablement s'imaginer qu'en même temps on veuille exciter la commiseration & l'horreur , la volupté & le plaisir , faire pleurer & rire les Spectateurs , calmer leurs ames en les remuant avec violence ; qui sont les diverses fins que deux Poëmes si differens se proposent ?

C'est pour ces raisons ; qui sont & valables & convaincantes , que dans tout ce Discours nous avons appelé l'Amour Tyrannique *une Tragedie*. mais de plus , parce que c'en est une si parfaite & si achevée ; qu'on peut dire très veritablement qu'il ne luy manque rien de tout ce que le Philosophe souhaite , & de tout ce que les plus severes Critiques recherchent dans ces Ouvrages.

Qu'on ne m'oppose point en ce lieu l'Amphitryon de Plaute , que nous avons déjà censuré : presque dans tous ses Poëmes cet Auteur peche contre les régles Comiques. Menechme a tant d'amour qu'il en paroît furieux ; qui est une passion de la Tragedie : dans une autre Comedie , Alefismachus vient sur la Scene pour se tuer ; ce qu'on ne peut excuser dans ces Poëmes : & l'autorité d'un homme duquel Horace dit ,

Quam non adstricto percurrat pulpita Socco , ne doit pas faire pecher contre les regles que le plus sage des Philosophes a établies.

Il faut dire la même chose parmy les Grecs du Cyclope d'Euripide , que Jules Scaliger exclut du nombre des veritables Tragedies , parce qu'il y a des choses trop Comiques : & de vray ; qui pourroit supporter dans un Poëme serieux , ce que ce

Cyclope dit de Bacchus, lors que par une froide rencontre, il demande, comme il se peut faire qu'un Dieu habite dans une bouteille.

Monsieur de Scudery sçavoit donc bien que son merveilleux Poëme étoit tout Tragique, & toutefois il luy a donné le titre de *Tragi-Comedie*, afin de faire voir qu'il ne s'éloigne pas de la coutume reçüe, & qu'il aime mieux s'accommoder à l'usage, que de s'attacher avec trop de scrupule à la souveraine raison.

Jusques icy nous avons traité de la Fable, que le Philosophe trouve la plus excellente partie de la Tragedie; &, si je ne me trompe, nous avons montré qu'il a eu raison de l'appeller l'ame de cette sorte de Poëmes: nous avons fait voir qu'en cette partie l'Ouvrage de Monsieur de Scudery étoit au dessus de la louange, & nous eussions continué à y verifiser la régularité des mœurs, des sentimens, & de la diction, où sans doute nous eussions mis dequoy satisfaire les Habiles, & instruire les Ignorans, si un voyage que nous allons faire au delà des Monts, n'avoit empêché la suite de nôtre dessein.

Mais, outre que cela retarderoit l'édition qui presse, & arrêteroît trop long-temps l'impatience publique; outre que nôtre singulier Amy M. de la Mesnardiere a divinement traité ces trois parties dans le grand Ouvrage de la Poëtique qu'il va mettre au jour, & que dans les préceptes du Philosophe, on peut voir combien religieusement les a suivis nôtre Auteur.

Outre cela (dis-je) nous avons jugé que la Fable étant la partie d'un Poëme la moins commune, & toutefois la plus importante; il étoit plus à propos de nous y arrêter, & de faire voir l'in-

com,

comparable beauté de celle de l'Amour Tyrannique, que M. de Scudery a si merveilleusement inventée ; car pour les mœurs, les sentimens, & la diction, à moins que d'être entièrement privé de sens commun, on ne sçauroit manquer de connoître dans ce Poëme, la régularité des premières, la générosité des seconds, & la pureté majestueuse de la troisième.

Il est vray qu'à prendre le chemin ordinaire des Avant-Propos de nos Livres, nous eussions encore évité la peine de parler de la Fable ; car à la mode des autres Ecrivains, nous eussions seulement jetté trois ou quatre poignées de fleurs au devant de l'Ouvrage, rempli de deux ou trois pages de BON & de BEAU, donné des louanges sans en dire la raison, ennuyé le Lecteur par des flatteries inutiles, & couronné le Poëte de nôtre autorité privée.

Mais il nous fût arrivé, sans doute, ce qui d'ordinaire arrive aux autres ; personne ne nous eût ajouté de foy ; on se fût moqué de la vanité de nos Eloges, & on n'eût pas jugé de la réputation de nôtre Amy sur des louanges apportées.

C'a donc été le mieux d'amener par tout l'autorité de la raison & de la Science ; de ne louer point M. de Scudery, qu'après en avoir consulté Aristote ; de ne le couronner que par les mains de ce Sage ; & de n'appuyer sa gloire que sur un fondement qui n'apprehendât, ny les Envieux, ny les Calomniateurs.

Et toutefois nous avoions icy ingénûment, qu'avec tous ces avantages nôtre Discours n'auroit pas mis ce Poëme à couvert de l'incursion de ces deux ennemis de belles choses, & que peut-

être il nous eût encore fallu défendre les veritez
que nous venons d'exposer, & témoigner à ces
Envieux que nous sommes,

Et cantare pares, & respondere parati,
si ce grand Génie de nôtre Siecle, la honte des Sie-
cles passez, & la merveille de ceux qui sont à venir,
le divin **CARDINAL DE RICHELIEU**, ne
nous eût épargné ce travail.

Ce grand Esprit ayant été charmé de ce Poëme,
& ayant crû avec raison que l'on ne pouvoit rien
écrire que d'injuste & d'impertinent, contre un
Ouvrage si parfait, a défendu à son Auteur de ré-
pondre si jamais la malice des hommes l'attaquoit
au préjudice de la verité.

Si bien que par cette raison nous jugeons que
cette Tragedie est au dessus des attaques de l'En-
vie, & par son propre merite, & par une prote-
ction, qu'on seroit plus que sacrilege de violer,
puis que c'est celle d'**ARMAND, LE DIEU
TUTELAIRE DES LETTRES**.

C'est de la voix de cet **ORACLE**, que sont
sorties ces propres paroles : **QUE L'AMOUR
TYRANNIQUE ESTOIT UN OUVRAGE
QUI N'AVOIT POINT BESOIN D'APQ-
LOGIE, ET QUI SE DEVENOIT A S-
SEZ DE SOY-MESME.**

POESIES

D E

MONSIEUR

SARASIN.

POSTES

SARASIN

M



POÉSIES
DE MONSIEUR
SARASIN.

O D E

SUR LA PRISE
DE DUNKERQUE,


A MONSIEUR


LE MARQUIS
DE MONTAUSIER.


MUS E, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques Chalumeaux
Qui flattoient nos rêveries ;

Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la Lyre qu'en mourant.

MALHERBE nous a laissée,
Celebrer le Conquerant.
De Dunkerque terrassée.


 MONTAUSIER, de qui la gloire
 Vole aux climats étrangers,
 Toi qui pris part aux dangers
 D'une si noble Victoire;
 Toi qu'on ne peut trop vanter,
 Veuille me faire écouter
 De ce Heros magnanime,
 De qui la main doit planter
 Nos Lys aux champs de Solyme.


 Enfin, retraite superbe
 De Corsaires furieux,
 Le plus grand des demy-Dieux
 Renverse tes murs sous l'herbe,
 Tes portes de toutes parts
 Reçoivent ses étendarts,
 Et du plus haut de la Dunc,
 Nous voyons ce jeune Mars
 Oter les fers à Neptune.


 Des flots de Seine & de Loire,
 Jusqu'où la Garonne bruit,
 Ton Peuple avoit tout détruit
 Chargé de proie & de gloire,
 Tous les jours par ta valeur
 S'augmentoit nôtre douleur,
 Et la fureur des orages
 Etoit le moindre malheur
 Qui desolât nos rivages.

Quand



Quand ce Heros redoutable
 CONDE' lassé de nos maux,
 Voulut qu'un de ses travaux
 Soumit ta force indomptable;
 Il a finy nôtre deuil,
 Il a puny ton orgueil,
 Et de ta rage étouffée,
 Sur le sommet d'un écueil
 Pend le glorieux trophée.



○ Prince ! quels sont tes charmes !
 Dunkerque aime son Vainqueur :
 Tu triomphes de son cœur
 Aussi-tôt que de ses armes.
 Elle qui fut autrefois
 L'héritage de nos Rois,
 Satisfaite & glorieuse,
 Reprend ses premières loix
 De ta main victorieuse.



Ses Gens, après ta victoire,
 Sous tes auspices fameux,
 Sur l'Océan écumeux
 Bien-tôt porteront ta gloire ;
 Et tandis qu'aux Nations
 Publiant tes actions
 Ils feront le tour du Monde,
 Eole & les Alcions
 Calmeront le vent, & l'onde.

Leurs



Leurs Barques plus dangereuses
 Aux Pilotes de nos Mers
 Que le Faucon dans les airs
 N'est aux Colombes peureuses,
 Vont laisser nos Matelots
 Dans l'aise & dans le repos
 Et leur guerrière furie
 Ne troublera que les flots
 De la dernière Hesperie.



Déjà je voy cent Fregates
 Peintes de nos Fleurs de Lys
 Vers les côtes de Calis
 Porter ces braves Pirates;
 Je les voy dessus nos bords
 Exposer tous les trésors
 Que l'Ibère aux Indes pille,
 Et remorquer les grands corps
 Des Gallions de Seville.



Cependant le vieux Nérée
 Appaisant les flots mutins,
 PRINCE, prédit tes destins
 Du haut de l'onde azurée:
 Il annonce que ton bras
 Dont les coups dans les combats
 Semblent des coups de tonnerre
 Ayant mis l'Espagne bas
 Rendra la paix à la Terre.



Suy ces grandes Destinées,
Que t'ont réservé les Cieux,
Va te rendre égal aux Dieux.
Dés tes premières années;
Et quand tes puissans efforts
Au travers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Revien planter sur nos bords
L'Olive tant souhaitée.





E G L O G U E.

DAPHNIS l'ame aux douleurs sans cesse
abandonnée,

Lors que la froide nuit de pavots couronnée
Assoupit nos ennuis & nous force à dormir,
Le cœur blessé d'amour ne faisoit que gemir :

Absent d'Amarillis, & sans nulle esperance
De voir si-tôt finir cette cruelle absence,
Seul dedans sa cabane attendant le matin,
Il plaignoit vainement son malheureux destin.

O belle Amarillis si chere à ma pensée,
Voy (disoit-il) les maux, dont mon ame est blessée.
Je suis persécuté de l'amour & du sort,
Eloigné de tes yeux & proche de la mort.

Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
Les maîtres des troupeaux & les troupeaux ensemble ;
Le vent n'agite plus les feuilles des forêts,
Les bruyeres des champs, ny les joncs des marêts :
Les mâtins ont cessé d'aboyer à la Lune,
Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune.

Tout dort dans la nature, & Daphnis seulement
Privé de ce repos soupire son tourment.

Car si-tôt que du jour la lumiere est éteinte,
Parmy l'obscurité se réveille ma plainte,
Et sans être assoupis du sommeil qui les fuit,
Mes yeux baignez de pleurs laissent couler la nuit.

Alors parmy l'horreur & dans la solitude
Ma passion revient plus fâcheuse & plus rude.

Alors

Alors mille pensers de peine & de douleur,
Et d'absence & d'amour redoublent mon malheur :
Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charmes,
Ainsi donc vainement je verse tant de larmes,
Jamais l'Amour cruel ne se saoule de pleurs,
Ny l'herbe de ruisseaux, ny l'abeille de fleurs.

O chere Amarillis, je garde la memoire
Du temps, où près de vous plein d'amour & de gloire,
Je chantois tout le jour avecque liberté
La grandeur de ma flame, & de votre beauté,
Où ma voix enseignoit les rives de la Seine,
Et les bois de Madrit, & les monts de Surene
Et tous ces longs côteaux de jardins embellis,
A redire après moy le nom d'Amarillis.

Cent fois, vous le sçavez, reposant à l'ombrage
De ces saules épais qui bordent le rivage,
Et que le vieil Egon fit planter autrefois,
Vous avez écouté les accens de ma voix.

Alors je vous contoïs quelque histoire agreable
Des plus fameux Amans que nous vante la Fable,
Les feux de Jupiter au Monde si connus,
Les larcins amoureux de Mars & de Venus,
La fuite de Daphné, le malheur de Céphale,
Ou de Pasiphaë la passion brutale,
Heureuse si pour nuire à sa felicité
Jedale & les troupeaux n'avoient jamais été.
Tantôt je vous disois ce que le grand Malherbe,
Pour fléchir Lyceris Nymphé-jeune & superbe,
Comme un Cygne mourant, chantoit au bord des eaux,
Dù l'Orne paresseux dort parmy les roseaux.
Tantôt je vous parlois du soin des bergeries,
Je vous montrois quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les Pasteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le Soleil, les herbes & les eaux.

Mais

Mais parmi ces discours l'amour forçoit mon ame
 D'y mesler le recit de l'exces de ma flame,
 Qui pourroit s'empêcher de plaindre son tourment ?
 Et vous oyiez toujours ma plainte doucement.

Même quand je partis, & qu'aux bords de la Seine
 Pan qui prend soin de nous eut pitié de ma peine,
 Pleine de la douleur de mes maux infinis,
 Adieu, me dites-vous, adieu pauvre Daphnis.

Maintenant loin de vous & de ces doux rivages,
 Parmi des monts affreux & des roches sauvages,
 Où de noires forêts de pins audacieux
 Croissent parmy la neige, & s'élèvent aux Cieux,
 Je consume en regrets les nuits & les journées,
 Prest de finir bien-tôt mes tristes destinces.

(Ainsi le veut Amour) loin de votre beauté,
 Et des aimables lieux où je suis enchanté,
 Sans craindre que le temps bannisse de mon ame,
 Ny ces aimables lieux, ny cette belle flame,
 Ny que l'amour cruel qui fait naître mes pleurs
 Apprenne à s'apaiser par mes longues douleurs.

Levons-nous, le Soleil des cimes reculées
 De ces monts élevez descend dans les vallées ;
 Déjà tous les Bergers ont quitté les Humeaux,
 Et l'on entend par tout le son des Chalumeaux.



E L E G I E.

QUAND vous me puniriez de mon audace
extrême,

Enfin il le faut dire, Orante, je vous aime.

L'amour, qui suit toujours vôtre extrême beauté,
Triomphe de mon cœur & de ma liberté.

Je n'ay pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte,

Ny la sentir aussi sans en faire ma plainte.

Souffrez donc que mes maux puissent être écouter,

Si mon cœur & mes vœux se trouvent rejettés.

Les Dieux ne m'ont point fait pour prétendre à la
gloire

De prendre des lauriers des mains de la Victoire.

Ils m'ont fait naître ici pour aimer constamment,

Et mon cœur doit aimer Orante seulement.

Rien que vous à mes yeux ne paroît adorable :

Vôtre beauté fait honte aux beautés de la Fable.

Celle pour qui jadis Ilion fut détruit,

Si vous eussiez été, n'auroit point eu de bruit.

Paris eût avec vous, plein d'amour & de joye,

Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troye,

Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût vû périr

Ou pour vous conserver, ou pour vous conquérir.

Jugez par ces appas éloignez des vulgaires,

Combien vous surpasserez les beautés ordinaires ;

Jugez si de vos coups un Amant peut guerir,

Qu'il ne faut pas enfin ou vous plaire, ou mourir.

Mais

Mais ce puissant éclat de v^{otre} beau visage
 Est le plus foible nœud par où l'amour m'engage.
 V^{otre} esprit adorable, & digne des Autels,
 Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
 Il n'est rien qui ne cède à sa force suprême,
 Il peut tout, si ce n'est d'empêcher qu'on ne l'aime,
 Mais ce crime est commun à quiconque a des yeux,
 D'aimer, en vous voyant, un chef-d'œuvre des Cieux.
 Ainsi, ne trouvez pas ma flamme illegitime;
 Ou bien accusez-vous d'avoir commis ce crime.

Que si l'ambition de soupirer pour vous,
 Quoy que vous la causiez, aigrit v^{otre} courroux:
 Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
 Un si noble trépas me tiendra lieu de grace,
 Expirant à vos yeux, par leur foudre abattu,
 Pour un crime plus beau que la même vertu.

Orante, je vous aime, il est temps de le dire;
 Je suis trop genereux pour celer mon martyre,
 Ce martyre est trop beau pour n'être pas connu,
 Et l'on ne peut cacher l'amour qui va tout nud.

Si du peu que je vau^x v^{otre} grand cœur s'irrite,
 Sçachez que mon ardeur me tient lieu de merite,
 Apprenez que l'amour n'a rien déterminé,
 Que le cœur d'un Amant est un cœur couronné,
 Et que le noble excès d'une flamme parfaite
 Ne distingue jamais le Sceptre & la Houlette.
 Apprenez qu'on a vû pour des objets mortels,
 Les Deesses quitter le soin de leurs Autels.
 Apprenez que Venus bannit le Dieu de Thrace,
 Pour servir Adonis, & le suivre à la chasse,
 Et que loin de punir ce jeune Audacieux,
 Le plaisir de le voir luy fit quitter les Cieux.
 C'est pour Endymion que la Lune est si pâle;
 Et l'Aurore rougit du mépris de Cephale.

Belle Orante, imitez ces exemples puissans,
 Laissez toucher v^{otre} ame au tourment que je sens.
 Comme ces Deitez vous êtes adorable,
 Comme ces Deitez devenez exorable.

N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager,
 Si vous causez ma mort, il sçaura la venger,
 Et fera soup^{irer} pour quelque ame volage
 Cette beauté superbe à qui je rends hommage.
 Alors, s'il vous souvient de ma fidélité,
 Vous vous plaindrez en vain de m'avoir mal-traité.
 Quand cet Amant trompeur méprisera vos charmes,
 Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,
 Et les yeux tous en pleurs, vous direz foiblement,
 Alcidon, tu fus seul qui m'aimas constamment.

Fuyez cette menace, & suivez une envie,
 Où, pour v^{otre} repos, mon amour vous convie.
 Nos jours, comme les flots, courent rapidement,
 Le temps propre à l'amour se passe promptement:
 L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
 Et quand nôtre nuit vient, elle vient éternelle.
 Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loy.
 Aimez, puis qu'il le veut, mais n'aimiez rien que moy.
 Belle Orante, imitez ma constance & ma flamme,
 Et me donnez un cœur qui possède mon ame.



STANCES.

VOICY bien les beaux lieux où l'*Amour* couronna
 Par les mains de *Phylis* le bien-heureux *Cyrene*,
 Mais l'aimable *Phylis* qui les abandonna,
 A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.



Ces bois & ces jardins & ces prez & ces eaux
 Et ces plaisans valons & ces noirs précipices,
 Seuls confidens des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux
 L'ont été mille fois de ses chastes delices.



Le Soleil mille fois l'a vû dès le matin,
 Tantôt avec *Phylis* dansant sur la fougere;
 Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin,
 Dont la blancheur cédoit au teint de la *Bergere*.



Sur ces lits parfumez, mille fois les zephirs,
 Trouvans près du Pasteur son *Amanteravie*,
 Ont porté jusqu'au Ciel leurs amoureux sôûpirs,
 Et mille fois les Dieux en ont eu de l'envie.



Cyrene maintenant accablé de soucy,
 Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misere,
 Leur dit en sôûpirant, *Phylis* n'est plus icy,
 Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sçauriez plaire.
 Elle



Elle est loin de ces bords en des lieux inconnus,
Près d'un fâcheux jaloux qui la tient arrêtée,
Plus fâcheux que Vulcain étoit près de Venus,
Ou l'importun Cyclope auprès de Galathée.



Par ce fâcheux jaloux & la nuit & le jour,
Sans ofer murmurer, la Belle est asservie;
Ha ! Berger malheureux, tu n'eus jamais d'amour,
Ou ce penser tout seul te doit coûter la vie.



Dans un mal si pressant il déteste les Dieux,
Comme Auteurs du tourment que sa Phylis endure :
Il trouble le silence & la paix de ces lieux,
Et le long de ses bords la Garonne en murmure.



Les Pasteurs d'alentour, Pan le Dieu des Pasteurs,
Bacchus & les Sylvains, & Pomone & Zephire,
Venus & les Amours, Phœbus & les neuf Sœurs
Accourent étonnez d'un si cruel martyre.



Quelle est cette fureur qui t'ôte le repos ?
Demande avec douleur la troupe desolée :
Et le triste Berger étouffé de sanglots,
Leur répond seulement, Phylis s'en est allée.



O D E
A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ENGUIEN.

GRAND Duc, qui d'Amour & de Mars
Portes le cœur & le visage;
Digne qu'au Thrône des Césars
T'éleve ton noble courage.



ENGUIEN, delices de la Cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Vien mêler le myrte d'Amour
A la Palme de la Victoire.



Ayant fait triompher les Lys
Et dompté l'orgueil d'Allemagne;
Vien commencer pour ta Phylis
Une autre sorte de campagne.



Ne train point de montrer au jour
L'excès de l'amour qui te brûle;
Ne sçais-tu pas bien que l'amour
A fait un des travaux d'Hercule?

Toujours

Toùjours les Heros & les Dieux
Ont eu quelques amours en tête ;
Jupiter même en mille lieux
En a fait plaisamment la bête.



Achille beau comme le jour ,
Et vaillant comme son épée ,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.



O Dieux que Renaud me plaisoit !
Dieux qu' Armide avoit bonne grace !
Le Tasse s'en scandalisoit ;
Mais je suis serviteur au Tasse.



Et nos Seigneurs les Amadis
Dont la Cour fut si triomphante ;
Et qui tant joustèrent jadis ,
Furent-ils jamais sans Infante ?



Grand Duc , il n'y va rien du leur ,
Et je le dis sans flatterie ,
Tu les surpasses en valcur ,
Passe-les en galanterie.



Vien donc hardiment attaquer
Phylis, comme tu fis Baviere ;
Tu la prendras sans y manquer ,
Fût-elle mille fois plus fiere.



Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence;
Car je croy que ton Confesseur
Sera seul de ta confidence.



Cependant fay qu'en deux beaux vers
la plus galante renommée
Debite par tout l'Univers
Les graces de ta Bien-aimée.



Choisi quelque excellente main
Pour une si belle avanture :
Pren la Lyre de CHAPELAIN,
Ou la Guitarre de VOITURÉ.



A chanter ces fameux exploits
J'employerois volontiers ma vie;
Mais je n'ay qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.



O D E

A MONSIEUR

CHAPELAIN.

E Sprit né pour les grandes choses,
 Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers,
 CHAPELAIN, mêle à tes lauriers
 Des guirlandes de fleurs,
 Et comme nos Pasteurs
 Couronne-toy de roses.



Le lion ardent te menace,
 Si tu veux travailler, de nuire à ta santé.
 Débauche ta sévérité;
 Souvent près d'un vin frais
 Sous un ombrage épais
 Le Sage a bonne grace.



Voy sur les rives de la Seine
 Languir l'herbe flétrie & les roseaux sechez;
 Voy dormir dans ce Bois couchez
 Les Moissonneurs hâlez,
 Qui du Soleil brûlez
 Abandonnent la plaine.

Quitte le séjour de la Ville,
 Vien goûter la fraîcheur des eaux & des valons,
 Vien entamer tous nos melons,
 Et dans ce beau séjour
 Passer le plus beau jour
 Que la Parque te file.



L'agréable & sçavant MENAGE,
 L'honneur de sa patrie, & l'honneur de nos jours,
 Le cœur libre de ses amours,
 Qui l'avoient irrité,
 Goûtant la liberté,
 T'attend sous cet ombrage.





GALANTERIE.

A UNE DAME A QUI ON AVOIT
donné en raillant le nom de Souris.

Puis que vous m'avez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que j'inventasse quelque chose,
Sur le nom que l'on vous impose,
Depuis quelques jours, de Souris,
Voicy ce que j'ay fait, Cloris.

L'un aime un chat, l'autre une chatte ;
L'autre un chien qui baille la pate ;
L'autre une guenon qui bondit ;
L'autre un perroquet qui médit ;
Moy j'aime une Souris si belle
Qu'au monde il n'en est point de telle ;
Aussi Mesdames les Souris
Vont chantant tout haut dans Paris,
Qu'elle seroit leur Souveraine,
Si Souris avoient une Reine,
Et qu'adorer on la pourroit
Si les Souris on adoroit,
Et que Souris eussent un Temple ;
Ce qui se trouve sans exemple,
Quoy que de Souris parle assez
L'Histoire des siècles passés :
Mais comme quoy se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire)

Q 3

Que

Que vous aimiez une Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'un fait cette demande
La difficulté n'est pas grande ,
Il faut qu'il lise seulement ,
Et puis il apprendra comment.
L'Amour plus fort que cent Alcides ,
Ayant fait cent mille homicides ,
Vint apprehendant d'être pris
Se réfugier à Paris ,
Où de crainte que la Justice
Ne le fit traîner au supplice ,
Ce faux rusé se vint aussi
Loger proche de la Mercy ,
Afin que mercy luy fût faite
Si l'on découvroit sa cachette.

Dans le logis qu'il habitoit
Une jeune Souris étoit ,
Qui voyant dégoutter les flèches
dont il fait de sanglantes brèches
Au cœur de ceux qu'il sçait dompter ,
Aussi-tôt en voulut tâter ;
Car de ces sortes de viandes
Les Souris sont toujours friandes :
Si qu'à l'instant en tapinois
S'étant glissée en son carquois ,
De ses traits elle fut piquée ,
Et des vieilles Souris mocquée ,
Dont bien jura de se venger ,
Et soudain se mit à ronger ,
Comme une petite perdue ,
La corde en l'arc d'Amour tendue ,
Et fit tant qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea ,

*La Souris sans misericorde
Rongeait cette seconde corde ;
Ainsi la Souris & l'Amour
Jouant aux barres tour à tour ,
Se trouverent une semaine
Tous deux en une égale peine ,
La Souris à cordes ronger ,
Et l'Amour à cordes changer.*

*Mais la partie étant mal faite ,
La Souris colere & finette
Enfin emporta le dessus ,
L'Amour de cordes n'ayant plus ,
Courut au Marais vers sa Mere
En pleurant luy conter l'affaire ,
Venus le prit & le baisa ,
Et de pois sucrez l'appaisa.
Tay-toy , tay toy , mon fils , dit-elle ,
Ne me tien ny bonne ny belle ,
Si bien-tôt nous ne nous vengeons ;
Lors fit ateler ses pigeons ,
Qui furent en moins d'un quart d'heure
Où la jeune Souris demeure.
Elle sur ses gardes étoit ;
Car du fait elle se doutoit ,
Et toujours se tenoit à l'erte.
L'Amour avoit juré sa perte ;
Comme aussi sa Mere Venus ,
Qui si-tôt qu'ils furent venus
Mirent une armée en campagne
De chats & de Cypre & d'Espagne ,
De chats sauvages , de matous ;
- Boucherent jusqu'aux moindres trous ,
Où les Souris ont leurs tanieres ,
Tendirent mille souricieries ,*

Semerent de la mort aux rats ,
Remplirent d'eau bassins & plats ,
Mais tout cela fut inutile ,
D'autant que la Souris habile
Avoit pourvû de son côté ,
Se jettant pour sa seureté
(N'osant plus tenir la campagne)
Dans un cabinet d'Allemagne ,
Ayant en cette occasion
Fait une ample provision
De confitures , de pommades ,
De citrons doux , de marmelades ,
Qu'elle boiroit & mangeroit.
Tant que le siege dureroit.
De ce Fort la Souris hardie
Incessamment faisoit sortie
Par chemins aux chats inconnus ,
Donnant au quartier de Venus ,
Malgré sentinelles & gardes ,
Luy gâtant les plus belles hardes ,
Renversant & poudres & faras ,
Et rongeanr les Poulets de Mars.
D'Amour elle gâtoit la flèche ,
Tantôt elle arrachoit la mèche ,
Ou la cire de son flambeau ,
Ou les cordons de son bandeau ,
Ou quelque plume de ses aîles ,
Et faisoit des choses si belles ,
Que Dame Venus & son Fils
Etoient prêts d'être déconfits.
Car même les chats volontaires
Ne faisant pas là leurs affaires ,
Pour subsister se débandoient ,
Souricieres se détendoient :

L'eau des bassins étoit jettée,
 Et la mort aux rats éventée,
 Dont de dépit Amour crevoit,
 Pourtant le siege il ne levoit,
 Voulant pousser à bout l'affaire,
 Encor que ny luy, ny sa mere
 Ne sçüssent à quel jeu jôuer,
 Ny plus à quel Saint se vouër.
 Cependant la machine ronde,
 Qu'en prose on appelle le monde,
 Qui par l'Amour seul se maintient,
 Et que le seul Amour soutient,
 Des soins de l'Amour délaissée
 S'en alloit bien-tôt renversée.
 Les élemens n'agissoient plus,
 L'onde & les vents étoient perclus.
 La terre demouroit en friche,
 Le cerf se cachoit de la biche,
 Le coq la poule haïssoit,
 Le moineau sa femme laissoit,
 L'ormeau ne souffroit plus la vigne :
 Et trouvoit le lierre indigne
 D'embrasser ses dignes rameaux.
 Tous les poissons dessous les eaux
 Se haïssoient comme la peste,
 Quand dans la demeure céleste
 Le grand Jupiter se troubla,
 Et les Dieux du Ciel assembla,
 Et leur faisant voir ce desordre
 Tel qu'un aveugle y pouvoit mordre,
 Le monde, dit-il, a besoin
 Qu'Amour en reprenne le soin ;
 Et c'est fait de Dame Nature,
 Si cette guerre encore dure,

Q. 5.

Guerre

Guerre faite mal à propos.

L'Amour nous tira du cahos,

Il pourroit bien nous y remettre :

Mais il ne le faut pas permettre.

Il faut tous aller à Paris

Pour traiter avec la Souris

Une paix qui soit assurée,

Et d'une éternelle durée.

Ainsi fut fait, ainsi fut dit,

Leur troupe à Paris descendit,

Où pendant trêves obtenues,

Par allées & par venues,

Ils conclurent la paix, ainsi

Qu'on voit dans ces articles-cy.

Nous la Souris faisons promesse

De tenir Venus pour Deesse,

Et de reconnoître en tout lieu

L'Amour son enfant pour un Dieu,

Comme à tels de leur rendre hommage,

Et ne leur faire aucun dommage.

Aussi nous Venus, & l'Amour

Pardonnons tout jusqu'à ce jour,

Déclarons la Souris sans blâme,

Luy donnons figure de femme,

Pour la garantir de tous chats;

Quoy que femme elle ne soit pas,

Et qu'elle soit en sa nature

Souris sous une autre figure.

Cupidon en particulier

Montrant qu'il veut tout oublier,

Vent que sous ce nouveau visage

La Souris ait cet avantage

Que ses yeux gagnent mille cœurs,

Et soient par tout nommez vainqueurs.

De plus il s'oblige à souscrire,
 Que quand la Souris voudra dire
 Pour tuer ceux qu'il luy plaira,
 Amour tire, Amour tirera,
 Sans qu'elle puisse être blessée,
 Ny par ses flèches offensée,
 Et de cecy sont convenus
 La Souris, Amour, & Venus.

Ainsi donc la paix arrêtée
 Par le grand Jupiter traitée,
 Toutes choses allerent mieux.
 Les Dieux retournerent aux Cieux,
 L'Amour & la Fille de l'Onde
 Remirent l'ordre dans le monde.
 La Souris par ses yeux charmans
 Sans les aimer fit mille Amans.
 Parmi ces Amans on me conte,
 C'est pourquoy je n'ay point de honte
 D'aimer une femme-Souris
 Plus que les Dames de Paris.

Dans cette histoire veritable,
 Qui n'est ny mensonge, ny fable,
 Vous pouvez voir, belle Cloris
 Que vous n'êtes qu'une Souris;
 Ainsi, quoy qu'on vous nomme un Ange,
 Gardez que le chat ne vous mange.





STANCES

A MADEMOISELLE BERTAUD,
quel l'Auteur appelloit SOCRATINE.

JE meure c'est trop marchander
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin il se faut hazarder,
Socratine, hé bien je vous aime.



Mon cœur très-amoureux consens
De se ranger sous vôtre empire:
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire.



Maintenant c'est à vous de voir
Si j'ay dequoy vous satisfaire;
Car j'irois ailleurs me pourvoir
Si je n'étois pas vôtre affaire.



Tout honnête homme est mon rival,
Je sçay qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal!
Mais vous en valez bien la peine.

Vous

*Vous me direz que les Amans
Aujourd'huy ne font que se rire,
Et que je suis de ces Normans,
Qui promettent pour se dédire.*



*Il est vray, nôtre Nation
Donne souvent la gabatine;
Mais je donneray caution
De ne point tromper Socratine.*



*Pour rendre vôtre esprit certain,
Et pour asseurer nos affaires,
Je vous passeray dès demain
Un bail d'amour devant Notaires.*



*Pour neuf ans, pour six, ou pour trois,
Et si vous en êtes contente
Avec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.*



*Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain à vôtre réveil
Nous résoudrons de toute chose.*



LA SEINE PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES.

Vrayment je vous trouve bien vaine.
De me débaucher mes Beautés,
Sous prétexte de leurs santez,
Petite Nymphé de Fontaine.



Sçavez-vous que je suis la Seine
Qui porte des bâtons flottez;
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent être très-bien frotez.



Je sçay bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualitez
Vous peuvent rendre ma rivale.



Mais, petite Nymphé de bale,
Vous feriez bien mieux entré nous
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire & de filer doux.

Car

Car si quelque jour contre vous
Ma colere étoit débordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bien-tôt inondée.



Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.



Certes j'en aurois du dépit ;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guerit,
Quand il les boit sans maladie.



O la cure heureuse & hardie
De remettre un homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie,
Il ne s'est jamais mal porté !



Ceux qui conseillent qu'en Eté
De vos eaux on fasse carrouffe,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais Medetins d'eau douce.



Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reviendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

*Holà Seine, me dira-t-on,
Pourquoy faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses.*



*A quoy bon toutes ces grimaces,
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes graces
La Fontaine y satisfera.*



*Elle y satisfera fera,
C'est faire en sage Politique,
Neptune l'en estimera
Comme une source pacifique.*



*Nymphes, je veux donc sans réplique
Que l'on me rende promptement
La divine Melancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.*



*Phylis est son nom de Romant,
Je souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare & charmant,
Sa compagne chere & fidelle.*



*Mais vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte & mainte Demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.*

Ainsi,

Ainsi je vous en vay parler ,
Car vous pourriez prendre le change ,
Et puis je les veux régaler
En passant d'un mot de loüange.



Leur haleine est de fleur d'orange ,
Leur teint de roses & de lys.
Caliste chante mieux qu'un Ange ,
Mais non pas si bien que Phylis.



Leurs esprits sont beaux & polis ,
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis ,
Et jettent l'œillade amoureuse.



Caliste est fort granderieuse ,
Ses dents en sont cause je croy :
Phylis est fort grande rêveuse ,
Je ne scaurois dire pourquoi.



Quand je les montrerois au doigt :
Vous seroient-elles mieux connuës ?
Maintenant envoyez-les moy ,
Elles seront les bien venuës.



Ainsi puisse tomber des nuës
Tant d'eau dans vos petites eaux ,
Qu'étant rivières devenus
Par tout elles portent bateaux.

*Que les saules & les roseaux
Vous servent toûjours de ceinture ,
Et que le doux chant des oyseaux
Soit moins doux que vôtre murmure.*



*En attendant , je vous conjure
De prendre ces petits Barbeaux ,
Et ces Brochetons , je vous jure ,
J'ay regret qu'ils ne soient plus beaux.*



*Ce sont pour vous des fruits nouveaux :
Je voy bien que cela vous tente ,
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu , je suis vôtre servante.*





LE DIRECTEUR.

IRis, dont les beaux yeux, dès le premier moment,
De votre Confesseur me firent votre Amant,
Ce n'est pas en Amant que je vay vous écrire,
Mais en vieux Directeur qui tâche à vous instruire,
Et qui dans son écrit vous donne une leçon,
Digne du Pere George, ou du Pere Ormeçon.

Premièrement, fuyez le discours de Pelée,
Dont la galanterie est tout à fait gaulée;
Et s'il vient près de vous en Raminagrobis
Marchander votre cœur pour dentelle ou tabis,
Refusez ces presens, ne soyex pas si dupe
De vous laisser tromper à l'éclat d'une fupe,
Et songez que l'Amour seroit trop offensé,
Si vous aviez aimé pour du tabis passé.
S'il va jusqu'à la perle, & qu'il vous la presente,
Pour Dieu pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites sy trois fois avec dévotion,
De peur de succomber à la tentation.

Pour l'aimable Thyrsis qui joue un autre rôle,
Foygnant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit votre Amy, recevez-en le cœur;
S'il se dit votre Amant, traitez-le de moqueur.
Sans choquer votre honneur & votre conscience,

Con-

Conseillez-luy tout doux qu'il prenne patience ;
Qu'il retire au plutôt son épingle du jeu ,
Et qu'il ne brûle pas long-temps à petit feu.

Maintenant , belle Iris , je veux vous mettre en suite
Quelques points principaux touchant votre conduite.
Si quelqu'un vous vient voir captif de vos appas ;
Que l'on dise toujours que vous n'y serez pas.
Ayez aux Capucins votre coëffe abattue ,
Sans voir ces beaux Mignons , qui font le pied de grâces
Et ne recevez point par la main des Valets
Ce que les gens du siècle appellent des poulets.

Aussi-tôt qu'au matin vous serez éveillée ,
Avant que vous lever , ou que d'être habillée ,
Faites du fond du cœur ce bel acte de foy ,
Je croy que Daphnis m'aime , & qu'il n'aime que
moy :

Puis ayant cet objet présent à la mémoire ,
Usez de l'oraison dite ejaculatoire ,
Pendant le long du jour chantant souvent cela ,
Dieux que n'est-il icy ! Dieux que ne suis-je là !

Mais je ne songe pas que c'est trop de folie
Pour un homme accablé par la mélancolie.
Iris , je ne sçaurois rire plus longuement ,
Le faux Directeur cède au véritable Amant ,
En cette qualité je n'auray point de joye
Jusqu'à tant que le Ciel voudra que je vous voye.
L'absence cependant ne pourra me changer ,
Et douter , belle Iris , c'est me desobliger.
Je jure vos beaux yeux que pour être infidelle
J'ay trop de passion , & vous êtes trop belle.



GALANTERIE

SUR L'ALLIANCE DE LA ROCHE
& du Caillou, qui étoit entrel' Au-
teur & une Dame.

QUand par l'ordre du Ciel le tems se trouva proche
 Où l'aimable Caillou s'éloignant de la Roche,
 Quittoit jûsqu'à l'Avent Blanc-manteaux & Mercy,
 La Roche tristement l'entretenoit ainsi:
 O superbe Caillou qui pouvez sur la brique
 Prendre le pas devant, & luy faire la nique,
 Et de qui la beauté, forceroit d'enrager
 La pierre de tonnerre, & le marbre étranger.
 Beau Caillou dont le Ciel a fait une Statue,
 Qui de son seul regard me fait vivre ou me tuë.
 Caillou, qui valez mieux que tous les diamans,
 Caillou, qui lapidez un million d'Amans,
 Caillou noble sans doute & de race ancienne,
 Descendant du Caillou du Benoît Saint Etienne,
 Caillou certes plus beau de fois un million,
 Que tous ceux dont les Dieux bâtirent Ilion;
 Que ceux dont Amphion fit la Ville Thebaine,
 Que celui de Niobe autrefois grande Reine;
 Même que les Cailloux, qui sortirent des mains
 Du vieux Deucalion, & furent des Humains,

Enfin

Enfin plus beau que ceux que d'un front taciturne
 Au lieu de ses enfans mangeoit le grand Saturne.
 Hélas ! le puis-je dire, il est donc arrêté
 Par le cruel decret du Destin irrité,
 Que vous vous en alliez pour augmenter mes peines,
 Et puis que les Rochers ont toujours des fontaines,
 Auray-je pas raison en ces vives douleurs
 Si je change mes yeux en deux sources de pleurs ;
 Et si dans ce départ qui me nuit & me gêne
 Je vous dis ces beaux vers de la belle Chimene :
 Pleurez, pleurez, mes yeux, & vous fondez en eau,
 L'absence du Caillou met la Roche au tombeau.
 Au moins ne souffrez pas qu'on vous fasse reproche
 D'avoir en cette absence oublié votre Roche ;
 * * * * * *
 * * * * * *
 Ainsi si votre Roche oze esperer la gloire
 D'occuper quelquefois cette belle mémoire,
 Veuille toujours le Ciel de tout mal vous garder.
 Qu'ainsi jamais Laquais ne vous puisse fronder ;
 Jamais ne serviez-vous de pavé pour les Villes,
 Jamais ne serviez-vous de boule pour les quilles,
 Jamais un Chevalier, ou jamais un Valet
 Ne vous mette par force au chien d'un pistolet.
 Que jamais un Passant qui viendra de se nuire,
 Se choquant contre vous ne vous puisse maudire,
 Et n'alliez-vous jamais, pour finir ma Chanson,
 Dedans les sales mains de quelque Aide à Masson.



EPISTRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE FIESQUE.

TOy que le Sort rencontre toy ligué
 Loin de la Cour aux champs a relegué,
 Amy des bons, courtois & brave Comte,
 Qu'avec raison entre les Preux on compte.
 Issu d'un Preux, qui plus hardy que trois
 Fit une nuit belle peur aux Genoïs,
 Non par un trait de Ribleur, ou jeune homme,
 Mais par un fait que par tout on renomme,
 Et qui sans plus guerdonnoit sa vertu,
 S'il n'eût été par malheur trop vêtu :
 Reçoy ces vers que t'écry pour te rendre
 Humble salut ; Car point ne veux prétendre
 En iceux vers le tien los exalter,
 Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,
 Ton Chapelain, non pas de ta Chapelle ;
 Mais Chapelain qui chante la Pucelle :
 Et pour Dunois, le grand & fier Baron,
 Fait raisonner le clairon de Maron.
 Ainsi l'entens-je, & sans dcute toy-même.
 De prime abord l'as entendu de même.
 Mais un salut t'envoyer simplement
 Sans te mander ny pourquoy, ny comment

Est

Est de Paris, qu'en proverbe l'on nomme
 Paris sans pair, même en dépit de Rome,
 Seroit sans doute un assez mauvais tour,
 Et ce seroit mal te faire ma Cour.

Permetts-moy donc qu'en stile Marotique
 Les vie & mœurs de Paris je t'explique,
 Et tu verras si pour un tel métier
 J'ay meilleur nez que n'a le Gazetier.

Donc de Paris voicy ce que puis dire,
 En bonne foy c'est un merveilleux Sire,
 De plus en plus en bombances croissant,
 Nouveaux Palais tous les jours bâtissant,
 Joüant gros jeu, tenant fort bonne table,
 Et défrayant un monde innumérable,
 Parmy son train comptant plus de Valets,
 Que Transalpins Princes n'ont de Sujets;
 Et dans un jour faisant plus de dépense,
 Qu'en douze mois n'en fait un Roy de France.

Item il met en folles actions
 Tout son avoir; donne collations;
 Fait très-souvent assemblées publiques,
 Paye & nourrit maintes Troupes Comiques,
 Hante la nuit avec jeunes Galans,
 Infames lieux, tavernes & brelans,
 Où luy convient toujours vuider ses poches,
 Et fait rouler plus de dix milles coches.
 Pour subsister mange son bled en verd,
 En fin finale il se gâte & se perd.

Chez luy pourtant se mene toujours fête,
 Quoy qu'on n'y sçache où donner de la tête,
 Et qu'on y soit, ainsi que chacun sçait,
 Tantôt à bout de l'an quarante-sept.

De tout cecy France sa pauvre mere
 La bonne Dame est en très-grand' colere,

Qui maintefois a vainement prêché,
Pour corriger cet Enfant débauché,
Et mis à sac ses grosses bouges pleines,
Pour subvenir à toutes ses fredaines;
Si qu'elle en est dans la nécessité:
Mais par le nez la tient ce Fils gâté,
Qui pour montrer qu'il craint sa réprimande,
Et la duper; Mal vit qui ne s'amende,
Ce luy dit-il, je me veux corriger
Puis qu'il le faut. Lors se met à changer
Ses beaux habits. Il décout sa dentelle;
La fait découdre à toute sa sequelle,
Porte le noir, quitte l'argent & l'or,
Fait dédorer tous ses coches encor.
Cela pourtant n'est rien qu'hypocrisie.
Le Compagnon fait toujours même vie,
En luy n'ayant un brin d'amendement.
Mais ce qui met France en grand pensément,
Et plus que tout luy broüille la cervelle,
C'est qu'elle veut appaiser la querelle,
Qu'a pris Paris contre un faux garnement
Nommé Madrit, plus fin qu'un Allemand.
Pourtant ne sont entr'eux billes pareilles.
Paris souvent luy tire les oreilles:
Et toutefois voulant la paix traiter
Ont envoyé chez un nommé Munster,
Amy commun, Tudesque & bon yvrogne.
Pas bien ne sçay comme ira la besogne,
Et moult en crains, car les Gens déclarez
Pour faire paix sont aux couteaux tirez.
A tant m'en tay; delaisant choses telles,
Pour te parler un peu de Demoiselles,
Qu'assiègent Gens fort blanchement botex,
Frisquez Mignons, poupins & frifotez,

Riches en bas, en canons, en manchettes;
 Mais par sur tout fort riches en sornettes,
 Que ces Beutez prennent pour mots dorez.
 Remunerant ces pauvres alterez,
 D'un doux regard avec un doux sourire;
 Car pour le reste ils ne trouvent que frire,
 Et ces Mondains tant coins & fort jolis
 Sont bien-heureux d'avoir la Desfurlis,
 Qui maintefois leur est encor cruelle,
 Car Demoiseaux payent mal la chandelle.
 Dieu les conserve, & gard' les gens de bien
 De rien y perdre, & de n'y gagner rien.

Encor faut-il te parler du Theatre,
 Où tu soulois par fois t'aller ébatre
 Au temps passé. Toûjours y sont Farceurs
 Italiens, bons & beaux Gaudisseurs.
 Toûjours y sont le fameux Scaramouffe,
 Grand Medecin, qui ne va point en housse,
 Mais vole en l'air comme un esprit malin;
 Et des Boufons le Boufon Trivelin,
 Qu' Archiboufon pourtant je ne dis, parce
 Qu' Archiboufon est Briguelle à la Farce.
 Toûjours y sont Gracian Balançon,
 Moult gracieux en sa longue leçon,
 Puis Mario, puis Dame Marinette,
 Maîtresse mouche, & servante finette:
 Aurelia, Pantalon Mioo;
 Virginio caro filioo;
 Lucille enfin au visage malade,
 Et l'Espagnol fort en rodomontade.
 Mais le pis est que cet Amant pelé
 Disant toûjours Si dice che'l Sole,
 Vécu toûjours comme un Valet de fête,
 Ce Lilio nous rompt toûjours la tête.

De lieux communs , ord & vieil pot pourry ,
Et toutefois du temps du grand Henry ,
Il fut , dit-on , parangon des Comiques ,
Ogrand' bonté des Chevaliers antiques !
Hors iceluy ces Auteurs estimez ,
Gens bouffonnians , que dessus ay nommez ,
Quand il leur plaît sottiſe faire , ou dire ,
Toujours nous plaît l'ouïr , la voir , & rire ,
Mais toutefois un Zany baloté
Par les Sergens , Spavento di notte ,
Saut , escalade , & telle mommerie ;
Chicos Binlis & Turcs de Tartarie
Ne me ſont rien au prix de Fodelet ,
Non de par luy , je ſerois un folet ,
Voire un grand fol de luy donner la Pomme.
Or enten-moy ; c'eſt que le petit homme
Que tu connois , & dont on peut prêcher
L'eſprit eſt prompt , mais infirme eſt la chair ,
A tranſlaté de la Langue Eſpagnolle ,
N'a pas long-temps , Comedie tant folle ,
Où Fodelet eſt ſi plaisant garçon ,
Qu' Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'avoüerois ſi la Piece avois lûë ,
Et plus encor ſi jouër l'avois vûë ,
Don Francesco de Royas eſt l'Auteur ,
Et Paul Scarron , comme ay dit , Tranſlateur.
Or ſur cecy , Comte , s'il te va prendre
Ardent deſir de la voir ou l'entendre ,
Je te feray des loges retenir ,
Mais je crains bien que n'y puiffes venir.



STANCES.

A MONSIEUR

DE CHARLEVAL.

M On cher Thyrsis, dequoy t'étonnes-tu
De voir Cloris coquette & coquettée ?
Le siecle en est, & la pauvre vertu
Constance est morte, & n'est pas regretée.



L'Inde a moins d'or & moins de Perroquets,
Que Paris n'a de Coquets & Coquettes,
La mode en est, & jusqu'à nos Laquais,
Qui sont trompez, & trompent les Soubrettes.



Mais de tout temps les Coquets ont chanté;
Et si Jason n'eût coqueté Medée,
Il n'eût jamais en Grece rapporté
Cette Toison si fierement gardée.



D'esprit coquet les Deesses étoient
D'aller ainsi sans connoître un jeune homme
Luy découvrir tout ce qu'elles portoient,
Et luy montrer le cuf pour une pomme.



*Le croirois-tu ? cette prude Beauté,
Que dans ses Vers Homere a tant chantée,
De cent Galans & l'Hyver & l'Eté
Pendant vingt ans fut toujours coquetée.*



*Etonne-toy maintenant que Cloris
D'un seulement ne soit point satisfaite,
Puis qu'elle est femme, & femme de Paris;
Ce qui s'appelle en bon François Coquette.*



*Ton bel esprit, ta grace, tes beaux Vers,
Charme des cœurs, delices de la France,
Meriteroient en un temps moins pervers
Beaucoup d'amour & beaucoup de constance.*



*Mais toutefois pour ne te point flater,
Il faut qu'enfin je te dise à l'oreille,
Tu ne fais rien par tout que coqueter,
Et ta Cloris te traite à la pareille.*





LE TESTAMENT

De Goulu.

Goulu mourant par faute de manger,
 Maître Clement lui dit, prenant sa main,
 Le mal empire & grand est le danger,
 Si pain n'a vez. Las, je n'ay point de pain,
 Répond Goulu. Vous mourrèz donc de faim;
 Car Hypocras, Prince de nos Ecoles,
 En ses records tient cela pour certain:
 Lors en pleurant Goulu dit ces paroles.

Je voy bien que ne puis guerir,
 Dont il me fâche durement,
 Physiciens me font mourir
 Par breuvage & par lavement.
 Las! j'en ay pris si largement
 Que j'en ay gâté mes affaires.
 Adieu vous dy Maître Clement,
 Bran de vous & de vos clysteres.

Mon Testament écrire me convient,
 Ains que descendre au manoir Proserpine,
 Je vais au lieu d'où nully ne revient,
 Car mort me mord, & famine me mine.
 Mon maigre corps je laisse à la vermine,
 Elle en pourra jeûner les Vendredis.
 Pour mon esprit, qu'il aille à la cuisine,
 Car c'étoit-là qu'étoit son Paradis.

Je donne au Gueu qui court au Cours
 Dans un petit panier clissé,
 Mon Bidet, qui fait mille tours,
 Et pour Paris est bien dressé.
 Il va sans bride & déchaussé.
 Vieille natte est sa nourriture.
 Un Requiescat in pace
 Luy seroit fort bonne aventure.

Hé le pauvret, quand midy s'approchoit,
 Qu'il a souffert de coups sans se fâcher !
 Car le chetif souventefois clochoit,
 Et pour moy seul s'efforçoit de marcher.
 Plus ne voudra se laisser affourcher
 Ce Bucephal dont je suis l'Alexandre.
 S'il ne le veut, qu'on le fasse écorcher,
 Et puis sa peau dessus ma tombe étendre.

Le Drap qui la nuit me couvroit,
 Quand mon Cheval se reposoit,
 Où souvent mon Valet ouvrait,
 Qui maintes pieces y cousoit,
 Autrefois neustant me plaisoit,
 Et tout vieux m'est si nécessaire
 Que j'ordonne, s'il y duisoit,
 Qu'on m'en fasse un drap mortuaire.

Je donne & legue à Clopin mon Valet,
 Quoy qu'il ne m'ait de tout point décroté,
 Mon vieux mouchoir & mon large colet,
 Chemise non, ce n'est ma volonté.
 Or si Clopin dit que c'est chicheté,
 Je luy répons, que bien fort il s'abuse ;
 Qu'onques au dos chemise n'ay porté,
 A votre avis n'est-ce pas bonne excuse ?

Item, il aura mon Chapeau,
 Qui nuit ny jour ne m'a quitté,
 Depuis qu'étois sous le drapeau.
 D'Ignace & sa Societé,
 Ce Chapeau peut être porté,
 Pourvu que de son bord l'on coupe,
 Si sudum, Car l'humidité
 Le rend yvre comme une soupe.

Mais s'il vouloit en faire un parasol,
 Point ne faudroit de son grand bord roigner :
 Il le vendroit du moins cinq fois un sol,
 Pourvu qu'il sçût surfaire ou barguigner.
 Sur mon Collet, moult propre à se peigner,
 Colet cachant le dos & la fourcelle,
 Le bon Clôpin peut encore gagner,
 En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauvre des Ecoliers,
 Afin qu'il se puisse chauffer,
 Je laisse mes deux vieux Souliers,
 Aussi bien m'alloient-ils laisser.
 Ils sont, par trop rapétasser,
 Comme Argo la vieille Nacelle,
 Qu'on fit tant de fois rapiecer,
 Qu'on ne sçût plus si c'étoit elle.

Ma Sotane est pour Maître Aliboron,
 Car la sotane à sot Asne appartient.
 Tant eut de coups d'épingle & d'éperon,
 Que je ne sçay comme elle se soutient.
 Fil noir & blanc les morceaux en retient,
 Et entretient en amitié parfaite,
 Car cet habit plus de pieces contient
 Qu'un Capucin n'en coût à sa jaquette.

Pour Janotus mon vieil amy
Sera mon gentil Braquemart,
Puis encor Theca calami,
Qu'indoctes nomment Calemart.
Dedans n'a plumes, ne plumart,
Mais brocheté & fine lardoire.
Le cornet en est plein de lard,
C'est une joyeuse Ecrtoire.

Maître Martin aura mon grand Manteau,
Que Mante à eau j'étymologisois.
C'est bien raison qu'il ait part au gâteau,
Car dessus tous grandement le prisois.
Je donne encor mon coutelet Pergois
A Dame Alix Reine des Mameluës,
En la payant de ce que je luy dois
Pour deux litrons de châtaignes bouluës.

Pour mes Ecrs in utroque,
Unquidan les a blasonnez,
Et par glose s'en est mocqué;
Mais pour luy faire un pied de nez,
Aux halles je les ay donnez,
Où ma prose qu'il a bernée,
Et mes Vers seront couronnez
D'épinards verds toute l'année.

Bien aimeroient Poursuivans d'Apollon,
Qu'à chacun d'eux je disse en mourant tien.
Helas ! ils m'ont joué comme un balon.
Ils m'ont banny de chez les gens de bien.
Ils m'ont traité comme on fait un vieux Chien.
Ils m'ont chassé par tout des bonnes tables.
Pour m'en venger je ne leur donne rien,
Mais je les donne à tous les mille Diables.



BALADE

Du Gouteux sans pareil.

A MONSIEUR CONRART.

LE Gouteux qui sa goutte sent,
 Fait pauvre chere & laide mine.
 De tels j'en ay vû plus de cent :
 Beaucoup voit qui beaucoup chemine.
 Mais d'en voir un que ce mal mine,
 Qui, sans paroître marmiteux,
 Comme toy sa goutte mâtine,
 On ne vit onc un tel gouteux.

*Autour de l'un toûjours on sent
 Vieil oingt, emplâtre ou medecine.
 L'autre d'un lamentable accent
 Déteste Bacchus & Cyprine.
 Pour trop bien ruer en cuisine
 Le tiers de sa goutte est honteux.
 Toy seul ris de cette mutine.
 On ne vit onc un tel gouteux.*

*L'on te trouve en habit decant,
 Composant Lettre Marotine,
 Pour laquelle Phœbus descend
 De la montagne Parnassine :
 Et le monde à peine imagine
 Qu'un homme en tourment si piteux
 Puisse faire œuvre si divine.
 On ne vit onc un tel gouteux.*

ENVOY



E N V O Y.

PRince, tant plus je t'examine,
 Je chante; (& cela n'est douteux)
 Que sur terre ny sur marine
 On ne vit onc un tel Gouteux.





APOSTILLE.

A MONSIEUR

C O N R A R T.

*SI tu te plais à ces Vers-cy
 Que pour te plaire je t'envoye,
 Croy que j'en auray de la joye;
 Mais s'ils ne te plaisent aussi,
 Fay d'eux sans aucune mercy
 Ce que les Grecs firent de Troye.*



REPONSE



RÉPONSE DE M. CONRART.

B A L A D E.

DE LA MISERE DES GOUTEUX.

LE Gouteux qui sa goutte sent,
 Fait triste chere, & laide mine :
 Bien que de luy tu sois absent,
 Ta mine fort bien le devine.
 Quand tu te souviens qu'il clopine,
 Dès qu'il veut faire un pas ou deux,
 Ton esprit alors s'imagine
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

*Maint Auteur antique & recent,
 Bien instruit en toute doctrine,
 Soutient que la goutte descend
 De copulation divine,
 Et que de Bacchus & Cyprine :
 Nâquit cet enfant maupiteux ;
 Mais nonobstant cette origine
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.*

Pour moy qui des fois plus de cent :
 Ay passé par cette étamine,
 Que me sert-il d'être innocent,
 Et plus net que n'est une hermine,
 Puis qu'au pied je porte une épine,
 Qui me rend tout lieu raboteux,
 Et que l'on dit quand je chemine,
 C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

ENVOY.



E N V O Y.

PRince, il n'est herbe ny racine
Qui m'empêche d'être boiteux,
Et sans ta rime Sarasine
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.



APOSTILLE.

Depuis que j'ay lû ta Balade
 Je ne suis quasi plus malade,
 Par-là tu peux voir à quel prix
 Je mets les Vers que tu m'écris.
 Quand à ceux-cy que je t'envoie
 Tu n'en recevras point de joye,
 Je le confesse & le maintiens :
 Fais-en donc avecque justice,
 Ce que tu voulois que je fisse
 A tort & sans cause des tiens.



BALADE.



BALADE.

DU PAYS DE COCAGNE.

NE loüons l'Isle où Fortune jadis
 Mit ses trésors, ny la plaine Elisée,
 Ny de Mahom le noble Paradis;
 Car chacun sçait que c'est billevesée.
 Par nous plutôt Cocagne soit prisee;
 C'est bon Païs; l'*Almanach* point ne ment,
 Où l'on le voit dépeint fort dignement.
 Or pour sçavoir où gît cette campagne,
 Je le diray disant Pays en Normand
 Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.



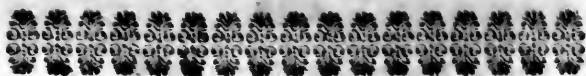
Tous les Mardys y sont de gras Mardys,
 De ces Mardys l'Année est composée.
 Cailles y vont dans le plat dix à dix,
 Et perdreaux tendres comme rosée.
 Le fruit y pleut, si que c'est chose aisée
 De le cueillir se baissant seulement.
 Poissons en beurre y nagent largement,
 Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne;
 Et tout cela fait dire hardiment
 Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

Pour



Pour les Beutez de ces lieux, Amadis
Eut Oriane en son temps méprisée,
Bien donnerois quatre maravedis
Si j'en avois une seule baisée.
Plus cointes sont que n'est une Epousée,
Et dans Palais s'ébattent noblement.
Prés leur déduit & leur ébatement
Rien n'eût paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en écrive autrement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.





E N V O Y.

PRince, je jure icy foy de Normand,
Que mieux vaudroit être en Caux un moment
Roy d'Ivetot, qu'Empereur d'Allemagne:
Et la raison, c'est que certainement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.





BALADE

D'ENLEVER EN AMOUR.

SUR L'ENLEVEMENT

de Mademoiselle de Bouteville, par
Monsieur de Coligny.

CE gentil joly jeu d'amours
 Chacun le pratique à sa guise,
 Qui par Rondeaux & beaux discours,
 Chapeau de fleurs, gente cointise,
 Tournoy, bal, festin, ou devise
 Pense les belles captiver:
 Mais je pense, quoy qu'on en dise,
 Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



C'est bien des plus merveilleux tours
 La passeroute & la maîtrise:
 Au mal d'aimer, c'est bien toujours
 Une prompte & souëve crise,
 C'est au gâteau de friandise
 De Venus la fève trouver.
 L'Amant est fol qui ne s'avise
 Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sçay bien que les premiers jours
 Que Becasse est bridée & prise,
 Elle invoque Dieu au secours
 Et ses parens à barbe grise :
 Mais si l'Amant qui l'a conquise
 Sçait bien la Rose cultiver,
 Elle chante en face d'Eglise
 Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



E N V O Y.

Prince, use toujours de main-mise,
 Et te souvien, pouvant trouver
 Quelque jeune fille en chemise,
 Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



SONNET



SONNET

A MONSIEUR

DE CHARLEVALL.

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
 Faite pour luy d'une main immortelle,
 S'il l'aima fort, elle de son coté
 (Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher CHARLEVALL, alors en verité
 Je croy qu'il fut une femme fidelle;
 Mais comme quoy ne l'auroit-elle été,
 Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle ?

Or en cela nous nous trompons tous deux;
 Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
 Bien fait de corps & d'esprit agréable.

Elle aimait mieux pour s'en faire conter
 Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
 Que d'être femme & ne pas caqueter.



SONNET

A UN LAID GALAND

d'une Dame qui avoit
un beau Mary.

Vous dont le visage falot
Est le thrône de la grimace,
Vous qui prétendez prendre place
Dans les crottesques de Calot.

Sérieux comme un Sibilot
Qui se mire dans une glace,
Galand comme un homme de Classe,
Et civil comme un Matelot.

Lubin, vous corrompez la Fable
Avec la Venus agréable,
Dont vous êtes le Favory:

Car l'on peut dire en cette affaire
Adonis en est le mary,
Et Vulcain en est l'adultere;

CHAN



CH A I N S O N.

O Bjet adorable & charmant,
 Mes pleurs & mes soupirs témoignent mon tour-
 ment;
 Mais le respect m'empêche de parler.
 Que de peine à dissimuler !
 Et que l'on souffre de martyre
 D'aimer, & ne l'oser dire !



C H A N S O N.

C Inq ou six soupirs, cinq ou six fleurettes,
 Cinq ou six, hélas ! je meurs d'Amour,
 Cinq ou six fois chaque jour
 Hanter cinq ou six Coquettes,
 Dépenser cinq ou six mille écus
 On fait cinq ou six maris cocus.



A L A M E S M E.

L E teint vermeil qu'a l' Aurore au matin,
 Prés vótre teint semble mourant, & pâle,
 D' Aurore avez le nom, & le destin,
 Et d'un vieillard la couche maritalle :
 Or pour vous rendre à cette Aurore égale,
 Si luy vouliez ressembler de tout point,
 Il vous faudroit recevoir un Cephale;
 Mais le mal est que vous n'en voulez point.



SONNET.



S O N N E T.

PRime, Homme, Reversey, Trictrac, Echets, & Hoc,
 Quinquenoue, & Piquet, allez paître de l'herbe,
 Cloris ne jouë à rien si ce n'est au Proverbe,
 Pour vous, Cartes & Dex, elle vous pend au croc.

Salomon fit ce jeu qui vous donne le choc,
 Et même en écrivit mieux que n'eût fait Malherbe.
 Cloris a lû son livre, & s'en tient si superbe,
 Qu'elle vous prise moins qu'une plume de Coq.

Quand quelqu'un la va voir, soudain elle l'invite
 De passer à ce jeu le temps de sa visite,
 Moy qui ne le sçay point, je suis, je suis honteux.

Je pourrois bien pourtant sortir de cette allarme,
 Car si Cloris vouloit nous joürions bien tous deux,
 Proverbialement à baisez-moy, Gendarme.





S O N N E T.

LA Beauté que je sers, & qui m'est si cruelle,
 Se peut bien appeller un Miracle des Cieux,
 C'est la peine du cœur, c'est le plaisir des yeux,
 Et le divin objet d'une flamme immortelle.

La mere des Amours ne fut jamais si belle,
 Ses regards sont par tout des Vainqueurs glorieux;
 Et sa bouche qui forme un parler gracieux,
 A l'éclat & l'odeur d'une Rose nouvelle.

Un excès de beauté me force à l'adorer;
 Un excès de rigueur me défend d'espérer,
 Sa beauté veut mon cœur, sa rigueur veut ma vie:

Ainsi le seul trépas a droit de me guérir,
 Et je ne puis jamais ayant connu Sylvie,
 Ny la voir sans l'aimer, ny l'aimer sans mourir.



EPIGRAMME.

JE veux au pied du Parnasse
 Contre tout Poëte errant,
 Soutenir en combattant,
 Qu'*Amynte* a meilleure grace
 Ny que le *Rossignol* quand il plaint sa disgrâce,
 Ny que les *Muses* en chantant,
 Ny que les fieres Sœurs de l'Empire flottant :
 Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
 De faire de nos cœurs mille amoureux larcins ;
 Et qu'enfin pour l'entendre on quitteroit un Cygne
 Abandonné des Medecins.

A U T R E.

QUand j'entendis parler de vos divins appas,
 Il me prit de vous voir une si forte envie,
 Que bien qu'on m'avertit que j'allois au trépas,
 Je n'ay jamais été si vite de ma vie.
 Enfin je vins, je vis ; mais je ne vainquis pas :
 Vos yeux le sçavent bien, Sylvie.



A U T R E.

Vous faites bien de ne pas écouter
Tous ces muguets qui vous veulent attirer,
Et s'ils venoient encor vous en conter,
Sçavez-vous bien comme il vous faudroit faire?
Je leur dirois, faisant de la colere,
N'esperez point d'être aimez à la fin:
Retirez-vous, vous ne me sçauriez plaire,
J'aimerois micux cent fois un Sarasin.





EPIGRAMME.

UN jour un Curé querelloit
 Un homme proche de sa femme,
 Et s'emportant fort, l'appelloit
 Traître, larron, coquin, infame.
 A tout cela la bonne Dame
 Ecoutoit & ne disoit mot,
 Mais venant à l'appeller sot,
 Tout soudain dans l'excès du zèle
 D'une sainte dévotion,
 Ah ! Messieurs, ce méchant, dit-elle,
 Révele ma Confession.





C H A N S O N.

TYrsis, la plupart des Amans
Sont des Allemans,
De tant pleurer,
Plaindre, soupirer:
Et se desesperer.

Ce n'est pas-là pour brûler de leurs flammes
Le cœur des Dames;
Car les Amours

Qui sont Enfans veulent rire toujours.

Il faut, pour être vray Galant,
Être complaisant,
De belle humeur,
Quelquefois railleur,
Et quelque peu rimeur.

Les doux propos & les chansons gentilles
Gagnent les Filles;
Et les Amours

Qui sont Enfans veulent chanter toujours.

Il faut s'entendre à s'habiller,
Toujours babiller,
Dancer, baller,
Donner fodelet;
Et frire le poulet.

Bisques, dindons, pois & fèves nouvelles
Charment les Belles,
Et les Amours

Qui sont Enfans veulent manger toujours.



A MADAME
DE
LONGUEVILLE.

O Bjet en tous lieux adoré,
Et la Reine & son Fils ont dit & déclaré
Que vous étiez une Rebelle.
Venus & Cupidon en ont bien dit autant.
Avec Anne & Louis vuidez votre querelle;
Mais au moins contentez Venus & son Enfant.





S T A N C E S.

PEre des fleurs dont la Terre se pare
 Quand l'amoureux Zephire a fondu les glaçons,
 Le teint de ma Phylis a l'éclat bien plus rare
 Que tes odorantes moissons,
 Quelque fleur que l'on luy compare.
 Printemps ; pour embellir tes roses & tes lys
 Imite le teint de Phylis.



Du Lion enflammé l'Etoile étincellante
 S'en va bien-tôt flétrir tes fleurs,
 Et sur leur tige languissante
 Ternir leurs plus vives couleurs:
 Mais ny de l'horrible froidure
 Les brulantes fureurs,
 Ny de l'ardent Eté l'insupportable injure
 N'oseroient violer sur le teint de Phylis
 L'éternelle fraîcheur des roses & des lys.





L' H Y V E R.

L' Aurore dans ce temps d'Hyver
 Gardant ses fleurs pour d'autres Terres
 Ne sème plus à son lever
 Que des rhumes & des cattherres.



Le Soleil qui semble lassé
 De marcher depuis tant d'années,
 Avecque son train harassé
 Chemine à petites journées.



Soit que les chemins soient moins doux
 Dedans les célestes demeures,
 Ou soit qu'il craigne les Filoux,
 Il se retire dès quatre heures.



Tous les jardins sont désolés,
 Et dans Saint Jean le Cimetiere
 La plus fameuse Bouquetiere
 Ne vend plus que des choux gelez.



Si pour Cimetiere Saint Jean
 J'ay dit Saint Jean le Cimetiere,
 La faute n'est pas trop grossiere;
 C'est blanc bonnet & bonnet blanc.

Mais pour reprendre le discours,
 Dont ma Muse s'est écartée,
 Je dis que depuis quelques jours
 Toute la Nature est crotée.



Rien ne fut jamais si mutin
 Que ce méchant mois de Novembre,
 Et le pauvre Eté Saint Martin
 Tremble sous sa robe de chambre.



Revenez doncques à Paris
 Aimable & divine Circene,
 Si vous voulez tirer de peine
 Alcandre, Alcidon, & Cloris.



Ou bien nous dites les raisons
 Qui, pendant un temps si sauvage
 Vous font demeurer au Village
 A rêver auprès des tisons.





LE LIT D'HOTELLERIE.

S Aisi d'un déplaisir extrême
En rêvant j'attens le matin.
Dans un lit, où le Sommeil même
Pourroit bien perdre son Latin.



Toute la Nature sommeille,
Mais non, j'ay tort, je m'apperçoy
Que dans ce beau lit où je veille
Mes puces veillent avec moy.



Le bois de cet antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chevet s'embellit
Des placards d'une Confrairie.



Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filets à clairvoye,
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le voudra croire le croye.



LE MAUVAIS POËTE.

L'Autre jour, assez tard, & suivant ma paresse
 Je sortois de chez moy pour aller à la Messe,
 Lors qu'un carrosse passe, & me vient approcher.
 Alors j'entens, Arrête, arrête donc cocher:
 Je me tourne à l'instant, & j'apperçoy paroître
 Un Marquis qui me dit, Que faites-vous, mon Maître?
 Vous allez à la Messe; & moy j'y vais aussi,
 Faites-moy la faveur de prendre place icy:
 Vous m'obligerez bien d'un mot de conference.
 Je prens place en faisant une humble réverence.
 Lors ayant fait toucher au Fauxbourg Saint Germain,
 Il se met à sourire & me pressé la main.
 Je vous voudrois, dit-il, lire une Poësie,
 Que je fis l'autre jour poussé de fantaisie.
 Je l'ay déjà montrée à plusieurs beaux Esprits,
 Et nul, sans me flater, n'en parle avec mépris.
 Monsieur, que vous voyez, docte en cette matiere
 (Il me montre un Pedant qui tient l'autre portiere,
 Et qui tout ignorant croit passer en cet Art
 La gloire de Malherbe, & celle de Ronsard)
 La trouve de son goût; & pour me satisfaire,
 Il reste seulement qu'elle vous puisse plaire;
 Faites moy, s'il vous plaît, le bien de l'écouter,
 Lors il crache, & commence après à reciter.

STANCES DU MARQUIS.

Etes-vous un Soleil, bel *Astre* de ma vie ?
 Vos yeux comme les siens embrasent l'horizon :
 Mais par votre inconstance on a juste raison
 De vous dire une *Lune*, adorable *Sylvie* ;
 Ainsi je doute encor, bel objet nompareil,
 Si je vous dois nommer la *Lune*, ou le *Soleil*.

Vos lèvres de corail, & vos joies pourprines
 Vous font être une rose, aimable & douce fleur ;
 Mais quoy : votre rigueur, cause de mon malheur,
 Vous compare au rosier qui porte des épines ;
 Ainsi je doute encor, source de mon brasier,
 Si je vous dois nommer la *Rose*, ou le *Rosier*.

Enfin, vous êtes feu ; vous êtes enfin onde,
 Rocher où l'on se perd, très-agréable Port,
 Et pour conclusion, Arbitre de mon Sort,
 Mes Vers vous nommeront par tous les coins du monde,
 Le Rocher & le Port, l'Onde avec le Brasier,
 La *Lune* & le *Soleil*, la *Rose* & le *Rosier*.

Hé bien ; ce me dit-il, Monsieur, que vous en semble ?
 Ay-je pas bien conclu recueillant tout ensemble ?
 Peut-on pas dire enfin, sans me trop estimer,
 Que pour un Cavalier ce n'est pas mal rimer ?
 Je ne dis mot ; mais toy qui fais cette lecture,
 Juge un peu de ces Vers, & de cette aventure.



CH A N S O N.

C Harme secret des maux les plus puissans
 Aimable solitude,
 Console un peu la douleur que je sens ;
 Zephirs , Ruisseaux , volez plus lentement
 Coulez plus doucement ;
 Et ne pouvant finir ma triste inquietude ,
 Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.



Doux Rossignols , divins Rois des Forêts ;
 Qui chantez sans étude ,
 Mêlez vos voix à mes foibles regrets ;
 Zephyrs , Ruisseaux , volez plus lentement ,
 Coulez plus doucement ;
 Et ne pouvant finir ma triste inquietude ,
 Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.





CHANSON.

Nommer un Ange,
 Votre Phylis,
 C'est chose étrange,
 Je vous le dis;
 Réservez vos louanges
 Pour d'autres appas,
 Je me connois en Anges,
 Phylis ne l'est pas.



Pour bonne mine
 Je le voy bien,
 Mais pour divine
 Il n'en est rien:
 Réservez vos louanges
 Pour une autre fois,
 Je me connois en Anges,
 J'en ay servy trois.





A M A D A M E
 LA PRINCESSE
 DE CONDE' LA DOUAIRIERE.

V E R S I R R E G U L I E R S .

Pour un moment quittez le sérieux ;
 Pour un moment jettez un peu les yeux ,
 Ces beaux Soleils aux Mortels adorables ,
 Sur ces Vers que l'on vous écrit ,
 Et qu'on prétend que Votre Altesse voye :
 Seulement comme un jeu d'esprit ,
 Si pourtant loin de vous l'esprit peut être en joye.

A Coulommiers, où les ombrages noirs
 Des plaisans promenoirs
 Sont toujours rafraîchis par l'aile de Zephyre ;
 On songe à vous incessamment ;
 Et soit que le Soleil ou naisse ou se retire ,
 Chacun en ce lieu vous desire.
 Aussi votre absence , à vray dire ,
 Trouble tout le contentement
 De l'incomparable Anne & de l'illustre Armand.

Dans tous leurs entretiens Votre Altesse a sa place ,
 Ils louent tour à tour votre air & votre grace

Ils

Ils discourent souvent de la noble fierté
De ce front plein de majesté,
Et de cet excès de beauté
Si fatale autrefois aux plus puissans Monarques :
Et même de voire bonté
Dont ils ont d'assez bonnes marques.

Le chapitre de votre esprit
Epuise toutes leurs loüanges.
Sur ce chapitre chacun dit
Que vous êtes égale aux Anges.
L'on admire sa netteté,
Sa force, sa vivacité,
Et certaine naïveté,
Qui le rend toujours agréable,
Et qui semble facile & n'est point imitable.

Selon leur juste sentiment
Vos mœurs, qui nous servent d'exemple,
Mériteroient un Temple;
Et l'on peut dire hautement,
Que comme votre race en vertus ancienne
Vit appeller ses Barons autrefois
Premiers Chrétiens de l'Empire François,
Vous en êtes encor la première Chrétienne;
Et que vous méritiez mieux que ces grands Heros
Le titre d'Alpanos.

Ainsi parmy ces Bois, que les plus longs hyvers
Ont laissez toujours vers :
Ainsi près du Morin, dont l'onde
Murmurante & vagabonde
Semble avecque regret abandonner ces lieux,
Dignes d'être habitez des Dieux;

Ainsi

Ainsi dans ce Palais de structure superbe,
 On s'écrie avecque Malherbe,
 Qu'il est vray que ces lieux ont d'aimables appas ;
 Mais que l'on n'y voit rien ne vous y voyant pas.

Je sens que vôtre modestie
 S'allarme en vous oyant louer.
 Cependant il faut avoüer
 Que je n'ay raconté que la moindre partie
 De ce qu'on dit icy de vos vertus,
 Qui tiennent sous vos pieds les vices abattus,
 Et puis est-ce à des Impromptus
 A parler d'un sujet, digne qu'Apollon même,
 S'il le vouloit traiter,
 Montât sur le Parnasse afin d'y méditer
 Avec un soin extrême ?

Changeons donc un peu de discours,
 Et pour vous divertir égayons nôtre Veine ;
 Icy nous voyons tous les jours
 Un éternel concours
 De la Noblesse prochaine
 De la Montagne & de la Plaine,
 En gregue d'écarlate & juppe de velours.

Vous verrez bien que ces atours
 Ne sont pas de Noblesse à complet équipage,
 Qui double le Laquais, qui donne jusqu'au Page,
 Et qui mene carrosse au cours.
 Je parle de la Campagnarde,
 A Gentilhomme fier, à Dame goguenarde,
 Qui, comme Chevaliers errans,
 Sur un cheval courans,
 La Belle en croupe & le Galant en selle,

Chan-

Chantent quelque Chanſon qui fut jadis nouvelle.

Ces Nobles eſpromant pour être des premiers
A ſe montrer à Coulommiers ,
Y débitent ſans fin les noiſes , les querelles
Des Braves & des Belles ;
Et finiſſent leurs entretiens
Par des procès , des chevaux , & des chiens ,
dont on ſe paſſeroit bien ,
Et ſurquoy fort ſouvent on ne leur répond rien.

Icy tous les Baillifs , Procureurs & Prevôts ,
Suivis de leurs petits Suppôts
Chargez de pains & de bouteilles ,
Quelques-uns ſ'écoutant ,
Les autres tremblotant ,
Les autres barbotant ,
Font des harangues nompareilles ,
Toutes hors de propos :
Si bien qu'il vaudroit mieux écouter des corneilles
Que ces perſecuteurs d'oreilles ,
Qui ſont , ſans en excepter un ,
Les plus grands ennemis du pauvre ſens commun.

Madame , ſi vous en doutez ,
Ecoutez
Un échantillon de leur ſtile.
Ils ont prononcé hautement
Que vôtre Fils & vôtre Fille
Etoient plus triomphans
Dans Coulommiers la noble Ville ,
Que pendant la Guerre civile
Monsieur d'Elbeuf & ſes Enſans.
Sont-ce pas de plaiſantes gens ?
Et la comparaïſon eſt-elle pas gentille ?

Quand

Quand ces gens se sont retirez ,
 Car sur la fin du jour le voisin se retire ,
 On va chercher le frais de l'ombre & du Zephyre
 Dans les lieux les plus égarez .
 L'on goûte le repos des routes reculées ;
 L'on roule au petit pas sous de sombres allées ;
 L'on s'enfonce au plus creux des bois ;
 L'on rêve sur les bords de l'onde ;
 L'on y lit des Romans ; l'on exerce sa voix ;
 La liberté bannit toutes les loix ,
 Et le caprice seul y règle tout le monde .

Si le jour fait place à la nuit ,
 On voit danser sous les fueillées ,
 A la simple clarté de la Lune qui luit ,
 Milles Nymphes deshabillées ,
 Qu'au travers des buissons le Faune amoureux suit .

Et lors que l'Aurore éveillée
 De perles d'Orient a la terre émaillée ,
 L'on y voit sur les côteaux
 Bondir de toutes parts les innocens troupeaux ,
 Suivant les petites Bergeres ,
 Qui chantent en mille façons ,
 Pendant que les Bergers sautant sur les fongeres ,
 D'une flute rustique imitent leurs chansons .

Parleray-je point des Napées ,
 Qui sans cesse sont occupées
 A parer les Amours de guirlandes de fleurs ?
 Ny des Nayades vagabondes ,
 Qui fuyant le Soleil & ses feres ardeurs ,
 Se baignent sous les ondes
 A l'ombre des roseaux :
 Et des saules épais qui couronnent les eaux .

Ainsi ,

*Ainsi, Madame, ny Paris,
Ny Cloris,
Quoy que Paris & Cloris soient aimables,
Ne nous retireroient jamais
De ces lieux agréables,
Dont vôtre absence a pû troubler la paix.*

*Mais le desir de vous revoir
Fait que pour ces beaux lieux nous avons moins d'estime,
Que ce desir a de pouvoir !
Qu'il est grand ! qu'il est légitime !
Qu'il promet de plaisirs, & qu'il en fait goûter !
Aussi sans vous flater,
On peut bien dire à Votre Altesse,
Que rien avec raison ne sçauroit contester
Contre ce desir qui nous presse ;
Puis qu'en vous revoyant on voit en un Tableau
Tout ce que l'Univers a de bon & de beau.*





G L O S E

A M. ESPRIT

SUR LE SONNET
DE M. BENSERADE.

Monsieur Esprit, de l'Oratoire,
 Vous agissez en homme saint,
 De couronner avecque gloire
 Job de mille tourmens atteint.



L'ombre de Voiture en fait bruit,
 Et s'étant enfin résoluë
 De vous aller voir cette nuit,
 Vous rendra sa douleur connue.



C'est une assez fâcheuse vûë,
 La nuit qu'une Ombre qui se plaint.
 Votre esprit craint cette venue,
 Et raisonnablement il craint.



Pour l'appaiser, d'un ton fort doux
 Dites, j'ay fait une bévûë,
 Et je vous conjure à genoux
 Que vous n'en foyez point émûë.

Mettez,

Mettez, mettez votre bonnet,
Répondra l'Ombre, & sans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez sa misère nuë.



Diriez-vous, voyant Job malade,
Et Benferade en son beau teint,
Ces Vers sont faits pour Benferade,
Il s'est luy-même icy dépeint.



Quoy, vous tremblez, Monsieur Esprit!
Avez-vous peur que je vous tuë?
De Voiture, qui vous cherit,
Accoûtumez-vous à la vûë.



Qu'ay-je dit qui vous peut surprendre,
Et faire pâlir votre teint?
Et que deviez-vous attendre
D'un homme qui souffre & se plaint?



Un Auteur qui dans son Ecrit,
Comme moy reçoit une offense,
Souffre plus que Job ne souffrit,
Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.



Avec mes Vers une autre fois
Ne mettez plus dans vos Balances
Des Vers, où sur des Palefrois
On voit aller des patiences.

L'Herty;

*L'Herty, le Roy des gens qu'on lie,
 En son temps auroit dit cela.
 Ne poussez pas vótre folie
 Plus loin que la sienne n'alla.*



*Alors l'Ombre vous quittera
 Pour aller voir tous vos semblables,
 Et puis chaque Job vous dira
 S'il souffrit des maux incroyables.*



*Mais à propos, hier au Parnasse
 Des Sonnets Phœbus se mêla,
 Et l'on dit que de bonne grace
 Il s'en plaignit, il en parla.*



*J'aime les Vers des Uranins,
 Dit-il, mais je me donne aux Diables,
 Si pour les Vers des Jobelins
 J'en connois de plus misérables.*





VAUDEVILLE.

PAr charité la dévote Caliste,
De son mary a fait un fan,
Oüy dà, oüy dà
Un fanfeniste.



A UNE DAME

Sur sa Pâleur.

ROse d'Eté qui la pourroit trouver
Sur vôte teint ce seroit bonne affaire,
Mais le pis est que sommes en Hyver,
Et c'est un temps aux Roses fort contraire;
Si le vermeil pourtant est nécessaire
Pour embellir vôte teint blanchissant,
Dites toûjours, J'AIME, c'est chose claire
Que le direz toûjours en rougissant.

T CHAN-



CH AN S O N.

PHylys, quelle apparence ?
 M'ayant promis de m'aimer constamment,
 En un moment
 Votre cœur se dédit comme un Normand.
 Pourtant ne pensez pas
 Que mon trépas
 Suive vôtre inconstance ;
 Car franchement
 Si je n'ay que ce mal je vivray longuement.

On me verra sans peine
 Rire aux Galans qui vous voudront trouver,
 Et captiver
 D'un œil coquet tout le quartier d'Hyver.
 Ainsi ne pensez pas
 Que mon trépas
 Suive vôtre inconstance ;
 Car entre nous
 Aimer si constamment est le métier des Foux.



CHANSON.

Phyllis, vous n'êtes pas trop sage
 Pour marque de ma passion,
 De demander mon cœur pour gage,
 O la mauvaise caution!



Il me semble que je me raille,
 Quand je parle d'être constant:
 Mon Amour est un feu de paille
 Qui luit & meurt en un instant.



On m'enchaîne sans résistance,
 Mais je romps mes fers aisément,
 Et je trouve que la constance
 Est une vertu de Romant.





C H A N S O N.

J'Aime Cleon , Sylvanire & Cloris ,
 Toutes les trois s'efforcent de me plaire.
 Je ne voy point de Galand dans Paris
 Qui sur les bras ait une telle affaire :
 Car je ne puis en mia bonne fortune
 En servir trois
 Tout à la fois ,
 Et je n'en veux perdre pas une.



A M A D A M E D E L O N G U E V I L L E.

Aujourd'huy le Parlement
 Vous absout d'être rebelle.
 Recevez le compliment
 Que je vous en fais , la Belle.
 Vous n'êtes plus criminelle
 Si ce n'est de léze-Amours :
 Mais ma foy vous êtes telle
 Que vous le serez toûjours.



S O N N E T.

MOn ame est prête à s'envoler ,
 La Mort moins que vous inhumaine ,
 Dénouant pour jamais ma chaîne ,
 A la fin me va consoler.

En cet état dois-je parler ,
 Et sans mériter votre haine ,
 Puis-je vous déclarer la peine
 Que le respect m'a fait celer ?

Non , vous m'en faites la défense ,
 Et n'ordonne que le silence
 A l'excès de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire ;
 Mourir sans dire son martyre ,
 C'est mourir sans confession.





C H A N S O N.

D Epuis que j'ay vû vos beaux yeux,
Phylis, je vous cherche en tous lieux;
Absent de vous ma douleur est extrême,
Pour moy je croy que je vous aime.

*Vous me causez mille desirs;
Vous me coûtez mille soupirs;
Je pense à vous beaucoup plus qu'à moy-même
Pour moy je croy que je vous aime.*



C H A N S O N.

V Ous me menacez vainement
Que je souffriray le martyre,
Si je suis vôtre Amant;
Puis que vos yeux veulent que je soupire;
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.

*Quand j'endureray le trépas,
Sous les loix d'un si doux empire,
Je ne m'en plaindray pas:
Puis que vos yeux veulent que je soupire,
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.*



M A D R I G A L.

J' Ay mal dormy la nuit passée ;
 Je me sens l'ame embarrassée
 Du souvenir d'une beauté ;
 Je me trouve le teint tout blême ,
 Vous verrez à la fin que j'aime.
 Mais j'y suis assez résolu ,
 Puis que deux beaux yeux l'ont voulu :
 Ils ont entrepris ma défaite ,
 Hé bien ! leur volonté soit faite.



E P I G R A M M E.

J E vous donne avec grand plaisir
 De trois presens un à choisir.
 La Belle , c'est à vous de prendre.
 Celuy des trois qui plus vous duit ;
 Les voicy sans vous faire attendre ,
 Bon jour , bon soir , & bonne nuit.



L A D I C A M
L E

MOUTON FABULEUX.

POUR MONSIEUR MOUTON,
excellent Joüeur de Luth.

CE Mouton fut au troupeau d'Admetus,
Lors que Phœbus menoit sa bergerie ;

* Il y a *Ainsi point n'est, ny Mutus à, ny Brutus,*
un Jeu *Ainçois il parle & entend raillerie,*
vulgaire *Et sur le Luth c'est bien la diablerie ;*
de *Mutus* *Il fait beaux chants tellement raisonner*
Brutus, *Que le Galand de la femme d'Urie*
&c. *Ne scût jamais si doucement sonner.*



Sous le *Tout animal se montre adorateur*
nom de *De ce Mouton si rempli de mérite ;*
tous ces *Le Loup luy dit qu'il est son serviteur,*
animaux *Et près de luy fait de la chatemite ;*
il parle *Même je croy qu'il a l'ame contrite*
de certai- *D'avoir été aux Moutons si méchant,*
nes per- *Et qu'il fait vœu de devenir Hermite,*
sonnes *Et puis aller aux autres Loups prêchant.*
qui é- *Et puis aller aux autres Loups prêchant.*
roient de *Et puis aller aux autres Loups prêchant.*
la même *Et puis aller aux autres Loups prêchant.*
société.

Le Perroquet de l'ouïr étonné,
 Pour le louer luy demande en cadence,
 Petit Mouton avez-vous déjûné;
 Oüy, oüy, & quoy ? du rost du Roy de France :
 Richart, Margot & Martin vont en danse,
 Qui sont le Geay, la Pie, & l'Estourneau;
 Ils sont muets, & c'est comme je pense,
 Qu'ils n'ont appris qu'à dire Maquereau.



Mais cet oiseau qui fait bruire en nos jours,
 Cid & Romains, la divine a Corneille,
 Et le gentil b Faucon qui par amours
 De temps en temps sa douce voix réveille,
 Ont attrappé le Mouton par l'oreille,
 Et luy mettant bouquet de Romarin,
 L'ont couronné pour avoir fait merveille
 De bien chanter en langage c Purin.

a M. de
 Corneil-
 le.

b M. de
 Charle-
 val de la
 Maison
 de Fal-
 conis.

c Langage du bas peuple en un certain quartier de Rouen. On fait tous les ans des vers burlesques en ce langage-là.





E S T R E N E S.

JE sçay fort bien que je doy vous écrire,
 Mais en un mot je ne sçay que vous dire,
 Ce qui me met l'esprit en grand' détresse,
 Car vous narrer de Priam & de Grece;
 C'est un vieil conte, & à dormir debout,
 Que bien sçavez de l'un à l'autre bout;
 Vous faire aussi ceux de ma mere l'Oye,
 C'est pis encor que l'affaire de Troye.

Or attendant qu'aye esprit & loisir,
 De vous trouver contes faits à plaisir,
 Dont vous puissiez tenir vótre Brelan,
 Prenez en gré le Bon-Jour, & Bon-An,
 Que je vous donne en l'an six cens quarante,
 Mais avec trois afin que je ne mente;
 Et plût à Dieu voir chacun contenté
 De ces deux mots si remplis de bonté;
 Mais par malheur Estrenes sont venues
 Mettre la main sur mes pieces a cornuës,
 Et les Valets de Monsieur tel & tel
 Ont pris sur moy comme on prend sur l'Autel,
 Tambour-François, & Tambour des Cantons,
 M'ont écourdy long-temps pour deux testons.
 De Violons aussi petite bande,
 M'a cherement vendu sa Sarabande.
 Et mèmement dessus mon Escalier,
 S'est mis au guet un petit Ecolier,
 Tenant en main Epigramme Latin,
 Où me traitoit en Prince Palatin,

Les
 Piaftres
 qui cou-
 roient
 fort en
 ce tems-
 là.

Et me faisoit d'une Isle Gouverneur ;
 Je luy ay dit qu'il me fait trop d'honneur ;
 Mais mon argent bien mieux l'a contenté ;
 Ce m'est à voir , que ma civilité :
 Mon pauvre argent qui loin de moy s'envole ,
 Et dont jamais je n'entendray parole .
 Dames d'honneur , quoy que ma main lassée
 Avec chagrin la somme ait déboursée ,
 Il faut pourtant mettre travail & peine
 A vous donner à toutes vos Estrenes ;
 Mais que ce soit sans bourse délier ,
 Car c'est dequoy je vous veux supplier .
 Je donne donc pour aller tout de rang ,
 A nôtre Aurore un beau petit Geay blanc .
 Je donne encor , Gentille Gabatine ,
 Pour réjouir la Marquise en Gesine .
 Le Maréchal ira se régaler
 Aux deux Châteaux que je luy donne en l'air ;
 Ton-ton prendra de vent trois ou quatre aulnes ,
 **** chiens verds à pates jaunes ;
 Et Socratine un couple de Cassades ,
 Et pour chacune encor quatre gambades ,
 Qui serviront frisque de petite Oye ,
 A ce present fait en belle monnoye ;
 Mais poissans moins que nobles & ducats ,
 Et dont vos cœurs toutefois feront cas .
 Or puis qu'avez eu de moy vos Estrenes ,
 C'est bien raison que me donniez les miennes ;
 Les attendant je finis ce discours ;
 Que si quelqu'un trouve mes Vers trop courts ,
 Je luy diray la sentence jolie ,
 Qu'il n'est jamais de trop courte folie .
 A tant , adieu Belles jusqu'au revoir ;
 Que plût à Dieu que ce fût dès ce soir .



LE MELANCOLIQUE.

Belle Phylis, belle Caliste,
 L'on m'a dit que je suis fort triste
 Depuis v^otre fâcheux départ,
 Et cela de fort bonne part:
 C'est ce qui m'oblige à le croire;
 Car si les Auteurs de l'Histoire
 Etoient autres que gens de bien,
 Par ma foy je n'en croirois rien.

D'abord je ne faisois que rire,
 Quand quelqu'un venoit me le dire;
 Mais tant de gens m'en ont juré
 Que je le tiens tout assuré.

Voyez quelle métamorphose,
 Moy qui toujours, sur toute chose,
 Honorois Momus, & Cornus,
 Je suis Taciturne & Camus.

Moy qui juyois mélancolie
 Comme un sage fait la folie,
 Comme les Hiboux font le jour,
 Et comme vous faites l'amour:

J'ay le chagrin d'un vieil Hermite,
 Et le noble Amadis me quitte
 Son nom par l'Univers fameux,
 Non de Beau, mais de Ténébreux.

Phylis, me voilà donc du nombre
 Des gens que l'humeur froide & sombre
 Fait prendre pour des Loups-garoux,
 Et le tout pour l'amour de vous.
 Ma gentille Tourelourette;

N'achevez pas la Chanfouquette,
Qui dit, autant en ferez-vous;
Ma gentille tourelourou:
Je prie au Ciel qu'il vous envoie
D'ébatement une mont-joye.

Mais pour vous faire concevoir
Combien je suis lugubre & noir;
J'ay fait ces jours passez la liste
De ce que Paris a de triste,
Et j'ay pris cette liberté
D'en extraire à vôtre beauté
Une petite Kyrielle,
Afin que sur un tel modèle,
Vous voyez que loin de vous deux
Je suis le Roy des songe-creux.

Premièrement icy tout proche
J'ay trouvé deux Fondeurs de Cloche,
Que le métal avoit trahis;
Pâles, éperdus, ébahis;
Immobiles comme une Roche,
Et penaux en Fondeur de Cloche:
Mais auprès de moy tous les deux
Sembloient gens plaisans & joyeux,
Encor toutefois qu'à vray dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.

J'ay vu des Diables en procès,
Ayant des leurs, mauvais succès.

J'ay vu des Coquettes mondaines
Malades des fièvres quartaines.

J'ay vu des Amants délaissés,
De ces gens-là l'on void assez;

Car pour des Dames abusées

Par Birenes & par Thésées,

Je ferois bien de grands sermens;

Qu'on n'en voit que dans les Romans.

J'ay

J'ay vû la hideuse peinture
Du Preux à la triste figure,
Du bon Chevalier Dom Quichot,
Qui fit des Armes son Cachot.

O le Fantôme épouvantable,
Je croy qu'il feroit peur au Diable;
L'ayant vû seulement moulé,
J'en ay le sang encor gelé.
J'ay vû des Messieurs sans cervelle,
Que le Peuple esprits forts appelle,
Gens presque aussi tristes que fous.
J'ay vû même des Loups-garous,
Et de ces affreuses chimeres,
Que les Nourrices & les Meres
Appellent des Moines-Bourrus
(Dont toutefois on ne voit plus)
Et ne sçaurois bonnement dire,
S'ils font pleurer, ou s'ils font rire.
Souffrez qu'avec ces visions
Et ces tristes illusions,
Quelques maigres bouffons j'assemble;
Car on ne voit rien, ce me semble,
A prendre les choses au fons,
Plus triste que maigres bouffons.
Pour la fin, dans une Écurie,
Où m'a conduit ma rêverie,
J'ay vû deux vieux bonnets de nuit
Sans leur coëffe, & cela s'ensuit;
Car quand les bonnets en ont une,
Ils sont mieux avec la fortune,
Qui les a de coëffe étoffez,
Que les gens qui naissent coëffez.
Or l'un de ces deux tout Superbe
De faire mentir le Proverbe,
Mollement couché sur les draps,

Se portant fort bien rouge & gras,
En riant a semblé me dire,
Vous êtes bien triste, beau Sire.

Voilà doncques ce que j'ay vû
Qui vaille que vous l'ayez lû :
Belle Philis, Belle Caliste,
Encor que tout cela soit triste,
Rien de cela n'est par ma foy,
Si triste & si dolent que moy,
Aussi par tout, la voix publique
M'appelle le Melancolique.
J'ay l'esprit & les sens perclus ;
Pour moy le Soleil ne sort plus
Tous les jours du milieu de l'onde ;
En un mot je suis mort au monde.
Aimable Phylis, c'est assez,
Briez Dieu pour les trépassés.

a. Allusion aux vers de Bertrand.
Ce n'est pas pour moy que tu sors,
Grand Soleil du milieu de l'Onde,
Car tu ne nais point pour les Morts,
Et je suis du tout mort au monde.





LE VOYAGE.

FRAGMENT.

A Yant depuis long-temps avec beaucoup d'excuses,
 Pris congé d'Apollon, dit serviteur aux Muses,
 Je publiois par tout que comme étant garçon
 J'estimois à faveur d'être leur nourrisson :
 Maintenant que l'Hymen me tenoit dans la nasse
 Il n'étoit plus saison de songer au Parnasse,
 Et que je ne sçavois rien de plus décrié
 Parmi les gens d'esprit qu'un Rimeur marié.
 Mais enfin malgré moy, mon cher Tixsis, je pense
 Qu'avecque les Neuf-Sœurs je vay rentrer en danse ;
 Oisif je me rencontre au gîte de Maré,
 Lieu peu considerable, & peu considéré ;
 Sans aucun promenoir, sans aucun voisinage,
 Plein de fange en Eté, plein de Peuple sauvage,
 Où même le Curé ne peut pas s'exprimer,
 Il faut bien s'amuser à bâiller ou rimer.
 De bâiller à mon gré, c'est une triste chose ;
 Il faut donc se résoudre à rimer de la Prose ;
 Mais pour un tel dessein quel sujet prendrons-nous ?
 Dire les cruautés d'Amarante aux yeux doux,
 Le martyre ou la mort du Pastoureau Tityre ;
 Certes ces vieux rébus n'ont plus le mot pour rire.

De m'efforcer aussi de chanter des combats,
Comme le bon Gaston mit Graveline à bas,
Ou comme son Cousin vainquit en Allemagne,
Ce n'est pas-là le fait d'un Rimeur de Campagne;
Un seul de ces exploits veut un Poète entier,
De ceux qui font des Vers marchandise & métier.



L'EM-



L'EMBARQUEMENT DE POISSY.

DAns une Hôtellerie où je suis arrêté,
 Pressé de la chaleur & de l'oisiveté,
 Pour tâcher de tromper l'absence qui m'outrage,
 Je veux en mauvais vers raconter mon voyage,
 Et faire un impromptu sans travail & sans art,
 De tout ce que j'ay fait depuis nôtre départ.
 En sortant de Paris mélancolique & triste,
 De perdre pour long-temps les beaux yeux de Caliste,
 J'arrivay sans parler aux rives de Poissy;
 Car les Dieux & le sort en ordonnoient ainsi.
 Lors trouvant un bateau nous nous mîmes sans peine
 Mes Compagnons & moy sur les flots de la Seine.
 Le bateau qui sans doute étoit du temps passé,
 Me parut fort petit & fort rapetassé.
 Sur des branches de saule encore toutes vertes,
 L'on étendit sur nous deux antiques couvertes,
 Les rayons du Soleil, & les rayons de l'œil;
 Y passioient comme ils font au travers d'un reseau:
 Là garny d'un jambon propre à faire ripaille,
 Nous sommes tous couchez comme des rats en paille;
 Mes Compagnons joyeux, & moy plus étonné
 Qu'un homme qu'on auroit nouvellement berné;
 Cependant le Pilote observant les Etoiles,
 Nous force de partir, hausse toutes les voiles,
 Commande de ramer, & sous les avirons
 Le fleuve en ondoyant blanchit aux environs;
 Le Comite cruel exerçant sa colere,

Fait:

Fait soupirer la Chiourme & voguer la Galere,
 Le rivage aussi-tôt s'éloigne de nos yeux,
 Et nous ne voyons plus que les eaux & les Cieux :
 Ou pour dire plus vray, sur les flots de la Seine
 Deux pauvres Bateliers nous menent avec peine,
 Et voguant lentement, nôtre petit bateau
 Aidé des avirons suit le courant de l'eau ;
 Le plus vieil Batelier qui de l'autre est le maître,
 Magloire Folivet, pauvre homme & pauvre Prêtre.
 D'habit & de bonnet, rouge & bleu déguisé
 Ressemble proprement un Triton baptisé ;
 J'entens de ces Tritons de nouvelle manière,
 Que Balzac a a trouvez au bord de sa Rivière,
 Et qui semblent bien moins, à sagement juger,
 Des Demy-Dieux Marins que des Captifs d'Alger.
 Au reste Folivet est crû dans sa famille,
 Bon Pilote d'eau douce, & bon Pêcheur d'anguille :
 Homme récréatif, se mêlant de chanter,
 Et disant de bons mots à qui veut l'écouter.
 Avec ce Conducteur sans craindre la tourmente,
 Nous passons sous les Ponts de Meulan & de Mante,
 Et nous voyons enfin après cent tournoymens,
 Le País à pommiers des fidelles Normans.
 Je ne décriray point la beauté des Villages,
 Ny les côteaux tous verds, ny les roches sauvages,
 Ny les prez, ny les bois, ny tant d'aimables lieux
 Que les rives par tout présentent à nos yeux.
 Le Soleil achevant sa première journée,
 A l'un de ces beaux lieux nôtre barque est menée,
 Où ne pouvant dormir non plus qu'un vieux lutin,
 Je songeois à Caliste attendant le matin.

a Voyez
 le com-
 mence-
 ment du
 Prince
 de M. de
 Balzac.



O R P H E E.

E G L O G U E.

LE Berger Palemon, & le Berger Tityre
 Prencient l'ombre & le frais du bois & du zephyre,
 Pendant que leurs troupeaux fuyans l'ardeur du jour
 Païssoient tranquillement les herbes d'alentour.
 Ces bois, disoit Tityre, & leur épais ombrage,
 Et le doux tremblement de l'herbe & du feuillage,
 Et le chant des oiseaux t'invitent à chanter
 Pendant que le Soleil nous force à l'éviter.
 Maintenant, Palemon, si tu voulois redire
 Dessus tes chalumeaux, en faveur de Tityre,
 Ce qu'au jour de Pales tu chantois sous l'ormeau,
 Quand tu fus couronné des vieillards du hameau,
 L'Amour infortuné, & la longue disgrâce,
 Et la cruelle mort du Chantre de la Thrace,
 Tu recevras de moy deux beaux vases en don,
 Ouvrage merveilleux du grand Alcimedon.
 En l'un il mit le Ciel, le Soleil & la Lune,
 Et plus bas l'Ocean & les flots de Neptune;
 En l'autre il mit au pied l'Hyver plein de glaçons;
 Aux côtez il grava les Fleurs & les Moissons,
 Et fit que par dedans d'un artifice étrange,
 Le vin semble couler des fruits de la vendange.
 Palemon luy répond, Je suis prest à chanter,
 Non pour le beau present que tu viens de vanter;
 Du même Alcimedon j'ay deux vases antiques,

Embellis de festins & de danses rustiques ;
 Mais je veux t'obéir , & d'un plus noble effort ,
 Te redire d'Orphée , & l'amour & la mort.
 Ce sujet passe un peu nos Muses ordinaires ,
 Et s'élève au dessus de nos humbles bruières ;
 Mais tu sçais qu'autrefois Coridon en ces lieux
 A chanté la grandeur des Héros & des Dieux.
 Lors il fit ce recit attendant la soirée ,
 Que d'un Soleil moins chaud la terre est éclairée.



Le cœur rempli de gloire & de contentement ,
 Eurydice vivoit avecque son Amant ;
 Quand amassant des fleurs dans les vertes prairies
 Au retour du Printemps nouvellement fleuries ,
 Un horrible serpent rencontré sous ses pas
 Mit fin à ses plaisirs par un cruel trépas.
 De ce triste accident les Dryades troublées ,
 Pour pleurer leur Compagne en ces lieux assemblées ,
 Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs ,
 Les sommets de Rhodope en jetterent des pleurs ,
 Et les bois de l'Attique , & les monts de Pangée ,
 Et les Getes & l'Hebre en son Onde affligée ,
 Et les Rochers de Thrace eurent le sentiment
 De pleurer Eurydice & plaindre son Amant.
 Luy sur son triste Luth , d'une douce harmonie ,
 Seul tâchant d'appaïser sa douleur infinie ,
 Soit que l'on vît mourir ou renaitre le jour ,
 Aux rivages deserts il chantoit son amour ,
 Et par tout où sa voix pouvoit être entenduë ,
 Plaignoit incessamment Eurydice perduë.
 Même ayant pénétré dans l'éternelle nuit ,
 Par où jusqu'aux Enfers le Tenare conduit ,

Vaste commencement de cet Empire horrible,
 Il aborda les Morts, & leur Prince terrible,
 Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
 Ny les pleurs des humains n'émeurent à pitié.

De sa charmante voix, & de son Luth forcées,
 Du plus creux de l'Erebe à l'instant ramassées,
 Alloient dans le silence & dans l'obscurité
 Les images des morts priver de la clarté.
 (Comme on voit des oiseaux les troupes infinies,
 Quand l'orage en Hyver des monts les a bannies,
 Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit,
 Voler vers les Forêts & s'y cacher sans bruit.)
 Les hommes, les enfans, & les hautes âmes
 Des Héros, les vieillards, les filles & les femmes,
 Et les jeunes garçons dès leur printemps mourans,
 Portez sur les bûchers aux yeux de leurs parens;
 Que du Cocyte noir les ondes croupissantes,
 Et les sales roseaux, & les bourbes puantes,
 Et le Stix qui neuf fois coule tout à l'entour,
 Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.

On dit que ces manoirs, & ces gouffres horribles,
 Aux traits de la pitié se montrèrent sensibles.
 Les filles de la nuit avec étonnement,
 Firent de leurs serpens cesser le sifflement.
 Le chien qui de ces cris bat ces rives desertes,
 Retint prest d'aboyer ses trois gueules ouvertes;
 Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,
 Et d'un peu de repos Ixion se flatta.
 Et déjà retournant de ces demeures sombres,
 Dont les monstres affreux qui tourmentent les ombres,
 Et les torrens de flame empêchent le retour,
 Ayant tout surmonté par un excès d'amour,
 Il ramenoit au monde Eurydice perdue,
 Qu'à ses douces chansons l'Enfer avoit rendue,

Forcé

Forcé par un decret du Tyran de ces lieux,
A ne la point revoir qu'il ne revît les Cieux.
Quand tout soudainement une ardeur insensée,
De ce peu sage Amant occupa la pensée,
Bien digne du pardon qu'on devoit luy donner,
Si l'Enfer implacable avoit scû pardonner.
Il s'arrête, & déjà proche de la victoire,
Hélas vaincu d'Amour & privé de mémoire !
Sur le point de revoir la lumière des Cieux,
Vers sa chere Eurydice il détourne les yeux,
Lors son travail fut vain ; lors sa peine soufferte
Ne fit que redoubler cette seconde perte.
Pluton sembla ravy de rompre son accord,
Et rendant Eurydice au pouvoir de la mort,
Sur les flots de l'Averne aux manes redoutable,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable,
Hélas ! dit Eurydice au fort de sa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur.
D'où vient cette fureur si grande & si cruelle ?
Déjà le fier destin aux Enfers me rappelle,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux,
M'éloigne pour jamais de la clarté des Cieux.
Pren ce dernier adieu, l'Obscurité plus forte,
D'un tourbillon épais m'enveloppe, & m'emporte ;
Et je te tends en vain pour gages de ma foy,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toy.
Elle dit, & soudain comme on voit la fumée
Disparoître à nos yeux dans les airs consumée,
Legère elle s'ensuit des yeux de son Amant,
Et quoy qu'il embrassât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténèbres,
Qu'il y fit retentir mille plaintes funèbres,
Il ne la pût revoir, & l'injuste Charon
Par trois fois le chassa des bords de l'Acheron.

Cepen-

Cependant Eurydice au pouvoir de la Parque,
 Déjà froide passoit dans la mortelle barque,
 Qu'eût-il fait, en quel lieu se fut-il retiré,
 Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
 Quels pleurs eussent émû les ombres du Tenare,
 Et quel chant eût fléchy leur Dêité barbare ?
 On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,
 A pleurer sans relâche un si cruel malheur,
 Dans le triste séjour de ces roches sauvages,
 Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
 Repassant mille fois sous ces antres glaces,
 Le funeste succès de ses malheurs passez ;
 Et touchant du recit de sa longue disgrâce,
 Les Arbres, les Rochers, & les Monts de la Thrace,
 Tel que le Rossignol d'une mourante voix,
 S'attristant solitaire au silence des bois,
 Plaint ses petits perdus, quand d'une main cruelle
 Le rude Villageois en la saison nouvelle,
 Observant les buissons qui les tenoient cachez,
 Les a devant ses yeux de leur nid arrachez.
 Ce malheureux oiseau que la douleur transporte,
 Gémit incessamment sur une branche morte,
 Et soit que la nuit vienne, ou qu'elle cède au jour,
 Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.

Depuis jamais l'Amour, ny jamais l'Hyménée,
 Ne fléchirent son ame au deuil abandonnée ;
 Mais fuyant les beautés dont il étoit pressé,
 Et demeurant aux bords du Tanais glacé,
 Prés des Monts Riphéens dont les rives desertes
 De neige & de frimats en tout temps sont couvertes ;
 Il plaignoit Eurydice, & ses malheurs soufferts,
 Et les vaines faveurs du Tyran des Enfers ;
 Quand des Ciconiens les femmes méprisées,
 Aux Fêtes de Bacchus de fureur embrasées,

Déchi-

Déchirerent son corps tout percé de leurs dards ,
Et couvrirent les champs de ses membres éparés.
Alors même dans l'Hebre où sa tête jettée ,
Tournoyoit sur les flots rapidement portée ,
Son ame s'ensuyant , d'une mourante voix ,
Redisoit , Eurydice , une dernière fois ,
Miserable Eurydice , & les rives atteintes
Répondoient , Eurydice , à ses dernières plaintes.

Ainsi dit Palemon à l'ombrage des bois ,
Le Rossignol se teut pour entendre sa voix ;
Le vent ne troubla plus le calme du feuillage ,
La Genisse perdit le desir de l'herbage ,
Et le Loup se cachant dans le fort des buissons ,
Oubliant les troupeaux écouta ses chansons.



De la nature des choses, de la formation
des animaux, de la formation des
plantes, de la formation des
minéraux, de la formation des
métaux, de la formation des
rochers, de la formation des
montagnes, de la formation des
rivières, de la formation des
lacs, de la formation des
océans, de la formation des
glaces, de la formation des
nuages, de la formation des
pluies, de la formation des
neiges, de la formation des
ventes, de la formation des
tempêtes, de la formation des
sécheresses, de la formation des
inondations, de la formation des
éclipses, de la formation des
comètes, de la formation des
planètes, de la formation des
étoiles, de la formation des
galaxies, de la formation des
univers.

De la formation des choses, de la formation
des animaux, de la formation des
plantes, de la formation des
minéraux, de la formation des
métaux, de la formation des
rochers, de la formation des
montagnes, de la formation des
rivières, de la formation des
lacs, de la formation des
océans, de la formation des
glaces, de la formation des
nuages, de la formation des
pluies, de la formation des
neiges, de la formation des
ventes, de la formation des
tempêtes, de la formation des
sécheresses, de la formation des
inondations, de la formation des
éclipses, de la formation des
comètes, de la formation des
planètes, de la formation des
étoiles, de la formation des
galaxies, de la formation des
univers.

DULOT

VAINCU,

O U

LA DEFAITE

DES BOUTS-RIMEZ.

TO THE

UNITED STATES

OF

THE DISTRICT OF COLUMBIA

DEPARTMENT OF THE INTERIOR



SUJET DU POEME

L Es Bouts-Rimez n'ont été connus que depuis quelques années. L'extravagance d'un Poète ridicule nommé Dulot, donna lieu à cette invention. Un jour comme il se plaignoit en présence de plusieurs personnes qu'on luy avoit dérobé quelques papiers, & particulièrement trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste, quelqu'un s'étonnant qu'il en eût fait un si grand nombre, il repliqua que c'étoient des *Sonnets en blanc*; c'est à dire, des Bouts-Rimez de tous ces Sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cela sembla plaisant, & depuis on commença à faire par une espece de jeu dans les Compagnies, ce que Dulot faisoit sérieusement, chacun se piquant à l'envy de remplir heureusement & facilement, les Rimes bizarres qu'on luy donnoit. On les choisissoit d'ordinaire de cette sorte pour augmenter la difficulté, quoy qu'au jugement des plus fins ces Rimes bizarres soient bien souvent celles qui embarrassent le moins, & qui fournissent le plus de choses nouvelles & surprenantes pour ce stile folâtre & burlesque. Il y eut un Recueil imprimé de cette sorte de Sonnets en l'année mille six cens quarante-neuf. Quelque temps après on sembla s'en dégoûter, & ils ne furent plus si communs jusques en l'année mille six cens cinquante-quatre,

qu'un homme bien moins illustre par ses grandes charges, que par ses plus grandes qualitez, les remit en réputation sans y penser. Car comme il a toujours sçû mêler le divertissement des belles lettres, aux affaires les plus importantes de l'Etat, de la Justice, & des Finances; par hazard, à quelque une de ces heures que les soins du Public luy laissent, il appliqua ce genre de Poësie à son véritable usage, & fit en se jouiant un Sonnet de Bouts-Rimez sur la mort du Perroquet d'une Dame de qualité, dont le nom & le mérite sont connus de tout le monde. Cet exemple réveilla tout ce qu'il y avoit de gens en France qui sçavoient rimer, on ne vit durant quelques mois, que des Sonnets sur ces mêmes Bouts-Rimez; & leur sujet ordinaire étoit, ou le Perroquet, ou Sainte Menehoud, que nous venions de reprendre sur les Ennemis. M. Sarasin fit aussi un de ces Sonnets sur le Perroquet; mais s'ennuyant à la fin qu'une Poësie comme celle-là, ôrât, pour ainsi dire, le cours à toutes les autres; il commence à parler par tout contre les Bouts-Rimez, & conçût le dessein de ce Poëme, qu'il composa en quatre ou cinq jours, & qu'il n'a pas eu le temps de corriger. C'est une imitation plaisante du Poëme héroïque, qui est le plus sérieux, & le plus grave de tous, ou du moins une des principales parties. L'Auteur s'attache sur tout à deux choses, où les Poëtes Epiques font d'ordinaire un effort particulier; l'une est, ce que les Italiens appellent *Rassegna*, la revue, ou le dénombrement des troupes de leurs Chefs; & l'autre, la description du combat. Il feint que le Poëte Dulot (à qui il donne pour pere le Herty, ce fou des Petites-Maisons, duquel on a tant parlé.) Que Dulot, dis-je, ayant essayé autrefois en vain de détruire

truire la bonne Poësie , s'avise de faire révolter la Nation des Bouts-Rimez , & de les amener sous les armes aux portes de Paris. Il les représente conduits par quatorze Chefs , qui sont les quatorze Rimes que le Perroquet rendoit alors si célèbres. Il décrit ensuite l'armée des bons Vers , la Bataille qui fut donnée dans la plaine de Grenelle , la défaite des Bouts-Rimez , les peines qu'on imposa aux vaincus , & finit son Poëme par la mort de Du-
lot , comme Virgile a finy le sien par la mort de Turnus. Il a remply cet Ouvrage de tant de choses agréables , qu'elles doivent faire excuser aux plus severes Critiques , celles qu'il y eût changées luy-même s'il eût vécu. Sur tout , il y a quantité d'allusions très-ingenieuses qu'on expliquera en marge , comme étoit son intention , en faveur de plusieurs personnes qui ne sont pas obligées de les entendre.





S O N N E T

DE BOUTS-RIMEZ

DE MONSIEUR SARASIN,

Sur la mort du Perroquet.

QUand la mort contre qui vainement on - chicane,
 Eut fait dans son Avril le Perroquet -- capot,
 Un Coquemar fut l'urne & le précieux ——— pot
 Où l'on le mit vêtu de sa verte ——— soutane.

Jupiter troublant l'air serain & ——— diaphane,
 Le couvrit en courroux des couleurs d'un ——— tripot;
 Puis appelant le Dieu qui * * * ——— chabot,
 Va, Mercure, dit-il, dans ce monde ——— prophane.

Ren l'ame au Perroquet, fors-le du - Coquemart.
 Lors comme de Saint Paul fondroit le ——— Jaquemart,
 De l'Olympe étoillé descend le Dieu sans ——— barbe.

Et ramassant soudain ce funeste ——— debris,
 Rend l'ame au Perroquet, & plus vite qu'un - barbe
 Le reporte en sa cage au céleste ——— lambris.



DULOT VAINCU,

O U

LA D E F A I T E DES BOUTS-RIMEZ.

A MONSIEUR
LE PRINCE DE CONTY.

CHANT PREMIER.

JE chante les Combats, l'héroïque vaillance,
Et les faits glorieux des Poèmes de France;
Et comme sous les murs de la grande Cité,
Tomba des mauvais Vers le Peuple révolté,
Lors que pour détrôner la bonne Poésie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa fureur,
Du Royaume des Fous vinrent les Bouts-Rimez;
Et couvrirent nos champs de bataillons armés.
Un seul jour décidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du Destin leur célèbre quercile.

Illustre Demy-Dieu, digne sang de nos Rois,
Si parmi les travaux de tes nobles exploits,
Si parmi les horreurs des tempêtes civiles,
Les fureurs des Soldats, les tumultes des Villes,
Et les grands accidens de ton fameux party,
Les neuf sçavantes Sœurs t'ont toujours diverty;
Maintenant qu'à tes vœux les Astres sont propices,
Que tu fais de la Cour les plus chères délices,

Que les Parques pour toy filent un meilleur sort ,
 Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port ;
 Reçoy de ces neuf-sœurs comme un nouvel hommage ,
 Les folâtres discours de ce petit Ouvrage ,
 Attendant que leurs chants , qui t'égalent aux Dieux ,

LeHer-
 ty, com-
 nie il a
 été dit
 dans
 l'Argu-
 ment ,
 étoit un
 fou des
 Petites-
 Maisons.
 b On dit
 des mau-
 vais Poë-
 tes qu'ils
 font des
 Vers en
 dépit
 d'Apol-
 lon & des
 Muses ,
 suivant
 le Pro-
 verbe
 Latin ,
 invita
 Minerva
 c Les
 Bouts-
 Rimez
 sont
 d'ordi-
 naire
 compo-
 sez des
 rimes les
 plus bi-
 zarres , & qui ont le moins de rapport ensemble. d Voyez l'A-
 riofte , Chant fixième , Alcun d'alcollo in gin d'huomini ban for-
 ma. Colvise , altri di scimie , altri di gatti , &c.

Accompagnant par tout ton char victorieux ,
 Te conduisent brillant de splendeur & de gloire ,
 Vainqueur des Nations au Temple de Memoire ,
 Et que par leur moyen tes gestes éclatans ,
 Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.

Quand l'illustre Herty fut privé de la vie ,
 Dulot son aîné pressé d'une plus noble envie ,
 Que de vieillir oisif , proche de ses tisons ,
 Et borner son Empire aux Petites-Maisons ,
 Tenta de renverser par ses vers frenetiques
 Le Trône glorieux des Poëmes Antiques ;
 De les chasser de France , & mettre sous ses Loix ,
 En b dépit d'Apollon le Parnasse François.

Il tenta , sans succès , cette entreprise vaine ;
 Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine ,
 Phœbus le déclara rebelle & criminel ,
 Et l'on le dépouilla du Sceptre paternel.

Vaincu , desesperé , détestant sa fortune ,
 Dulot fuit , se retire au Monde de la Lune ,
 Où les Poëtes sous sont les plus estimés ,
 Et descend au païs des puissans Bouts-Rimez ,
 Peuple étrange , c farouche , & qui demeure ensemble ,
 Sans coutume & sans loy , comme le sort l'assemble ,
 Etrange à regarder , tel que les visions
 Dont Antoine au Desert eut les illusions ,
 Ou que l'affreuse gent , qu'au bout de la marine ,
 Le Paladin Roger vid d'en l'Isle d'Alcine ,

Recon-

Reconnoissant pourtant Phœbus pour Souverain ;
 Mais se rongéant le cœur d'un dépit inhumain ,
 Et sans cesse troublé de froide jalousie ,
 De le voir mieux aimer la bonne Poësie.

Dulot , que son destin a chassé de ces lieux ,
 Conseille la révolte à ces audacieux ,
 Les excite , les presse , exhorte leur vaillance ,
 Méprise insolemment les Poèmes de France ,
 Demande à les conduire , & leur promet dans peu
 De perdre nos bons Vers , par le fer & le feu.

On l'écoute , on le croit , on veut descendre en terre ,
 On le choisit pour Chef de cette grande guerre ,
 Sous luy les Bouts-Rimeux sont par tout enroollez ,
 Et par tout le país à combattre appellez.

Mais pendant que le Peuple en tumulte s'apprête ,
 Dulot veut par la ruse avancer sa conquête ,
 Il dépêche soudain a quatorze Bouts-Rimeux ,
 Pour les plus hazardéux justement estimez ,
 Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent ,
 Qu'ils se glissent par tout , que par tout ils cabalent.
 Ils font ce qu'il commande , & comme ils sont adroits ,
 Ils gagnent les Esprits , presque en tous les endroits.
 Paris les voit allant par toutes les ruelles
 Charmer également les Blondins , & les Belles ;
 Ceux même , qui des Rois dispensent b les Trésors ,
 Pour les faire admirer , font d'aimables efforts.
 Par tout de ces Sorciers la force se decouvre ,
 Et la Garde en un mot , n'en defend point c le Louvre ;
 Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets ,
 Ils marchent entre nous en forme de Sonnets ,
 De Sainte Menehoud à nous disent des nouvelles ,
 Et d'un Perroquet mert content cent bagatelles.

Après qu'ils sont par tout chéris , & souhaitent ,
 Dulot en un instant les voit à ses côtez ,
 Devant son Pavillon leur Nation armée

a Les
 quatorze
 rimes du
 Sonnet
 sur le
 Perro-
 quer.

b Il en a
 été par-
 lé dans
 l'Argu-
 ment de
 ce Poë-
 me.

c Allu-
 sion aux
 Vers de
 Malher-
 be , Et la
 Garde
 qui veille
 aux bar-
 rières du
 Louvre ,
 N'en dé-
 fend
 point les
 Rois.

d C'é-
 toient
 les deux
 princi-
 paux su-
 jets des
 Bouts-
 Rimeux ,
 comme
 il a été
 dit dans
 l'Argu-

Est ment

Est de nouveau par eux au combat animée;
 Ils disent à leur Chef, comment ils ont traité;
 Que contre les bons Vers le monde est révolté,
 Qu'ils ont de leur party les têtes les plus fortes,
 Et que Paris enfin leur ouvrira les portes.

Ces grands commencemens au camp sont publicz;
 Dulot les fait passer aux Peuples alliéz,
 Tout retentit de joye, & la Gent infidelle
 Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.

Soudain pour déloger flottent les Etendars.
 Dulot fait sur l'Autel un sacrifice à Mars;
 Il offre une victime à la bonne Fortune,
 Et ses troupes après abandonnent la Lune.

Par le silence amy d'une profonde nuit,
 Elles marchent en ordre, & descendent sans bruit;
 Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
 Avant que les bons Vers en sçachent la nouvelle,
 Et les surprendre tous dans Paris renfermez,
 Dépourvus de Soldats, foibles & désarmez.

Comme lors que l'Hyver verse au haut des Seveines,
 La neige à gros flocons aux campagnes prochaines,
 Ces flocons sans relâche, à l'envy se pressant;
 Et tombant l'un sur l'autre aveuglent le passant;
 Plus épaisses encor fendant l'air & les nûes,
 Descendoient sur nos champs ces troupes inconnûes.

Mais ce Dieu lumineux, cet Ocil de l'Univers,
 A qui l'ui Monde entier les secrets sont ouverts,
 Découvrant le dessein des Bouts-Rimex rebelles,
 Soudain le fit sçavoir aux Poèmes fidelles.

Leur cœur en fut surpris, mais non pas abattu,
 Et dans ce grand péril recueillant leur vertu,
 Ils invoquent ce Dieu qui préside aux batailles,
 Ils s'arment sans tumulte, ils sautent les murailles,
 Et ceints de Corps-de-garde avancez à l'entour,
 Près des feux allumez ils attendent le jour.

CHANT



CHANT SECOND.

L' *Aurore* cependant éclairant toutes choses ,
 Commençoit à semer l' *Horison* de ses *Roses* ,
 Lors que les *Bouts-Rimez* plus prompts que les éclairs ,
 S'avancent vers *Paris* pour perdre les bons *Vers* .
 D' *lot* voit à l' instant ses troupes repoussées
 Par le vaillant effort des gardes avancées ,
 Et les bons *Vers* marchans en épais *Bataillons*
 Au combat acharnez couvrir tous les sillons .

Sa fureur toutefois , de rien ne s' épouvante ,
 Il rassure les siens d' une voix éclatante ;
 Par son ordre on les voit en bataille ranger ,
 Et d' un ferme courage au combat engager ,
 Il se jette au milieu des piques hérissées ,
 Suivy d' une forest de piques abaissées :

Muse , raconte-moy , sous quel Héros fameux
 Marcherent au combat ces Peuples belliqueux .

Une fière *Amazone* apparoît la première ,
 Les *Cieux* la firent naître aussi laide que fière ,
 On l' appelle a. *Chicane* . ; autour d' elle pressez ,
 Sous son commandement marchent mille *Procez* ,
 Ils sont armez de sacs , & cette gent maligne
 N' attaque point de lieu qu' elle ne le ruïne ,

Le cruel b. *Capot* suit , qui sans donner quartier
 De *Peuple* rouge & noir , conduit un *Monde* entier .
 Quatre *Rois* c. ses *Vassaux* pompeux & magnifiques ,
 Ont leurs soldats de Cœurs , Tréfles , Careaux & Piques .

Pot d , vient le pot en tête , & l' on l' appelle ainsi ,
 Parce que tout son *Gros* porte le pot aussi ,
 Leur valeur surpassant la valeur ordinaire ,

a C'est la
 première
 des qua-
 torze ri-
 mes sur
 lesquel-
 les on
 avoit
 tant fait
 de Vers .

Il b Secon-

de rime. c Les quatre *Rois* des *Cartes* , à cause que *Capot* est un
 terme de *Piquet*. d Troisième rime.

Il les faut enfoncer lors qu'on les veut défaire ;
 Et l'on les combattroit vainement tout un jour,
 Si l'on ne s'amusoit qu'à a tourner à l'entour.
 Soutane *b* avance après , elle est noire, mais belle ;
 C'est du fameux Dulot la compagne *c* fidelle.
 L'honneur la fait armer ; car pour elle jamais
 Elle n'a souhaité que le d calme & la paix.
 Une autre Légion aussi-tôt on contemple ,
 Des gens tels qu'on en voit aux verrières d'un Temple ;
 Ils sont tous transparens, tous peints de pourpre & d'or,
 Leur Chef aussi bien qu'eux , est *e* Diaphane encor,
 Et leur cœur est si grand , que foible comme verre
 Ils hazardent pourtant de se trouver en guerre.
f Tripot à leur côté marche plus hardiment ,
 Sur sa bande & sur luy l'on frappe vainement ;
 Tous sont vastes de corps, mais tous noirs, & tous sales,
 Tous craignans en trois lieux des blessures fatales.
 Paume *g* , qui dans le Styx, en naissant les plonge a,
 Par le vouloir des Dieux ces Trois lieux négligea ;
 Grille, Dedans & Trou , qui dans notre manière,
 Sont le bas du Plastron, les Reins, & la Visière.
 Du bord de cette Mer , qui paroît *h* à nos yeux,
 Quand avec la lunette, on voit la Lune aux Cieux ;
 Vient la gent maritime , à face monstrueuse
 Du troupeau de Prothée, engeance incestueuse ;
 Ils

verrières des Eglises. Ils sont conduits par Diaphane leur Chef, qui est la cinquième rime. *f* Sixième rime. *g* La Paume ayant produit le Tripot, elle est prise icy pour sa mere. Le reste est une allusion à la fable d'Achille qui fut plongé dans le Styx par Thetis sa mere, ce qui le rendit invulnérable. Mais comme elle le renoit par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau, c'est pourquoy il pouvoit être blessé en cette partie. *h* Il faut se souvenir que toutes ces troupes viennent du Royaume de la Lune. Le Poëte feint, que Chabor qui est la septième rime, & tous ses soldats sont des hommes monstrueux à tête de Chabor, qu'ils habitent proche de cette mer, qu'on voit, ou qu'on croit voir dans la Lune avec les Lunettes de Galilée, qu'ils sont nez dans l'infame société des hommes avec les Monstres marins, qui composent le troupeau de Neptune, & dont la garde est commise à Prothée. Voyez Homère sa son Odyssée liv. 4. & Virgile en ses Georgiques liv. 4.

Ils font peur au regard, & leur Prince Nabot
A sur un corps humain la tête d'un chabot.

Les Cyclopes nouveaux sous leur géant a Prophane,
Habitant de la Lune en dépit de Diane,
Font le huitième Gros; & marchent en ces lieux,
Méprisant fièrement les hommes & les Dieux.

Six corps restent encor, l'un le peuple des Cruches,
Portans sur leurs cimiers des panaches d'Autruches;
Cette gent est fantasque, & leur Chef b Coquemart,
Abandonné des siens fait souvent bande à part.

La troupe qui succède est pesante, & se trouve
Couverte richement d'armures à l'épreuve;

Jaquemart c la conduit, & chacun aujourd'hui
S'estime fort heureux d'être d'armé comme lui.

Deux e Barbes vont après, qui grandes & hideuses
Mènent deux bataillons de Barbes belliqueuses;
Ainsi que Dom-Quichot, f elles portent bassins,
Et paroissent de loin barbes de Capucins.

Enfin Debris s'avance & sans ordre g égarée,
En cravatte combat sa troupe séparée.

Puis le dernier de tous marche le beau h Lambris;
Son harnois est par tout bruni d'or de grand prix.

Il est environné de troupes Romanesques,
De visage & de port étrangement i grottesques.

Tels sont des Bouts-rimez les Chefs pleins de fureur,
Le nombre des Soldats donne de la terreur;

Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières,
Aux travaux de l'Été, les Fourmis ménagères,

Et de leurs cris confus; & du bruit des clairons,
Hanteuil & Vaugirard tonnent aux environs.

Contre eux d'autre côté, va le Poëme Epique,
Armé fait l'on-

zième & la treizième rime. f Elles sont armées comme Dom-Quichot, quand il prit le bassin du Barbier pour l'armer de Mambrin. Voyez son Histoire, 1. Partie c. 16. g Cela est fort propre à Debris qui est la douzième rime. h Quatorzième rime. i Les grottesques de Lambris.

a Huitième rime.

b Le peuple des Cruches est conduit par Coquemart, qui est la neuvième rime.

Il fait souvent bande à part, parce que d'ordinaire les Coquemarts sont auprès du feu seuls, & fort éloignés des cruches.

c Dixième rime. d On dit, armé comme un Jaquemart.

e Barbe

Armé superbement d'armures a à l'antique.
L'Ode, l'armet orné de b Myrthe & de Lauriers,
D'un air noble & charmant ; suit ce fameux Guerrier.
Les Stances vont après, & cette troupe brave
Asous divers harnois le port galant c & grave.
Ferme aux d'grands Rois, mais toujours mal-
heureux,
Foulant avec orgueil un Cothurne pompeux,
Marche severement le Poëme Tragique,
Suivy de son Cadet le Poëme Comique,
Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traînant après soy cent & cent braves Chœurs,
La plaisante Chançon, l'Elegie amoureuse,
Et la double Satyre, e ou severe, ou railleuse,
Les Madrigaux f polis, les legers Impromptus,
Font front en divers lieux, de leurs armes vëtus.
Au Sonnet g difficile est l'Epigramme jointe ;
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.
En un grand bataillon, vont les aventuriers ;
Ces Vers se sont entr'eux nommez h Irréguliers,
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braves, mais combattans sans ordre de Bataille.
Enfin, ce que la France admire de bons Vers,
S'y trouvent tous rangez en des postes divers.

CHANT

également propres à l'Ode. c Le Caractere le plus ordinaire des Stances est d'être galantes & serieuses tout ensemble. d Le Poëme Tragique represente toujours les malheurs des Rois & des Princes. Le Cothurne étoit la chaussure des Anciens ; lors qu'ils representoient des Tragedies. Ils en prenoient une autre plus basse & moins riche pour la Comedie. Les Chœurs sont particuliers à la Tragedie. Il les appelle braves, & joue sur le mot de Chœurs. e La Satyre peut avoir deux caracteres differens, ou de déclamer severement contre le vice, ou de le rendre ridicule. f La politesse est très-propre aux Madrigaux, & la legereté aux Impromptus qu'on fait sur le champ, & qui passent comme des éclairs. g Le propre du Sonnet & de l'Epigramme est de finir par quelque trait subtil. h Les Vers irréguliers comme ceux de l'Epître de feu M. de Voiture à M. le Prince, & quelques-uns de l'Auteur même, qui sont imprimez dans ce Volume.



CHANT TROISIE' ME.

Mais Dulot, cependant, pour terminer la guerre,
 Laisse sur le Sonnet a tomber son Cimeterre,
 Le Sonnet étonné branle sur ses b. Tersets,
 Mais il prend sa revanche avec pareil succès.
 Dulot, atteint du coup que le Sonnet luy donne,
 Chancelle par trois fois, & son Camp s'en étonne,
 Mais il se raffermir, & d'un bras sans égal,
 Jusques dessous les dents il fend un Madrigal.
 Le Madrigal sans force, & plus froid que la glace,
 Tombe d'un coup si rude étendu sur la place.

Les autres Madrigaux animez du danger,
 Se jettent sur les Pots afin de se venger;
 Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,
 Et de coups redoublez ils leur ouvrent les panfies.

Capot vient au secours, & criant, c'est assez;
 Traîtres, vous payerez, dit-il, les c. pots cassez.
 Les d Rois vont devant luy, mais le Poëme Epique
 Les arrête, & d'un coup perce le Roy de Pique
 Il charge encor Capot, qui perd les Etriers,
 Et tombe entre ces Rois qui sont fait prisonniers.

Il attaque Chicane enflé de sa victoire;
 Soutane e à son secours pousse sa bande noire,
 Elles frappent cent coups en un même moment,
 L'Epique les fmeprise, & rit amerement.

a Il y a apparence que le Sonnet est mis le premier à cause qu'on ne faisoit presque que des Sonnets sur des Bouts-Rimez.

b Les Tersets du Sonnet sont les six derniers Vers qu'on divise en deux parties, chacun de trois Vers.

Plus Branle sur ses

Tersets, c'est à mon avis comme s'il disoit, Branle sur ses étriers, du grand coup qu'il a reçu. c C'est une façon de parler proverbiale, dont l'application est très-ingenieuse en ce lieu. d Les quatre Rois des Cartes dont il a été parlé. e La Soutane vient fort à propos au secours de son Amie; f Comme des choses fort au dessous de luy.

Plus ferme qu'un Rocher qui presente sa tête

*a Il faut A l'effort violent d'une rude tempête ,
 conce- L'Ecu soutient leurs coups sur son bras qu'il roidit ,
 voir cet- Et l'acier repoussé vers les Cieux rebondit ;
 te épée à Il lâche son a épée ; & d'une main guerrière
 son bras Il prend par le collet Chicane prisonnière.
 avec une Le lâche Procez fuit , jettant par les chemins ,
 chaîne. b La Afin de mieux courir , & sac & parchemins ,
 Nor- Jusqu'au bord de la Mer va cette gent maudite ,
 mandie. c A cause Et le seul Ocean peut arrêter sa fuite ;
 qu'elle Aux rives où la Seine à Thetis b fait la Cour ,
 n'est pas C'est-là que de tout temps Procez fait son séjour.
 propre à Soutane sans secours maudit sa destinée ,
 décrire Et comme sa Compagne elle est emprisonnée.
 les ac- Les Improptus ailleurs voltigeans & courans ,
 tions mi- Du corps de Diaphane éclaircissent les rangs.
 litaires. d Les Diaphane luy-même est brisé comme verre ,
 hommes Et sous un Impromptu donne du nez en terre.
 à tête de Chabot , Dulot voit ce desordre , & fremit de dédain ,
 dont il a Il renverse un Quadrain , un Sixain , un Dixain ,
 été parlé. e Armées Prophane fait tomber la plaintive Elegie ,
 de Not- Mais quoy que de son sang la terre soit rougie ;
 tes de Le coup n'est pas mortel , & ce fâcheux état ,
 Musique. Sans l'ôter aux Amans c la met hors de combat.
 Alfanes , Les Monstres d de là Mer poussent la Comedie ;
 est un On la voit en danger , mais l'Ode y remédie ;
 mot Ita- Elle les tourne en fuite , & Seine sous son flot ,
 lien , qui Les cache avec leur chef à tête de chabot.
 veut dire Deux Chançons , d'un bel air , sur de vîtes alfanes ,
 des Ca- Leurs nottes e à la main attaquent les Prophanes ,
 vales de Et pour rendre le Chef & les Geants vaincus ,
 grande L'une invoque l'Amour , f l'autre invoque Bacchus ,
 taille, dé- Prophane s'en indigne , & vomit cent blasphêmes ,
 chargées, Je voudrois que ces Dieux combattissent eux-mêmes ,
 & pro- D'it-il ,
 pres à la f L'amour & le vin sont deux sujets ordinaires des Chançons.*

Dit-il, ils en mourroient ces deux lâches garçons,
 Qui chez moy, comme vous, passent pour des Chançons. ^{a C'est}
 Ik dit, & de ses mains menant sa lourde masse, ^{un dis-}
 Un coup horrible & fier suit sa fière menace; ^{cours di-}
 Ce coup est détourné par le vouloir des Dieux, ^{gne de}
 Qui punissent l'orgueil de cet audacieux; ^{Profane.}

Il tombe terrassé par leurs divines flèches;
 Qui dans son Bataillon font de sanglantes brèches.

Icy l'un va par terre, & là d'étonnement
 L'autre n'a plus de mains, ny plus de mouvement,
 Et deux foibles Chançons, ô force souveraine!
 Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne:
 Apprenez, ô mortels, de leur témérité,
 Le respect que l'on doit à la ^b Divinité.

Comme on voit les Essains abandonner les ruches,
 De même en un instant le bataillon des Cruches
 Se vient rendre au Sonnet, & trahit son party;
 Coquemart quitte encor le grand fils c du Herity;
 Le Sonnet les reçoit, les met sous bonne garde,
 Et comme des Coquins tout le Camp les regarde.

L'Epique cependant presque égal au Dieu-Mars,
 Comme un noir tourbillon fond sur les Jaquemars;
 Il y foud à propos, car leur troupe hardie,
 De massacres cruels d'troubloit la Tragedie;
 Ses derniers Vers gisoient, & des coups de leur flanc,
 La plaine se couvrit de longs fleuves de sang,
 En vain les braves e Chœurs comme guerriers fidelles,
 Tâchoient à détourner ces atteintes mortelles,
 De leurs corps en cent lieux les champs étoient jonchez,
 Du bataillon Tragique ils étoient ^f retranchez.
 Ah! s'écria l'Epique g, ah! canaille inhumaine,
 Oser devant mes yeux ensanglanter la Scene,

^b Allu-
 sion au
 Vers de
 Virgile,
 Discite
 Iustitiam
 mori, &
 non re-
 nere Di-
 vos.
^c Dulor.
^d Les
 massa-
 cres sont
 propres
 à la Tra-
 gedie.
^e Il en a
 été parlé
 cy-des-
 sus.
^f On re-
 tranche
 aujour-
 d'huy les
 Chœurs
 de nos
 Trage-
 dies.
^g Les ré-

gles du Théâtre défendent d'ensanglanter la Scene, c'est à dire, de
 faire tuer personne devant les yeux du peuple. *Nec pueros coram po-
 pulo Medea trucidet.* Horace de l'Art Poétique.

*Vous transgressez la règle, & vous mourrez aussi,
Sa colere redouble en discourant ainsi.*

*Il frappe Jaquemart, l'effet suit la menace,
Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.*

*Jaquemart sous ce coup trébuche en un moment ;
Tout son Peuple reçoit un même traitement.*

*Avec le même bruit qu'aux Forêts éloignées,
Tombent les Chênes vieux sous l'effort des coignées,*

Et vite comme on voit sous la faux de Cérés

Tomber les épis meurs sur le dos des guerets.

On seconde l'Epique, on les saisit sans peine,

Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.

*Mais les Barbes encor, & Debris, & Lambris,
Combattoient fièrement près des murs de Paris.*

*a Les feules ar- Contre les Barbes vont mille Stances nombreuses ;
mes pro- Tout fait jour à l'effort des Stances valeureuses,
prescon- Et les Barbes par tout tombent à grands monceaux,
tre des Sous l'effort des rasoirs a, & l'effort des ciseaux.*

barbes. Des Vers Irréguliers qui combattent en foile,

*b Les Le Bataillon épais vers le Debris se roule ;
grotel- Le Debris est tué, ses Soldats morts ou pris,
ques des Et rien ne reste plus de ce vaste Debris.*

*dont il a Lambris qui voit des siens baster mal les affaires,
été parlé. Se rend luy-même enfin, fait rendre ses b Chimères ;*

*c Imita- Après avoir jonché la campagne de corps,
tion des Et signalé son nom par le nombre des morts.*

*lesquels Ainsi les braves Vers, pleins d'honneur & de gloire,
l'Arioste Après un long combat obtiennent la victoire.*

*fini Mais que devient Dulot, vous le pouvez sçavoir
d'ordi- Demain à l'autre c Chant, bon soir, Seigneur, bon soir.
naire ses
Chants.*



CHANT QUATRIÈME.

L A Renommée alors, bat des ailes, & vole,
 Parlant de ce combat de l'un à l'autre Pole ;
 Les bons Vers sur le champ rendent grâces aux Dieux,
 Et poussent jusqu'au Ciel leurs chants victorieux.

On enterre les Morts, & puis on délibère

Ce que des prisonniers il est juste de faire,

On va tout d'une voix à leur faire mercy,

Puis pour la sûreté l'on en dispose ainsi,

On condamne Chicane afin d'être punie,

A passer chez a Basché le reste de sa vie,

Où Trudon, maître Oudart, & les autres Valets,

La froissent chaque jour à coups de gantelets.

Pour l'avare b Capot, on consent bien qu'il vive,

Eloigné des combats d'une façon oisive,

Sans se mêler de rien que du Jeu du c Piquet,

Et sans oser jamais parler de Perroquet.

On condamne Soutane à servir d la Justice,

Et le crotté Pédant, & l'homme à Bénéfice.

Par tout dans la Cité les Tripots dispersez,

Et de cris & de coups incessamment poussez,

Sous la Loy d'un Naquet e que le monde baffouë,

Servent de passe-temps au Peuple qui se joue.

a Voyer

Rabelais

Liv. 4.

ch. 12. &

suivans,

où il ra-

conte de

quelle

forte on

recevoit

les Chi-

canoux

chez le

Seigneur

de Bas-

ché.

b. Le ter-

De me de

Capot ne

peut guère être d'usage, qu'en parlant du Piquet: c Servir la Justice est dit là comme une espèce de punition; de même que servir le Roy en ses galères. d Il y a des Tripots en tous les quartiers de Paris. Il faut remarquer que toutes ces punitions sont décrites par figure comme présentes, bien qu'elles ne doivent être exécutées qu'après, ainsi qu'on le voit par la suite. e Le Marqueur qui fait la loi dans le Jeu de Paume.

Du lâche Coquemart les Soldats enchainex,
 Dans toutes les maisons esclaves sont donnez,
 Comme insensiblement on tâche à s'en défaire,
 Par tout on les destine au plus vil ministère,
 Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont,

a Le
 Prover-
 be dit,
 la cruche
 va si sou-
 vent à
 l'eau,
 qu'enfin
 elle y de-
 meure.

Qu'avec le Coquemart a la cruche enfin se rompt.

b Debout
 comme un
 Jaque-
 mart.

Contre les Jaquemarts, la Sentence publique
 Veut qu'on venge les morts du bataillon Tragique;
 Mais si cruellement, qu'à la posterité
 Le monde en le voyant en soit épouventé.
 Chacun s'en reposant sur le Poème Epique,
 Qui des enchantemens a toute la praiique,
 Il jette sur leur tête un redoutable sort,

Tel qu'ils sont tous b debout, & que pas un ne dort,
 Et Phœbus & sa Sœur roulent dans leur carrière,
 Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière,
 Et l'Aurore au matin, ny Vesper vers le soir,
 Ny les Astres la nuit ne le verront s'asseoir.
 Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
 Tremblant de la terreur de ne pas frapper l'heure;
 Et de ne marquer pas le temps sur le métal,
 Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.

c Le Ja-
 quemart
 de S. Paul
 célèbre à
 Paris.

La peine de Syfippe, & celle de Tantale,
 A cet étrange mal ne fut jamais égale.
 Leur Chef sur le sommet c de Saint Paul attaché,
 Par nul effort humain n'en peut être arraché.

d Les
 Lambris
 sont tou-
 jours at-
 tachez
 contre
 les murs.

Là du chaud violent, & des aspres froidures,
 Des vents, & des oiseaux, il souffre les injures.

e Les
 Grottes
 des
 Lambris
 dont il a
 été parlé.

Lambris malgré son or, sa pourpre & son azur,
 Se trouve pour jamais garoté d contre un mur,
 Sphinx, Elephans, e Dragons, Beliers allez, Chimeres,
 Chiens, Syrenes, Griffons, Monstres imaginaires,
 Dont la double Satyre a reçu tant d'ennuy,
 Y sont sous mille clous arrêtez avec luy.
 Le reste des Captifs sortans de leurs misere

Passent

Passent en divers Corps pour rimes a ordinaires ,
 Sur peine de mourir , ou d'être renfermez ,
 Si jamais on les voit servir de Bouts-Rimes ;
 Lors tout marche à Paris , & chacun se dispose ,
 Comme on vient d'arrêter , d'exécuter la chose ;
 Tout triomphe , traînant les Captifs enchaînez ,
 Prêts de sentir les maux qui leur sont destinez.

L'Epique alloit entrer quand soudain la merveille
 D'un tumulte imprévu vient frapper son oreille.
 Il voit un grand Guerrier se retirer pressé ,
 Et des coups & des cris du Vulgaire amassé.
 Cent pierres & cent dards luy foudent sur la tête ,
 Son Harnois en cent lieux soutient cette tempête ;
 Mais le fier la dédaigne , il se tourne souvent ,
 La tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.

Tel qu'au fort de l'Eté, lors que la Canicule ,
 Tarissant les ruisseaux , fend la terre & la brûle ;
 Un matin enragé , terreur des Villageois ,
 Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois ,
 S'il tourne fait cacher la gent foible & peureuse
 Devant son œil brûlant , & sa dent écumeuse.
 Tel & plus furieux le Guerrier redouté ,
 Chasse d'un seul regard le Peuple épouventé.

L'Epique le regarde , & l'admire , & s'avance ,
 Et pour le secourir déjà branle sa lance ;
 Quand il connoît Dulot , qui remply de fureur
 Porte dans ses regards la mori & la terreur.

Ce révolté voyant la Bataille allumée ;
 Et le sort malheureux menacer son armée ,
 Par raison , non par crainte , en est soudain sorty ,
 Pour aller dans Paris soulever son party ;
 Mais du mauvais succès tout son monde s'étonne ;
 Chacun le craint , le fuit , se cache , & l'abandonne.
 Ses plus grands Partisans blâment les Bouts-Rimes ,
 Et par eux contre luy les gens sont animez.

« Allu-
 sion à ce
 qu'on
 fait des
 soldats
 qui se
 font ren-
 dus , &
 qui pren-
 nent par-
 ty dans
 les trou-
 pes du
 vain-
 queur.
 Parmy
 les autres
 Rimes il
 y en a
 quelques
 unes plus
 propres
 que les
 préce-
 dentes à
 passer
 pour des
 Rimes
 ordinaï-
 res, com-
 me De-
 bris. Pre-
 phane.

Tout

Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
 Et comme un fier lion, quitte à peine la place,
 Hors des portes pourtant il est enfin jetté,
 Par les vieux Paladins qui gardoient la Cité.
 Il les appelle Rondeaux, Lais, Triolais, Virelais & Ballades,
 vieux Le Peuple suit, ruant pierres & bastonnades.
 Paladins, L'Epique le retient, & dit, n'avancez pas,
 parce La mort de l'insolent se doit à notre bras;
 que ce L'un sur l'autre à ces mots également s'élance,
 sont les L'un sur l'autre à ces mots également s'élance,
 vieilles Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
 fortes de Et de cent coups après cruels & furieux,
 Poésie de Le sang sur leur barnois ruiselle en mille lieux.
 nos Pe- Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre;
 res, dont L'Epique sous le faix glisse & tombe par terre.
 quelques L'Epique sous le faix glisse & tombe par terre.
 unes ont Le camp épouventé fait alors mille vœux;
 été re- Mais l'Epique soudain se levant tout honteux,
 nouvel- Sur le front de Dulot ramene son épée;
 lées en Son Casque en est ouvert, sa trame en est coupée,
 notre Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
 siecle. Et son amie en riant b sous les ombres s'enfuit.
 b Allu-
 sion au
 dernier
 vers de l'Eneide, *Visaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.*





R E C I T.

HElas ! je suis au desespoir ,
 Il faut cesser de vivre ;
 Vous me quittez , Philis , & les loix du devoir
 M'empêchent de vous suivre.

Première partie du Recit.

*Alors qu'une dure contrainte
 Nous enlevoit Philis sans espoir de retour ,
 Tirsis prêt d'expirer de douleur & d'amour ,
 Les yeux baignez de pleurs faisoit ainsi sa plainte :
 Helas ! je suis au desespoir ,
 Il faut cesser de vivre ;
 Vous me quittez , Philis , & les loix du devoir
 M'empêchent de vous suivre.*

Seconde partie du Recit.

*Les pleurs de cet Amant fidelle
 L'arrêteroient si rien la pouvoit arrêter ,
 Mais de Tirsis & d'elle ,
 L'absence & le trépas ne sçauroit s'éviter.*

Pause.

*Philis vers son Amant ayant tourné la tête ,
 Par un triste regard qui le charme & le tue ,*

X

7^{es}

J'ay dit adieu pour la dernière fois :
Et l'affligé Berger que la douleur transporte,
D'une mourante voix,
Pour la dernière fois luy parla de la sorte :
Hélas ! je suis au desespoir,
Il faut cesser de vivre ;
Vous me quittez, Philis, & les loix du devoir
M'empêchent de vous suivre.





IE voy des Amans chaque jour ,
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre :
Mais de tout ce que l'on dit dans l'Empire d'amour ,
L'adieu , belle Philis , coûte le plus à dire.

Chacun peut donner un beau tour
Au discours qui fait voir que son ame soupire :
Mais pour bien dire adieu dans l'Empire d'amour ,
C'est , aimable Philis , la mort qui le doit dire.

Philis , quand on vous voit on commence d'aimer ;
Mais vous aimer si proche d'une absence ,
C'est un mal dont la violence
Ne se peut jamais exprimer.
Pourquoy vous ay-je vûs , ô beaux yeux que j'adore ,
Pour me perdre & vous perdre encore ?

Je commence à sentir la dernière langueur ,
Et prest d'abandonner vos charmes ,
Mes yeux par des torrens de larmes
Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoy vous ay-je vûs , ô beaux yeux que j'adore ,
Pour me perdre & vous perdre encore ?

ATTICI SECUNDI

G. ORBILIUS MUSCA,

SIVE

BELLUM PARASITICUM.

S. A T I R A.



A D

IO. FR. SARACENUM
 SUB NOMINE
 ATTICI SECUNDI
 SCRIPTOREM SOMNII,
 quod *Bellum Parasiticum* inscripsit.

DIsertissime quot fuere, vel sunt,
 Leporum pater & facetiarum.
 Secunde Attice, nemini secunde.
 Me plus visceribus tuis, tuisque
 Certè plus oculis àmas amantem:
 Nobis non modò serias Camœnas,
 Sed versus quoque qui legis jocosos;
 Nobis non modò cogitationes,
 Sed & somnia qui lubens recludis.
 O lusus lepidos & elegantes!
 O & somnia bella & erudita!
 Raptim scribere nec laboriosè
 O te talia qui potes, beatum!
 Cujus scilicet ipsa cæterorum
 Vincunt ludicra serias Camœnas,
 Doctus somnia Cogitationes.

ÆGIDIUS MENAGIUS.



ATTICI SECUNDI

G. ORBILIUS MUSCA,

S I V E

BELLUM PARASITICUM.

S A T I R A.

SOMNIUM vobis narrabo, si vacat, quod non per corneam, non per eburneam portam, etsi poëticum, ad me transmissum est. Sciens videntque somniavi. Namque, ut ait Poëta,

*Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,
Sed sibi quisque facit,*

Ego certè mei somnii fabricator sum. Plerisque Mortalium similis, qui apertis oculis, leporum more, somniant. Favete linguis. Confidenter dicam, sed dicam ut apud Arcopagitas,
ἀνὲρ περὶ τοῦ καὶ παρῶν.

Veniebam, ut mihi videbatur, incipiente jam die in Parnassum, ubi poëtica comitia habebantur: Cùm ecce nunciatur advenisse quendam homi-

Sine
proce-
nio aut
affecti-
bus.

nem Gallum, aspectu subtristi, quasi dirum aliquid afferret. Aulus Sabinus, cui primus occurrerat, eum, quamvis perterritus, stitit Apollini, magna Poëtarum frequentia comitato. Is semotum à turbâ, postquam diu multumque interrogasset, continuo frequentem Senatum ille Paruassi Dictator perpetuus extra ordinem vocavit; ut qui scilicet rem tam arduam solus disceptare noller. Veniebant frequenter Poëtæ, Elegiaci, Lyrici, Epici, Tragici, Comici, cæterique omnes. Quin etiam memano prehensens Virgilius in Musæum Sacrarium, ubi Senatus habebatur, introduxerat. Sedebant Poëtæ post Apollinem & Musas, passim per subsellia nullo ordine dispositi, aliudque omnino quàm quod agebatur, more familiari cogitantes. Homerus quippe omnium antiquissimus, credo præ senectute, dormitabat; Aratus astra radio describebat; omnes irridebat Lucilius, homo in morum emendationem natus. Ennius ipse pater, de suâ famâ multum securus, Livio Andronico, tumuli carmen recitabat, in quo ut ait,

——— *velitat vivu' per ora virum.*

Seneca suam ipsius in angulo sedens, adhuc exanguis, meditabatur Tragœdiam. Quin & Eumolpum pessimis carminibus omnes obtundentem notavi. De nostris, pace vestrâ, nil dicam, ne vera somniafle dicar. Veritas in omni seculo, sed in hoc præcipuè, odium parit. Deinde Poëtæ facilius quàm mulieres, mulieres securius quàm Poëtæ irritaveris. Inimicitie illorum graves: ubi temerè susceptæ sunt, agrè deponuntur. Quosdam etiam nimis delicatos olim usque ad laqueum adegerunt. Ut ergo omnis frequentia convenit, Rex Apollo surgens, manu indixit silentium,

Canticuere omnes, intentique ora tenebant:

Delphicus inde pater solio sic orsus ab alto:

O Vatum ignaræ mentes! (liceat enim in re tam improvisa incipere ex abrupto) Sanè si vera sunt quæ nobis Janus Aquileius (id Gallo nomen) vir bonus bona fide narravit, ingens bellum Poëtis ingruit, Paruassusque, si umquam, nunc armis & consilio tutandus est. Hujus verò belli quis futurus sit exitus, si quæritis, dicam more solito non li-
quere. Neque enim aut tripodes, aut cætera vaticinii instrumenta præstò sunt: sine quibus tam mihi divinare possibile est, quàm vobis sine alis in cælum pervenire. Scitis (& vos in primis Homere & Virgili, quos honoris causa nomino) me nec minimam culpam præstare debere, si nos imparatos hostes adoriantur; totque negotiis distineri, ut nunquam vacet ex hoc monte, tanquam ex aliqua specula prævidere tempestates futuras. Solus quippe diem facio Mortalibus, Oracula reddo, in sinu Thetidis noctem duco, apud inculpato Aethiopas convivia agito, urbes ædifico, præliis & certaminibus intersum; quos omnes labores, tu Homere, cum æterna juventute, ne eorum requiem sperare umquam possim, minus æquè mihi assignasti. Credo ob hoc infensus, quòd Græcis bello Trojano omnimodè semper fuerim adversatus: ita ut, taliter mihi defatigo, oprandum esset Lucretium vera dixisse, qui Deos Epicureorum more stertentes, minimèque de rebus humanis sollicitos extra mundum relegavit. Sed quoniam quæ belli causæ, qui hostes sint scire cupitis, vosque rerum novarum; hujus præcipuè audiendæ avidos, quantum ex vultu judicare licet, suspicor; palam dicat Aquileius, quæ modò nobis in aurem locutus est. Continuòque ad Janum conversus,

Effare : Et istud pande quodcumque est malum.

Quid sit quod horres effer, auctorem indica.

Paruit Aquileius, baculoque, ut viatores solent,
innixus, aliquamdiu oculis in terram defixis ste-
tit, quasi mentem, spiritumque collecturus : ac
deinde in has voces erupit :

O quæ tempestas ! quæ diri insania Martis

Urget, Phæbe pater ? venit, montique propinquat

Effera gens hominum, mortemque minatur, Et omnes,

Proh scelus horrendum ! ferro vult perdere Vates.

Non Lapithæ, quamvis durum genus, atque bimembres
Centauri, tanto cœunt in bella tumultu.

Non Rhetus, non ipse Mimas, non talibus ausis

Terrigenæ cælo dextras inferre parabant :

Quamvis avulsos miretur Græcia montes,

Impositumque jugis premeret jam Pelion Ossæ.

Non major summâ dejectus rupe Typhæus ;

Cùm Nilus, fœdis latitantia Numina formis.

Vidit, Et attonitis patuerunt rura Canopi.

Orbilius dux ipse————

Hui ! versum explere non possum : si causam qua-
ritis, ad nomen Orbiliî Musa expalluit, negatque
carmen, quasi beneficio contacta. Rem itaque vo-
bis pedestri, si placet, sermone expediam. Orbilius
non ille literarum, sed bonæ mentis oblivio, Atha-
mante tragico dementior, montem vestrum quasi
nova Pergama exscindere, igneque & ferro vasta-
re parat. Poëtarum ille gentem odit : ex quo scili-
cet vestrum aliqui, Patres Conscripti, Diris illum
ut piacularem victimam, Archiloco melius vel
Hypnacte, jocis ac scommatibus devoverunt.
Neque id tamen valdè curat ; quippe qui injuria-
rum citò obliviscitur, quas largâ & benignâ ma-
nu solet impertiri. Illud quasi octavus Sapientum
in ore habens.

Ego

Ego tumorem parvifacio, dum sit rumen quod impleam.
 Sed quæ res illum summoperè angit, hæc est,
 quòd postquam vestris carminibus mores ejus in-
 notuerunt, & collaudatus est secundùm ejus facta
 & virtutes, cœpit publicè ejici, & vapulare: eoque
 factum, ut qui non habebat pedem ubi figeret in
 suo, in alieno non inveniret; & bonarum cœna-
 rum asseclator, quas improbitate linguæ deme-
 rebatur, mutus & ejulans, domicœnio laboraret.
 Bulimiam itaque infensam diu habuit, nec illam
 formulâ Græcanicâ *ἔξο βουλιμίας*, quamvis & Foras
 Græculus, & esuriens unquam potuit eliminare. Famem.
 Hinc illæ lachrymæ, quas probè se ultum iri pu-
 tat, si, quod Dii averruncent, vos vestræque fun-
 ditus debeat. Itaque exercitum conscripsit, convo-
 cavitque omnes Scurras & Parasitos, hominûm-
 que sordidissimam partem. Vultis scire quo jure?
 eorum Rex est: hunc namque in Parasiticâ imi-
 tati multi, æquavit nullus, ut sciatis cum quo res
 vobis futura sit; videatisque simul, quantas, quam-
 que formidabiles agat copias. Certè illius exerci-
 tus hominum ubique solitudinem fecit. Umbra-
 rum enim cum eo,

————— plus est ferè,

Quam olim muscarum est, cùm caletur maxumè.
 Si mentior, inquiner merdis albis corvorum. Ne
 mihi amplius Cimbrorum numerum explicetis,
 quos ille Marius, Barbaris ipsis horridior, ad unum
 omnes internecione delevit: aut de Xerxis genti-
 bus quidquam dicatis, quas, ut insulas, contem-
 nit Orbilius. Neque injuriâ, ut ait, quòd aquam
 bibere sustinuerint,

————— epotâque flumina Medo

.Prandente

legerit. Excipit suos multò liberaliùs: quisquis
 X 6 apud

apud illum stipendia facit, toto militiæ tempore Saturnali licentiâ Dionysia agit, legibus tamen milites ejus vivunt, sed convivalibus: quarum non Lycurgus, aut Draco meminerunt. Placet vobis ex Tabulâ aliquam recitari? Prima potiorque est: ἢ πῖθι, ἢ ἀπιθι. Hanc Grammaticus non timet: Calices enim probè siccant. Quippe apud eum nulla φιλοτησία, bibere vult, non vult propinare. Domi tamen vivit exlex, ex XII. Scurrarum Tabulis hoc laudans:

Aut bi-
be, aut
abi.

Pulchrè
beatum
esse alie-
na qui
comedat.

Τ' ἀλότριά δειπνεῖν τὸν καλῶς ἐνδοίμωνα.

Quod, ut aureum Pythagoræ placitum, violare nefas ipsimet lixæ & calones parasitici ducunt. Eos itaque opimas passim ex pinguioribus culinis,

Convec̃tare juvat prædas, & vivererapto.

Jamque Gallias, & Italiam, majoremque partem

Et viri
equires
galesti.
Homer.

Græciæ devastarunt. Interim & Optimates καὶ ἀνέρες ἰσχυροὺς αὖ apud principes & primarios cujusque loci viros, tamquam nota ad præsepia tendunt, amicos quippe paternos ubique nanciscuntur: nullus namque est ex tanto ignavissimorum bipedum numero, qui illud de se non usurpet.

Pater, avus, præavus, abavus, tritavus,

Quasi mures, semper cedere alienum cibum.

Nec se vocari patiuntur, adeo omni sunt naturâ,

Non se-
gnem
esse in
disting-
uendo.

quisque, tamquam Homericus Menelaus, αὐτίκα venit, nec se in vinis decipi: Parasitum enim inter Falernum & vappam καὶ ὀκνηρόν ἐν τῷ διαίτῳ. Caterùm pinguiora fercula Orbilio scribantur: quem scilicet honorant ceteri.

Sedili &
carnibus
& pluri-
bus po-
culis.

ἑδρῇ τε, κρέας τε καὶ πλείους διαίτας.

Itaque, ut cum Musis denuo in gratiam redeamus, quas Grammatici plagosi mentio terruerat,

Quæ picti ostrea colligunt Britanni,

Quæ littoribus natant Sicani;

Aut:

Aut vinaria quæ facit nefanda

Murena, heu ! vitreo timenda damno ;

Mulus, vel Soleæ, pigerque Echinus

Turdus, quem virides tenent olivæ ;

Ales Phasidos, Indicique pulli,

Turtur flebiliter gemens amores,

Glans & perna Suis luto volutæ,

Et quem turpiculæ petunt puellæ,

Quòd pulchras faciat lepus Puellas.

Id omne summo jure sibi sumit Orbilius, & in suo deputat. Itaque postquam Literatis bellum indixit (per quos antea esuriebat, domo exul, sine lare & familiâ, & cujus, ad summum *cophinus* *foenumque supellex*) jam cœpit fortunatius agere ; Persarumque rege beator, ambrosiam & merum nectar crepat. Ne igitur de tanto felicitatis culmine dejiciatur, & Satiris vestris, ut olim Lutetiâ, ita nunc toto orbe pellatur, vos omnes ferro tollere, Parnassum solo æquare, fontes sacros turbare, Musarum virginitatem minuere, tuamque, ô Apollo, lauream pedibus conculcare decrevit. Quæ omnia vobis nuntiaturus huc veni : sudore adhuc mollis, atque Tragici nuntii instar, ægrè anhelitum trahens ; utpotè qui Lutetiâ profectus, Ladâ, Philonideque velocior, triduò ad vos pervenerim : vèntis credo sublatus, ut appareat quàm levis res sit Poëta, desinantque homines in posterum Philettam admirari. Itaque Orbilium, qui hujusce veris initio cum exercitu moverat, paucis abhinc miliaribus prætervolans, reliqui. Tum Apollo : pergrata omnia, inquit, mihi fecisti : & de hoc cœtudeque universa Fabulantium Repub. optimè meritus es. Planè enim ; si ita negotium se habet, ut tu narras, non magis anseres Capitolium servaverunt, quàm tu Parnassum. Continuò Ennius :

Unus homo nobis currendo restituit rem.

Et valeat ; inquit , aliquando cunctatio , atque oscitans illa sapientia , suusque per te celeritati constet honos. Sed heustu , qui tam mira prædicas , juratoremne adduxisti ? an Poëticè solum locutus es ? Solemus enim quæ nullus aut vidit , aut audivit , tamquam sub ipsissimis oculis acta describere , mendaciûmque quasi hereditatem nostram , antiquissimo more adimus. Itaque primi omnium veritatem in puteum dejecimus ; populóque persuasimus , quæ Sapientes non crederent. Testis Homerus ille , qui captus oculis ; mente tamen omnia speculatus , Jovem ipsum cum Junone ludentem deprehendit , homo nimium curiosus ; & cum pedes suos non videret , cuncta quæ apud Inferos geruntur , publici juris fecit. Egomet , ut videra cædam mea , olim *Panthoides Euphorbus eram*. Et nunc , si bene calculum pono , Quintus ex Pavone Pythagoreo. Quare ne nos , bone vir , inani fabularum contextu , quasi puerulos , deterreas. Non passus est Ennium plura declamare Aquileius , sed extemplò :

In manibus sceptrum jecit , & ei juravit : sciat nunc Jupiter valde fons. nans mairitus Junonis.

Εν χειρὶ σκῆπτρον βάλε , καὶ οἱ ὅρκασε ,

Ἰσῶ νῦν Ζεὺς αὐτὸς ἐρίγδυνον πόσις Ἥρης ,

Me vera omnia dixisse de salute communi sum-
mopere anxium , unde autem potuerim rescire , si
me interrogatis , responsum in promptu est ; ab
Helvidio Lurcone , gulone nobilissimo , quo cum
Orbilius consilia sua communicat. Hunc senio po-
nens magráque confectum , Lutetiæque cauponantem
adortus , cibis delicatioribus pastum ; benevo-
lum cicurémque reddidi , vinóque amœnissi-
mo tortore usus , senem minimè vaftrum emun-
xi secreto. Si , placet ergo , ordinem quem in
exercitu servat Orbilius , cujusque auctor illi
idem

idem Helvidius, ab eo doctus, aperiam; ut vel incautum hostem dolo opprimatis, vel, si mavultis, virtute res geratur. Primò in multam lucem fertit exercitus. Meridie demum Orbilius expergiscitur, qui ubi è lectulo surrexit, Culinam, quasi templum, adit sacra facturus Genio conventus Parasitici, Deæque Impudentiæ, quam cum Menandro Maximam vocat, quidni si ei ipsi Athenienses aras posuerint? Hanc aperto capite fronteque perfricta colit. Non tamen solam. Peculiares namque adhuc habet Deos. Lapidem enim erutum Lindanii in Helvetiâ, quasi Palladium, & Penates, quocumque eat, secum vehit. Aureamque illius inscriptionem, Vestalium ipfarum custodia dignam, ut & ignem culinæ, asserit. Talis autem est:

DIIS. MAXIMIS.
BACCHO, ET SOMNO
HUMANÆ VITÆ
SUA VISSIMIS
CONSERVATORIBUS
SACRUM.

Vid.
quæst.
Rom.
Buxho-
nis.

Desuper verò Sardanapali (quem pro sesquiviro, non, ut alii, pro semiviro habet) statuam manus, quasi plausum edere gestiat, inter se collisuram, erexit, hanc, propè Anchiali mœnia olim positam, unde habuerit nescimus. Veterem autem inscriptionem adhuc servat, legiturque in Basi:

Sarda-

napalus

Anacyn-

daraxæ

filius

uno die

Anchia-

lum &

Tarfum

condi-

dit. Ede,

bibe, lu-

de, cùm

cætera

tanti

non sint.

Conful-

ratio

rum me-

lior cùm

expleve-

rit ven-

trem.

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΕΩ. ΠΑΙΣ.

ΑΓΚΙΑΛΗΝ. ΚΑΙ. ΤΑΡΣΟΝ.

ΕΔΕΗΜΕΝ. ΗΜΕΡΗ. ΜΙΗ.

ΕΣΘΙΕ. ΠΙΝΕ. ΠΑΙΖΕ.

ΩΣ. Τ'. ΑΛΛΑ. ΤΟΥΤΟΥ. ΟΥΚ. ΑΞΙΑ.

His ultimis verbis plausum, quem collisæ manus edunt, denotans. Cujus sententiæ, se non solum vindicem, & assertorem; sed etiam imitatore summum proficitur. Itaque postquam hujus novum numini rite fecit bidente, verre, tota passim regione ne bibitur, voratur. Large quidem, & ut aiunt, ex animo, deinde in consilium itur: etenim

Γὰρ ὅς ἀπο πλείης βελὴ δὲ καὶ μῆτις ἀμείνων.

quod super est diei, in cute curanda ponitur. Totademum nocte altè silent;

————— *sonno vinoque sepulti.*

Sed jam tempus est, ut Duces inimicos patefaciam, hostiliumque copiarum recenseamus numerum. Tunc manum in sinum demittens, protulit librum quasi Kalendarium Fœnus: in quo equitum, peditumque, qui sub signis Græculi erant, delectus habebatur, tradiditque Horatio, qui Tribunus sub Bruto meruerat. At continuo ei remisit ipse lippus, nec satis confisus oculis: qui-que olim cum parmula belli quoque curam reliquerat. Hoc insuper addens posse Aquileium quod maximi in bello momenti est, insignium Parasiticæ turmæ Imperatorum mores & facta recensere, itaque cunctis adprobantibus, hæc Aquileius alta voce pronuntiavit.



CATALOGUS PARASITORUM

qui Orbilium summum Imperatorem
in expeditione Poëticâ sequuti sunt.

GNato Terentianus cum omnibus Cupedinariis, Ce-
tariis, Lanis, Coquis, Fartoribus, Piscatoribus,
Aucupibus, dextrum regit Cornu.

Sinistrum tenet Smindiritas Sybarita: Ille ipse est
qui spretâ Sardanapali plumâ, cum in rosarum fo-
liis recubans somnum cepisset, questus est sibi læsa
latera, ob duplicata quædam rosarum folia. Jam
verò Sicyone redux, ubi Agaristam Clisthenis fi-
liam ambibat, quos secum illuc duxerat, mille
coquos; mille aucupes, & mille piscatores, nunc
in exercitu habet. In his Cornibus præcipui belli
duces sunt, præter multos non ignobiles quos apud
Atheneum habetis.

Σατραπῆς ὁ Περσέως καὶ Σαρδηνίης ἐπιφανέτης,

Dionysius Heracleota, pinguislimus hominum.

Philoxenus, qui collum gruis tantopere optabat;
nobilis gurgis.

Maximinus Imperator, ille qui amphoram vini
Capitolini, & quadraginta libras carnis singulis
diebus absumere consuevit.

Phagon, hic Aureliano in deliciis, una die, an-
te mensam ejus, aprum integrum, centum pa-
nes, vervecem & porcellum voravit. Bibit autem
plus orcâ.

Clodius Albinus Imperator, delicatulus pufio,
quem quingentas ficus passas jejunum comedisse
accepimus: Centum præterea persica Campana,
melones Ostienses decem, ficedulas centum,
quadra-

Satrapas
parasi-
tos, mi-
litum il-
lustres
duces.

quadraginta ostrea , vuarumque Lavinicarum quantum satis.

Thimocreon Rhodius , pugil celeberrimus ,
Multa bibens, & multa vorans, mala multaq; dicens ;
 Quem ex similitudine morum , ut patrem veneratur Orbilius.

Promachus : qui in illo publico ἀγορῶν πρῶτος apud Alexandrum præmio ad quatuor congios pervenit.

Novellius Torquatus Mediolanensis , summus in bibendo vir , quem fama refert tres hausisse congios : sed uno impetu , spectante miraculi gratiâ , Tiberio principe. In eo sanè rara hæc gloria ; non labasse sermone , nec levatum vomitione , non alterâ corporis parte , dum biberet. Plurimum hausisse uno potu ; plurimum præterea aliis minoribus adjecisse : optimâ fide non respirasse in hauriendo , neque expuisse , neque ad elidendum in pavimento sonum , ex vino reliquisse.

M. Cicero filius. Hic duos congios exhausit.

Hoc in loco Apollo interrupt legentem ; conversusque ad Ciceronem patrem : & poterâs , inquit , *M. Tulli* , adimere hostibus tam fortem commilitonem : aut si paternum imperium detrectasset , quod olim civis tuus fortissimus vir fecit , securi percutere. Et maximè vellem , *Patres Conscripti* , respondit *Tullius* , sed mihi nunc aut potestas animadvertendi , aut persuadendi facultas non datur. Spernit namque me ut Poëtam humillimi spiritus : nec ab incepto abiturus est , etsi illi dixerim : *Quo usque tandem abutere, Catilina ; patientiâ nostrâ ?* sed cum nec *Turdi* , nec *Attagenæ* simus , non est cur ab eo hostibus melius sit , aut nobis aliquid timendum esse videatur. Potest ergo *Janus* libellum ad finem deducere.

deducere. Equidem ad finem spectat, inquit, Aquileius : Solus enim, præter Orbilius, è ducibus restat.

Apicius : qui scientiam popinæ professus (quâ seculum infecit) omnes discipulos suos secum habet.

Mediam verò aciem ipse tenet Orbilius, Tarentinosque ducit, apud quos adhuc antiquum illud obtinet, ut sol oriens, nec sobrios, nec siccos inveniat. Ducit præterea auxiliares copias, in quibus moriones, stulti, stolidi, fatui, bardi, blenni, buccones, tum & illi, qui, se Magistello, comedendos deridendosque benignè præbent. Hic Aquileius clauso libro addidit,

Omnes hi metuunt versus, odere Poëtas.

Ideoque, & si funditus perierint, ἀκλυστοι esse debent, nobis certè, quos prosequuntur odio plusquam Vatiniano. Quæ rabies adeo altè mentibus illorum insedit; ut ad hoc bellum Sacramento Catilinario horridiore se adstrinxerint; istudque sauxerint, non hausto sanguine humano, quod Cethegum sociosque factitasse ferunt, sed exhausto vino vetere, (sanguis enim Parasiticus, purus putatus est.) At verò, quod vos monitos volo, tot inter conjuratos timendus est præcipuè, nequam ille Orbilius. Præter quod enim.

Τῷ πυρὶ χεῖρας ἔοικε.

Igni manus similes habet.

Præter quod, ut belli tyrocinium faceret, teneris ab annis ab ipso genitore, qui Centauri solum posteriorem partem habebat, edoctus est vibrare eam lanceam, quæ Nonno vocatur βεῶν σίδηρος; Boum illud peculiare adhuc habet, quod vulnerari non potest. Neque hoc quidem tam grande beneficium

lancea aratrum.

cium eo modo sortitus est, quo integri Cienus, & Cæneus, aut majori corporis parte Achilles, magis scilicet nostrâ quàm vel Deorum immortalium, vel Lethes liberalitate. Sola stoliditas telis impervium fecit. Quid ad hæc obstupescitis, aut dictis fidem derogatis? Quasi in memoriam vobis non veniat Polydorum quemdam, à Comicis antiquis semper exagitarum, stupore Orbilio secundum, tantâ cutis duritie fuisse, ut pungendo transadigi non posset? Sed expectationem vestram diutius non morabor, vultis & ipsum Orbilium intus, & in cute cognoscere? Per me liceat. Atque adeo si Zoilum non novistis, qui *κύων ῥητορικός* vocitatus est, ejus tabellam in Æliani pergulâ, ubi prostat, videte. Non magis ovum ovo, quàm illum Orbilio similem fatebimini. Sed quoniam vobis non vacat esse tam curiosus (quippe qui majora agitis) ego ut pro virili satisfaciam, aliquid ex Æliano conabor. Sed Latine: Multos enim Poëtas nostrates jam clamantes audio se Græcè nescire. Sed & ego summos inter se viros, quod & Plutarchus fecit, conferre incipiam, vel potius; si quædam minima excipiat, eundem hominem bis pingere. Zoilus barbam alebat, quod & noster facit, non tamen solam: pessima enim animalia educat ille saltus. Caput Zoilus ad cutem usque radebat. In hoc, nec diffitebor, Orbilius ab eo differt. Sed quod mirabile est & portentosum, cum loco capitis habeat cucurbitam, hæc tamen cucurbitis indiget, pilosque, contra naturam & pediculos gignit. In reliquis à Zoilo, ne latum quidem unguem recedit, experimentum facite in vestitu. Pallium utrique super genua pendet. Facite in moribus: studiosus est uterque malè

Canis
Rhetor-
icus.

malè loquendi ; ambo ferendis litibus operam dant ; contumeliosi ambo , & ad reprehensionem proclives. Etiam quod Zoilus respondit cuidam interroganti quamobrem omnibus malè loqueretur , quod malè facere cùm vellet , non posset ; id quotidie ad nauseam usque Orbilius ingerit infelicibus iis , quibus , etsi molestum est , audire tamen vacat. Neque te solum , Homere , ut Zoilus ,

— *sed nos nostraque lividus odit.*

nempe faber fabro invidet. Poëta enim olim voluit dici , habetque adhuc si quis alius , *os magna voraturum , sonaturum* in mente erat , sed linguam alio impulit omni re major veritas. At quid lamentamur : cum dente Theonino rodat quotquot per omne tempus in omni doctrinâ eruditos fuisse constat , mordacissima esse animalia , ex feris obrectatorem , ex cicuribus adulatorem , respondebat Diogenes : hic & obrectator est , & tamen putidè adulatur. Semper autem in aliquâ re genuinum frangit : & cùm ad calamum ventum est , dentatâ scribit chartâ. Sin ad sapientiam ejus paululum deflectamus , illum ex jecore anserum , suum , mulorumque , plus sapere quàm suo : animamque ipsi datam pro sale , ut porcis , ne putresceret , judicabimus. Jam habetis hominem : nec me plura addere quamvis possim , tempus finit. Manum itaque de tabulâ tollo. Fortasse etiam nimium vos detinui : hostis enim ferè in procinctu est : & jam , ut aiunt , Hannibal portas tenet. Finierat Aquileius , cùm singulos , ac me præcipuè , ingens timor invasit : Sed Apollinem in primis , cujus curæ commissum est , ne quid detrimenti Vatum Respubl. capiat. Summopere itaque angebatur , passimque cursitabat , omnes palam , ut fit in metu , per Deos Immortales obsecrans,

crans, ne sibi ipsis deessent, in ultimum discrimen adductis : communem rem agi : non Phœbum sine Poëtis : non Poëtas sine Phœbo posse consistere : Parnassum sibi à patre assignatum, quasi peculium castrense, Poëtis in patrimonium cessisse : In eo omnes ab Homeri Hesiodique ævo, liberaliter fuisse educatos : si loco pellerentur, actum de Poëtica. Sed nec sic fugâ posse saluti consuli ; ubique enim terrarum esse scurras, ubique hostes : Itaque & bellum sumerent, labantemque Imperii fortunam difficillimis temporibus fulcirent : sperari posse victoriam si viri essent : majoremque ex tot hostibus debellatis gloriam fore : sin cadendum, non abirent inulti, pulchramque peterent per vulnera mortem : promerent interim quid agendum : omnibus ex æquo censendi juse esse : nam gratiæ nihil dari, ubi urgeret necessitas. His auditis immanè quantum inter se discreparunt : quotque erroribus fluctuarit vulgus pavidum periculis. Alii enim censebant Jovi supplicandum, ut fulminum usum fructum daret, quæ ipse utpote peritissimus, in prophanos homines jacularetur. Sed omnino id faciendum negabat Horatius, maximumque periculum imminere, si hæc sententia prævaluisset : nil magis incertum casu fulminis : Jovem amore ebrium quotidie dum in sacrilegos ictum meditatur, ædes, quercusque sibi sacras solo æquare : Posse in Poëtas arma jaculari quæ in Parasitos destinaverit : Difficillimumque fore ex tanto intervallo, quo homines formicis minores apparent, utrum Appuli, an Venusini essent, distinguere. Erant qui Hercul quem *Ἀπόλλωνιον* Romani colunt, hujus belli summam, tanquam decimum tertium laborem, imponendam, faustoque

Muscas
abigen-
tem.

que omine Orbilium Muscam vocitari, contenderent. At obstabat quòd Poëtis remanebat infensissimus : ex quo scilicet illum Augiæ stabulum purgare coëgerant ; igneque ac veneno quasi nefarium hominem è medio sustulerant. De Theseo inter omnes conveniebat ; sed cùm lævo olim numine scripssisset Virgilius,

————— *Sedet æternumque sedebit*

Infelix Theseus —————

Hunc versum continuò Parca libris suis inseruerat, ex eo in fatum transiisse : idcirco non posse mutari, non si ipse vellet Jupiter. Placebat quibusdam Musas armari : Fœminas in arenam olim descendisse, Amazonasque ipsum contra Herculem stetisse in exemplum trahentes. Pro infelicibus erat quod nec pictor, nec plastes eas unquam nisi inermes exhibuerat : Nihil temerè mutandum : Deinde se bellipotius impedimento, quàm auxilio futuras. Dari itaque missionem placuit, modò focariarum vice fungerentur, tubaque Caliope signum daret. Non defuere qui Ovidio injungendum putarent, ut novas adhuc Metamorphoseis componeret : Poëtis enim optimum per fugium si rebus omnibus desperatis, aut in quadrupedes, aut in aves abirent. Hâc arte Deos sibi cavisse, cùm Terræ filii jam de heriscundâ cœli hereditate ingentes Legulei agerent, Typhonque illè luteus in sublimi ætheris regiâ se jactaret. Contra tendere Ovidius id sibi amplius non liceret, ex quo Julius Cæsar indiges factus esset : Hunc fuisse finem Metamorphoseon. Neque ex eo potuisse ipsummet Claudium, quamvis dea Faustuella ejus patrona pro eo intercederet, in cucurbitam mutari. Facillimam tamen fuisse mutationem : quid enim aliud inter Claudium, & cucurbi-

tam quàm solum nomen interfuisse ? Deinde et si posset, quæ securitas animalibus à Parasitis ? Itaque tot tantisque emergentibus, quæ consilia remorabantur, cum nihil spei affulgeret, re infectâ omnes discessuri erant, suasque res, quo potuissent modo, ut sit in divortiiis, habituri. Jam timidiore solum vertere, aut deditionem moliri cœperant. Jam Musæ, Poëtriæque gemitibus & lachrymis omnia complebant. Jam ipse Apollo comas deturpare flebilique voce hæc, inter suspiria, fundere audiebatur :

Venit summa dies, & ineluctabile fatum

Parnassi ; fuimus Vates.

Et plura parabat, cum subito Varius, quasi furore fatidico correptus exclamavit :

O Papæ !

certè

pueris si-

milia lo-

quimini

infanti-

bus qui-

bus non

sunt cu-

ræ bel-

licosa

opera.

ὦ πάππαι, ἢ δὴ παισὶν εὐκόπευ ἀγρόδε

νηπιάρχαις, οἷς ἔπ' ἐμὲλει πολέμια ἔργα.

Ego vos omnes jubeo melius ominari. Victoria in manibus est, illaque certissima ac sine sudore & sanguine. Famem aliquis accersat. Fortunam meam iratam habeam, nisi continuo Sycophantæ isti fugam fecerint. Nos obsidione liberabimur. Neque de tam felici successu, vel tantisper dubitate. Nihil verius, quàm Parasitos cane peius, & angue vitare matrem esuritionum. Jam verò ubi habitet bona illa virgo ; modò faveatis extemporeo carmine aperiam.

Est locus ardenti multum tumultus arenâ,

Desertâ in Libyâ ; campos ubi lumine Titan

Infausto torret, nec lato solvitur imbre

Jupiter, aut molli frigescunt rore tenebræ.

Non per convalles arguto murmure rivus

Labitur, aut rapido miscetur garrulus amni.

Exulat hinc humor ; viridi nec collis Iaccho,

Gramine nec vestitur ager, nec frondibus arbor.

Pascua

Pascua non gregibus, non pascua sunt armentis :
 Nulla feris latebra est : perque alta silentia nullos
 Excipis adveniens incassum, Phosphore cantus.
 Sola per arentes Syrtes, & inhospita rura
 Serpit turba nocens, angues, pictique colubri,
 Et passim lambunt liventia colla dracones,
 Quos illaudato fusos de sanguine, mater
 Africa terra fovet gremio, nutritque venenis
 Illic dira Fames habitat, stant ordine circum
 Pallor & exanguis Macies, multumque timenda
 Paupertas, Rabies, Morbi, sævique Dolores,
 Livor, & insomnes arenti in pectore Curæ,
 Siccæque jejune stat plurima Mortis imago.
 Ipsa sedet, corpus lacerans, propriosque per artus
 Sævit, visceribusque suis sua viscera condit.

Aut ut melius de Eresicthone dixit, quo nullus
 melius potuit dicere, Ovidius contubernalis
 meus :

——— infelix minuendo corpus alebat.

Sed cur hanc vobis depingo quæ aliquando nobiscum est ? Accersatur potius quantum celerrimè fieri poterit ; erigaturque, me authore, ara, FAMISOSPITATRICI. Laudaverunt omnes confilium ; ipseque Apollo fassus est, se nihil melius vel ex tripode potuisse. Data ergo cura Terentio Afro, ut sumptis Persei alis (nempe enim Pegasus sub novitiorum Poëtarum sarcinâ expiraverat) in patriam contenderet, Famemque illinc adduceret, magnis prius promissis onustam, eoque solemni pacto illicitam, ut quidquid eduliorum in castris inimicorum inveniretur, sibi haberet ; si Orbilius, sui que cecidissent. Interim stationem quisque suam sortitus est, dispositæ vigilæ ; planèque is ordo servatus qui in columnâ Trajani hodie adhuc pictus videtur, è Themidis templo arma

extracta, quæ tholo suspensa, rude donati Heroës dicaverant. Ex his Staius grandis poëta Aiæ clypeum, Virgilius arma Æneæ, cæteri cæterorum induiti sunt, sola Glauci aurea remanserunt, quod ex iis proba cudi moneta posset, in belli scilicet impensas, remansit & Pelias hasta quam post Achillem vibrare nullus, quod sciam adhuc valuit, summa belli Albio Tibullo, & Cornelio Gallo commissæ est. Ipse Apollo cum arcu, sagittisque quibus Pythone confodit, Niobesque ultus est factum, in fronte aciei stetit, addens animos sociis, tamque horrendum vociferans, quàm si centum taurorum vocem habuisset. Dum hæc apud Poëtas aguntur,

Horret ager, campique ollis sublimibus ardent.

Orbilius flexo jam in vesperam die, cum universo Parasitorum exercitus, prope ipsius Parnassi radices culinas metatus est.

Oceano interea Phæbus se condit, & alie

Noctis equi magnum Cæli tolluntur in æquor.

Itaque eâ die nihil penitus actum, nisi quod Orbilius plus solito cœnavit, rabidam orexin causatus, quam vicinæ Poëtarum imputabat. Hi non vallo, non fossâ, tumultuario quippe opere satis sibi consuluisse rati, binos exploratores miserunt, qui de re Parasiticâ aliquid certi afferrent. Placuit forte duci, & penes Pedonem Albinovanum, Juliumque Montanum, satis tolerabilem Poëtam, totum negotium stetit. Petiisse Albinovanum anulum Gygis, quem per vim Poëtis ablatum, lite apud Arcopagitas evicta, Ausonius Burdigalensis Parnassi procurator ab Herodoto repetierat: Petiisse Montanum Galeam Orci, *σινδροδαστυ-χόντερα*, in ærario Musarum rubiginè deturpam, ne scilicet ab hostibus penitus viderentur,

fatis

Nigrori-
g. ahirti-
comam
Arist.
Acharn.

fatis constat : metu , an prudentiâ , incertum est. Talibus recti armis oculos effugerunt, abieruntque jam securi. Prius tamen factô in procinctu testamento supremâque voluntate in arenâ, quod & leges sinunt , ipsis ensibus exaratâ.

Τὼ δὲ δὴν ἐργάζοντε βάρην Ἀρεῶν ἰεροπόνοντε.

Ac duo

Ibant enim vix , viâ altâ atque arduâ , neque solito calle , sed per devia Parnassî , donec ad castra hostium pervenerunt. Non vos detinebo in describendis singulorum Parasitorum per campum officiis : nec dicam quid ad focos ,

ibant
claudicantes
famuli
Martis.

— *facerent , agerentque peruncti carnibus ora.*

Conjecturâ id assequi facillimum est , odi locos communes , atque ubi in aliquem incidi , soleo aut dormire , aut ridere. Si quis mecum non sentit ; legat ix. Æneidos , proque Rutulis Parasitos substituat , habebit quod quærit , neque nos invidemus , quibus in præsentiarum satis erit , si dixerimus exploratores poëticos , suscepto itinere feliciter peracto , clam in ipsius Orbiliî tentorium , quasi forices irrepfisse. Stabat plagosus ille Magister : Stabant alii

Longis adnuxi vernibus ,

Et pro scutis ollarum ingentia opercula tenebant , planè ut Æneæ socios diceres. Videbatur autem Orbilius velle concionari. Compositis , itaque in modum dicentium , manibus , factoque silentio in hæc verba , post aliquos ructus , quod felix faustumque esset , erupit. Quæ autem dixit , Albinovanus Pedo notis describens citissimè æquè ac fidelissimè pugillaribus inseruit : reversusque cum omnibus qui in Parnasso erant , ut & cætera omnia , quæ apud hostes gesta fuerant communicavit. Talis autem , si bene memini , fuit Oratio , Parasitice ars divina , cujus Jovi ipsi originem

Parasita-
ri cœpit
primus
Philius
Jupiter.
Citat ex
Diodo-
rosmo
pente
Athen.
lib. 6.

debemus ὅτι γὰρ ὠδυσσεὺς εὕρεν ὁ Ζεὺς φίλιον.
 Longo tempore apud Deos floruit, antequam ad
 homines perveniret. Hi glande & aquâ, hor-
 rendum, pasti, priori illo ævo (quod au-
 reum, ut omnia mentiuntur hostes nostri, nos
 ferreum verius vocamus) per sylvas montesque
 pecorum ritu palantes, errabant. Tum Prome-
 theus cœlestis culinæ ignem clepsisse, terris-
 que intulisse dicitur : ne scilicet diutius homines
 frigerent cum illo ad nos delapsa est, quæ sine il-
 lo stare non potest, nunquam satis laudata Para-
 sitice, tantoque postea inter mortales incremento
 claruit, ut hanc apud Æthiopas exercere, nec Dii
 ipsi dedignati sint. Quanti verò aut Suoveraurili-
 bus, aut Hecatombis, aut denique omnibus sa-
 crificiis interesse duxerint, testis est Dianæ aper,
 quo non Oenei contemptum, sed famem suam
 ultra est, meritò itaque Lucianus, qui cætera ir-
 risit, primùm hujus artis, dein etiam Muscæ, quæ
 ejus symbolum est, gentisque nostræ cognomen,
 descripsit encomia. Sed magis meritò gloriari
 possumus, honestam hanc disciplinam ab ipsis
 hostibus non solùm laudibus ; quasi armis deco-
 ratam, sed etiam legibus armatam, illis invitis,
 publicis tamen eorum monumentis, ad nos per-
 venisse. Laudes vultis ? audite Attium, scriben-
 tem : *Melius est virtute jus* ; ollæ scilicet, quidquid,
 ineptiant Interpretes, audite Galenum, etsi in
 diversis castris, Parasitices tamen hostem. Ille
 qui febricitanti orbi diætam, pessimum vitiorum
 persuadere conatus est, in his verbis, artis nostræ
 Panegyricum reliquit. *Optimus censeatur, non qui
 sermone Philosophico uti novit ; sed qui multos maxi-
 mosque calices exsiccavit.* Quid, Senecam virum
 Stoicum & morosam, cujus tragœdiæ vera vati-
 cinia

cinia continere perhibentur, nasum in postico Sibyllæ, si quem in his nasum habemus, habuisse nobis constat, cum hæc novus vates; at Calchante veracior, fudit: *habebitur aliquando ebrietati honor, & plurimam vini cepisse virtus erit.* Jam Homerus ipse Irum sublimi vertice astra tangentem facit, quando illum tali honore dignatur.

————— *μῆτι' ἔπρεπε γαστέρι μούρην·*
Αἰνχὲς φαγέμεν καὶ πίεμεν —————.

Excelle-
bat au-
tem ven-
tre dea-

Quâ sub persona, magis quàm sub cantoris Demodoci, se suamque & vitam & consuetudinem depinxisse, nec ipse Aristarchus inficietur. Si verò à laudibus ad leges devenimus, quis ex nobis aut ex majoribus quotquot fuerunt, salubrius edictum promulgavit, quam Theocriteum illud?

Πείνω τί γέ μιν ὀρέσσορ' ἐβήης.

Fament-
haud
obvius
esto.

Quis Varroni Romanorum doctissimo audebit re-fragari; cujus in albo est; *Qui vino utuntur vetere, sapientes puto.* Et ut illustri aliquâ sententia corollarium addam, quid universus Parnassus habet quod huic versui opponat?

Jejunus venter non audit verba libenter.

Hæc omnia vobis, Commilitones generosi, idcirco ante oculos posui, ut hujus belli, quod pro Parasitica suscepimus, justissimam nos simul & honestissimam causam habuisse videatis. Ac pro hac virtutum omnium regina, cujus ex me dignitatem modò audivistis, non inglorium vincere ducatis. Sed quoniam ex Thrasone, heroë suo, olim didicit Heros noster Gnatho,

Flos delibatus Cyathi, Saturæque medulla,

quem præsentem suspicor, *omnibus modis omnia prius experiri, quàm armis sapientem decere*; videamus, utrum vel insidiis vel technâ aliquâ possibile sit, ut ad inferos

— sine cade & sanguine cuncti

Descendant Vates, & siccâ morte Poëta.

Omnes
quidem
invisæ
mortes
miseris
mortali-
bus, fame
autem
miserrim-
um
mori &
fatum
assequi.

Tu Apici de hac re pronuntia. Ego, inquit, Apicius, quandoquidem inter tot mendacia quæ scripsit Homerus verissimos hos versus autumo,

Πάντες μὲν τυχαῖοι θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσι,

Λιμῶ δὲ οἴκισιν θανάειν, καὶ πόλιν ἐπισπεῖν,

censeo Poëtas omnes fame enecandos: Apollinem ante alios, & Musas quarum afflatu Vates, quasi fungi, nascuntur. Præterquam quod enim quisque nostrum sartus tectus domum remeabit; illud insuper gloriosum vobis erit, si quod voceo & spero,

Iterum
Deos
enecaris
fame
melia.
Aristo-
phan.
avibus.

Τὸς δ' αὖ θεῶς ἀπολέϊτε λιμῶι Μελίαν.

Dixi. Pessimè, ut mihi videtur, inquit Orbilius, neque Poëtas satis novisti, qui eis famem minitaris. Si nescis, *vivunt siliquis, & pane secundo*; & præ illis Saguntini Sybaritæ sunt, proferat ergo quæ jam diu invitus tegere videtur Cicero filius, de quo in edendo,

Nunquam ita magnificè quidquam dicam, id virtus quin superet ejus.

Troiam ligneo equo captam fuisse, multoties à Patre audiui, inquit exultans Cicero, quid ergo est cur nos ollam instar montis non ædificamus, quâ tecti Parnassum Poëtasque astutè capiamus? cachinnis excerptum est vetus illud commentum. Orbilius verò sæviori vultu; quò risum premeret, laudo, inquit, conatum: Sed quoniam inter nos nullus prorsus invenitur, qui vel minimam artem calleat, neque possumus vel urceolum ef-
fingere,

fingere , dicant alii . Tunc Maximus , primæ post Orbiliū apud Parasitos nobilitatis , qui Thrax & truxerat : tempus , inquit , terimus in nugis : ferro cernendum est : qui mecum sentiunt , me sequantur . Jamque discedere parabat , cū Orbilius laciniā prehensum resupinans , faceret , ait ; consulis , lepidè , lautè , nihil supra : ego quoque fortiter præliabor : nec vos , Commilitones , quicumque sit pugnae eventus , unquam deferam

——— *vinum hos dum reget artus ,*

Etenim

*Non me sic quadræ genitor assuetus Opheltes,
Argolicas inter patinas, mensaque labores
Sublatum erudiit.* ———

Quid est , inquit Apicius ; & ipse Poëta derepente prodis ? Non tamen aut laudabimus te bono versu , aut sequemur amplius , nisi hunc morbum continuò ejuraveris . Et potero , inquit Magister , libentissimè : parcite interim homini in somnum fere delapso , nec quid dicat unquam satis cogitanti : Sed quid stamus ? Jam nox intempesta est : abeant ergo cuncti , illudque meminerint nos crastinā die pro cadis , & focis pugnatu-
ros . Eo modo soluta concione , Parasiti sub tentoriis , Poëtæ sub lauris reliquam noctem egerunt .

Oceanum interea surgens aurora reliquit.

*Καὶ τότε κῶνωπες μεγάλας σάλπιγγας ἔχοντες
Δεινὸν ἐσάλπισον πολέμῳ κτύπον , ἔρρονόει δὲ*

Ζεὺς Κρονοῖδης βρόντητε , τέρας πολέμοιο κακῆϊ.

Orbilius pavidos duces , & solis ferculorum stragibus assuetos , infensos ob voracitatem ducibus milites , utrosque formidine ingenti captos , castris eduxit . Ipse dubius num interesse pugnae Imperator deberet , an summæ rerum & Imperii seipsum reservare . Dubitationem hanc subito

Et tunc calices magnas tubas habentes , vehementer tubæ clangebant bellī strepitum : cælitus autem Jupiter Saturnius intonuit signum bellī mali.

Horren-
dum spe-
ctacu-
lum.

solvit δεινὸν ὄραμα, morteque ipsâ horridius: ap-
paruit enim ex improvîso Fames, quæ circiter
quartam noctis vigiliam advenerat. Tum versæ
in fugam Paralitorum acies clamore, formidine,
fletu omnia repleverunt. Abjectisque armis, reli-
ctis signis, ipsoque commeatu, duces, & milites
saluti suæ pedibus consuluerunt.

*Qualis ubi umbrosis Vincennæ in saltibus, olim
Imbelles agitat damas, urgetque Molossus
Impiger, & multùm sylvas clamore fatigat.
Illi inter dumos arrectis auribus acrem
Accipiunt sonitum: Sed tunc nec pascua cordi
Leta prius, nec stagna placent, tremor occupat artus,
Dant saltus, celerique fugâ nemus omne pererrant.*

Eo modo Fames imbelles illas copias, solo aspe-
ctu debellatas perterrita, alasque addidit undique
fugientibus. Magna pars Lutetiam, quidam Ro-
mam concesserunt, ibique adhuc aut in Optima-
tum, aut in Cardinalium culinis, bellum exosi,
delitescunt. Solus Orbilius in campo relictus est
fere exanimis, quippe ubi Famem primùm vide-
rat, deliquium cordis passus, non mente, non
pedibus consistere amplius valens, humi, quasi
bos, procubuerat.

Caput
verò to-
tum in
cineribus
jacebat.

— καὶ τὸ δ' ἄπαν ἐν κενῇσι
κεῖται.

Nec mora, quin irruerent Poëtae, hostium timore
& fugâ audaciores. Factâ autem coronâ ducem
Paraliticum fœdè jacentem cinxerunt. Ille seu
astutia, seu formidine, mortuum se esse simulans,
jacebat contumeliis expositus, neque quidquam
aut verbis, aut verberibus movebatur. Alii bar-
bam, alii aurem vellebant: quidam aciculis nates
per-

pertentabant ; quæ omnia noster tabula Spartana virtute concoquebat. Jamque iis abire parantibus se fato functum persuaferat , ac pro derelicto habebatur ; cum unus è non tristibus , Petronius-puto , abdomen tenebrionis pede premens , Cur non , inquit , tam pingui ossa Famem placamus , satisfacimusque Deæ Parasitorum victrici ? exhorruit adhæc verba Orbilius , ingentique crepitu , vitam simul prodidit & timorem

Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

perterritus tam insolito fragore Apollo , en , inquit , etiam vivit , fraudesque forsân machinatur & dolos ! & tamen adhuc cunctamur supplicium sumere ! statuatur in arena quid de eo agendum sit , neque tamen mihi aliquis aut Tantali aquas , aut *cassam urnarum fidem* , aut Ixionis rotam , aut vetera infelicium animarum tormenta commemoret , novis opus est , quippe Advocatus ille nocturnus solus valet omnes Poëtarum fabulas delascare. Si placet , inquit Horatius renidens , dicam libenter quod sentio , annuente Apolline , hunc inquit , coquum fieri debere censeo , ita ut quis alius ante eum optimo jure factus sit , ea lege. Non passus est Orbilius Horatium sententiam explere : sed continuò genibus ejus advolutus , ut te , inquit , bona Salus servet , æternumque comitetur Satiætas , non me tali honore indignum invenies , non vos , ô Poëtæ laureati , judicabitis. Etenim memoriam , quam in libris semper fallacem habui , in condimentis , Dii boni quantis ; quamque delicatis ! nunquam nisi fidelem expertus sum : & , ut videatis me non fide Græca vobiscum pacisci , munus impositum adeo cupide amplectar , vilissima quæque officia alacri animo obibo , credite verum primum dicenti.

Strenui-
tate au-
tem non
mibi
conten-
deret ho-
mo alius
ad ignem
que bene
cumu-
landum,
atque ad
culina fic-
ca prof-
cinden-
da, adque
quadrum
mini-
stran-
dum &
affan-
dum &
vinum
funden-
dum.
Qualia
bonis
faciunt
peiores.

Δρεστυὴν ἔχ' ἀν' ῥογὴν ἐρίσσειν βροτὸς ἄλλος,
Πῦρ τ' εὖ νῆσαι, Διὰ τε ξύλα δαναὶ κτείσαι,
Δαυτρεῖσαι τε, καὶ ὀπίῃσαι, καὶ αἰνοχοῆσαι.

Cur non & sequentem versum addis? inquit Ho-
merus: is autem erat

Οἷα τε τοῖς ἀγαθοῖσι ᾧ θεοδώσοι χέρκες.

Fiat, inquit Orbilius, neque vos moveat quod in
meo tam magno, ut videtis, corpore, nulla sit
mica salis. Palatum enim insulsum non habeo;
ingeniumque meum, quantulumcumque, ut cu-
linæ debeo, ita arti coquinariæ impendam: tan-
to, nec diffiteor, progressu, ut celeberrimos qui
ante fuerunt condiendi artifices, non *coquos*, sed
quod Galli nostri vocant, *coquinos* fuisse fateami-
ni. Riserunt omnes post tam frigidum schema.
Ille autem, qui ex admiratione oriri risum didi-
cerat, ratus se placuisse, jam supercilium cœpit
altius tollere, montesque aureos sibi polliceri. Sed
de tanta spe subito deturbavit illum ejusdem figu-
ræ solitus ac crudelis eventus. Venusinus enim,
homo dicax, heus, inquit, tibi acetum fume:
noste non ut *coquum*, sed quod & qui Galli fa-
ciunt, ut *coquinum* habebimus. Itaque si avimus
tibi est in patinis, cupisque in culina habitare, per
me sit. Sed, quod volebam, eâ lege, ut os nun-
quam aperias,

Ac Dii Deæque dentibus tuis escas

Negent amicas.

Applaudente universo cœtu, solus Homerus ca-
put quassans, falleris, inquit, Horati, qui Para-
sito nostro præmium pro supplicio decernis: ho-
minem probè novi: paratus est quacumque pœ-
nâ in culina degere. Sed melius agamus, mitta-
mus eum.

Εἰς Ἐχέτον βασιλῖα, βροτῶν δηλήμενα πάντων,
 Ως κ' ἀπὸ εἶνα πάμνησι καὶ ἔαται νηλεὶ χαλκῷ,
 Μήδεά τ' ἐξελεύσας, δάμνη κούσιν ὠμὰ διασάσσει.

Ad E-
 chetum
 regem
 homi-
 num ne
 quissi-
 mum
 om-
 nium,
 qui na-
 rem ab-
 scindet
 & aures
 favozze-
 Genita-
 liaque
 detra-
 hens da-
 bit avi-
 bus dis-
 cerpen-
 da.

Tum Apollo moræ impatiens, nugæ, inquit : in-
 tam longo, tamque difficili itinere pollet fallere
 custodes, armaque rursus in nos moliri. Itaque,
 meo quidem iudicio, tempus est, ut omnino desi-
 nat inter homines morari. Suspendio vitam finiat,
 quid censetis ? pedibus in hanc sententiam itum
 est; dignusque iudicatus Orbilius; cui Apollo,

Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem.
 Quod cum illico factum fuisset, de Parasito Or-
 bilio idem qui de Bonoso illo bibacissimo jocus
 extitit; *Amphoram, non hominem pendere.* Ego
 autem gallorum cantu somno somnióque libera-
 tus, cœpi hæc omnia mecum tacitus revolvere,
 multumque miratus sum quomodo amphora isset
 in crucem.

F I N I S.



...the

...to the ...

1. 1990年12月15日，在北京市召开的“中国城市经济体制改革十年回顾与展望”会议上，江泽民同志在讲话中提出，要“进一步转换国有企业经营机制，建立现代企业制度”。

101

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1. *Adiantum* (fern)

1. The first group of people who are interested in the study of the history of the United States are the people who are interested in the history of the United States.

7-11: 1951-52

1950

[illegible]

Journal of Management Studies, 1987, 20(6), 635-647

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

.....

[Faint, illegible handwritten notes]

180

1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26

1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26



T A B L E

DES OUVRAGES DE M. SARASIN,
CONTENUS EN CE VOLUME.

OUVRAGES DE PROSE.

H istoire du Siège de Dunkerque.	Page 3
<i>La Conspiration de Falsstein.</i>	P. 71
<i>La Vie de Pomponius Atticus, traduite de Cornelius Nepos.</i>	P. 111
<i>S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux. Dialogue.</i>	P. 139
<i>Opinion du nom & du jeu des Echets. A Monsieur Arnauld Mestre de Camp Général des Carabins de France.</i>	P. 237
<i>Discours de la Tragedie, ou Remarques sur l'Amour Tyrannique de M. de Scudery. A Messieurs de l'Academie François.</i>	P. 314



OUVRAGES MESLEZ

de Prose & de Vers.

L *A Pompe Funébre de Voiture. A Monsieur Menage.* P. 253

L'Ode de Calliope, sur la Bataille de Lens. A Monsieur Arnaud. p. 277

Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier. p. 299

Attici secundi G. Orbilius Musca. Sive bellum Parastiticum. Satyra. p. 485



TABLE



TABLE DES POESIES.

ODE SUR LA PRISE DE DUNKERQUE,

A Monsieur le Marquis de Montausier.

Muse, quittons ces Prairies. Page 347

E G L O G U E.

Daphnis l'ame aux douleurs sans cesse abandonnée.

P. 352

E L E G I E.

Quand vous me punirez de mon audace extrême.

P. 355

S T A N C E S.

Voicy bien les beaux lieux où l'Amour couronna.

P. 358

Ode à Monseigneur le Duc d'Anguyen.

Grand Duc, qui d'Amour & de Mars. P. 360

Ode à Monsieur Chapelain.

Esprit né pour les grandes choses. P. 363

*Galanterie à une Dame à qui on avoit donné en
raillant le nom de Souris.*

Puis que vous m'avez demandé. P. 365
Stances

Stances à Mademoiselle Bertaud, que l'Auteur ap-
pelloit SOCRAÏNE.

Je meure, c'est trop marchander, P. 372.

La Seine parlant à la Fontaine de Forges.

Vrayment je vous trouve bien vaine ; P. 374.

LE DIRECTEUR.

Iris, dont les beaux yeux, dès le premier moment, p. 379.

Galanterie sur l'alliance de la Roche & du Caillou,
qui étoit entre l'Auteur & une Dame.

Quand par l'ordre du Ciel le temps se trouva proche,
P. 381.

Epître à M. le Comte de Fiesque.

Toy que le Sort rencontre toy ligué, P. 383.

Stances à M. de Charleval.

Mon cher Thyrsis, de quoy t'étonnes-tu, P. 388.

Le Testament de Gouluz.

Gouluz mourant par faute de manger, P. 390.

Balade du Gouteux sans pareil, à M. Conrart.

Le Gouteux, qui sa goutte sent, P. 394.

Réponse de M. Conrart, Balade de la misère des
Gouteux.

Le Gouteux qui sa goutte sent, P. 397.
Balade.

T A B L E.

Balade du Païs de Cocagne.

Ne loüons l'Isle où Fortune jadis , p. 400

Balade , d'enlever en Amour , sur l'enlevement de
Mademoiselle de Boureville , par
M. de Colligny.

Ce gentil joly jeu d'Amour , p. 403

Sonnet à M. de Charleval.

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté , p. 405

Sonnet à un laid Galand , d'une Dame qui avoit
un beau mary.

Vous dont le visage falot , p. 406

C H A N S O N.

Objet adorable & charmant , p. 407

C H A N S O N.

Cinq ou six soupirs , cinq ou six fleurettes , Ibid.

A la même.

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin , p. 408

S O N N E T.

Prime, Homme, Reversey, Trictrac, Echets & Hoc ,
p. 409.

S O N N E T.

La Beauté que je sers , & qui m'est si cruelle , p. 410
EPI.

T A B L E.

E P I G R A M M E.

Je veux au pied de Parnasse. p. 411

Autre.

Quand j'entendis parler de vos divins appas. Ibid.

Autre.

Vous faites bien de ne pas éconter. p. 412

Autre.

Un jour un Curé querelloit. p. 413

C H A N S O N.

Tyrsis, la plupart des Amans. p. 414

A Madame de Longueville.

Objet en tous lieux adoré. p. 415

S T A N C E S.

Pere des fleurs dont la terre se pare ; p. 416

L' H Y V E R.

L'Aurore dans ce temps d'Hyver, p. 417

Le lit d'Hôtellerie.

Saisi d'un déplaisir extrême ; p. 419

Le mauvais Poète.

L'autre jour assez tard & suivant ma paresse, p. 420
Stances

T A B L E.

Stances du Marquis.

Etes-vous un Soleil, bel Astre de ma vie ? p. 421

C H A N S O N.

Charme secret des maux, les plus puissans, p. 422

C H A N S O N.

Nommer un Ange, p. 423

A Madame la Princesse de Condé la Douairière.

Vers Irréguliers.

Pour un moment quittez le sérieux, p. 429

Glose à Monsieur Esprit, sur le Sonnet de
Monsieur de Benferade.

Monsieur Esprit, de l'Oratoire, p. 430

V A U D E V I L L E.

Par charité la dévote Caliste, p. 433

A une Dame sur sa pâleur.

Rose d'Eté qui la pourroit trouver, Ibid.

C H A N S O N.

Phylis, quelle apparence, p. 434

C H A N S O N.

Phylis, vous n'êtes pas trop sage, p. 435
CHAN-

T A B L E.

C H A N S O N.

J'aime Cleon, Sylvanire & Cloris. P. 436

A Madame de Longueville.

Aujourd'huy le Parlement, Ibid.

S O N N E T.

Mon ame est prête à s'envoler, P. 437

C H A N S O N.

Depuis que j'ay vû vos beaux yeux, P. 438

C H A N S O N.

Vous me menacez vainement, Ibid.

M A D R I G A L.

J'ay mal dormy la nuit passée, P. 439

Epigramme à une personne qui luy demandoit un
present.

Je vous donne avec grand plaisir, Ibid.

Le Mouton fabuleux, pour M. Mouton excellent
Jouëur de Luth.

Ce Monton fut au troupeau d'Admetus, P. 440

E S T R E N E S.

Je sçay fort bien que je dois vous écrire, P. 442

T A B L E.

Le Mélancolique.

Belle Phylis , belle Caliste , p. 444

Le Voyage , Fragment.

Ayant depuis long-temps avec beaucoup d'excuses ,
p. 448

L'Embarquement de Poissy.

Dans une Hôtellerie , où je suis arrêté. p. 450

Orphée , Eglogue.

Le Berger Palemon , & le Berger Tityre ; p. 452

Dulot vaincu , ou la défaite des Bouts-Rimez ,
p. 459

Sujet du Poëme , p. 461

*Sonnet des Bouts-Rimez de M. Sarasin , sur la
mort du Perroquet.*

Quand la Mort contre qui vainement on chicane ,
p. 464

Chant premier.

Je chante les Combats , l'héroïque vaillance , p. 465

Chant second.

L'Aurore cependant éclairant toutes choses , p. 469

Chant troisième.

Mais Dulot , cependant , pour terminer la guerre ,
p. 473
Chant

T A B L E.

Chant quatrième.

La Renommée alors , bat des aîles , & vole , p. 477

R E C I T.

Hélas ! je suis au desespoir , p. 481

Je voy des Amans chaque jour , p. 483









**Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Qui rapporte un volume
dernière date timbrée
devra payer une amen-
1 cents, plus deux cents
ue jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of two
cents for each additional day.

--	--	--	--	--

